



Bearin ellers de It dignam Conse de Lagny SCD LYON 1

ENTRETIENS

ITARD 131

SUR

LES SCIENCES,

DANS LESQUELS ON APPREND comme l'on doit étudier les Sciences, & s'en servir pour se faire l'esprit juste, & le cœur droit.

TROISIE'ME EDITION, -

REVÜE ET AUGMENTÉE.



A L Y O N, Chez JEAN CERTE, ruë Merciere, à la Trinité.

M. DCC. VI. AVEC PRIVILEGE DU ROY.

ENTRETIENS

SUR

LES SCIENCES.

DANS LESQUELS ON APPROND

comme on doirétuiter les Sciences

es ser lévrirpope le filie l'eff. a miles

8: le écule decir.

TROISIE'ME EDITION.



Chez JEAN CERTE nu Mercre,

AVEC PRINIEGE DO EN



MONSEIGNEUR
ETIENNE
LE CAMUS,
EV É Q U E
ET PRINCE
DE GRENOBLE



ONSEIGNEUR,

L'Ouvrage que j'ay l'honneur de presenter à Vôtre Grandeur, n'est pas du nombre de ceux que la seule à ij

ambition & le desir de faire des Livres font paroître. Jai crû en le composant obeir à Dieu, qui m'a fait connoître l'importance d'un travail, qui pouvoit servir à régler les premieres études de la Jeunesse. Avant que la raison se dévelope, les hommes errent longtems, s'ils n'ont point de quide, n'ouvrant les yeux pour entrer dans le bon chemin, que lors que la nuit s'aproche, c'est-à-dire, lors qu'ils sont près de la mort. Cepen. dant plusieurs Ecclesiastiques auroient été utiles à l'Eglise, à qui dans la suite ils n'ont pas fait honneur, si d'abord ils avoient été bien conduits: & si on leur avoit donne de l'amour pour l'etude, qui seule avec la priere peut les soûtenir dans le loisir que leur donne leur condition.

J'en ai été touché, Monseigneur; & c'est pour ceux qui travaillent à se rendre capables de servir l'Eglise

que j'écris. Mais c'est en vain, si mon Ouvrage n'est distingué de la foule des Livres qui ne se lisent point; & si pour cela il ne porte quelque marque d'aprobation de Vôtre GRANDEUR, qui donne de la curiosité.

Monseigneur, est consideré. Monseigneur, est consideré. Vôtre Nom fait plus de bruit dans toutes les autres Provinces de la France que dans celle-cy. Ce n'est pas que les Etrangers sachent mieux connoître le prix de ces grands dons de Dieu qui sont en Vous; mais c'est que nous sommes si accoutumez à Vous voir faire de grandes choses, qu'à present rien ne nous peut paroûre extraordinaire.

Sans cela, Monseigneur, avec quelle surprise Vous entendrionsnous faire ces savantes & éloquentes explications des Pseaumes que Vôtre Grandeur fait dépuis deux mois. Mais comment serions-

ā iij

nous étonnez de la Doctrine que Vous y faites paroître, ég de Votre éloquence, après Vous avoir entendre tant de fois? Vous prêchez le Carême entier, sans prendre aucun jour de repos. Vous parlez tous les jours dans vos Visites, qui durent la plus grande partie de l'année. Dans les retraites que Vous faites faire à tous les Ecclesiastiques de votre Diocese, dans votre Palais Episcopal, qui durent prés de deux mois, on Vous entend faire des Discours de deux heures, le matin & le soir, toujours sur les mêmes matieres, sans dire deux fois les mêmes choses, & que tant de Discours puissent épuiser un fond aussi riche que Le voire.

Il paroît, Monseigneur, en vôtre Personne, que rien n'est plus utile à l'Eglise que la Doctrine jointe à la pieté & à l'éloquence, & que l'Ordre & la Penitence font trouver du tems pour acquerir ces riches qualitez. Plusieurs qui Vous voient toûjours

en Chaire, gouvernant seul vôtre Diocese, ne concoivent pas de quel tresor Vous tirez tant de belles choses. Ils se Couviennent que Vôtre Grandeur a été les delices de la cour ; & comment l'oublieroient-ils, voiant tous les jours des effets de l'estime que le Roi fait de votre Personne ? Effets si considerables, que Vôtre Grandeur a dit souvent qu'elle est redevable de l'ordre qu'elle a établi dans son Diocese, à la pieté de sa Majesté envers Dieu, à sa bonté en son endroit, & au zele de ses premiers Ministres. Ceux, dis-je', qui sont dans cet étonnement, ne savent pas, que l'étude a toujours fait vos plus doux plaisirs, & que la Cour n'a en que vos heures les moins precieuses.

Il Vous a étéfacile, Monseigneur, dans l'embarras méme de la Charge Pastorale, de trouver du tems pour lire. Le pain, les legumes, les racines & l'eau qui ont fait tous vos repas, Vous ont laissé à toute heure l'esprit

ā iiij

E PITRE

libre pour prier & pour mediter. Vous levant à deux heures du matin, Vous étudiez cinq ou six heures avant que le reste des hommes soit en état de venir Vous demander Audiance. Après quoi, je ne m'étonne pas que Vôtre Grander en étonne pas que Vôtre Grander en visites n'interrompt point l'ordre de vos études. Les Chrysostomes, les Augustins, les Gregoires Vous suivent par des rochers, où sans doute ils n'avoient jamais été avant Vous.

Ainsi, Monseigneur, que peut-on faire de mieux, dans l'ardeur qu'on a de donner de l'amour pour les Lettres, & persuader que pour y reussir il faut aimer l'ordre, & etre penitent, que de proposer Vôtre E Grand Eur pour exemple? Et on a crû qu'elle ne des aprouveroit pas un Ouvrage, quelque defaut qu'elle y découvre, dans lequel elle remarquera un zele ardent & sincere pour former

un esprit qui aime & qui recherche la verité, & un cœur dont toutes les affections soient pour Dieu.

J'ose même esperer, Monseigneur, que Vous ne jugerez pas cet Ouvrage inutile à votre Diocese. Il est vrai qu'il n'avoit été conçu que pour quelques particuliers, mais ce qui sembleroit ne regarder que peu de personnes est propre à plusieurs. On y donne l'idée d'une sainte Communanté; & n'est-t'il pas utile à tous les Ecclesiasliques qui devroient se lier ensemble, autant que cela se peut, de savoir ce qui forme & entretient une societé sainte? On y aprend comme il faut élever la Jeuneße. Vôtre GRAN-DEUR n'a-t'elle pas souvent témoigné qu'Eile desireroit que chaque Prêtre se sie un point de Religion, de choisir un enfant de bon esprit & de bonnes mœurs, pour le rendre capable d'entrer dans le Seminaire des jeunes Clercs qu'Elle vient d'établir?

C'eft, Monseigneur, le der-

a. v

mier de vos Ouvrages, mais ce n'est pas le moindre. Ce sera celui qui conservera les autres, & qui nous fait concevoir l'esperance que les Prêtres à qui Vôtre GRANDEUR a imposé les mains, auront des successeurs de leur piete ausi bien que de leurs Benefices. Ce dessein d'élever les jeunes Clercs est aust difficile qu'il est important. Mais Votre aplication, Monseigneur, fait que tous ceux qui travaillent sous vos ordres reiisissent. Quand ces Entretiens que j'offre à Vôtre Grandeur, ne seroient utiles qu'à ceux à qui Elle a confié la conduite de ce Seminaire Elle aura labonté de les recevoir, comme une marque du respect avec le quel je suis,

MONSEIGNEUR,

De Vôtre GRANDEUR,

Le tres - humble & tresobeissant serviceur. B. L. P. D. L. O.

De Grenoble ce 10. Fev. 1683.



Fin que le Titre que porte cet Ouvrage d'Entretiens sur les Sciences, ne surprenne point en donnant cette idée qu'on y propose aux Sçavans des nouveaux moiens de faire de grandes découvertes, je déclare d'abord qu'il n'a été fait que pour donner la methode d'aprendre ce quiest de plus commun & de plus necessaire dans les Lettres. On a confideré que les Sciences relevées ne sont qu'à la portée de peu de personnes; que les affaires, les maladies, & la brieveté de la vie empêchent d'y atteindre, au lieu que celles dont on est obligé de s'instruire, sont faciles, lors qu'on les étudie avec la méthode qu'on donne,& dont les esprits les plus me-

diocres seront capables. Ainsi qu'on n'attende rien de grand de cet Ouvrage. Ce n'est pas que l'on n'y jette de solides fondemens, sur lesquels on peut élever un édifice aussi haut qu'on le voudrafaire. On y ouvre des chemins pour pénétrer dans les Sciences aussi avant qu'on y soit jamais allé; mais ensin le but n'est que de regler les premieres études, & celles qui sont absolument necessaires.

Ce qu'il y a de particulier ici, c'est que l'on forme un Sçavant par raport à la Religion. On lui aprend à regarder Dieu dans ses études, & à n'étudier que pour le connoître & pour le servir. C'est pourquoi ces Entretiens ne sont pas seulement sur les Sciences. Le cinquiéme est tout entier pour la maniere de vie que doivent mener ceux à qui on a eu dessein de rendre utile cet Ouvrage. Ne vous informez point si les rencontres dont on y parle sont

feintes ou veritables, & si l'on ne peut point dire de ce cinquiéme Entretien ce que l'on dit de la Cyropedie de Xenophon, qu'elle avoit été écrite pour donner l'idée d'un grand Prince, & non pour raconter des choses qui fussent veritablement arrivées, non ad Historia fidem, sed ad effigiem veri Imperii scriptam esfe. Il importe peu à ceux qui le liront de rechercher si ce qu'on dit sont de simples souhaits qu'on vécût selon les regles qu'on y propose. Il sufit de se persuader qu'on ne dit rien qui ne se puisse,& qui ne se dût faire. On ne doit pas prendre garde seulement à ce qui se fait, ou à ce qui ne se fait pas, puis qu'on n'est point en droit de suivre les mauvais exemples que l'on voit, & que nous ne sommes pas excusables de n'avoir pas fait ce que nous devrions, parce qu'aujourd'hui tout le monde manque à son devoir. Je ne crois pas qu'il y

ait une verité, qu'il soit plus important de ne point perdre de vûë,
que celle-cy, qui nous est repetée
en cent endroits de l'Ecriture,
qu'il y a peu de gens qui soient
fauvez. Un homme qui est attentif à cette verité, & qui pese ce
que c'est que l'Eternité, qui est vivement touché de la crainte de
peines éternelles, & du desir de la
felicité, ne pense point à ce qu'il
voit sur la terre; il ne considere
que la regle, c'est-à-dire, la volonté de Dieu.

C'est pour une personne qui est dans ces sentimens, & qui recherche Dieu avec simplicité de cœur, que ces Entretiens ont été recueillis. On s'est porté à le faire par un mouvement qu'on a crû inspiré de Dieu. Il n'y a personne qui ait tant soit peu de zele & de lumiere qui ne soit touché de l'abandon où l'on laisse la jeunesse. On sait qu'elle n'est pas capable de se conduire

faisse sans doute qu'il est disficile de la régler. Il faut même beaucoup de liberté dans l'étude, puisqu'il est presque impossible de réissir dans celles pour lesquelles on n'a aucun attraît. Ainsi on ne doit pas gêner les esprits. Mais au moins est-il bon de marquer aux jeunes gens les routes qu'ils pourroient prendre pour tirer quelques fruits de leurs études.

C'est ce que tout le monde defireroit qu'on sit. Mais à peine ceux qui en devroient saîre leur affaire y pensent-ils. Les uns parce qu'ayant étudié peu, ils ne connoissent pas les grands fruits d'une étude bien reglée, & qu'aïant l'esprit trop borné, tout ce qu'on leur fait voir au de-là de leur connoissance, ne leur paroît que comme des espaces imaginaires; ainsi ce qu'on leur peut dire, ne sont, à leur jugement, que de vaines idées. Mais

cette indifference pour donner une bonne conduite aux jeunes gens dans leurs études, ne vient pas tant d'un défaut de lumiere, que du peu de zele qu'on a pourse bien aquiter de son emploi; On ne veut gouter que la douceur des charges, & autant qu'on le peut on en diminue la pesanteur. Pour cela on fait à l'égard des jeunes gens dont on est chargé, à peu prés ce que fait un mauvais Cavalier, qui laisse aler son cheval comme il veut, pourveu qu'il ne le jette pas dans quelque precipice. Ces superieurs indiferens sont contens, pourveu que le gros des obligations se fasse; que le mal, s'il y en a, ne paroisse point. Ils n'empêchent pas le bien qui se peut faire;mais s'il se fait, c'est par hazard; & ce n'est point un éset de leur vigilance. Espere-t'on pouvoir guerir ce mal ? Non; il n'y a qu'une autorité zelée & prudente qui le puisse; car ce n'est pas assez de

commander, il faut faire executer ce que l'on commande: Et comme il est impossible que tous s'assuje-tissent à une même régle, & qu'aucun particulier même le fasse entierement, il faut beaucoup de prudence pour sousrir ce qu'avecle tems l'on pourra corriger, & d'adresse pour faire aimer ce qu'on ne fait jamais bien que lorsqu'on

s'y plaît.

Qui sait les desseins de Dieu; & si par sa grace on ne sera point dans la suite ce qui ne s'est point fait encore. Il inspirera ce qu'il lui plaira à ceux qu'il a mis sur nos têtes; Si c'est veritablement par son ordre qu'on a travaillé, on doit être satisfait, quand ce travail n'auroit point d'autre succés que de convaincre qu'on a besoin d'une methode pour regler les premieres études, & qu'il faut penser serieusement à chercher quelle est la plus utile. Ainsi quand ces Entre-

tiens ne repondroient pas à l'idée qu'on peut avoir de tout ce qui se devroit faire, ils ne seront pas entierement inutiles; & ils pourront servir en partie, au dessein qu'on s'est proposé. Je n'aurois point pense à rendre cet Ouvrage public par l'impression, si j'avois pû le faire tomber autrement entre les mains de ceux dont je desirois qu'il fût lû. J'ai même cru qu'en le communiquant au public, cela pourroit contribuer à le leur faire lire avec plus de soin, les piquant d'émulation pour ne pas souffrir que ceux qui n'ont aucun droit sur cet Ouvrage, en retirent plus d'avantages. Au reste il n'est pas si propre à quelques Particuliers que plusieurs n'en pussent profiter. Ainsi je me suis hazardé de donner à tout le monde ce qui peut servir à plufieurs.

SOMMAIRE

Des matieres qui sonttraitées dans ces Entretiens.

I. ENTRETIEN. pag. 1



OCCASION de ces Entretiens.
Utilité des Sciences. Elles rendent
l'esprit juste & le cœur droit, quand
on les prend bien. Il n'y en a aucune
qui ne puisse servir à la Religion &

II. ENTRETIEN. pag.27

à l'Etat; mais il faut étudier avec methode.

Vanité des Sciences quand on ne les raporte pas à la gloire de Dieu, à sa propre sanctification, aus service du prochain. La bonne methode d'étudier, c'est de commencer par ce qui peut rendre l'esprit juste, penetrant, exatt, à quoi ser l'étude des Mathematiques. Il faut s'accoétumer d'abord à bien distinguer le vrai d'avec le faux, ce qui est certainde ce qui n'est que probable, à être raisonnable; à juger sainement de toutes choses. On en prend l'habitude en lisant l'Evangile assiduement. La grande disposition pour reussir dans les Sciences, c'est un amour sincere & ardent pour la verité.

IDÉE DE LA LOGIQUE. pag. 55

Le principal fruit de l'étude c'est la justesse de la Philosophie qu'on nomme la Logique, dont l'objet est de regler l'esprit, de le rendre capable de distinguer la verité, de la trouver, de la suivre. On donmentre ce qu'il faut saire pour ne se pas tromper en prenant le saux pour le vrai, ce qui n'est que vraisemblable pour ce qui est certain; en un mot, pour connoître la verité & se desfendre de l'erreur.

III. ENTRETIEN. pag.92

Aprés avoir montré l'utilité des Lettres, & donné des avis generaux pour regler son cœur & son esprit, en fait voir le grandusage de la connois-Sance des Langues, de l'Histoire, & de la Geographie. C'est par leur moien que nous communiquons avec les hommes avec qui nous vivons, & avec ceux qui vivent éloignez de nous, ou qui ont vêcu dans les tems les plus retulez. Par le moien de l'Histoire & de la Geographie, un homme peut être de tous le pais du monde, & de tous les siecles ; aïant autant d'experience que s'il avoit parcouru toutela terre, & que s'il avoit vêcu depuis Adam jusqu'à nous. Methode pour étudier utilement l'Histoire & la Geographie. Les restexions qu'il faut faire pour rendre Chrêtienne cette étude.

IV. ENTRETIEN. P.121

Le sujet de cet Entretien c'est l'étude des Langues & de l'Eloquence. Quand on sçait les Langues

en peut profiter de toutes les pensées, qu'ont eu ceux qui ont écrit, & lorsqu'on a de l'éloquence, qu'on spait parler & écrire, on peut communiquer ses propres pensées; & ce qui est d'une grande importance, en même tems qu'on reveille les idées qu'on veut marquer, on peut inspirer des sentimens & des affetions qui conviennent aux choses dont on parle dien les Langues, & profiter de la lecture des Poètes & des Orateurs. Le but qu'on doit avoir dans cette étude, c'est de sçavoir faire connoître la verité, l'expliquer, la persuader, & la faire aimer.

R

7

2

LETTRE DU R. P. *** touchant les Humanitez. pag. 152

Cette Lettre est adressée à un jeune Ecclesiastique qui enseignoit les belles Lettres dans une Academie. Elle contient d'excellens avis pour se persectionner dans la connoissance du Latin & du Grec, pour lire avec ordre & avec fruit les Auteurs de ces deux Langues, les Poëtes, les Orateurs, les Historiens. C'est un plan de l'étude des humanités, c'est à-dire, de ce qu'on appelle les belles Lettres, qui polissent les hommes, qui les rendent plus humains, plus agreables, & plus utiles les uns aux autres.

V. ENTRETIEN. pag.181

C'est particulierement la pieté qu'on a en vûë dans ces Entretiens. On forme un scavant qui fasse usage de la Science pour faire connoître Dieu & le faire servir; qui ait ainsi plus de soin d'être lui même homme de bien que d'être un Docteur. C'est pour cela qu'on propose à ceux pour qui ces Entreiens sont faits l'image d'une vie sainte & reglée.

VI. ENTRETIEN. pag.217

La connoissance des Livres fait une partie de la science ; au moins c'est une disposition qui est neces. saire pour de venir Scavant. On tâche dans cet En tretien de faire conno re les bons Livres. On suppose une Bibliotheque dans laquelle on trouvoit tout ce qu'il y a debon dans la litterature. Elle étoit rangée par matiere. En même-tems qu'on en parcourt les Titres, on remarque qui sont ceux qui ont traité chaque science avec plus de succez; qui sont les meilleurs Auteurs; avec quels ordre il les faut étudier. On donne une idée de la Philologie; on fait connoître les bons Grammairiens, les Dictionnaires, les Commentaires; on s'étend affez sur toutes les parties des Mathematiques pour donner une connoissance suffisante de la maniere qu'on peut les écudier, avec quel ordre, & quels Livres il faut lire.

DISCOURS SUR LA PHILOSOPHIE. P. 279

Ce Discours fait voir l'utilité de la Philosophie, son excellence, ce qu'elle enseigne, son origine, ses progrez; comment on doit s'y prendre peur l'étudier; qui sont les meilleurs Philososophes, quels sont leurs Ouvrages; l'étendue des connoissances que donne la Philosophie; sombien on en peut retirer de fruit.

VII. ENTRETIEN. pag.303

Cet Entretien est une continuation de ce qui se passa dans cette Biblio heque dont on a parlé dans le sixième Entretien. Dans celui-ci, à l'occasion des Livres de l'Ecriture sainte, des saints Peres, des Theologiens, on fait connoître quels sont les meil-

leurs Commentateurs de l'Ecriture, les meilleures éditions des Peres, comment il les faut lire, ép les autres Livres Ecclesiastiques, les Conciles & l'Hiftoire de l'Eglise. Pour cela on donne une idée de la Theologie, asin qu'on connoisse ce qu'il faut faire pour être Theologien. On parceurt toutes les parties de la Science Ecclesiastique; on parle de l'étude du droit Canon. On s'aplique plus particulierement à l'étude de l'Ecriture. On n'oublie pas la predication.

14

: 6

na

0-

ut

n.

rt té

il-

12-

2"

de

O

79

e, Ces

unt

140

(e

ns

es

1-

DERNIERES PAROLES de Synese à Eugene. pag. 366

Synese étoit un vieillard d'une pieté solide; qu'on a fait entrer dans c:s Entretiens parce que son personnage y étoit necessaire par raport au dessein qu'on avoit de former Engene à la Science & à la pieté. Il ne se pouvoit pas faire que lorsque ce jeune homme prit congé de ce S. Vieillard, il ne recût de lui d'excellens avis, tels que sont ceux qu'on trouvern dans ces discours.

QUATRE LETTRES de Theodose à Eugene.

PREMIERE LETTRE. pag.373

Dans la premiere Theodose tache de donner d Eugene une idée de l'ordre, & de lelus faire aimer.

SECONDE LETTRE. pag.384

Dans la seconde il parle de la necessité de faire penitence, de mener une vie dure. Il montre qu'un

Ecclesiastique doit aimer le travail, avoir du zele, & croire qu'il n'est au monde que pour faire connostre Dieu, le faire aimer, rendre service au prochain, se santisser, & ceux avec qui il vit.

TROISIÉME LETTRE. p.399

Dans la troisiéme il fait prevoir à Eugene les dangers du monde ausquels s'expose un jeune Eccle-siastique qui ne s'est pas encore assex affermi dans la pieté: qui a été trop peu de tems dans la solitude pour s'y former parsaitement à une vie veritablement Ecclesiastique.

QUATRIÉME LETTRE. P.417

Dans cette quatriéme Lettre Theodose supposant qu'Eugene n'étoit cha gé d'aucun emploi, qu'il avoit un grand loisir, il lui donne les idées de ce qui peut former un homme de lettres. Il marque les connoissances qui lui sont necessaires pour être veritablement scavant. Le but de Theodose c'est qu'Eugene conçoive des idées justes des sciences & de leur perfection. C'est par cette Lettre que sinissent ces Entretiens sur les sciences. Dans les commencemens on ne faisoit pour ainsi dire qu'ébaucher un sçavant, dans cette Lettre on l'acheve, & on le perfectionne.

Dans la prémire Tieodofe ache, de domer d Lugene une idée de l'ordre, & de lelas faire aimer.

SECONDE LETTRE, peg,384
Dans lafe orde Maniede lannefick la feire

ENTRE



SCIENCES.

PREMIER ENTRETIEN.

O U S fommes faits pour connoître la verité; mais le peché nous en a éloigné en nous éloignant de Dieu. Nous ne pouvons l'atteindre qu'avec des difficultez, d'autant plus grandes, que comme elle est le

Soleil de nôtre ame, fans elle nous fommes dans d'épaisses tenebres, qui nous dérobent la vûe du chemin par où il faudroit marcher pour la trouver. Cela fait que les hommes aiment mieux se reposer dans leur ignorance, que de tant travailler pour en sortir. Ils se laissent aller au poids qui les porte vers les objets sensibles, dent la connoissance s'accommode mieux avec cette soiblesse qui vient du peché, & qui nous rend en quelque maniere incapables de nous élever à la contemplation des choses spirituelles. Aussi il y a

peu de personnes sçavantes; ce qui est, comme S. Augustin le remarque, une preuve que nôtre nature est corrompue, & un esset de sa

corruption.

Plusieurs neanmoins gemissent dans les tenebres, dont nous naissons envelopez. Ils
soûpirent aprés la verité: le travail ne les
étonne point; & il n'y a rien qu'ils ne sissent
pour la recouvrer, mais personne ne leur en
montre le chemin; & comme un voyageur
qui s'est égaré, aprés avoir couru tout le jour,
revient le soir dans le lieu d'où il étoit parti
le matin; aprés plusieurs années d'étude, ils
ne sont guere plus avancez, que lors qu'ils ont
commencé.

Les Sçavans mêmes se plaignent à la sin de leur course, qu'ils seroient alé plus loin, s'ils avoient d'abord connu le veritable chemin. Ils disent qu'en marchant ils ont découvert des sentiers qui leur auroient épargné beaucoup de peines. Il est évident que si on avoit attrapé une fois la bonne methode on feroit d'admirables progrés dans les Sciences. Des guides sideles & éclairez seroient necesfaires; mais ils sont rares. Ceux qui se mélent de conduire les autres, ne sont souvent que des compagnons de leur erreur. Ils menent dans les mêmes voyes où ils se sont égarez.

Nous avons neanmoins d'excellens Ouvrages touchant les études. Quelques Auteurs en ont composé des Traitez. On a fait imprimer differens Recüeils, où l'on trouve des discours touchant la maniere d'étudier chaque Science. L'importance du sujet merite bien que ceux qui ont de l'amour pour les lettres contribuent à l'enrichir. C'est dans cette vûë que l'on publie ces Entretiens, dont voici l'Histoire.

I. ENTRETIEN.

Un homme de qualité nommé Synese s'évoit retiré dans une solitude fort écartée, où il passoit les jours & les nuits dans la Priere. à la reserve de quelques heures qu'il donnoit au travail des mains. Aminte attiré par l'odeur de la vertu de ce S. Homme avoit quitté le monde pour demeurer avec lui. Il y avoit trois ans qu'ils vivoient ensemble, lors que Theodose, intime ami d'Aminte, & compagnon autrefois de ses études, le vint voir dans cette solitude, au retour d'un grand voiage qu'il venoit de faire. Cette folitude n'étoit qu'à une journée du chemin qu'il avoit pris pour retourner d'Italie en France. Les chaleurs étoient excessives, ce qui l'obligea de demeurer prés d'un mois avec son

Theodose avoit avec lui un jeune Gentilhomme nommé Eugene, qui avoit conçû une extreme aversion pour les lettres, que les mauvaises manieres de ses premiers Maîtres lui avoient causée. Il est à present tresstudieux. Ce fut dans la solitude d'Aminte qu'il commença d'aimer les livres, & ce furent les entretiens de ces deux sçavans amis qui lui inspirerent cét amour. Aminte aïant demandé à Theodose des nouvelles des Sçavans qu'il avoit vû dans ses voiages, comme Theodose lui eut fait connoître que les habiles gens étoient rares en tout pais, cela leur donna lieu & à l'un & à l'autre, de se plaindre que les lettres étoient peu cultivées. Synese témoigna de l'étonnement de leur plainte, & dit que l'étude n'étoit qu'un amusement dangereux. Theodose & Aminte pour lui faire voir le contraire, firent, un excelsent discours de l'utilité & de la necessité

I. ENTRETIEN.

de la Science. Ce discours toucha Eugene, & le changea si subitement, qu'à l'heure même il leur demanda avec instance qu'ils lui découvrissent la maniere d'aquerir les connoissances dont ils lui avoient fait voir

l'excellence.

Theodose & Aminte étoient des personnes d'une rare pieté que la Science n'avoit point refroidi. Theodose prevenu qu'Eugene n'aimoit pas les lettres, ne s'étoit aplique qu'à l'instruire des principaux devoirs de nôtre Religion. Il lui en avoit inspiré les plus pures maximes, de sorre que ce jeune homme avoit de grandes dispositions pour le bien. Theodose l'aimoit, ainsi aiant reconnu avec Aminte que le desir qu'il avoit d'étudier étoit sincere, & qu'il l'avoit conçû par raport à la Religion, ils se rendirent à ce qu'il demandoit d'eux.

Deux rencontres firent qu'il n'y eut point d'étude, à la referve de la Medecine & du Droit, dont Aminte & Theodose ne parlassent; & que sans dessein, & comme par hazard, Eugene aprit dans leur entretien non seulement la maniere de regler ses études. mais encore ses mœurs & sa vie. Aminte sit voir à Theodose quelques amis qu'il avoit dans une Communauté d'Ecclesiastiques pieux & sçavans, assez prés de sa solitude. Eugene y vit l'image d'une vie reglée, conforme à l'état qu'il a suivi depuis ce tems là. Un Gentilhomme de ce voisinage avoit une tresbelle Biblioteque : Aminte y mena Theodose & Eugene. La à l'occasion des livres & de l'ordre de cette Biblioteque ces deux amis dirent plufieurs choses importantes touchant l'étude des Mathematiques, de la Philosophie & de la Theologie.

Fugene avoit soin de recücillir ce qu'il aprenoit dans chaque entretien. L'Histoire que nous donnons est composée sur ses memoires; c'est pourquoi comme il ne ramassoit que ce qui regardoit son dessein, & qu'il retranchoit de ces entretiens tout ce qui s'y disoit hors du principal sujet, plusseurs n'ont ni entrée ni sortie.

Un des premiers entretiens d'Aminte & de Theodose fut sur les lettres. Aminte, comme nous l'avons dit, lui demanda des nouvelles des Sçavans qu'il avoit vû dans ses voiages: ce qu'ils avoient écrit; & s'ils préparoient quelque ouvrage considerable. Theodose lui parla de plusieurs, mais enfin, dit-il, c'est un sujet d'étonnement de voir que de tant de personnes qui se donnent tout entiers à l'étude, il y en a si peu qui soient veritablement habiles, ce qui arrive sans doute parce qu'ils ne marchent pas par le bon chemin. Cependant une Science fausse ou mediocre est beaucoup plus d'angereuse qu'une entiere ignorance. Les demi-sçavans font beaucoup de mal par leur orgueil, & par la liberté qu'ils se donnent de juger de ce qu'ils ne sçavent pas. Un ignorant qui est sage se défie de lui-même, & n'osant parler de ce qu'il ignore, il ne s'expose point à tomber dans l'erteur où ceux qui ne sçavent les choses qu'à demi, se precipitent par leur imprudence.

Ces deux amis se plaignirent, dis-je, de ce que les lettres étoient ou negligées, ou mas cultivées. Peu de personnes aiment assez la verité pour se mettre en peine de la trouver: aussi-tôt que la recherche en est difficile, on l'abandonne. Aujourd'hui, dirent-ils, on neglige les Langues sans lesquelles on ne peut

A iij

tems qu'on lit.

La Science seroit une bonne chose, dit Synese, si elle nous faisoit aimer Dieu en même tems qu'elle nous le fait connoître; mais on le connoît & on ne l'aime pas; car la Science en est facile; le Ciel & la Terre nous instruisent mieux que les Livres, & sans une profonde connoissance de la Theologie, on peut aimer Dieu plus que ne font les plus Sçavans. En un moment on aprend ce qu'il faut sçavoir : la Foi fait le reste, & supplée aux connoissances qui s'acquierent par l'étude. Pourquoi donc se plaindre de la perte d'une chose, dont on peut se passer, & qui est pour l'ordinaire un empêchement au falut ; Car enfin ou la Science remplit l'esprit de vanité, ou elle le détourne de cette application que nous devons à Dieu. Le tems nous et donné pour gagner le Ciel en le servant. Quel service rend à Dieu celui que l'ambition de sçavoir cloue sur ses Livres? qui est toûjours brûlé d'une soif ardente de savoir, qui ne s'éteint point. Aussi-tôt qu'il a devoré un Livre il court aprés un autre, sans désocuper son esprit de toutes les bagatelles dont il cit plein pour penser à son salut. L'es tude desseche son cœur & épuise tellement son esprit qu'il est dans la Priere sans onction & sans aplication. Ce qui a obligé Dieu d'abandonner souvent les plus grands Docteurs à un sens reprouvé, aprés quoi ils

fe sont égarez en mille erreurs pernicieuses & ridicules. Ce qui vous est un sujet de plainte, m'est donc avec justice un sujet d'action de grace envers la Divine Bonté, qui retire les hommes d'une ocupation qui est mauvaise selon que sa Parole nous en assure.

Theodose dit, que puisque l'ordre demandoit qu'au moins on emploiât les premières années de la vie à l'étude, on pouvoit se plaindre de la confusion avec laquelle on le fait ; vû qu'une personne habile peut rendre de grands services à l'Eglise & à l'Etat. Celui, ajoûta-t'il, qui vit separé du reste des Hommes & sans vocation de Dieu pour se mêler de leurs affaires, ni de leur instruction, peut bien se passer de Sciences, & aquerir dans la lecture de quelques Livres de pieté, les connoissances necessaires pour vivre saintement & fans dégoût ; Pourveu neanmoins qu'il ait quelque ocupation exterieure qui le retire d'avec lui-même, quand il n'est point avec Dieu dans la Priere; car nôtre esprit se dévore lui-même quand il a trop de tems pour faire atention à soi, & qu'il ne se presente aucune autre pensée à laquelle il s'atache.

Mais revenons à celui que nous suposons être engagé dans le monde par l'ordre de Dieu, & chargé de l'instruction du Public. Peut-on douter que les Sciences ne lui soient necessaires? Il n'y en a aucune dont on ne puisse faire un excellent usage dans le commerce de la vie. Je le pourrois démontrer si je ne craignois pas de vous ennuier par un trop long discours sur des matiéres qui ne yous plaisent pas.

Ne craignez pas, dit Synese, j'estimerai la A iii

Science, si vous me faites voir qu'elle n'est par hors d'usage dans le Christianisme, & qu'il est de l'ordre de Dieu qu'il y ait des person-

nes qui étudient par profession.

Theodose fit voir que l'ignorance est une peine du peché originel. Qu'Adam lorsqu'il étoit innocent sçavoit toutes choses, qu'il connoissoit la Nature, dont la Science ne pouvoit être mauvaise, vû que dans l'état où nous sommes, nous ne pouvons nous élever à la connoissance du souverain Etre, qui est invisible, que par la consideration des objets visibles. Il sit voir combien il étoit important de connoître fon ame, de sonder ses inclinations, qui font apercevoir son immortalité, & qu'elle est faite pour quelque chose de grand. Outre que la science que nous pouvons avoir de Dieu sur la terre, & de la Morale, étoit renfermée dans l'esprit & dans le cœur, & qu'il n'y avoit qu'à la déveloper. Ajoûtons, dit-il, que nous avons tant de raport avec les Etres naturels, par le moien du corps avec lequel nous sommes unis, que je ne connois point d'emploi dans la vie dont on ne s'aquite plus aisément & plus utilement pour ceux que l'on sert, quand on est un peu Phisicien, c'est à dire, qu'on n'ignore pas la

J'avone, continua Theodose, que la connoissance de Dieu qui est necessaire pour l'aimer & pour le servir, se peut aquerir avec peu de travail; que la Foy est une excellente maîtresse, qui instruit en un moment de ce que l'on doit sçavoir. Le je crois des Chrêtiens est une clef pour entrer tout d'un coup dans la Science du salut: mais combien de gens ne se contentans pas de demeurer dans le rang des simples Fideles, c'est-à-dire, de ceux qui croient ce qu'ils ne peuvent scavoir! s'élevent au dessus de ceux qui scavent, & de disciples se font maîtres sans en avoir la Science. On ne peut exprimer le desordre que causent dans l'Eglise ceux qui ont la temerité d'enseigner ce qu'ils ignorent, & de décider sur des points où ils ne voient goute. Une Science mediocre suffit-elle pour instruire les autres, soit dans les Ecoles, soit dans le Tribunal de la Penitence, soit dans les Chaires des Eglises où il ne s'agit pas de debiter ses propres pensées. Le caractere d'un veritable Theologien est de ne proposer que les saintes Ecritures, & de ne les expliquer que dans le sens qu'elles ont été expliquées par les saints Peres. Il ne doit rien enseigner qui soit nouveau, mais sur chaque question en remontant par tous les siecles, & en suivant le fil de la Tradition, raporter quelle a été la pensée des Peres, & quel est le consentement universel de l'Eglise. Sans cela au lieu d'un remede il donne du poison. Il remplit l'esprit des hommes d'opinions fausses & temeraires, ce qui est bon il l'apelle mauvais & mauvais ce qui est bon. Si l'Esprit de Dieu ne suscitoit des personnes, qui ont soin de souiller dans les Tresors de l'Antiquité pour en tirer la verité, les faux Sçavans brouilleroient toute l'Eglise, & les Heretiques triompheroient.

Combien de mal font les Juges Eclesiastiques, & les Confesseurs qui jugent & qui décident de tout par leurs caprices, leurs préjugez, ou par la coûtume. Qui ne consultent point quelle a été la conduite de l'Eglise, s'en informant des saints Peres qui en sont les té-

moins & les observateurs. Les Empoisonneurs qui prennent la qualité de Medecins, sont-ils plus coupables que les Predicateurs, qui au lieu de nous prêcher la morale de l'Evangile, ne nous raportent que leurs fantaisses, des

maximes corrompues.

Synese répondit qu'il n'avoit point pretendu parler de ceux qui étoient dans ces grands emplois, dont personne ne devoit se charger qu'aprés s'être fortifié long tems dans l'étude des Ecritures, & de leurs Interpretes. Mais, dit-il, tous les Sçavans ne bornent pas leur science à celle qui est necessaire aux Theologiens, aux Confesseurs & aux Predicateurs. Ils y mêlent des recherches curieuses, qui me semblent peu utiles. Je dis, qui me semblent, car je n'ai pas affez de connoissance des Lettres pour en juger; & de la manière que vous avez commencé, je ne doute point que yous ne me fassiez apercevoir qu'on peut faire usage de ce qui me paroissoit inutile dans les Sciences. Je vous écoute avec plaisir.

Ces deux sçavans amis se souvenoient de plusieurs Passages dans lesquels les Peres louent les Sciences humaines, & font voir qu'on en peut faire un aussi saint usage que celui que at Mosse de ce qui servoit à la vanité des Femmes d'Israël, pour orner le Tabernacle.

Les Peres disent que comme les Israëlites avoient déposiillé les Egyptiens des richesses qu'ils possedoient injustement, nous devions enlever aux Pasens leur éloquence, & la connoissance qu'ils avoient des beaux Arts, pour nous en servir contr'eux, ainsi que David coupa la tête à Gostath avec la propre épée de ce Geant. Aminte & Theodose, parcourant tous les siècles, firent voir que les grands Docteurs,

que Dieu avoit mis dans l'Eglise comme des flambeaux pour éclairer les Fidelles, n'avoient point ignoré les Arts. Ils sirent remarquer à Syncse que l'Ecriture loue Mosse d'avoir été instruit dans toute la sagesse des Egyptiens.

Dans l'état où nous nous trouvons, dit Theodose, la necessité nous oblige de donner une partie de la vie à l'étude. Nous ne sommes plus dans ce premier âge du monde, lorsque tous les hommes ne faisoient qu'une famille, & ne parloient qu'une même Langue. La terre est à present partagée en differentes Nations, qui dépuis la confusion de Babel, ont leur Langue particuliere; de sorte. que si l'on veut entretenir quelque commerce avec les Hommes de differente Nation, il faut sçavoir les Langues étrangéres. Ceux qui trafiquent avec les Persans sont obligez. pour bien faire leurs affaires d'entendre & de parler la Langue Persane. Chaque Profession a une Langue particulière. La Langue de la Guerre dans l'Europe est l'Allemand. Celle de la Religion le Latin, nos Prieres & nos Liturgies étans Latines. Celle des Sciences le Grec, parce qu'elles viennent pour la plus grande partie de la Grece. Celle des Ecritures l'Hebreu, dont les Theologiens ne peuvent se passer, puisque c'est dans cette Langue que le faint Esprit nous a parlé dans l'Ancien Testament, & que dans le Nouveau , les Ecrivains facrez qui ont écrit en Grec, font pleins d'Hebraismes , c'est-à-dire, de manières de parler qu'on ne peut bien démêler fans sçavoir l'Hebreu,

ķ

2

S

S

e

t

nz

5

S

S

1

18

Qu'on ne dise point, dit Theodose, que les excellens Livres écrits dans des Langues é-trangeres, ont été traduits en la nôtre, c'est

12

tout autre chose de voir soi-même & de voir par les yeux d'autrui. La verité s'altere en s'éloignant de sa source, & se gâte, pour ainsi dire, en passant par tant de mains. Chaque Langue a un tour qui lui est particulier, & qu'on ne peut bien exprimer dans une autre langue. Ce qui fait que les plus belles versions sont toujours imparfaites. Outre cela quoi qu'un Auteur soit exact & qu'il prenne soin de ne rien dire qui soit équivoque, il lui échape toûjours quelque expiefsion capable de plusieurs sens. Le Traducteur ne s'atache qu'à un sens. Il represente l'Original par l'endroit par lequel il l'a vû. Il l'explique comme il l'a entendu. Ainfi il détermine ce qui n'est point déterminé; de forte qu'en lisant sa version, on y voit ses penfées plûtôt que celles de l'Auteur. Il n'y a guere de Traducteur qui conserve entierement -le sens de l'Original. Il le resserre, ou il l'érend: il l'explique selon qu'il l'a conçû, ou qu'il trouve des termes pour s'exprimer. Car fouvent on est obligé de s'acommoder à la pauvrété de la Langue dans laquelle on parle. Tout cela rend les Langues absolument necessaires à ceux qui aiment la verité, qui ne se contentent pas du raport qu'on leur en fait, & qui la veulent voir de leurs propres cette Langue cur la la la la la cut nous appare

Ajoûtons que la condition des Hommes étant bien differente de celle des Anges, qui fe communiquent comme il leur plaît, leurs pensées; nous ne pouvons nous faire entendre que par la parole. Il ne la faut donc pas negliger: Elle est le slambeau de nôtre ame. Quelque éclat qu'aïent nos pensées, elles ae peuvent paroître qu'à la faveur de la lumière

de l'éloquence. Tous nos illustres Docteurs ont été éloquens; sans quoi ils n'eussent pas été capables d'instruire ou de vive voix, ou par leurs écrits qui nous ont conservé leurs

penfees.

Dans les premiers siécles, dirent Theodose & Aminte, on pouvoit sans étude aprendre de sa nourrice tout ce qui s'étoit fait depuis la naissance du monde. Depuis ce tems il y a une infinité de choses qui se sont passées qu'il faut necessairement aprendre de l'Histoire. Ils firent une admirable peinture d'un Homme qui la possede, & qui étant par son moien, de tous les siécles & de tous les Pais, sçait ce qui s'est fait , & ce qui s'est dit par toute la Terre & dans tous les tems, aussi bien que ce qui se passe dans sa famille. Ils firent voir l'usage de ces connoissances. Ils montrerent, s'arrêtant particulierement à ce qui touche de plus prés la Religion, que les moindres petites connoissances que l'on a de quelque fait dans l'antiquité, servoient à l'éclaircissement & à la décisson de points tres-importans dans la Theologie. Dans les Annales sacrées les Histoires profanes y sont mises en usage, aussi bien que les ouvrages des Peres de l'Eglise. Un homme, dirent-ils, qui auroit vécu depuis Adam jusques à nous dans une égale vigueur & fermeré d'esprit, aïant eu part à tout ce qui s'est fait, aïant êté par tout, ne jugeroit - il pas mieux de toutes choses ? Il ne se laisseroit pas surprendre comme nous le sommes, par ces accidens qui sont extraordinaires à nôtre égard, mais qui sont arrivez mille & mille fois. Il déveloperoit sans peine les choses qui nous sone obscures, parce que leur principe est caché

dans l'oubli des siècles passez. Une si longue experience lui donneroit des avantages admirables. L'Histoire & la Geographie supléent à cela, & elles forment cét Homme, qui est de tous les siècles & de tous les Païs, ce que la

Nature n'a pû faire.

Aminte dit des Mathematiques, qu'elles donnoient une entrée facile dans toutes les Sciences, qu'elles formoient l'esprit, qu'elles l'accoûtumoient à raisonner juste, & à penetrer dans les choses les plus cachées, lui fournissant des modeles de veritez claires, de demonstrations exactes, & d'une parfaite methode. Il fit voir que ceux qui sont exercez dans la Geometrie sont beaucoup plus exacts, & plus capables d'une attention forte, & que sans parler des Arts, qui ne se peuvent passer du secours des Mathematiques, cette Science avoit été necessaire à la Religion pour celebrer les Fêtes, selon les apparences & les mouvemens des Aftres, dans le tems que Dieu avoit ordonné.

Aussi les Peres l'ont louée. L'Ecriture parle avec éloge de cette Science que Moise avoit apprise des Egyptiens, & Daniël des Chaldéens. On sçait que ces peuples en sont les inventeurs, qu'ils sont les premiers qui ont étudié les Mathematiques. Vous voyez donc, dit Aminte à Synese, que l'on ne peut blâmer les Sciences sans faire tort à la gloire des

Saints qui les ont louées.

Je souhaiterois, dir Synese, que tout le monde sût sçavant, si on faisoit cét usage de la Science que vous marquez. Mais il en est de même que des viandes qui nourrissent ceux qui se portent bien, & qui chargent l'estomac des malades. La Science, qui se-

I. ENTRETIEN. FF

roit la nourriture de l'ame, si elle se portoit bien, l'ensle à present: saint Paul le dit : Scientia instat. Cela n'étoit pas à craindre dans les Peres de l'Eglise, qui avoient encore plus de seu que de lumiere. La charité regloit en eux le desir de sçavoir, & le condussoit vers le Ciel. Je n'ai jamais doutéqu'une pieté éclairée ne puisse rendre de grands services à l'Eglise. Les Docteurs en sont les étoiles que Dieu lui a données; comme il a mis au Ciel le Soleil & la Lune-

pour être la lumiere de la Terre.

Nous louons la Science, dit Aminte, lors qu'elle est placée dans une ame qui aime Dieu, qui est la verité, & par consequent le veritable objet de la Science. La Philofophie me paroît admirable dans les écrits d'un Philosophe chrêtien, comme dans saint Justin Martyr, qui sçait confondre la Philosophie paienne. Je loue la parfaite connoissance de l'Antiquité dans saint Clement Alexandrin, lors que je vois qu'il démontre fi clairement aux Païens., l'antiquité &: la verité de la Religion du Dieu vivant ; & en même tems la vanité & la fausseté de leur-Religion, par le temoignage de leurs Poetes, de leurs Historiens & de leurs Philosophes, qu'il avoit lûs avec plus de soin qu'il ne paroît qu'aucun Auteur païen ait jamais fait. Je loue l'ardeur pour l'étude dans un Origene, lorsque je remarque que c'étoit le desir qu'il avoit d'éclaireir l'Ecriture, qui lui avoit fait entreprendre de si grands travaux; & que ce n'étoit que pour combattre les Payens qu'il s'étoit instruit si profondément de tout ce qu'ils pouvoient se avoir. L'éloquence des Gregoires, des Balin

les, des Chrysostomes, est sainte, quoiqu'il soit évident qu'ils se soient formez sur l'éloquence des anciens Orateurs Grecs; parce que ce n'étoit que pour la décoration de l'Eglise qu'ils employoient l'or d'une élocution si riche.

L'Eglise Latine a eu ses Docteurs, de qui nous pouvons apprendre quel usage on peut faire de la Science. Tertullien n'ignoroit rien. Combien sa Science a-t'elle été utile à l'Eglise ? Saint Cyprien qui le lisoit assidûment, & qui l'appelloit son Maître, y avoit pris cette éloquence forte, où l'Eglise trouve encore aujourd'hui des armes contre ceux qui violent sa discipline. Qui pourroit ignorer les grands avantages qu'elle a reçûs de l'érudition de saint Jerôme ? Elle remercie Dieu, le jour de la Fête de ce Saint, de le lui avoir donné pour lui expliquer les divines Ecritures. Les écrits de faint Augustin sont la consolation de tous ceux à qui la connoissance de la verité est un mets délicieux. Ces vives lumieres, qui brillent dans les ouvrages de ce saint Docteur, éclaireront toujours l'Eglise, & dissiperont les tenebres que le pere du mensonge tâchera de répandre dans l'esprit des hommes. On sçait que des lumieres si pures ne peuvent partir que de celui qui en est la source; mais comme Dieu sit par sa providence, que Moyse & Daniel, qu'il destinoit pour conduire son peuple, furent instruits par les plus habiles Philosophes, & les plus fçavans Mathematiciens de la terre, aussi il sit que dans le tems même que S. Augustin ne pensoit point à Dieu, il étudia les Plaroniciens, qui le rendirent capable de comprendre & de goûter les choses spirituelles, &

hi donnerent cette élevation d'esprit qui lui est particuliere, & qui le fait regarder comme

l'aigle des Theologiens.

Aminte, en pensant à ces grands Docteurs de l'Eglise, qui faisoient encore aujourd'hui sa force & sa gloire, entra dans un saint zele. Quoi, dit-il, ne comprendra-t'on jamais que la solide piéte consiste à se donner à Dieu pour être l'instrument de ses volontez; & que le principal devoir du Chrêtien est de se mettre en état de travailler selon la mesure des forces que Dieu lui donner aux ouvrages aufquels la Providence le destine? Un Gentilhomme qui sçait qu'il est né pour défendre l'Etat & servir à la gloire de son Prince, fait tous les exercices de la guerre des sa tendre jeunesse. Il s'exerce à tout ce qui peut faire un soldat genereux & adroit : Et parmi tant de personnes qui font profession de se consacrer au service de l'Eglise, à peine trouvera-t'on dans des Provinces entieres une personne qui travaille serieusement à suivre de prés les exemples de ces illustres défenseurs de l'Eglise : aujourd'huy qui estce qui soupire pour la verité brulant d'amour pour elle comme un faint Augustin? Qui est celuy qui se plaigne de ses tenebres, & qui demande à Dieu d'en être delivré; qui n'épargne rien pour s'instruire; qui passe les nuits entieres dans le travail; qui entreprenne par un esprir de penirence des études dificiles & rebutantes, comme est l'étude des Langues, à l'imitation d'un faint Jerôme qui étudia l'Hebreu, ainsi qu'il le témoigne, pour domter la revolte de sa chair ? Tant de jeunes gens perdent leur tems, qui pourroient être un jour des Chrysostomes, des Basiles, des Gregoi-

res? Tant de tems s'écoule & se perd, qui pourroit être emploisé à la lecture de l'Ecriture, des Peres! Et si ces études sont trop dissiles pour les premieres années, au moins si on s'appliquoit aux Sciences profanes, on seroit ensuite capable d'en profiter, comme ont fait Moise & Daniël, les Bassles, les Gregoires, les Chrysostomes, & les Augustins.

L'Eglise auroit-elle été désolée, comme elle le fut dans le siècle passé, lors que ses propres enfans lui firent une si cruelle guerre, si ceux qui demeurerent sideles eussent été capables de la défendre? Elle se trouva attaquée pendant la nuit, lors que personne n'avoit les armes à la main, & qu'on ne sçavoit pas même où en trouver. Ceux qui demeurerent en son sein, firent ce que devoient faire de bons enfans; mais si tous les Ecclesiastiques, au moins si le plus grand nombre, avoient été instruits de ses sentimens, s'ils avoient eu soin de lire ses titres c'est à dire les pieces justificatives de sa doctrine, les témoignages que les anciens Peres rendent à la verité de ce qu'elle pratique aujourd'hui ; qu'ils se fussent trouvez préparez pour leur faire voir que les erreurs qu'ils avançoient, avoient été condamnées depuis plusieurs siécles ; qu'ils eussent étudié avec plus de soin les Ecritures; qu'ils eussent été plus habiles dans les Langues saintes; que l'antiquité Ecclesiastique leur eût été plus connuë, le mensonge auroit-il osé paroître? Et s'il avoit paru, la Science ne l'auroit-elle pas d'abord chasse par ses lumieres ? Mais helas ! l'Eglise étoit alors comme une bonne veuve dont les enfans libertins & negligens n'auroient point eu le

soin de s'instruire des propres interêts de leur famille, de fouiller dans leurs papiers ; ainsi ils se laissoient enlever leur propre bien

par de méchantes chicanes.

Aussi quand le Clergé se réveilla, qu'on eut reconnu le desordre qu'avoit cause l'ignorance, & combien il est important que l'Eglise ait des personnes d'un rare sçavoir; on vit l'erreur, qui avoit pris naissance dans la nuit, se dissiper dans le nouveau jour que l'étude rendu à l'Eglise. Les Peres du faint Concile de Trente crurent si bien que l'ignorance dans les Pasteurs & dans les Peuples étoit un des maux auquel il faloit le plus promtement remedier, que le premier Decret de la réformation qu'ils firent, fut pour r'animer l'étude. Ils n'oublierent rien pour ce-

On me dira peut-être, que l'Heresie est terrassée. Plut à Dieu que de cette hidre il n'en pût jamais renaître aucun nouveau monstre! Il n'y a pas sujet de l'esperer. Les Heresies sont à l'Eglise, ce que Carthage a été aux anciens Romains. Il est à craindre que l'Heresie étant ruinée, l'on ne rentre dans le sommeil dont elle nous avoit fait fortir; & que l'ennemi qui est maintenant en fuite, & erre par les deserts, confus de se voir chassé de la maifon dont il s'étoit rendu le maître, n'y retoune lors qu'il verra qu'on ne s'y met point en état de le repousser. Ce n'est point ici une crainte imaginaire, Je vois le penchant de presque tout le monde. Il y a encore, pour ainsi dire, une aparence d'étude qu'on garde. C'est encore la mode de faire une certaine course; mais on ne cherche que des titres

d'honneur. Vous ne voïez presque personne qui étudie à fond les Ecritures, qui ait assez de connoissance des Langues pour cela; qui entreprenne avec constance une lecture exacte de l'Antiquité; qui suive les siecles de l'Eglise, ne passant aucun fait sans l'examiner; qui lise les Peres dans leur propre source; qui tâche d'en penetrer la doctrine, d'en prendre l'esprit, pour voir dans toutes les matieres contestées, ce qu'ils en jugeroient aujourd'hui si Dieu les faisoit renaître parmi nous; c'est à dire, pour s'acoûtumer à parser & à penser

comme eux.

Qu'on ne me dise point que ces études font trop fortes; qu'elles sont trop pesantes. L'amour ne sent point le poids de ce qu'il prend plaisir de porter. Nous aurons des Augustins & des Jerômes dans l'Eglise, quand nous aurons des personnes qui auront le même amour pour la verité. Mais ou trouver le tems qui est necessaire pour faire de si longues études? Ces grands Docteurs l'ont bien trouvé parmi les rigueurs de la penitence, les grandes prieres, & les occupations de la charité. Saint Augustin étoit continuellement ocupé à terminer des procés, à consoler les afligez, à regler son Diocese, & cependant il a tant lû, il a tant medité, il a tant écrit. On a du tems quand on le regle, quand on en fait un bon usage. Si celui-là avoit donné à l'étude d'un Pere de l'Eglise, les momens qu'il a emploiez en des visites inutiles, sous pretexte de devotion; à entendre trois fois la semaine des personnes faineantes qui lui viennent faire perdre le tems sous pretexte de demander pardon à Dieu, il se seroit rendu habile dans le

Pere qu'il auroit choisi. Il en seroit plein, & nous aurions en sa personne un faint Augustin, si c'étoit ce Pere auquel il se fût apli-

ä

qué. Quelle seroit donc la consolation de l'Eglife fi entre ses ministres châcun vouloit ménager le tems qu'il pourroit gagner ? Supposons qu'on n'ait pas assez de force de corps & d'esprit pour embrasser toutes les Sciences; mais enfin il y a des études où il est facile de reussir, & qui peuvent rendre un Ecclesiastique utile ; car ce seroit une chose excellente ; si chacun suivant un attrait particulier les uns se fissent une devotion de sçavoir exactement l'Hebreu pour lire l'Ancien Testament dans le texte originel; que les autres étudiassent le Grec pour lire les Peres Grecs; que les uns étudiassent un siècle de l'Eglise, qu'un autre examinat à fond l'Histoire d'un autre siècle, & recherchat avec soin tout ce qui peut contribuer à l'éclaircissement de l'Histoire entiere de l'Eglise; que châcun prît la vie de quelque Saint illustre à examiner; qu'il y en eût qui apprissent les Conciles parfaitement; que les autres étudiaffent les Canons, les Decretales des Papes; que quelques-uns s'appliquassent à bien écrire en Latin, les autres à traduire.

Quelle consolation, quelle gsoire, quel avantage en tireroit l'Eglise, si chacun s'appliquoit à défricher & cultiver quelque partie de la Science Ecclesiastique; de sorte que sur châque matiere on trouvât des personnes qu'on pût consulter, comme des Origenes, des Gregoires, des Basiles, des Jerômes, des Augustins, c'est à dire qui fussent pleins des veritables sentimens de ces

Taints Docteurs; & qui dans châque point de la discipline pussent raporter tout ce qui s'en est dit & fait dans l'Eglise; & ce qu'on a resolu dans de semblables occasions; qui pussent trouver la décision de châque cas dans les Peres, dans les Canons, dans les Decretales; qui squssent écrire en toutes sortes de Langues, soit pour repousser les insultes des Heretiques, soit pour reprendre fortement les desordres de leur siècle, & consoler les Fideles par des discours éloquens, qui eussent affez de charmes pour détourner de la lecture des méchans Livres.

Est-il possible que tant de gens de bien qui sont à la tête des Compagnies, & qui pourroient procurer ce bien à l'Eglise, ne tournent point leur zele de ce côté-là ? Il n'y auroit qu'à donner un peu de mouvement, & ensuite châcun marcheroit. Quand ce ne seroit que lentement, pourveu que ce fût sur la même ligne, on avanceroit insensiblement. En peu d'années on verroit le fruit, qui ne consiste pas seulement dans la production de quelques ouvrages; car c'est peu de chose qu'un Livre, & ce n'est pas pour être Auteur qu'il faut étudier. Il n'est point necessaire que rout le monde le soit. Mais il est certain que pour peu qu'on s'aplique à l'étude, & qu'on la prenne bien, on se distingue en peu de tems du reste des hommes. Il est impossible de converser souvent avec les Peres de l'Eglise, sans y prendre leur esprit. Comme l'on prend un air poli dans les conversations du grand monde, on se remplit des maximes des premiers siécles de l'Eglise, lors qu'on est continuellement occupé de ce qui s'y est fait; au moins l'on ne se laisse pas cor-

rompre si aisément par la contagion de ceux avec qui l'on vit dans le siècle present.

Ce n'est pas à force de bras qu'on sert l'Eglise, c'est par l'esprir. Et qu'est-ce qui donne de la force à l'esprit que les Lettres lors que que l'on les étudie en cette vue ? Que, par exemple, on n'étudie pas la Geometrie pour tirer des lignes, mais pour s'acoûtumer à raisonner juste. A peine trouve-t'on un homme, c'est à dire une personne, dont le sens foit droit, qui sçache raisonner, qui conçoive les choses netement, qui en juge bien, qui ait l'ame forte, qui méprise les bagatelles, qui ne s'étonne de rien, & qui par l'experience qu'il a aquise par lui-même, ou en lisant l'Histoire, aperçoive d'abord où les choses peuvent aller, & par consequent, qui puisse prendre des mesures justes, ou donner des conseils utiles.

On se plaint tous les jours qu'il n'y a rien de plus rare qu'un homme capable de gouverner. Qui est-ce qui donne cette capacité que la connoissance des maximes solides qu'on pourroit puiser dans plusieurs excellens ouvrages des Peres, pour ne point parler de ceux que des Paiens judicieux ont écrit? Les Superieurs ne devroient-ils pas avoir continuellement entre les mains les livres de saint Chrysostome du Sacerdoce, le Pastoral de saint Gregoire le Grand, les livres de la consideration que saint Bernard a adressé au Pape Eugene. Ce qui fait encore plus que les livres c'est l'habitude de n'agir qu'avec raison, de sorte que l'on n'en soit que l'organe, c'est à dire que les Inferieurs aperçoivent que leur Superieur ne prescrit que ce que la raison ordonne. Comment pourroient-ils donc lui re-

fister; mais aussi quand on n'y est point contraint par la force, comment se soumettre à un homme qui n'a aucun principe, à qui pour obéir aujourd'hui il faut faire tout le contraire de ce qu'il avoit ordonné deux jours auparavant : qui n'agit que par humeur ; & qui par consequent n'a aucune uniformité dans sa conduite. Un bon Superieur c'est la raison incarnée, si je puis parler ainsi; c'est-à-dire que ce doit être un homme qui ne dise à ceux qui sont sous sa conduite que ce que la raison leur dit interieurement sans qu'ils y fassent atention; dont les actions soient une expression fidelle de tout ce qu'elle veut qu'on fasse; ensorte que sa vie aussi bien que ses paroles puissent tenir lieu de la raison. Je veux dire qu'en écoutant ce qu'il dit ce soit écouter la raison; & qu'en suivant ses exemples on execute ce qu'elle prescrit. Ainsi de quelle importance est-il pour les compagnies, pour l'état, pour l'Eglise, que dans l'instruction de la jeunesse on s'aplique particulierement à lui former le jugement, l'esprit & le cœur.

Aminte reprenant ce qui regardoit l'amour des Lettres ajoûta, qu'il en étoit de l'Eglise & des Compagnies particulières comme des Etats. Un Empire est florissant lorsque les Lettres y fleurissent. Jamais Rome n'a été plus puissante & plus polie, que sous Auguste. Les Romains perdirent la gloire avec les belles Lettres. Jamais la France n'a été plus forte que dans ce Siécle où elle a été la plus sçavante. Le vice est toûjours entré dans les Communautez avec l'ignorance, ou lorsqu'on n'y a entretenu qu'une Science moins estimable que l'ignorance, une Science de mots, de vaines subtilitez, une Philosophie sans

raifon

raison, une Theologie sans Ecriture, sans

Conciles, & sans Peres de l'Eglise.

n

4

n

e

r

1

S

Aprés le tems des Offices, à quoi emploier celui qui reste ? Si on n'a point d'amour pour la verité, qu'on ne trouve point de goût dans l'Ecriture, qu'aimera-t'on, & à quoi prendrat'on plaisir sans violer les Loix de la Religion? On voit bien ce qui doit arriver, & ce qui arrive éfectivement tous les jours. Aussi les Chefs des Compagnies ont toûjours reconnu l'importance d'ocuper ceux qu'ils gouvernent, & de leur inspirer de l'amour pour les Lettres. Or le secret de ceux qui veulent animer les Etudes, c'est d'y mettre quelque assaisonnement. Il faut du sel pour réveiller l'apetit. C'est pourquoi l'on a tort de condamper severement toutes les études curieuses, Sins doute qu'il faut régler la curiosité; mais c'est par elle qu'on est atiré à l'Etude, & qu'on commence d'aimer la Science. Pour moi je me souviens qu'étant jeune je n'aimois pas les Lettres. Je ne trouvois point de gout dans de certaines Régles latines qu'on me forçoit d'aprendre par memoire. Je tombai aprés quelques années entre les mains d'un Maître qui n'étoit pas fort habile homme; mais qui s'apliqua à m'aprendre l'Histoire Romaine, & un peu de Geographie. Je concevois ce qu'il me disoit. Je commençai donc d'aimer l'Etude qui m étoit auparavant tres-desagreable. Un de mes amis, qui passe avec sujet pour un des plus beaux esprits de ce Siécle, avoit été extraordinairement rebuté de l'Etude jusqu'à ce que par hazard le traité de l'homme de Descartes, qui est fort court, lui tomba entre les mains.

L'esprit & la clarté de cet Auteur lui don-

nérent de la curiosité: Cette lecture fut pour lui un sel qui lui sit trouver du goût dans l'Etude que depuis ce tems là il a cultivée, &

où il a fait de si grandsprogrés.

Ce discours changea tout d'un coup Eugene. Ses inclinations se tournérent plus fortement vers l'Etude qu'elles n'en avoient été éloignées. Il se plaignit de ses premiers Maitres qui lui avoient donné de l'aversion pour les Letres, dans un tems où il n'étoit pas en core capable de les aimer. Il dit que leur ngueur lui avoit rendu les Sciences odieuses, qu'il n'avoit rien conçû dans ce qu'on lui avoit voulu enseigner, qu'on lui acabloit l'esprit de mots barbares ; de sorte, que je me regardois alors, disoit-il comme un elclave qu'on veut punir, qu'on aplique à des ouvrages qui n'ont point d'autre usage que de tourmenter celui qui les fait. L'on ne m'a donné aueune ouverture pour l'Histoire, pour la Geographie, pour les Mathematiques. Ausli, dit-il, en s'adressant à Theodose, ne jugez pas de moi, parceque j'ai été Les chaleurs de l'Eté vous obligeront de fai re ici quelque sejour , soufrez que j'interrompe les conversations que vous dever avoir avec Aminte, & que dans certains mo mens je m'adresse à vous deux, pour aprende les moiens d'acquerir ces connoissances don yous m'avez fait voir la necessité.



II. ENTRETIEN.

HEODOSE craignoit qu'une vaine curiosité n'inspirât à Eugene cette nouvelle ardeur qu'il avoit pour les Lettres.Il lui dit que l'Etude n'étoit pas utile à tout le monde ; qu'elle enfle & gâte l'esprit de ceux qui ne recherchent les Sciences que pour la gloire; en quoi peu reussissent ; Car outre qu'il est difficile de se distinguer , quelque habile qu'on soit, l'on ne peut avoir qu'un petit nombre d'adorateurs; & de quelle utilité sont ces adorations ? Un Homme que l'aplication trop violente à l'Etude a rendu malade, & que le peu de soin qu'il a eu de ses affaires a reduit dans une grande pauvreté, est-il heureux, vivant souvent parmi des personnes qui le négligent ou le méprisent, ce qui arrive d'ordinaire. Il est bien , je le veux , dans l'esprit de quelques sçavans Anglois, Alemans, Italiens, qui parlent de lui, qui citent ses Ouvrages avec éloge : mais ces louanges qui à peine viennent jusques à lui, le délivrent-elles de ses maladies ? lui donnent-elles de quoi dîner ? & le peuvent-elles assurer contre les rigueurs des jugemens de Dieu, qui ne donnera jamais une recompense aussi solide qu'est sa gloire, à celui qui n'a point eu d'autre fin dans ses travaux que d'être bien dans l'esprit de quelques Sçavans, & de passer pour habile Geometre, pour Philosophe, ou pour Theologien?

ui

je

ef.

es

ne

01-

0-

ar

10-

Aprouveriez-vous, repartit Eugene, que je passasse la vie dans les amusemens du monde? c'est-à-dire, que je fusse le compagnon du desordre de la plus grande partie de ceux de mon âge & de ma condition. Je ne me sens pas atiré dans une Solitude où la seule prière fasse mon ocupation. Que puis-je donc faire mieux pour passer les années qui me restent de la jeunesse, que d'Etudier ce que je dois sçavoir, & ce qui me rendra utile dans quelque condition que je me trouve?

Ces sentimens sont justes, dit Aminte, & ils sont necessaires pour réussifir dans les Letres. Plusieurs n'avancent point & se perdent en étudiant, parceque l'orgueil & la curiosité sont leur seul motif. Vains & superbes, ils n'étudient que les choses où les hommes ont ataché de la gloire, quoi qu'inutiles, & éloignées de leur premier dessein. Ils veulent tout

fçavoir, ou plûtot le paroître.

S'ils entreprennent un ouvrage, l'ambition ne leur permet pas de le travailler dans
le filence, elle le produit au dehors avant mème, pour ainfi dire, qu'il foit germé. Ils ont
honte de recevoir des avis de leurs meilleurs
amis, qui connoiffant leur foiblesse, sont obligez pour conserver la paix avec eux d'admirer leur impertinence, & d'augmenter ainsi le
mal qu'ils ne peuvent guerir. Il faut de l'humilité pour demeurer autant de tems dans
l'état de Disciple qu'il est necessaire, avant
que de faire le Maître; & pour s'instruire à
loisit quand on n'est point encore capable
d'enseigner.

Outre cela un orgueilleux n'aquiert jamais une veritable Science qui ne confifte que dans la connoissance de la verité; car lorsqu'une

fois il a donné dans un sentiment saux, il voudroit que rout le monde se trompât avec lui: Que son intelligence sût la regle de l'esprit des autres, que les choses sussent vraïes ou sausses, selon qu'elles conviennent, ou qu'elles sont contraires à ses opinions. Ce qu'il a dit doit être vrai, il ne se retracte jamais, ainsi quand il a avancé une sausset, bien loin de s'en dédire, il s'ensonce davantage, il s'absime dans des absurditez infinies. Quelques sois il se trompe avec dessent amant mieux s'égarer que de marcher modes semple con la grand chemin.

par le grand chemin.

K

e

Z

S

.

S

1-

c

ıt

c

is

18

Aminte ajoûta, que la curiofité aussi bien que l'orgueil étoit un grand obstacle. Le desir de sçavoir, dit-il, est bon & necessaire, puisqu'on ne peut devenit sçavant si on ne le desire fortement; mais ce desir est corrompu par la curiofité qui le detourne de sa fin. Il y a peu de gens qui étudient avec régle, & qui s'apliquent serieusement à sçavoir ce qu'ils ne doivent pas ignorer. Or quand la raison ne conduit pas, que l'on est entraîné par la cu riolité, c'est-à-dire, par une folle passion de seavoir, toutes les Etudes sont deréglées. On veut toûjours sçavoir ; mais la curiosité ne permet pas qu'on poursuive avec constance la recherche d'une verité. Aussi-tôt qu'on l'a envisagée de loin, on s'en détourne pour courir aprés une autre. On commence le matin un livre, aprés midi on en prend un autre. On se laisse emporter par diferentes Sciences, où l'on ne s'arrête point tout le tems qui seroit necessaire pour en profiter. On sçait tout, & on ne sçait rien. On a des idées de toutes choses, mais confuses

Ce qu'on dit ordinairement qu'il ne faut

lire qu'un seul livre, & ne s'atacher qu'à un Auteur. n'est point verai absolument, mais il ett certain qu'il faut entreprendre peu à la sois, lire sur la matière qu'on étudie, ce qu'il y a de plus excellent sans vouloir tout voir, & ne point passer à d'autres Etudes, que ce qu'on a apris soit si fortement imprimé dans la memoire, qu'on en puisse parler avec cette netteté avec laquelle on parle des choses qui

frapent vivement les sens.

L'ordre est necessaire par tout. Il est évident que nos premiéres Etudes doivent être de ce qui nous peut rendre agreables à Dieu. N'est-ce pas une chose honteuse & digne de compassion, disoit Aminte, de voir que les plus sçavans sont les plus ignorans dans la 3cience du salur? Combien y a-t'il de perionnes qui étudient avec soin ce qui est de leur profession, & qui ne s'apliquent plus volontiers à des choses qui en sont entierement éloignées ? Ce n'est pas que les Sciences soient oposées les unes aux autres, qu'on foit moins Theologien pour exceller dans les Mathematiques; mais comme la vie est courte, & que la capacité de nôtre esprit n'est pas infinie, à moins que de s'y être pris de bonne heure, d'avoir beaucoup d'aquis, & de s'être rendu l'esprit ouvert & facile pour toutes choses, on doit se borner; & quand par ses propres lumieres, ou par le confeil de ses amis, on s'est une fois formé un plan d'Etude par raport à l'état où l'on se trouve, il faut de la fermeté, & prendre garde que la curiosité n'écarte du droit chemin que l'on a pris. On ne resiste point sans peine à cette passion. Ceux qui ne sçavent ce que c'est que de faire éfort contre la corruption de leurs

inclinations, changent d'Etude à tous momens, jettant presque en même tems dans leur esprit une infinité de diferentes semences, qui s'empêchent les unes les autres de

germer & de prendre racine.

Aminte dit à Eugene qu'il falloit joindre aux motifs qui nous portoient à l'Etude, un desir sincere de faire penitence ; Car outre que c'est un sujet de confusion d'être obligez d'étudier, déchus d'une condition où l'on scavoit toutes choses, l'Etude est tres-penible quand elle est reglée & perseverante, ceux qui aiment leurs plaisirs ne sont guére propres pour en suporter le travail, & par consequent pour y reiissir. Car enfin pour étudier avec ordre, il faut dans les commencemens, faire des Etudes ameres, qui n'ont rien qui plaise, & qui ait de l'aparence, comme les fondemens des bâtimens ne paroissent point. Qu'on vante tant qu'on voudra le genie & le sçavoir de certains débauchez, pour moi, dit Aminte, je n'ai jamais pû me persuader qu'ils eussent aquis une Science profonde chez les Traiteurs, dans le jeu où ils passent les jours & les nuits, & que des esprits noïez dans les ordures de la sensualité fussent capables de grandes speculations; qu'ils eussent du goût pour la verité qui est spirituelle; qu'ils l'écoutassent parmi le desordre de leurs débauches ; qu'ils la pussent apercevoir dans le trouble de leurs passions. Pour avancer dans les Letres il faur aimer la retraite, se priver des divertissemens, resister à la legereré de nôtre esprit qui demande du changement, s'astreindre à une certaine régle pour se lever, pour se coucher, pour prendre ses repas & ses recreations, afin de régler les heures de l'Etude, & de trouyer

111]

le tems qu'il y faut emploier. C'est l'ordre qui fait trouver ce tems.

Il est vrai que l'ambition de paroître Sçavant peut faire qu'on porte patiemment le travail de l'Etude; mais l'esprit de penitence le fait faire plus facilement ; l'amertume de cette penitence se changeant en suite en douceur ; car aprés avoir surmonté la peine qui fe rencontre d'abord, l'on trouve des plaisirs qui à la verité ne remuent pas l'ame avec violence, comme le font les plaisirs du corps, mais ils durent plus long-tems; il n'y a pas de vie plus douce que celle d'une personne de Letres dont la Religion fait la principale Etude. Les plaisirs purs qu'il goute lui donnent du mépris pour toutes les voluptez des sens. Il aprend dans les divines Ecritures à connoître le neant des Créatures, à mépriser les richesses & les honneurs, dont le desir cause tant d'inquietudes. Il y conçoit de l'estime pour la pauvreté, pour les perfecutions que les Hommes apellent un mal, qui les rend éfectivement malheureux, parceque quelque resistance qu'ils fassent, ils ne peuvent s'en exemter; mais que ceux qui lisent les Ouvrages des Saints aprennent d'eux & de leurs exemples à regarder comme un bien, parceque ces choses, en détachant de la Terre, facilitent le chemin du Ciel. Vivant ainfi fans defirs & fans crainte au regard des Creatures, fon ame jouit d'une parfaite tran-

Ne prétendez pas, dit Eugene, pouvoir éteindre le feu que vous avez alumé. Ce n'est point la curiosité ni l'orgueil qui ont fait naître dans mon cœur cette nouvelle ardeur. Yous pouvez donc m'aprendre la méthode

qu'il faut suivre en étudiant : Elle ne vous peut être inconnue aprés une si longue expe-

rience.

Ce que vous demandez, repartit Theodose, n'est pas aisé. Ceux qui refléchissent sur ce qui leur avoit été utile dans l'Etude ont voulu composer un Art de leurs reslexions, & en faire des régles generales pour la manière d'étudier, n'ont pas consideré que tous les Hommes n'étoient pas faits comme eux, & que ce qui servoit aux uns, étoit ou inutile, ou dangereux aux autres. Il n'y a, peut-être, pas deux esprits faits de la même manière. Je n'examine pas si cette difference vient seulement de la diversité du temperament, mais il est constant que les uns ont l'esprit ouvert, les autres l'ont fermé. Celui - là fera dans un jour ce qu'un autre ne feroit pas dans un mois ; c'est donc se moquer que de prescrire. qu'en un certain espace de tems, on doit lire tels & tels Auteurs : comme si tout le monde marchoit d'un pas égal. Outre cela les méthodes ne se donnent guere que pour ceux qui ont de grands desseins : Peu de gens sont capables d'une Etude exacte des Langues, de l'Antiquité, de l'Histoire, des Mathematiques, de la Philosophie & de la Theologie. On ne peut aquerir toutes ces connoissances, que par une Etude réglée & affidue pendant le cours de plusieurs années. Cela demande de grands preparatifs; cependant les emplois dont on est chargé, obligent de s'instruire de plusieurs choses, que s'il falloit aprendre, methodiquement, & les étudier selon l'ordre qu'il faut garder dans un cours réglé, on s'oublieroit de son devoir. Aussi les Sçavans

font rares; & en chaque Siecle, on les compre aisement.

Je suis libre, repliqua Eugene, & je suis jeune. Je n'aspire pas à cette haute reputation de Sçavant, dont vous faites un Phenix, mais je ne doute point qu'il n'y ait une méthode d'étudier regulierement pour tout le monde, dans laquelle chacun avance plus ou moins selon les qualitez naturelles de son esprit & le lossir qu'il a. Tous peuvent marcher dans un même chemin, où ceux qui ont plus de vigueur & de sorce vont plus loin.

Aminte dit qu'on ne pouvoit faire trop de refléxion sur la necessité d'étudier par raport à ses emplois, & sur les défauts de ceux qui négligent de s'instruire de ce qu'ils ne peuvent ignorer sans faire de grandes fautes; mais enfin, puisqu'il est question d'une personne libre; voilà ma pensée touchant la méthode qu'il pourroit suivre. Quelque difference que mette la diversité du temperament entre les esprits, il est constant qu'ils ont une même nature. Dieu a mis dans les Hommes des femences de doctrine, c'est à-dire, des veritez premieres, dont les autres coulent comme les ruisseaux de leurs sources. L'art d'aprendre ne consiste qu'à faire une atention particulière à ces premières veritez, & à remarquer les consequences que l'on en peut tirer les unes aprés les autres. Les Maîtres habiles ne travaillent qu'à faire observer ces deux choses à leurs Disciples. A proprement parler, ils ne leur donnent aucune nouvelle connoissance, ils dévelopent seulement ce qu'ils sçavent. Socrate se comparoit agrea-

9 ,

S

Ċ

2

t

t

-

t

3

ť

blement à une Sage-femme qui sert à une mere à mettre au jour l'enfant qu'elle a conçû. Je tire, disoit-il, de l'esprit de mes Disciples ce qui y étoit déja, & que la nature y avoit mis. Cet illustre Maître leur proposoit d'abord la définition de la chose dont il s'agissoit, afin qu'ils y fissent atention; comme pour faire connoître une nouvelle Etoile on avertit ceux qui ne l'ont point encore vue, de tourner les yeux vers cette partie du Ciel où elle est. On n'en forme pas l'image : on la fait seulement apercevoir. Voilà dit-on, l'Etoile dont on parle. Aprés que la chose étoit connuë, c'est-à-dire, que les Disciples apercevoient la chose dont il étoit question, pour leur faire connoître tout ce qu'elle étoit, Socrate faisoit des interrogations qu'il disposoit de manière, que par la première il demandoit ce qui suivoit plus immediatement de la claire vûë de ce qu'il avoit fait apercevoir. Ensuite il faisoit une seconde proposition, dont la resolution ne dépendoit que de ce que ses Disciples sçavoient tres-bien, comme ils le montroient par leurs réponfes.

C'est de cette manière que le grand S. Augustin, avant que d'avoir rien enseigné à son fils Adeodat, rire des choses admirables de la bouche de cet ensant par le seul ordre de ses interrogations. Il a écrit les Dialogues qu'il aeu avec lui, & c'est le Livre qu'il apelle le Maûre; dont il dit dans ses Confessions qu'il n'y a mis que les propres sentimens d'Adeodat. * Je sçai par experience combien cette méthode est utile. Un de mes amis

^{*} Tu seis, Domine, illius esse sensa omnia que inferuntur ihi ex persena collocutoris mei.

enseignant la Geométrie à des jeunes Gentils. hommes, s'en servoit avec un succés admirable. Il les acoûtumoit à ne point donner leur confentement, qu'aprés qu'ils se sentoient frapez aussi vivement de la verité de ce qu'il leur disoit, que leurs yeux l'étoient de la lumière du Soleil. Il leur proposoit des choses extrêmement simples, dont ils apercevoient facilement la verité ou la fausseté; il leur en faisoit tirer eux-mêmes toutes les consequences. De ces veritez, seur disoitil, que vous venez de découvrir, que fuit-il ? Que pensez-vous de cette proposition ? Ce qu'il leur proposoit en dernier lieu avoit tant de liaison avec ce qu'ils venoient d'aprendre, qu'ils en jugeoient sans peine, & en apercevoient d'abord la verité ou la fausseté. De sorte que les interrogeant avec méthode il les faisoit parler de la Geométrie, comme s'ils l'eussent aprise autresfois.

Cette méthode est plus necessaire qu'on ne le pense, dit Theodose, interrompant Aminte. Il faut acoûtumer les Hommes à voir cux-mêmes la verité. Lorsqu'on veut leur rendre les Sciences faciles, & qu'on ne les oblige point de consulter eux-mêmes la verité, de faire des éforts pour la découvrir, il se peut bien faire qu'à force de leur rebatre les choses, on les fasse enrrer dans leur memoire. On diroit même à les entendre parler qu'ils les sçavent; mais la suite fait voir le contraire, Aprés ayoir tout sçû dans leur jeunesse ils ne scavent plus rien quand leurs. Maîtres les ont quitté, comme on le voit dans les personnes de grande naissance qu'on. a voulu exemter de la peine d'aquerir les

sciences. Ils ne confervent pas long-tems cequ'ils ont apris ; au lieu que quand on s'estexercé soi-même dans la recherche de la verité, on a toûjours son cœur où l'on trouve le-

fond de toutes les Sciences.

C'est à quoi il faut s'acoûtumer, réprit Aminte. L'experience fait connoître que Dieu aïant donné à l'ame les principes des Sciences, & de l'esprit pour les comprendre, il n'est question que de faire un bon usage de ce secours, & de faire atention à ces premières veritez dont toutes les autres découlent comme de leur source. Il ne s'agit donc que de régler ce qu'on apelle les operations de l'esprit, apercevoir, juger, raisonner, ranger nos pensées, nos jugemens & nos raisonnemens. C'est ce qu'enseigne la Logique quand elle est faite comme il faut. C'est donc par une bonne Logique qu'il

faut commencer d'étudier.

Eugene en aïant paru surpris. Quelle fin pensez-vous, lui dit Aminte, devons - nous avoir dans nos Etudes? Est-ce de nous remplir la tête de Latin, de Greo & d'Hebreu, d'Histoires, de Lignes, de Figures de Geometrie : Nôtre esprit n'est pas fait pour l'érudition, mais l'érudition pour l'esprit ; c'est-àdire, qu'on doit s'en servir pour le régler & le perfectionner. Or sa perfection ne consiste qu'en deux choses ; que comme il a deux: principales facultez, qui sont l'intelligence & la volonté, que dans l'une & dans l'autre il ne se trompe point : que par la première il sçache distinguer le vrai d'avec le faux, & que par sa volonté il suive le veritable bien, qui est Dieu ; qu'il fuie l'erreur & le mal : que ses ; jugemens soient droits & ses affections réglees. En un mot, que son esprit & le cœur

foient ce qu'ils doivent être. C'est-là ce qui nous distingue des brutes. Qu'est-ce qu'un Homme qui sçait toutes les Langues Orientales, si sçavant dans l'Antiquité, qu'il n'ignore pas même comme étoit faite la chaussure d'Alexandre le Grand, quand il n'a point de jugement: quand dans ses discours, on n'y voit aucune liaison, qu'il tombe à chaque pas qu'il fait dans quelque faux raisonnement, qu'il n'aperçoit jamais les choses comme elles sont, & en juge toûjours de travers: dont toutes les affections sont déréglées, dont le cœur, pour ainsi dire, est aussi faux que l'esprit. Je ne le regarde que comme une bête de charge qui porte des caisses remplies d'excellens Livres. Je ne conçois donc pas comment des gens de bon esprit en composant des Traitez sur les Etudes se mettent seulement en peine d'indiquer tous les Livres qu'on peut lire sur chaque matière ; car quoique ces Traitez aient leur utilité lorsqu'ils font faits par des personnes qui ne parlent que des matiéres qu'ils ont aprofondies : qui ne conseillent la secture d'un Livre qu'après qu'ils l'ont lû eux-mêmes; cependant communement parlant, ces sortes de Traitez sont dangereux. Car c'est comme si on presentoit à ceux qui sont obligés de vivre avec regime, une infinité de viandes bonnes, pourvû qu'ils ne mangent pas de toutes. Je suis persuade qu'une personne avide de sçavoir, qui n'auroit point d'autre méthode, n'aquereroit qu'une Science mal digerée ; & souvent pire que l'ignorance.

Eugene en interrompant Aminte, je vous prie, dit-il, de m'instruire sur cet article; car je n'ai nullement envie en étudiant de

39

m'acabler fous un tas de differentes lectures. J'ay trop conçû de mépris pour ceux qui ontune fausse érudition, & il n'y a point de Science qui me paroisse comparable au bon sens, à cette justesse d'esprit & à cette droiture decœur dont vous me parlez; à quoi il me semble que la Logique est peu propre: j'ai connupar experience, qu'elle gâtoit plûtôt l'esprit

qu'elle ne le redressoit.

S.

0

e

1-

10

es

28

)-

nt

es

1-

nt

U-

nt

it

e,

u-

nt

1°C

us

2 4

de

Je ne parle pas, dit Aminte, de ce que l'on vous a enseigné. Vous trouverez en nôtre Langue d'excellens Livres sur cette matière, qui vous feront changer de sentiment quand vous les aurez lûs. Comme sont l'Art de penfer, & la Recherche de la verité. Neanmoins je ne pretends pas que la Logique seule suffife; c'est-à-dire, qu'on se fasse l'esprit juste en concevant les régles qu'elle donne. Il y a bien de la diference entre sçavoir & faire. Cette justesse s'aquiert par l'exercice & par la pratique.

Comment, dit Eugene, l'entendez-vous?

De cette manière, repartit Aminte. Comme les Marchands jugent mieux de la bonté des étofes lorsqu'ils en voient souvent d'excellentes, aussi celui qui s'est apliqué souvent à considerer des veritez claires, sçait mieux faire le discernement du vrai & du faux. Si outre cela il s'est exercé à tirer de ces veritez toutes les consequences qu'on en peut deduire, il aquiert par cet exercice une penetration d'esprit qui fait qu'il s'insinué facilement dans les choses, qu'il en connoît tous les replis, c'est-à-dire, tout ce qu'elles renserment.

Il n'y a point d'Etude plus propre pour ces exercices que la Geometrie & les autres par-

ties de Mathematique. Les veritez qu'elles enseignent sont simples & claires. Les Mathematiciens aportent incomparablement plus de soin & d'exactitude pour déduire des premiéres veritez, toutes leurs suites, & leurs consequences; de sorre que la Geometrie fournit des modéles de clarté & d'ordre, & que sans donner des régles du raisonnement, ce qui apartient à la Logique, elle acoûtume l'esprit insensiblement à bien raisonner. Presque toute autre Etude gâte un esprit qui a déja quelque foible ; car premiérement les Langues ne remplissent la memoire que de sons, & ceux qui en font leur principale Etude, prennent insensiblement l'habitude de ne s'atacher qu'à des mots. Cette grande diversité de choses qu'un Homme docte ramasse dans fa tête, le rend distrait. Il ne peut se donner tout entier à la vûë d'une verité : mille choses se presentent en foule, qui le confondent. Aussi vous voiez ordinairement qu'il s'égare dans ses ouvrages, qu'il quite le fil de son raisonnement pour faire quelque remarque sçavante, qui le jette lui & son Lecteur hors du sujet. L'Histoire est un ramas des sotises des Hommes aussi bien que de leurs vertus. Qu'arrive-t'il donc à une personne qui s'en remplit, fans digerer toutes ces choses par une solidité de jugement qu'il n'a point encore aquis? Elles causent dans son esprit comme des indigestions & des mauvaises humeurs qui le corrompent. Ces connoissances ne lui donnent aucune juste idée du bien & du mal. Tout lui paroit bon ou mauvais, selon que sa memoire Îni fournit des exemples de diferens faits que les Historiens raportent.

Le mauvais ulage de la Science est encore

plus remarquable dans ce qui regarde la Religion, & il est plus dangereux. Les Hommes reconnoissent volontiers qu'il y a une infinité de choses dans la nature dont ils ignorent la cause : mais quand il s'agit de Religion, oubliant que leur esprit est borné, ce qu'ils ne comprennent pas leur paroit une chimere. Il est bon de se convaincre ici qu'ils ont tort. Pour cela remarquez, Eugene, qu'il y a des faits incontestables, aussi connus & certains que la maniere dont ils se font, est cachée & inconnuë. Les misteres de la Religion sont des faits averez. On ne doute point d'un fait constant pour cela seul qu'on ne le comprend pas ; la raison dicte donc qu'il ne faut pas contester ce qui est de fait dans nos Misteres, qu'il faut se sonmettre & avoir une humble Foi pour ce qu'on ne voit pas, mais qu'on sçait être sans en connoître la maniere. Or e'est ce qu'un Theologien habile distingue, & ce que ne font pas ceux qui n'ont pas donné toute leur attention à la Religion, ou qui l'ont étudiée avec cette presomption que tout ce qu'ils ne connoissent pas est faux.

D'autres grands Lecteurs, mais qui n'examinent rien à fond, qui fçavent le pour & le contre, n'ignorans ainsi rien de ce qu'on peut dire, tombent dans une indifference pour la Religion. Tout leur paroit douteux tantôt ils sont d'un sentiment, tantôt de l'autre, parcequ'ils n'en ont jamais examiné aucun comme il faut. L'ignorance leur autoit été avantagense; car quand on n'a rien lû, on sçait au moins qu'on ne sçait rien; ainsi on ne se méle pas de prononcer sur des faits qu'on ignore, si on est raisonnable; Mais au regard de la Religion, les Hommes

ne le font gueres. Cat de la maniere qu'ils vivent, n'aiant pas sujet d'esperer de recompense de la part de Dieu, ils souhaiteroient qu'il n'y eût rien à craindre, ce qu'ils ne peuvent obtenir qu'en se persuadant que tout ce qu'on dit de la Religion n'a aucune solidité. C'est ce qui fait que les libertins demissavans trouvent tant de gens disposez à les écouter: que les livres qui portent le caractere de libertinage ont des lecteurs; comme sont le Nauacana, le Patiniana, qu'on ne lit avec platsir, que parcequ'on a l'esprit gâté. Ceux qui lisent ces sottes de Livres y trouvent ce qu'ils cherchent, des esprits saits comme le leur.

C'est le même principe de corruption qui fait aimer les Livres de Galanterie & tous ceux qui ne demandent aucune attention; dans lesquels on ne rencontre rien qui condamne, qui mortisse l'amour des plaisirs; mais au contraire l'on y voit une peinture de tout ce qu'on aime, & une approbation de la vie

qu'on mene.

Revenons, dit Aminte à nôtre sujet & voïons quelles études on doit faire dans les commencemens. Il faut s'apliquer à des choses dont on puisse avoir des idées claires, comme sont les Mathematiques & plusieurs parties de la Phisique, telles que l'Anatomie. Est-ce, me direz-vous, que l'on ne conçoit rien dans les autres Etudes? Cela paroit étrange, cependant il n'y a rien de plus vrai. La plus grande partie de ceux qui ont étudié, n'ont point d'idées qui soient claires. Ils n'aperçoivent ni la verité, ni la fausseté de ce qu'ils disent, ils ne parlent que par imagination, l'esprit pur n'agit point chez-eux, c'est-

à dire, qu'ils parlent selon que leur imagination leur presente diferentes images. Il est plus facile de sentir ce défaut que de l'exprimer. Les gens de negoce ont un sens naturel admirablement bon, parcequ'ils ne s'ocupent que des choses faciles à concevoir, comme sont leurs marchandises, & qu'ils ne parlent que de ce qu'ils entendent. Ainsi ils se sont une grande justesse dans ce qui regarde leur état, que nous aquererions de la même manière dans les Letres, si dans nos premières Etudes nous ne nous ocupions que de veritez claires; si nous ne lissons que des Livres exats où les choses sont dites clairement, où tout est en ordre, dont les Auteurs

jugent & raisonnent parfaitement.

t

8

5

0

H

S

1

0

0

Ö

S

S

0

3

Theodose dit qu'il étoit surpris qu'Aminte en parlant des Livres exats, & propres pour rendre l'esprit juste, il oublioit l'Evangile, dont la lecture incomparablement plus que la Geometrie sert à cette fin. Il semble que l'Evangile nous aveugle en demandant une foi simple ! mais outre qu'il est tres-raisonnable de nous soumetre à l'autorité que Jesus-Christ s'est aquise par des miracles si évidens, qu'il faut avoir perdu la raison pour ne les pas croire, il n'y a rien de plus conforme à la raison que ce que disent les Evangelistes. A parler proprement, l'Evangile n'est qu'un discours sensible de ce que la raison nous dicte interieurement, avec cette diference, que ce langage interieur n'est entendu que de ceux qui y donnent une atention forte, dont presque personne n'est capable, au lieu que tout le monde peut entendre celui de l'Evangile. De sorte que puis qu'avoir l'esprit & le cœur droit, n'est autre chose que d'être

raisonnable; & qu'être raisonnable, c'est régler ses jugemens & ses mouvemens selon la raison, il est évident que pour aquerir certe droiture d'ame qu'Aminte a si judicieusement établie, la sin de l'Etude, il faut lire l'Evangile avec respect, & avec cette attention que doit un Disciple à un Maître aussi grand que

Jesus-Christ.

Nous ne devons regarder la justesse de l'esprit, continua Theodofe, que par raport au falut; les erreurs où l'on peut tomber dans les Sciences ne sont d'aucune consideration au regard de celles qui sont suivies des tenebres éternelles ; ainsi la justesse de l'esprit n'est principalement necessaire que pour régler nos mœurs. Jesus-Christ qui étoit venu pour guerir les Hommes, n'a point voulu entretenir leur maladie, c'est-à-dire, leur curiosité, qui est un desir ardent de sçavoir ce qu'on peut ignorer sans danger. Il pouvoit leur découvrir les secrets de la Nature qui ne lui sont pas cachez, puisqu'il est auteur de toutes choses. Mais il n'a voulu nous aprendre que ce qui étoit important pour nôtre salut, & il l'a fait d'une manière facile & sûre. On peut se tromper en consultant la raison, prennant ce que disent de faux préjugez & des fentimens corrompus pour ses réponses. Il n'en est pas de même de l'Evangile, il n'y a aucun danger de s'y tromper. C'est pourquoi on dit fort bien, que l'Evangile est à present la raison des Hommes. Qu'il faut par consequent pour être raisonnable le lire continuellement, & prendre en le lifant l'hàbitude de ne pas agir impetueusement par boutatade ; par humeur, avant que d'apercevoir ce qu'on doit faire. C'est-à-dire, qu'avant que

de rien entreprendre il faut considerer dans chaque ocasion ce que l'Evangile nous ordonne; & si les circonstances particulières de l'action qu'on va commencer ne nous y sont point marquées, tirer des consequences des principes que l'Evangile établit; de sorte que nous nous réglions en toutes choses sur ce

qu'il nous enseigne.

ä

L.

t

ä

t

S.

e

d

5

a

i

ä

Ce n'est pas être raisonnable & avoir l'esprit fort juste que d'être exact dans une demonstration de Geometrie, & de suivre pour en venir à bout les régles du bon sens, lorique l'on ne sçait ce que c'est que d'écouter la raison dans la conduite de ses mœurs. C'est peu de chose de se prevenir l'esprit de principes justes qui sont le fondement des Sciences, si en même-tems l'on ne le munit de maximes saintes & raisonnables pour le fortifier contre la corruption du Siécle. L'on trouve encore des Scavans qui raisonnent assez juste dans les Sciences, mais il n'y a presque personne qui ait des idées raisonnables des choses du monde, qui en fasse l'estime ou le mépris qu'elles méritent, qui sçache l'usage que l'on doit faire des Creatures, & comment il faut régier les mouvemens de nôtre ameà leur égard. Comme dans la Geometrie & dans toutes les autres Sciences, on ne peut y avancer si l'on n'en possede les principes, aussi dans la vie on s'égare necessairement, lorsque l'on n'est point guidé par les maximes qui sont les principes d'une vie reglée. Or c'est dans les Livres faints que se trouvent ces maximes. Elles n'y sont point envelopées sous des voiles misterieux, comme les autres veritez qui sont de speculation. Ce qui regarde la Morale de l'Evangile est à la portée de tout le monde. Les

esprits les plus soibles y peuvent ateindre. Je n'aperçois point d'Etude plus pressante, m plus utile, ni plus facile que celle de l'Ecriture. Je n'entends pas un examen des difficultez qu'elle contient, mais une simple lecture

attentive & respectueuse.

Theodose parla fortement de la necessité que nous avons de bien emploier le tems. Il déclama fortement contre les Etudes inutiles. Il fit néanmoins remarquer, que lorsqu'on avoit satisfait à son devoir, on pouvoit, se. Ion les ouvertures d'esprit qu'on avoit reçues de Dieu, cultiver certaines parties des Sciences qui ne sont pas dans l'usage commun, lors. qu'on y envisageoit quelque utilité. Je sçai, dit-il, par experience qu'il n'y a point de veritez steriles, mais pour l'ordinaire il ne faut aller qu'aux endroits où la Providence nous presse de marcher. La vie est courte, les Sciences dont nous avons besoin demandent beaucoup de tems. Il faut donc ménager celui qu'on a, ce qui se fait en étudiant avec ordre; car une bonne méthode abrege beaucoup : elle ne laisse point faire de pas inutiles, elle évite de faire plusieurs fois une même chose. Ceux qui étudient avec régle confiderent d'abord où ils veulent aller, ils en prennent le chemin, & ils y marchent sans s'arrêter ni se détourner à droit ou à gauche. Nôtre but à tous est de nous rendre capables de nos emplois. Les chemins écartez & les détours sont les Etudes qui nous éloignent de celles dont nous avons besoin. Peu de perfonnes ont une si grande facilité & de si grandes avances, qu'ils puissent embrasser toutes les Sciences sans partager la capacité de leur esprit & l'afoiblir par ce partage. C'est pourquoi si j'avois à tracer un plan d'Etude, je ne choistrois que les plus pressantes, & à celles-là mêmes je donnerois des bornes étroites.

C'est ce qu'on doit faire, reprit Aminte. Les méthodes ne sont que pour ceux qui commencent. Les commencemens doivent être simples. Les premières productions de la nature sont grossières. Il ne faut pas s'imaginer que dans les premières Etudes qu'on fait on puisse épuiser les Sciences. Ce n'est qu'une première ébauche qu'on perfectionne dans la suite. Toutes les lectures qu'on fait dans la jeunesse, ne servent qu'à former l'esprit, & à le rendre capable de faire un jour les mêmes lectures avec plus de fruit. J'ai lû il y a vingt ans les Historiens Grecs. J'y ai apris le Grec; mais je n'y ai pas vû ce que j'y vois lorsque je les relis. On donne des avis pour examiner ce qu'il y a de confiderable dans les Auteurs. Ce que je remarque pour faire voir que ces avis ne sont pas inutiles; mais chacun fait ses remarques par raport aux desseins qu'il se propose en étudiant. J'ai des vûës qu'un autre n'a pas; & plusieurs en lisant un Auteur, n'ont pas çrû devoir faire atention à des choses dont j'ai tiré de grandes lumieres. Tout ce qu'on peut faire dans les premières Etudes, c'est de se metre en état d'étudier. S'il y a donc une méthode à prescrire, c'est de marquer seulement les premières Etudes, aprés lesquelles on ait affez de lumiére pour voir ce que l'on doit faire de plus pour sçavoir les choses à fond.

On ne peut trop dire qu'il faut allumer en fon cœur un amour ardent pour la verité. Ceux qui l'aiment, si c'est sincerement, ne manqueront point de faire de considerables

progrés dans les Letres. C'est l'indifference qu'on a pour la verité qui cause tout le defordre des Etudes, les erreurs, l'inutilité & le danger des Sciences. On aime mieux se reposer dans ses anciennes opinions, lesquelles on est entré par hazard, que de se donner la peine de les examiner. On conçoit temerairement de l'estime pour un Auteur, ensuite, tout ce qu'il dit est une verité, & l'on condamne comme une erreur ce qui est oposéà son sentiment. Si parcequ'il y a eu de grands Hommes dans l'Antiquité, on a une fois preferé ce qui est ancien à ce qui se fait en nos jours, tout ce qui est nouveau paroit ensuite méprisable; l'on ne peut soufrir ceux qui tàchent de voir ce que les Anciens n'ont point aperçû; & si parceque toute nouveauté en matiere de Religion est dangereuse, on a conçû de l'horreur pour ce qui est nouveau, on regarde ensuite comme une heresie toute opinion de Philosophie, qui est nouvelle. Ce n'est jamais que le vrai-semblable qui détermine les Hommes en leurs jugemens, c'est-àdire, qu'ils ne considérent que l'aparence, sans distinguer si elle est fausse, ou trompeuse. Ils ne jugent que par caprice & selon les premières impressions que les choses sont sur eux. Leurs afections sont aussi déréglées que leurs jugemens, ils estiment des bagatelles, ils en rélevent le prix, & méprisent celles qui sont d'une grande consideration. Combien trouve-t'on peu de personnes qui se défassent de leurs premiers sentimens pour être capables de la verité; qui travaillent à sa recherche ; qui s'en fassent une afaire ; qui n'épargnent aucun travail; qui consultent ceux de qui ils peuvent recevoir des instructions.

Qui par amour qu'ils ont pour elle, soient aussi contens quand on les detrompe, que lorsqu'on les felicite de leurs découverres. Qui n'aïent point honte de retourner sur leurs pas pour la reprendre quand ils l'ont laissée, c'està-dire, qui se retractent. Qui ne lui ferment point les yeux, lorsqu'elle leur reproche quelque défaut, & qui l'aiment dans la bouche dans les écrits de leurs ennemis. Qui prennent la peine de la déveloper quand elle est embarrassée avec l'erreur, & tâchent d'en faire le discernement. Qui suspendent leur jugement lorsqu'elle ne se déclare pour aucun parti, confessant qu'ils ne voient pas assez clair; car la Science consiste souvent à sça-

voir que l'on ne sçait pas.

Personne, continua Aminte, ne recherche la verité par elle-mênte. C'est pour quelque bas interêt, ou par une vaine curionté. Tout ce qui paroit extraordinaire, on le veut voir. Ainsi quand un Livre est défendu, on le veue lire. On s'en fait un honneur & un plaisir quand on y voit vaincus ou humiliez ceux qu'on n'aime pas. On se laisse aussi éblouir par un Auteur qui est hardi, qui promet beaucoup. Un bon Livre qui n'a rien de tout cela ; qui ne fait point de bruit ; qu'on peut lire tranquillement ; où il n'y a point de médifance ; qui instruit , & qui ne surprend point par de grandes promesses; qui dit les choses comme elles font, sans les alterer pour les faire paroître miraculeuses. Ce Livre dis-je, est insipide à la plûpart du monde; il est sans sel, on en a du dégoût. C'est de là que les Libraires gagnent plus à imprimer de méchans Livres, qu'ils apellent bons dans leur langage, parcequ'éfectivement il leur font gagner du bien.

Ce que je dis de l'amour de la verité n'est pas hors de propos, ajoûta Aminte, car puisque la connoissance de la verité est la sin des Sciences, & que le desir de la Science est une des principales dispositions pour l'aquerir, sans doute que l'amour de la verité est necessaire, & l'on peut dire que c'est elle qui anime l'Etude, qui lui donne le mouvement, & qui en méme-tems la régle & la conduit vers sa fin.

Eugene témoigna être satisfait de ce qu'il venoit d'entendre, mais, dit-il, ceux qui n'ont point encore étudié, sont-ils capables de commencer par des études aussi épineuses que celles que vous ordonnez. La Logique, les Mathématiques & l'Ecriture sainte sont au dessus de la portée d'un hontme qui n'auroit encore rien apris. Ceux mêmes qui ont du sçavoir sont rebutez de l'Etude lorsqu'elle a des dificultez. Il semble que la raison ne permette pas qu'on propose d'abord des choies se embarrassantes, contre l'ordre qui veut qu'on commence par ce qui est de plus aisé.

Tout ce que nous vous disons, repliqua Aminte, est d'une facile execution, & même à la portée des enfans que je supose être élevez par des Maîtres sages & éclairez, qui sçavent proportionner leurs Leçons à la capacité de leurs petits Disciples. Car si les enfans ne peuvent pas étudier les Livres sacrez, & ceux qui traitent de l'Art de conduire l'espit dans la recherche des Sciences, les Maîtres leur tiennent lieu de ces Livres, & les instruisent de vive voix de ce qu'ils ne peuvent pas encore aprendre par la lecture. Ils les acoûtument à concevoir les choses clairement, en leur dévelopant les idées de celles dont ils

Jeur parlent, & ne leur parlant que de ce qu'ils peuvent concevoir. Par exemple, s'il est question de leur faire entendre la force d'un mot Latin, ils leur font voir entre les choses qu'ils connoissent, celle qui sera semblable, ou qui aura du raport avec celle que ce mot fignifie. Je ne m'étonne point si les Hommes ne sçavent ce que c'est que de concevoir les choses clairement, s'ils s'ocupent volontiers de ce qu'ils n'entendent point, c'est une mauvaise habitude contractée dépuis long-tems. S'ils jugent mal de toutes choses, & suivent les impressions que font les corps sur leurs sens, c'est une suite de la maniere qu'ils ont vécu étant jeunes. Un Maître fage, empêche son Disciple de prendre de mauvaises habitudes. Il le conduit où il faut qu'il marche, il le détourne des lieux où il ne faut pas aller, il modere ses passions, il le r'apelle quand il s'est échapé. En un mot les instructions du Maître sont la raison du Disciple; & les principes qu'il lui enseigne, tiennent lieu de ces notions, qui sont les semences des Sciences & les régles de la Morale. Ainsi ce, que nous avons dit est aussi-bien pour les enfans que pour ceux qui sont âgez; avec cette diference que ces derniers aquiérent la droiture d'esprit & de cœur par leur Etude, au lieu que c'est le Maître qui la forme dans l'ame de ses jeunes Disciples.

n

25

35

Is

Si on ne juge pas à propos d'apliquer les jeunes gens aux Mathematiques, quoique les commencemens n'en soient pas si difficiles que l'on s'imagine; car on peut commencer par les premières régles de l'Arithmetique, par les premiers Livres de Geometrie. Mais enfin si l'on le juge autrement, on peut versex

Cij

dans ces petites Ames plusieurs autres connoissances claires & exactes, & par des exemples animez les prevenir de tous les sentimens qu'ils doivent avoir de la Religion & de la Morale de l'Evangile. On peut leur faire aprendre par cœur des Sentences tirées des Livres sacrez. Nous avons dans nôtre Langue les plus belles maximes de la Religion mises en vers par Monsieur Godeau, Monsieur d'Andilli & l'Abé d'Heauville. Il faut leur faire aimer par de petites caresses ce qui est bien fait, les louant par exemple d'une sage réponse, les blamant lorsqu'ils font paroître de la passion, qu'ils répondent sans concevoir ce qu'on leur demande, & qu'ils font de méchans raisonnemens. Je sçai ce que peuvent faire les enfans, & je ne dis rien qu'un Maltre habile ne puisse reduire en pratique.

Pour ceux qui sont dans un âge où ils peuvent se passer de Maîtres, ils peuvent lire le Nouveau Testament, les Proverbes de Salomon, l'Ecclesiastique, plusieurs Livres de Morale que nous avons en nôtre Langue, tresbien écrits. Je ne crois pas que la lecture d'une Logique bien faite, comme nous en avons, les rebute. Peut-être qu'il s'y trouvera des endroits dificiles, mais ces endroits sont, pour ainsi dire, hors du principal sujet. Ce ne sont que des exemples tirez des autres Sciences pour rendre les preceptes plus intelligibles, ainsi on peut les passer. Nous avons des traitez de Mathematique faits exprés pour ceux qui commencent. On pourra avec cette première Etude qui ne regarde que la justesse de l'esprit, faire quelqu'autre Etude qui ait un raport étroit avec ses obligations : ce sera même à celle-là qu'il

faudra donner le tems le plus precieux; mais austi pour aquerir ou conserver cette justesse, on ne doit passer aucun jour sans étudies quelque Livre exact qui serve à former l'esprit; comme Apellés disoit qu'un Peintre habile devoit au moins former chaque jour quelque trait.



ts

AVERTISSEMENT.

Comme il se peut faire que l'on n'ait pas l'Art de penser, ou assez d'ouverture pour l'entendre sans Maître: on a crû en devoir donner une idée.



IDEE DE LA

LOGIQUE.

CHAPITRE I.

Ce que c'est que la Logique. Elle apprend la maniere de conduire les operations de l'esprit.

Ou s sommes l'Ouvrage de Dieu, nous n'avons donc pas sujet de croire que nôtre nature soit mauvaise. Nous pouvons en abuser; mais lorsque nous suivons ses veritables mouvemens, s'il y avoit du mal, elle en seroit elle-même la cause ; ainsi comme l'erreur est un mal, nous ne pouvons pas nous tromper en ne consentant que lorsque nous nous sentons, comme contraints de le faire; car ce seroit celui qui nous a fait qui seroit la cause de cette erreur, ce qui ne peut pas être.

Quand une chose se propose à nous avec une entière clarté, il n'est pas en nôtre pouvoir de croire qu'elle ne soit pas ce qu'elle nous paroît. Nous sommes portez à juger d'elle selon ce que nous en voions clairement. Par exemple, sorsque nous faisons cette reflexion que nous pensons, nous ne pouvons pas douter que nous n'existions. Je voi claitement cet arbre devant moi, je le touche; je ne puis douter qu'il ne soit là; parceque cette Idée de nous mêmes, & de cet arbre que je touche, enferme l'Idée d'une existence actuelle.

Les Hommes sont donc faits de maniére que comme le bien les artire, une connoissance claire les entraine, & les oblige de consentir. Et alors ils ne sont point trompez; la nature, qui est bonne, ne pouvant les obliger à consentir à ce qui seroit faux. J'entends ici par la nature, ou l'Auteur de toutes choses, ou les choses mêmes telles qu'il les a faires.

II.

A 1 N s 1 pour éviter de se tromper, il n'est question que de ne point prévenir la nature, c'est-à-dire, de ne point consentir que lorsqu'elle nous oblige de le faire. Ce qui arrive lorsqu'on ne peut douter que les choses qui sont proposées, ne soient ce que nous voïons qu'elles sont.

La nature, comme nous l'avons dit, nous fait consentir à ce que nous voions clairement. De même que le bien nous remuë par le plaisir, la verité nous attire par la clar-

té. L'on ne se trompe donc point dans ce que l'on aperçoit pourveu qu'on ne consente, ou qu'on ne croïe apercevoir que ce qu'on

aperçoit effectivement.

On peut considerer une chose en elle-même, ou par raport à une autre. Juger, c'est consentir qu'une chose a un tel raport, ou qu'elle ne l'a pas. Juger que ces deux murs sont égaux, c'est consentir qu'ils ont un raport d'égalité.

Ce jugement est vrai & certain lorsque le raport paroit si clairement, qu'on n'en peut pas douter: Ainsi pour ne se point tromper en jugeant, il faut examiner la clarté du ra-

port qu'on considere.

Il y a des choses qui sont tellement liées les unes avec les autres, qu'elles ne sont qu'une même chose. Raisonner, c'est dire d'une chose qu'elle a une certaine liaison avec une autre; comme dans ce raisonnement: Le tout n'est pas plus grand que ses parties, il leur est égal : donc les trois angles d'un triangle, étant les parties de deux angles droits, il faut qu'ils soient égaux à deux angles droits.

Par confequent pour ne se point tromper en raisonnant, on doit examiner si les choses qu'on supose liées ou être les mêmes, ont effectivement cette liaison, c'est-à-dire, si on l'aper-coit si clairement, qu'on n'en puisse douter.

Comme les choses sont ainsi dépandantes les unes des autres, & qu'une verité en fait connoître une autre; il est évident que si on suivoit la liaison & la dépendance que toutes les choses ont ensemble, les premières connoissances seroient comme le commencement d'un fil qu'il n'y auroit qu'à suivre pour devenir sçavant.

C V

Suivre la liaison & la dépendance des choses, les considerer les unes après les autres comme elles se suivent naturellement, c'est ce

qui s'apelle agir avec méthode.

Tout ce qu'il y a donc à observer pour éviter l'erreur dans la recherche de la verité, se reduit à ces quatre choses, à bien apercevoir ce que sont les choses, à en bien juger, à bien raisonner, à agir avec méthode. C'est en quoi consiste ce qu'on apelle la Logique qu'on étudie pour se préparer l'esprit à comprendre les Sciences.

CHAPITRE II.

De la premiere operation de l'esprit, & de la maniere d'apercevoir les choses sans s'y tromper.

*

L n'y a proprement que deux diferentes operations de l'Esprit. Par la première l'on aperçoit; par la seconde l'on consent. Dans un jugement, dans un raisonnement l'esprit aperçoit un raport, une liaison, & ensuite il consent. Tout dépend de bien apercevoir, ou de faire reslexion sur ce qu'on aperçoit, puiqu'on ne se trompe point lorsqu'on ne consent qu'à ce qui est clair. Mais souvent on supose avoir vû ce qu'on n'a point vû; & c'est là le principe de nos erreurs. Un exemple sera comprendre comment cela arrive:

J'ai vû dans la ruë un homme qui marchoit devant moi de la taille de Metius, habillé de même. Je l'ai pris pour lui fans autre examen. On vient à dire dans une compagnie, où je me trouve, que Metius est absent. Je soûtiens le contraire, & je croi que je ne me trompe pas. Pourquoi? parceque je n'envisage que ma suposition, que puisque je l'ai vû il n'est pas absent; mais je n'examine point si je l'ai si bien vû, que je n'en puisse pas douter.

L'aplication d'un homme qui aime la verité, & qui craint de se tromper, est de restéchir s'il ne raisonne point sur quelque faux principe, auquel il ait consenti temerairement. Comme je l'avois fait lorsque je croiois avoir droit de soûtenir que Metius n'étoit pas absent. Je pouvois bien douter si celui qui par derrière me paroissoit Metius, n'étoit points.

une autre perfonne.

15

il

u

pt

fe

3

Nous ne pechons que lorsque nous n'usons pas bien de nôtre nature, que nous ne la suivons pas; car nous sommes libres de le faire. Dans le tems que la clarté d'une verité frape nôtre esprit, nous n'en pouvons pas douter; mais nous pouvons le tourner ailleurs, l'atacher à quelque autre objet. Et c'est ainsi, en usant mal de nôtre esprit, que nous rejetons les veritez les plus claires, & que nous suivons des erreurs grossieres & ridicules, quoique nôtre nature ne nous porte qu'à la verité.

Pour bien user de ce pouvoir que nous avons, de tourner nôtre esprit comme nous le voulons, il faut faire ces quatre choses.

10. Il faut s'apliquer aux choses qu'il est necessaire, qu'il considere pour apercevoir la verité.

C vj

20. Il faut l'y fixer, afin qu'à loisir il voie dans l'objet qu'il examine tout ce qu'on y peut voir.

30. Il faut distinguer ce qu'on voit clairement dans cet objet, d'avec ce qu'on n'y voit

que confusément.

40. Il ne faut point acquiescer, ou donner son consentement, que quand la clarté frape si fortement , qu'il n'est pas possible de refitter.

Il y a des régles pour bien faire ces quatre chofes. This impos most out b foots

crammide I I winper , eft de

Pour tourner son esprit sur ce qu'on doit considerer, on a besoin d'avis. Un Voïageur s'instruit de ce qu'il y a à voir dans les lieux où il passe ; autrement il n'y prendroit pas garde. L'Histoire sert pour cela, parcequ'elle nous instruit de ce que les Hommes ont dit & pensé, aussi bien que de leurs actions; ce qui nous fait faire des reflexions que nous n'aurions point fait. Ainsi afin qu'il ne nous échape rien, & que nous voyions dans un fujet tout ce qu'il peut renfermer ; il faut , par le moien de l'Histoire, rechercher ce que les Hommes y ont trouvé, ce qu'ils en ont dit. Plusieurs yeux, dit-on, découvrent ce qu'un seul œil n'aperçoit pas.

Les experiences sont aussi necessaires. Car en travaillant long-tems sur un sujet, l'on y découvre ce qu'on n'auroit pas vû si l'on ne l'avoit consideré qu'en passant. Lorsque l'on n'a pas le loifir ni la commodité de faire des experiences; il faut consulter ceux qui les ont faites, & qui se sont apliquez à considerer le

sujet dont il est question.

Jamais un Homme ne pensera à tout ce qu'il faut considerer pour faire une Histoire raisonnable des Cieux, lorsqu'il ne sçaura point ce que l'Histoire des observations aftronomiques aprend; & il ne verra point ce qu'il faudroit voir pour bien parler des Metéores, s'il n'a été dans les hautes montagnes, où souvent ils se forment.

Pour être assuré qu'on a jetté les yeux sur tout ce qu'on doit considerer, il faut faire des dénombremens exats, à quoi sert l'Art des combinaisons. Par leur moien on peut être

assuré qu'on n'a rien oublié.

III.

CE n'est pas assez de porter ses yeux sur tout ce qu'on doit voir dans un sujet; il faut qu'ils s'y arrêtent quelques-tems. On sçait par experience qu'on voit mal, ou qu'on n'aperçoit qu'à-demi les choses, quand on ne les voit qu'en passant. Cependant, comme nous avons vû, nos erreurs ne viennent que de ce que nous croions avoir vû ce que nous n'avons pas vû.

Ce n'est pas une chose aussi facile qu'on se l'imagine de fixer les yeux de son esprit à la consideration d'un seul objet pendant un tems considerable. L'esprit va vîte; il juge d'abord.

ou il passe à d'autres choses.

L'atention fait la principale partie de la Sagesse. Le caractère de la Folie c'est de parler & de juger sans delai, sans consideration. Celui, au contraire, de la Sagesse est de suspendre son jugement. C'est cette suspension que les Grecs apelloient inoxò, & qui consiste principalement à retenir cette impetuosité.

avec laquelle on se porte à juger des choses

avant que de les bien connoître.

Ce qui empêche c'est premiérement l'esclavage où l'ame est à-present. Elle dépend de son corps, le mouvement des esprits animaux ne lui est pas soûmis. Si elle fait trop d'ésont pour les arrêter, elle se fatigue, & le corps en soufre. Elle trouve dons son repos à les suivre: ainsi elle ne s'atache à rien. Les images que ces esprits animaux lui representent dans l'imagination, la tournent de tous côtez en un instant.

On pourroit remedier à ce mal en considerant à plusieurs reprises le sujet auquel on ne se peut pas apliquer long-tems; mais les Hommes aiment la dissipation. Ils s'ennusent de toutes choses: d'abord l'inquietude les prend quand ils n'ont qu'à penser à eux. C'est ce qui fait qu'ils trouvent du plaisir à s'acabler d'une multitude de diferentes afaires qui les dissipate, & ne leur permettent point d'è-

tre atentifs à la verité.

Mais le grand mal, c'est qu'ils s'abandonnent à toutes fortes de pensées; & leur esprit libertin, qui ne veut point se gêner, se laisse gagner à celles qui se presentent, quoiqu'elles l'éloignent de ce qu'il devroit considerer. Il aime mieux suivre que de faire le moindre effort pour resister. C'est ce dangereux libertinage qu'il faut combatre quand on commence d'aimer la verité. Un esprit distrait n'est capable de rien; un esprit atentis est capable de tout. Ce qui nous rend habiles & nous distingue du commun, ce n'est que l'atention. La plûpart de ceux qui étudient, lissent les livres sans y rien voir, sans y rien remarquer, parcequ'ils sont distraits. En uns

mot, si quelqu'un découvre ce qu'un autre n'avoit pas vû, c'est que celui-là a fait atention à ce que l'autre n'avoit pas consideré.

I Y.

e

2

S

Z

e

S

t

t

S

t

APRÉS qu'on s'estarrêté à un sujet tout le tems necessaire, il faut distinguer avec soin ce qu'on y a vû, d'avec ce qu'on n'y a pas vû; ce qui est clair, d'avec ce qui est obscur.

C'est parcequ'on ne fait pas ce discernement qu'on se trompe. Pourquoi dans l'exemple ci-dessus proposé, soûtenois-je que Metius n'étoit pas absent de la ville? C'étoit parceque je croiois l'avoir vû. Et pourquoi, croiois-je l'avoir vû, que parceque je n'avois pas distingué ce que j'avois vû, d'avec ce que je n'avois pas vû. J'avois vû par dertriére un homme fait comme Metius, mais je ne lui avois pas vû le visage pour juger sa c'étoit veritablement Metius.

C'est par cette distinction que nous nous délivrons de nos préventions. Les opinions dont nous nous prévenons ne sont jamais entiérement fausses. Nous ne nous y serions point atachez. C'est l'aparence de la verité qui nous trompe; & il n'y a point d'aparence de verité sans qu'il y ait quelque chose de vrai, avec laquelle nous confondons une chose qui est fausse.

Ainsi quand un Protestant croit voir que sa Religion est bonne, c'est parcequ'il s'imagine qu'il ne suit point d'autre régle que l'Escriture dont tout le monde convient. C'est une verité que l'Escriture est nôtre régle. Ilsest certain que tout Homme qui suit l'Ecriture

re, ne peut être dans l'erreur; mais il se trompe, parcequ'il ne distingue pas dans le principe sur lequel il s'apuïe, ce qui est vrai, d'avec ce qui est incertain. Il est certain que l'Ecriture est nôtre régle; mais il n'est pas certain à cet Heretique qu'il suive le sens de l'Ecriture. Il la veut bien suivre, & il connoît clairement qu'il a une telle volonté; mais il ne voit pas avec la même clarte qu'aïant cette bonne intention il ne peut pas se tromper, en prenant mal le sens de l'Ecriture. Au contraire pour peu d'atention qu'il fasse à ce qu'il voit devant ses yeux, il n'y a rien de plus clair que les hommes la peuvent mal interpreter.

La grande régle pour cette distinction dont nous parlons, est de ne pas croire legerement qu'on voit. Il fant éxaminer si on voit aussi clairement ce qu'on croit voir, qu'on voit qu'un & deux sont trois. Quand on a cette évidence, il est facile de faire le discernement

dont nous parlons.

Pour ne pas croire voir ce qu'on ne voit pas, il faut commencer par doutet. D'abord qu'on s'imagine aller voir dans les nuées des batailles rangées, on y en voit. Le doute nous met dans une disposition, où il n'est pas facile de nous tromper; car nous nous tenons sur nos gardes. Pour peu que j'eusse douté si celui qui me sembloit être Metius, l'étoit veritablement, je ne me serois pas préocupé que ce l'étoit. Aprés qu'on a pris une ferme resolution de douter de toutes choses jusques à ce que l'évidence de la verité fasse cesser de douter, on se désivre par là de toutes les fausses préventions. Celui qui doute de tout ce que la Nature & la Reli-

gion ne l'obligent pas de croire, ne croit rien de faux.

V.

ENFTN pout bien apercevoir il faut atendre la clarté avant que de consentir. On ne le doit point faire qu'aprés qu'on s'y sent sorcé par l'évidence de la verité. Ce n'est pas la première operation de l'esprit qui consent; tout consentement est une espece de jugement; néanmoins quoiqu'on ne parle encore que de la première operation; il faut chercher ici les régles dont on a besoin pour ne

pas consentir mal-à-propos.

S

ľ

Si l'on se trompoit lorsque la clarté nous porte vivement à consentir, ce seroit la nature qui nous tromperoit, comme on l'a dit, puisqu'elle ne nous permet pas de douter en cette ocasion. Or pour nous assurer que c'est bien la nature qui nous oblige de consentir, il faut faire tous les éforts possibles pour retenir son consentement, & chercher toutes les raisons bonnes & mauvaises que nous pouvons avoir de douter. Car alors si malgré nos resistances nous sommes portez à consentir; c'est une marque que c'est l'évidence de la verité qui nous emporte.

Comme dans cette question: j'examine si éfectivement je suis. Je me represente tout ce que je puis m'imaginer pour me faire douter de mon existence. Je me dis à moi-même, que parceque je m'imagine être, il ne s'ensuit pas que je sois; que toutes les chiméres que je m'imagine, ne sont pas parceque je m'imagine qu'elles sont: que je me suis autrefois imaginé dans le sommeil avoir des aîles, que je ne sçai point si je dors, ou si je veille.

foit que je veille, ou que je dorme; que je sois trompé ou que je ne le sois pas; que j'aie des aîles, ou que je n'en aie point. Je suis Car fi on me trompe, je suis donc trompé; je fuis donc. Ainsi il faut que je consente que

i'existe.

Il est évident que tout homme qui suspendra son consentement jusques à ce qu'il soit forcé de cette manière, ne pourra être trompé. C'est presque le seul moien d'éviter l'erreur. Il y a peu d'ocasions où les choses soient fi bien connues, que la verité, ou la faussetése manifeste tout d'un coup avec assez de clarté pour donner nôtre consentement avec assurance ; le parti qu'on doit donc prendre, c'est

de douter, & de n'aller pas vîte.

Lorsqu'on examine si la nature nous porte à consentir, il faut bien distinguer les mouvemens de nos passions d'avec celui de la nature. Nous croions facilement tout ce qui s'acommode avec nos passions. On est porté à consentir aussi-tôt qu'il s'agit de quelque chose qui les flate. Cependant il est facile de distinguer le mouvement de nos passions, d'avec celui de la nature. Nous pouvons resister à ce qui ne vient pas d'elle; & pour peu qu'on consulte la raison, on voit qu'on le doit faire, au lieu que nous fommes contraints de ceder aux mouvemens qui viennent éfectivement de la nature ; & qu'il n'est pas possible de resister à la clarté dans le tems qu'on y est attentif.

VI.

En parlant de ce qu'il faut faire pour

bien apercevoir. il seroit necessaire d'examiner comment nous apercevons les choses; mais c'est aux Phisiciens à le faire. C'est à eux d'expliquer la nature de ces images qui se presentent à nôtre esprit. Je n'en dirai rien ici que ce qui est necessaire pour éviter l'erseur.

Nous ne pouvons pas douter qu'à l'ocasion des impressions que font les corps exterieurs sur nos sens, nous n'apercevions plusieurs choses; le Ciel, la Terre, les Animaux, les

Arbres, les Pierres, &c.

e

é

t

e

é

e

E

2

t

S

Il faut distinguer ici ce qui est clair, d'avecce qui est obscur. Il est évident qu'en ces ocasions nous avons dans l'esprit des pensées qui ont diferentes formes, que nous nommons des Idées; mais nous ne voïons pas avec la même clarté s'il faut que ces Idées soient entièrement conformes aux choses à l'ocasion desquelles nous les avons,

Je ne puis point éxaminer ici si les sens sont trompeurs ou non; en atendant cet examen, il susti, pour ne se pas tromper, de consentir seulement, que selon telles & telles ocasions nous avons de telles idées & de tels sentimens: Et comme il n'y a que cela de

clair; il ne faut convenir que de cela.

C'est aussi aux Phisciens d'éxaminer si toutes nos connoissances viennent des sens, ou s'il y en a quelqu'une qui n'en vienne point; mais il est important de ne pas croire qu'il ne soit besoin que des yeux pour voir. On voit même par experience que dans les figures de Geometrie c'est l'esprit qui voit une infinité de proprietez, de raports, & de proportions qui ne sont point sensibles, & que les sens ne peuvent faire connoître. L'importance de cette remarque est, que de quelque endroit que nous viennent nos idées, il y en a plusieurs purement spirituelles que nous trouvons en nous. Celui qui est dont toûjours hors de lui même, qui ne pense qu'aux choses qu'il trouve dans les corps, n'est pas capable d'apercevoir tout ce que la nature l'oblige de recevoir comme vrai. El le nous parle dans l'interieur; ainsi tout homme qui n'est apliqué qu'à sentir les impressions des sens, n'écoute pas toutes celles de la nature.

Celui qui aime la verité, doit donc rentre fouvent en lui-même, s'acoûtumant à mediter, c'est-à-dire, à ne pas voir seulement pa les yeux du corps, & entendre par les oreilles de la chair.

L'experience fait voir que nous avons mous les semences de toutes les veritez & les principes de toutes les Sciences: de sorte qu'il n'y a point de plus riche Bibliotheque & où il y auroit plus à lire & à aprendre, que le cœur de l'homme, c'est-à-dire ce qu'il a en lui-même.

VII.

Nous ne jugeons des choses que par leur idées : ainsi il est necessaire dans la Logique de bien examiner ce qui regarde les idées.

On apelle idée ou notion, ce qui se presente à l'esprit lorsqu'on aperçoit quelque chose. C'est la forme de la pensée qu'on a pour lors. Encore une fois ce n'est pas ici le lieu de rechercher la nature des idées; ce que c'est, par exemple, que j'aperçois devant les yeux de mon esprit à-present que je me represente la ville de Rome.

Il me suffit de considerer que j'ai de telles idées; si je vois un arbre, que j'en ai une idée qui me reste même aprés que cet arbre n'est plus. Or ce n'est pas des seuls corps que j'ai des idées; mais encore des choses spirituelles dans lesquelles je voi des proprietez toutes diferentes de celles que je voi dans les corps.

Quand je considere, par exemple, qu'il est juste de rendre à un chacun ce qui lui apartient, j'ai une notion tres-claire de cela dans mon esprit, dans laquelle je ne voi ni couleur, ni sigures, ni rien qui soit corporel; ce qui m'aprend qu'il y a d'autres idées que celles qui representent des corps. On dit de ces idées

qu'elles sont spirituelles.

L'experience ne nous permet pas de douter qu'entre nos idées il y en a que nous ne formons point, & d'autres qui dépendent de nous. Je me forme des idées de Châteaux, de Palais, de Temples que j'acommode comme je veux.

Il est clair que nous ne pouvons pas juger des choses que nous apercevons par les idées que nous en avons formées nous-mêmes comme il nous a plû. Alexandre n'a pas cent bras, parceque je m'en forme une idée qui me represente un homme avec cent bras.

De quelque manière que se forment les idées, lorsque c'est la nature qui me les donne, je n'ai aucun sujet de croire que ce soit pour me tromper, en me representant les cho-

ses autres qu'elles ne sont pas.

Ainsi voilà un principe certain, que lorsque je jugerai des choses par les idées que la nature m'a données elle-même, & que je n'en croirai que ce que ces idées me feront voir clairement, je ne me tromperai point, puisque

ma nature est bonne.

Mais la question est de bien remarquer dans ces idées ce qu'elles representent comme au déhors de nous. Je voi un arbre devant moi qui me paroit avoir des feüilles vertes Je sens bien que je ne forme point cette idée, que je veüille ou que je ne veüille pas l'avoir, je l'ai, & que c'est à l'ocasion de cet arbre que je touche, que je voi, que j'ai cette idée. De forte que si éfectivement il n'y avoir rien, & que cet arbre ne sût point, il faudroit que Dieu prît plaisir à me tromper, ce qu'on ne peut pas concevoir.

Je suis donc assuré qu'il y a là un arbre, je n'en puis pas douter, mais quant à la couleur, quant à l'odeur de ses seiilles, quant à la fraccheur que je sens, je voi bien qu'il y a quelque chose qui me fait avoir ces sentimens, mais

je n'en sçai pas davantage.

Je dois donc suspendre mon jugement jusqu'à ce que par des raisonnemens, ou par des experiences, j'aperçoive ce qu'il en faut penser. Je ne dois me rendre qu'à la clarté. Or je ne voi point clairement qu'il n'en soit pas de toutes les qualitez sensibles comme du son. L'experience fait voir qu'il n'y a dans les choses qui le produssent, qu'un mouvement qui se communique à l'air, qui ensuite entre dans mes orcilles.

VIII.

Pour ne se point tromper dans la connoissance des choses que nous ne pouvons connoître que par leurs idées; il faut en premier lieu, conune on a dit, distinguer les idées

qui nous viennent de la nature, & bien obferver si nous ne les avons point alterées; c'est-à-dire, si nous n'y avons rien ajoûté, ou

si nous n'en avons rien retranché.

J'ai l'idée d'un arbre, ce n'est pas moi qui me la donne, se l'ai euë quand j'ai ouvert les yeux en étant proche. Quand je me suis retiré, j'ai conservé cette idée, que je puis, pour ainsi dire, enster, & étendre, me representant cet arbre grand comme une montagne, petit comme une petite herbe. Comme nous changeons donc les idées, nous ne pouvons juger par elles des choses qu'aprés que nous les avons rétablies dans leur état naturel; c'est-à-dire, que nous avons observé ce qu'elles sont lorsque la nature nous les donne.

Une chose ne peut être que ce que son idée naturelle nous represente; il faut donc faire attention à cette idée, & à tout ce qu'el-

le renferme.

C'est cette idée, ou notion, qu'on apelle l'essence des choses, en tant qu'elles sont connues. L'essence d'un triangle, c'est cette idée ou notion que j'ai d'un triangle. Par le principe que nous venons de poser, puisqu'il faut que tout ce que je voi clairement soit vrai, je puis assurer d'une chose sans creur, tout ce que son idée renserme clairement.

Tout dépend donc, encore une fois, de bien éxaminer ce que renferme une idée. L'unique régle c'est de bien marquer ce qu'on y voit clairement, sans sien ajoûter ni di-

minuer.

Pour cela il faut s'acoûtumer à des idées claires, qui puissent servir de modele de clarté, telles que sont celles de Geometrie, il n'y a rien ni de plus clair, ni de plus simple que les idées des lignes droites; des triangles, des quarrez, des raisons, des proportions.

Si j'assure d'une chose ce que son idée ne me represente pas clairement, ce n'est pas la nature qui me trompe, c'est moi-même qui fais un mauvais usage de ma liberté.

En confiderant une idée, on peut penfera tout de qu'elle nous represente, ou à une partie. En considerant, par exemple, une ligne, it puis faire atention à sa seule longueur, comme quand en considerant les chemins, on ne pense

point à leur largeur.

Quand on conçoit une chose, faisant atention à tout ce qu'elle est, l'idée qu'on a, est ce qu'on apelle Conceptus adequatus. Si l'on ne pense pas à tout ce qu'elle est, c'est une conception qu'on nomme Conceptus inada.

quatus.

C'est en ne faisant arention qu'à une partit de ce qu'on peut voir dans une idée, qu'on fait ce qu'on nomme des abstractions, des précisions mentales, des êtres de raison. L'i dée d'une ligne Mathematique est une abstraction, une précision, un être de raison. Car je ne me puis répresenter l'idée d'une ligne que je n'aperçoive une largeur quand pui l'éxamine bien, c'est-à-dire, que je pense bien à tout ce qu'elle est.

den ex unance ee X 7 tenferine une tele.

Souvent nous ne connoissons les chofes que sur le raport qu'on nous en fait. En parlant nous nous communiquons les idées que nous avons; ce qui nous oblige d'é xaminer comme on peut apercevoir le veritables DE LA LOGIQUE. 73
veritables idées de ceux dont on lit les
écrits.

La parole est composée de sons que les hommes out établis pour être les signes de leurs pensées. Comme ils se servent de quelque sorte de caractere qu'il leur plaît pour marquer les sons, aussi ils peuvent établir le son qu'il leur plaît pour être le signe

de leurs pensées.

D'où il est évident que le Philosophe qui ne cherche que la verité, ne dispute point sur les noms; il laisse à un chacun la liberté de se servir des termes qu'il voudra choisir, pourveu qu'il marque une fois la force qu'il leur donne, & qu'on en convienne. Il n'y a point de son qui ne puisse être le signe de tout ce qu'on voudra qu'il signifie. Mais il en faut donner une définition, c'est-à-dire, qu'il faut marquer précisément ce qu'on veut que ce

fon fignifie.

d.

D.

En

ées

é.

les

Neanmoins la raison dicte qu'on ne doit se servir des termes d'une langue, que selon leur proprieté, les emplosant seulement pour marquer les choses ausquelles t'usage les a apliqué ; si on leur donne donc d'autres idées , il en faut avertir, & en convenir avec celui avec qui on dispute. Il n'y a rien de plus necessaire; car il n'arrive que trop souvent que l'on ne s'entend point parcequ'on n'entend pas les mêmes choses par les noms dont on se sert également. Les Geometres sont exats à définir les termes dont ils se servent ; ausse rarement disputent-ils entr'eux. Ce qui oblige d'expliquer la plûpart des mots dont on le sert, c'est que le langage n'a pas été fait par les Philosophes, que le peuple y a part, qui pense & parle selon les preventions de

74 l'enfance; ainsi les termes dont il se sert, ont pour l'ordinaire des idées confuses. Ce mot

Chand, par exemple, n'a dans sa bouche qu'une idée confuse, car il le donne à ce qui peut être ocasion de chaleur en nous, & en même-tems à ce que nous sentons. Quand il dit que le feu est chaud, il ne prétend pas seulement dire que le feu échaufe, mais qu'il a en lui cette qualité que nous sentons.

Il n'est pas juste de croire ce que dit le peuple avant que de l'avoir éxaminé. Comme il faut distinguer dans les idées que nous avons à l'ocasion des qualitez sensibles, ce qu'elles ont de clair, & ce qu'elles ont d'obscur, il faut de même marquer dans les noms dont il se sert tout ce qu'ils peuvent fignifier, afin de distinguer ce qu'il croit avec fondement d'avec ce qu'il croit sans

raifon.

Il n'y a rien de plus honteux, que de se paier de paroles, qui ne sont que du vent, lorsqu'elles ne signifient rien. Je dis qu'un mot ne fignifie rien, lorsqu'on nous le donne pour raison, & qu'il ne nous aprend que ce que nous sçavons. Par exemple, lorsque je demande pourquoi le Séné purge, & qu'on ne me répond sinon que c'est parcequ'il a une vertu purgative ; c'est me dire qu'il purge parcequ'il peut purger. Ce mot vertu ne signifie que pouvoir ; avoit donc une vertu purgative, c'est pouvoit purger.

Cela oblige un esprit solide qui aime la verité, de faire une Etude particuliere des mots, non en Grammairien, mais en Philosophe, recherchant les veritables idées qu'ils peuvent avoir. On en trouve une infinité qui

n'ont que des idées vagues & confuses, dont les hommes se contentent quand on les leur

donne pour raison.

1-

it

it,

le

nd

e,

eft

ne

MC

re-

ne,

eu-

qui

Cette Etude est necessaire par tout, aussi bien en Theologie qu'en Philosophie. Les Geometres ne tombent point dans le désaut que nous censurons, parce qu'ils l'évitent, définissant avec soin tous les termes qu'ils emploïent, comme on l'a dit. On le devroir faire en traitant toutes les Sciences: ce qui aporteroit un grand jour.

X.

Si je prétendois traiter ici la Logique dans toute son étendue; je parlerois plus au long que je ne le ferai pas des noms qu'on apelle Termes, parcequ'ils terminent & définissent les idées des choses.

Ces Termes reçoivent leur nom des idées qu'ils signifient. Un Terme est apellé absolua quand il est le signe d'une chose qu'on regarde en elle même; comme ce mot Terre, est un terme absolu.

Lorsque l'idée d'un terme enferme un raport de la chose signifiée avec une autre chose, il est apellé Connotatif, comme ce mor Grand, marque une chose qu'on compare avec une autre chose au regard de laquelle elle est

plus grande.

Un terme abstrait, c'est celui dont l'idée est une abstraction, c'est-à-dire, que la chose dont il marque l'idée, n'est pas considerée selon tout ce qu'elle est. Nous avons dit qu'on peut considerer une chose sans faire atention a tout ce qu'elle est; ce qui sorme une notion qui est une précision ou une abstraction,

Dij

Ces sortes de notions qui se sont par abstraction, sont fort generales. Car, par exemple, en considerant un homme particulier sans faire atention à tout ce qu'il est, & à ce qui le distingue de tout autre homme, on s'en forme une notion qu'on nomme generale ou miverselle, parcequ'elle convient à tous les hommes.

Une notion est d'autant plus universelle, qu'on fait atention à moins de choses. Les noms qui marquent ces notions, sont ce qu'on apelle les Universaux, genre, espece, selon que ces notions sont plus universelles. L'espece est un nom dont la notion est universelle, mais le genre marque une idée encore plus

universelle.

Les Logiciens expliquent tout cela avec étenduë. Ce n'est rien dans le fond, & cependant c'est presque la seule chose à quoi on s'aplique dans les Ecoles.

CHAPITRE III.

De la seconde operation de l'Esprit ou de la maniere de bien juger.

T

CE que nous avons dir touchant la conduite de la première operation de l'Efprit, suffit pour régler la seconde operation, qui est le jugement. Car puisque juger, ce n'est, comme nous l'avons dit, que consents

m'une chose a un tel raport avec une autre. ou ne pas consentir, si on craint de se tromper, il ne s'agit que de bien apercevoir ce raport, & ne consentir que lors que la clarté nous obligera de le faire.

Quand on considére les choses avec soin ; qu'on fait atention à tout ce qu'elles font, on découvre facilement leur raport. En considerant la Terre, & ce qu'elle doit être au regard des Cieux, il est impossible qu'on n'apercoive pas qu'elle est ronde, & qu'ainsi elle a un raport avec la rondeur.

Quand je voi clairement que la chose que j'examine à un tel raport, je suis assuré qu'elle-l'aspar ce principe qu'on a établi, qu'on ne se trompe point quand on ne croit que ce qui est clair. Ainsi si dans cette ocasion je parle selon ma connoissance, j'assure de cerre chose qu'elle a un tel raport.

L'expression d'un jugement que nous faifons, est une assirmation. Juger que la terre est ronde, c'est consentir qu'elle est ronde; & si on marque par ses paroles ce consentement, on afirme ou on assure que la Terre

est ronde.

Ainsi comme l'on ne doit rien dire d'une chose que ce qu'on voit qu'elle est veritablement, pour en bien juger, il n'en faut rien assurer, que ce que l'idée que nous en avons, nous represente clairement; & alors le jugement qu'on en fait, ne peut être faux.

L'expression d'un jugement s'apelle une proposition qui a pour le moins trois termes. Le premier marque la chose dont on parle, ou dont on juge; c'est pourquoi il est apellé le sujet. Le dernier terme marque ce qu'on affure, ou ce qu'on atribuë au sujet ; & c'est pour

cela qu'on le nomme l'airibut.

Le Terme qui marque l'action de l'esprit qui asirme l'atribut du sujet, est le verbe, qui lie l'atribut avec le sujet. Dans cette proposition; la terre est ronde; terre est le sujet: ronde est l'atribut, & est marque l'asirmation.

Un seul verbe en Latin peut saire une proposition, parcequ'il signifie le sujet & l'attibut, & l'action & l'esprit qui juge. Ce verbe, Lego a la force de ces trois termes ou de cet-

te proposition, je fais la lecture.

Une proposition est ou universelle, ou particuliere, selon que l'idée du sujet est ou universelle ou particuliere. Assimative ou negativé, selon que l'atribut est assimé ou nié du sujet. Ce qui n'a pas besoin d'une grande explication: outre que cela se trouve dans toutes les Logiques.

CHAPITRE IV.

De la troisième operation, ou de la maniere de bien raisonner.

T

NO u s trouvons au-dedans de nous-mêmes plusieurs veritez dont la clarté est si grande, que nous n'en pouvons pas douter un moment. La nature nous les a données pour être comme la semence de toutes les Sciences.

Personne, par exemple, n'ignore qu'une chose ne peut pas être, & n'être pas en même-tems. D'où l'on conclut que lorsque deux choses sont une même chose, ou qu'elles conviennent, il faut que si l'une est vraïe, l'autre le soit, & que ce qui se dit de l'une, se puisse dire de l'autre.

C'est la nature qui nous fait consentir à des propositions si claires; ainsi elles sont veritables, puisque la nature ne nous trompe

pas.

Raisonner, c'est voir que deux choses étant liées l'une avec l'autre, on peut conclure que l'une est ce qu'est l'autre, ou que l'une étant vraïe, il faut que l'autre le soit. On raisonne lorsque ne voïant pas clairement la verité ou la fausseté d'une proposition, on cherche une chose qui soit la même que celle qu'on éxamine, dont la verité ou la fausseté étant évidemment connuë, fasse connoître ce qu'est celle qu'on ne connoissoit pas bien.

Ainsi pour raisonner il faut avoir la tête remplie de maximes incontestables: de sorte qu'aussi - tôt qu'il se presente une chose qu'on ne connoît pas clairement, on aperçoive celles dont elle est dépendante, ou ausquelles elle est manifestement oposée; pour conclure ce qu'elle est, ou ce qu'elle ne peut pas être.

L'importance de cette remarque paroît dans la Geométrie, où un petit nombre d'a-xiomes, c'est-à-dire, de veritez sensibles & connuës, sert à éclaireir tout ce qu'on peut proposer dans cette Science.

Chaque Science, chaque Art a ses maximes. La Theologie tire ses maximes de

D iiij

l'Ecriture & de la Tradition, ou du consentement unanime de tous les Peres. Dans la Phisique les experiences reiterées & toûjours consirmées servent de maximes. Dans la Morale, c'est la Loi de l'Evangile, & ce que la conscience nous dicte, qui nous doivent éclaires.

Un homme est capable de raisonner selon qu'il a plus de maximes; mais aussi il est évident que si ces maximes ne sont claires & certaines, elles ne servent qu'à l'écarter de la verité. Il les fant donc éxaminer, & pour cela se servir des régles que nous avons proposées ci-dessus pour ne se pas tromper dans le discernement de ce qui est clair, d'avec

ce qui ne l'est pas.

Il en est de même de la liaison & de l'union qu'ont deux choses ensemble, sur quoi est sondé le raisonnement. Car raisonner encore une sois, c'est conclure qu'une chose est vraïe parcequ'elle est liée avec une autre dont la verité est évidente. Tout ce qu'on a dit pour ne se pas tromper en jugeant de la clarté, sert ici pour juger s'il y a une veritable liaison entre deux choses, c'està-dire, si cette liaison est claire, puisque ce qui est clair est vraï.

II.

Le taisonnement est fondé particulièrement sur ce principe, que deux choses qui sont égales à une troissème, ou qui sont la même qu'une troissème, sont égales entre elles, ou ne sont qu'une même chose. Il n'y a point d'erreur à craindre dans ce principe : sa clarté est trop grande. DE LA LOGIQUE. 81

Comme nous l'avons dit, on a recolrs au raisonnement, lorsqu'on ne voit pas ce qu'est une chose. Par exemple, ne sçachant pas si B est égal à D. Connoissant que C est égal à D, j'examine si B est pareillement égal à C. Car si cela est, je dois conclure que B & D sont égaux; sur ce principe que deux choses égales à une troisséme, sont égales entre elles.

Ce qu'il y a donc ici à faire, c'est de bien examiner si éfectivement C est égal à D, &c si B est aussi certainement égal à C. Voilà en quoi consiste tout le secret du raisonnement. Il n'en faudroit pas dire davantage. Mais comme je veux donner une entrée dans ce qu'ont enseigné les Philosophes touchant le raisonnement, j'ajoûterai ici quelque, chose qui sera plus curieux qu'urile; car il faut avoûer qu'on n'a point besoin de toutes les régles que proposent les logiciens : les Geomètres, qui raisonnent si bien, s'en passent.

Une proposition est douteuse, lorsqu'on ne voit pas clairement si l'idée de l'atribut est rensermée dans le sujet. Cette proposition B est égal à D, & douteuse si je ne vois pas la verité ou la fausseté de cette égalité.

Alors on a recours à C une trosseme chose qu'on apelle Moien, parceque c'est par son moien qu'on connoît la verité. Or pour cela il faut que je compare C, qui est ce moien, avec les deux termes de la proposition douteuse, en disant, C est égal à D & B est égal à C; ce qui demande deux propositions, aprés lesquelles je conclus que B est égal à D, ce qui fait une troisséme proposition.

DY

Les deux termes, c'est-à-dire le sujet & l'attribut de cette troisséme proposition sont ce que les logiciens appellent le grand & le petit extreme dans le sillogisme. Le grand extreme est le terme qui est l'attribut dans cette proposition; & le petit extreme est le sujet de la même proposition. Ainsi dans cette proposition B est égal à D. D est le grand extreme, & B le petit extreme.

Un raisonnement a toûjours trois propositions sous-entenduës ou exprimées. On apelle silozisme, un raisonnement parfait qui a ses trois propositions exprimées. Vous trouverez dans l'Art de penser tout ce qu'on peut dire touchant la disposition du raisonnement, l'artisse des sillogismes y est traité avec une solidité qui ne se rencontre point dans les au-

eres Logiques.

Pour vous donner entrée dans cet excellent livre, remarquez qu'on peut disposer ainsi ce raisonnement precedent, par lequel nous avons conclu que B est égal à D. Prenez garde à cette disposition,

C D B C

BD

La premiere proposition est C D. la seconde B. C & la troisième B D où vous voïez que C est le moïen, B & D les deux extremes. Or la disposition, ou la place de ce moïen C avec les deux extremes dans les deux premieres propositions, est ce qu'on apelle sigure du silogisme; & comme il se peut placer en quatre differentes manières que vous voïez; on compte quatre sigures; c'est-à-dire, quatre

VI. ENTRETIEN. 237

vons souveniez d'une de ses paroles. Personne n'ignore l'utilité de nos Concordances sur la Bible. Nicolas Erithrée est le premier qui a fait un Indice pour Virgile, il en avoit sait pour plusieurs autres auteurs; mais ces Indices se

font perdus.

Feuilletez Eugene avec soin tous ces auteurs remarquez-en les bonnes éditions, le nom des imprimeurs. Tous les Livres des Manuces, des Etiennes, de Simon de Colliné, de Vascosan, de Sebastien Griffe, de Wechell, sont beaux & corrects. Les impressions grecques de Robert Etienne sont admirablement belles; mais elles sont sans version latine. Son fils Henri Etienne commença de traduire les auteurs Grecs, ou de faire imprimer les traductions qui avoient été faites, mettant le Latin à côté du Grec. Les impressions qui se sont faires à Francfort depuis Henri Etienne ne sont pas moins belles, & font plus completes; comme aussi celles qui se firent à Paris au commencement du siècle passé par la societé des Libraires pour les Editions Grecques. Tous les jours il se fait de nouvelles éditions de ces Livres, ce qui rend inutile ce que je pourrois ajoûter ici, car l'édition que je vous marquerois aujourd'hui comme la meilleure, ne la sera plus quand dans quelques mois, il en paroîtra une nouvelle. Pour peu de commerce que vous aiez avec les Sçavans, que vous aiez de curiofité pour les bibliotheques, vous aprendrez aisément quelles ont été les bonnes éditions des livres; ceux qui les ont bien éclairci par des notes & des commentaires. On n'est point obligé de lire toutes les observations qui se sont faites sur un auteur; mais si vous pouvez trouver une édi-

238 VI. ENTRETIEN.

cion qui les comprenne toutes, preferez-la. Les auteurs suposent qu'on sçait les coutumes & l'histoire de leur tems ; à moins qu'ils n'écrivent pour ceux de leur pais l'Histoire d'une autre nation, dont les coutumes ne sont pas connuës de tout le monde; comme ont fait les Grecs qui ont écrit l'histoire Romaine & pour cela expliquent les coûtumes des Romains. Il y a donc une infinité de choses connues autrefois, qu'il faudroit sçavoir, pour lire avec plaifir les anciens écrivains. Les commentaires y supléent. N'entreprenez donc la lecture d'aucun auteur sans avoir les ouvrages de ceux qui l'ont enrichi de leurs observations. Un avis encore important, c'est de ne vous pas rebuter d'une chose qui se rencontre dans les meilleurs commentaires, & que ceux qu'on peut dire n'être pas nés pour les sciences n'estiment pas assez, je veux parler ici des critiques que font les sçavans commentateurs. Lors qu'un habile homme en lisant plusieurs fois un auteur avec attention en a une fois connu le caractere, il ne lui est pas dificile de distinguer entre les ouvrages qui portent son nom ce qui est de lui ou ce qui n'en est pas. Il peut aussi corriger les fautes que la negligence des libraires y a laissé glisser. L'ardeur qu'il a de donner son auteur correct fait qu'il consulte tous les manuscrits : qu'il confere toutes les Editions. Ne lui est-on pas obligé s'il peut nous donner les ouvrages de son auteur aussi purs qu'il les avoit lui même publié ? Ne negligez pas Eugene cette critique. Autrefois Gruterus avoit fait r'imprimer un recueiil des meilleures Critiques fur les Anteurs, fous le Titre Fax Artium, on The faurus Criticus, en

DE LA LOGIQUE. 83 manières de disposer ou de placer le terme moien à l'égard des deux extremes.

	2. figure.		
C. D	D. C. B. C. B. D.	C. D	D. C
B. C.	B. C.	C B	CB
B. D.	B. D.	BDI	B D

Vous voiez que dans la premiere figure le moien est le sujet dans la premiére proposition, & l'attribut dans la seconde. Dans la seconde figure il est le sujet dans les deux premieres propositions. Dans la troisséme figure il est l'attribut dans l'une & l'autre proposition. Et dans la quatrième figure il est l'attribut dans la premiere proposition, & le sujet

dans la seconde.

Les trois propositions d'un raisonnement ou sillogisme peuvent être ou universelles, ou particulieres; afirmatives, ou negatives; & c'est cette universalité ou particularité, afirmation ou negation, qui fait ce qu'on nomme Mode du sillogisme. On marque ces quatre choses par les quatre voïelles, A, E, I, O. La première A, marque une proposition universelle afirmative. La seconde E, une proposition universelle negative. La troisième I, une proposition afirmative particulière. La quatriéme O, une proposition negative particulière. Mode d'un syllogisme, c'est la manière dont il est fait de propositions universelles ou paraiculières, afirmatives, ou negatives.

III.

Lors donc qu'on veut exprimer le mode

ou la qualité des trois propositions d'un sille gisme, on le fait avec trois de ces voïelles; ainsi si elles sont toutes trois afirmatives & universelles, on met trois A; si elles sont toutes negatives & universelles, on met trois E; si elles sont particulières & negatives, on met trois O, & trois I, si elles sont particulières & afirmatives.

Or il est évident qu'on ne peut concevoir qu'autant de ces Modes qu'on peut combiner en diferentes manières ces quatre voielles les prenant trois à trois, comme vous le voiez dans cette Table qui vous les represente tous. Il ne peut y avoir que soixante & quatre manières de les combiner: ainsi tous les fillogismes, bons ou mauvais, qu'on peut faire, se reduisent à quelqu'un de ces soixante quatre Modes.



Table des soixante quatre Modes.

T.	1 17.	1 33.	1 49.
Aaa. †	Eee. *	I i i. *	000. *
2.	18:	34.	50.
Aea. *	Eae. †	IIai. †	Oao. †
3.	19.	35.	51.
Aia. *	Eie. *	Iei. *	0 e.o. *
4.	20.	36.	52.
Aoa. *	Eoe. *	I o i. *	Oio. *
5.	21.	37.	53
Ace, †	Eaa. *	Iaa. *	Oaa. *
6.	22.	38.	54.
Aii. †	Eii. *		Oee. *
7:	2.3.	39.	55.
A00. †	E 0 0. *	I o o. *	Oii. *
8.	24.	40.	96.
Aae. *	Eea. *	Iia. *	0 0 4.
9.	25.	I i.e. X	57. Q o c . *
Aai. †	Eei. *		
10.	26. Feo *	1 i o *	58.
Aa o. *	L C 0.		001.
II.	27. Eai. *	43. 1 2 C *	19.
Aci. *		1.66.0.	Out.
12. Aco. *		144. X	60. O a i. *
		la U.	61.
13.	29. F i a *	45. Tie 3. *	
Aie. *	2 1.00	I'e a. *	62.
14. Aio *	30 E i o. †	I e o. *	Oei. *
Ai o. *	The second second	47:	63.
Aoe. *	31. E o a. *	I o a. *	
16.	32.	48.	64.
A 0 i. *		Ioe. *	Oie.
ar 0. 40.	201.	2000	On donne

Tous ces Modes ne peuvent pas être bons, c'est-à-dire, que tout Sillogisme qui se reduit à un de ces Modes, ne peut pas être concluant. Dans l'Art de penser on éxamine en general certaines, régles comme celle-ci, que de deux propositions negatives l'on n'en peut rien conclure. Car de ce que B & D' ne sont pas une même chose avec C, il ne s'ensuit pas qu'ils soient une même chose, ni aussi qu'ils ne soient pas une même chose, se pouvant faire qu'il y ait un autre moien qui les unisse. Suivant cette régle en parcourant des yeux la Table des Modes, on en trouve quatorze qui ne peuvent conclure, c'est-à-dire, qu'un Sillogisme qui seroit en l'un de ces Modes ne seroit pas bon. EOA, EEA, OOA, &c. où les deux premiéres propositions sont negatives, font des Modes qui ne peuvent conclure.

Il est aussi évident qu'on ne peut pas conclure du particulier le general : par exemple, conclure de ce qu'il y a quelqu'un qui fait une chose, que tout le monde la fasse. Ainsi vous voiez dans la Table que tous les Modes où la dernière letre est A ou E, quand les deux premiéres font I ou O, ne sont pas bons. Ainsi par ces régles, & par d'autres également claires, on fait voir que de soixantequatre Modes qu'il peut y avoir, il n'y en a que dix qui soient concluans. Ils sont marquez dans la Table avec une Croix. Dans l'Art de penser vous trouvez des régles qui font connoître quels de ces dix Modes font concluans dans chaque Figure, car ils ne le font pas tous indiferemment dans chacune. On donne des noms aux Modes de chaque Figure, afin que les jeunes Ecoliers les

DE LA LOGIQUE. 87

aprenent par cœur. Par exemple, on nomme Barbara le premier Mode de la première Figure, dont les trois propositions sont univerfelles afirmatives; Celarent, le Mode dont la première proposition & la conclusion sont negatives universelles, & la seconde afirmative universelle. Dans les Ecoles on ne s'amufe qu'à des chicanes. On donne bien ces noms aux jeunes gens; mais on ne leur enfait point comprendre l'artifice qui est tresbeau comme on en peutjuger par ce que nous venons de dire.

CHAPITRE V.

De la quatrième operation, on de la Méthode.

I

2011

S

IL ne reste plus qu'à dire un mot de cette quatriéme operation de l'esprit, qui dispose to ordonne les connoissances qu'on a aquises ou qu'on a reçû de la nature, de manière qu'on découvre les veritez qu'on recherchoir, to qu'on les puisse faire connoître: Ce qui s'apelle agir avec Méthode.

La Méthode consiste premiérement à sçavoir bien ce que l'on cherche. Car on ne trouve point quand on ne sçait pas bien ce qu'on veut trouver. Pars inventionis est scire quid quaras. Il faut donc se remplir l'esprit de son sujet, le débarrasser autant qu'on le peut, afin de l'envisager netement, d'en avoir une notion claire & nette.

Ensuite il faut considerer tous les raports de ce sujet, le considerer par toutes ses faces pour connoître par où on le peut ataquer, c'est-à-dire, qui sont les choses avec qui il est lié; qui étant bien connuës peuvent le faire connoître.

On éxamine toutes les consequences qui se peuvent tirer de ce qu'on connoît, se servant de ses premières connoissances comme d'échellons pour monter plus haur.

La quatriéme partie de l'Art de penser, où l'on traite de la Méthode, donne des avis excellens; mais ces avis ne sont guéres utiles que lorsqu'on y joint des exemples.

II.

To υτ consiste presque à faire atention à la chose qu'on veut connoître; c'est-à-dite, à bien connoître son idée.

Toutes les connoissances que nous aquerons, quand ce n'est point par hazard, ne viennent que de ce que nous avons aperçû dans la chose que nous avons étudiée.

On nomme définition, le discours qui exprime l'idée de la chose que l'on définit; c'est pourquoi si une définition est bonne, il faut que d'elle seule on puisse déduire tout ce qu'on peut connoître de cette chose.

Ainsi un des grands principes de la Méthode, c'est la définition. Il y a des definitions de mots, où il ne s'agit que d'expliquer ceque signisse un mot. Nous avons vû qu'il étoit necessaire de désinir ce qu'on entend par les DE LA LOGIQUE. 89

ques ou obscurs.

Les raisonnemens que nous faisons, par lesquels nous étendons nos connoissances, sont fondez, comme nous avons vû, sur quelque verité qui est déja connue, qui sert de marque pour connoître ce qu'on ne connoît pas.

Pour se conduire avec Méthode il faut examiner toutes les veritez qui sont connuës, & qui ont quelque raport avec le sujet qu'on

éxamine.

Une verité connuë, & qu'on n'est point obligé de démontrer, s'apelle principe ou axiome. Il ne faut pas prendre pour axiome, une proposition, si elle n'est fort évidente; car, comme on l'a remarqué, ce qui fait qu'on se trompe, c'est qu'on supose pour constant ce qui ne l'est pas.

Raisonnement exact, & demonstration, est la même chose. On ne doit emploier dans une démonstration que les définitions dont on est convenu, & les axiomes qui sont incontestables, ou les propositions qu'on a déja dé-

montrées.

Toute autre manière de démontrer est imparsaite. Le seul moien naturel d'aquerir de nouvelles connoissances, c'est de tirer de l'idée ou de la definition d'une chose ce qu'on veut connoître, & ce qui se peut sçavoir. Ces seules demonstrations éclairent l'esprit; car celles qu'on emploit en montrant que l'on ne peut contester ce que l'on propose, qu'il ne s'ensuive une grande absurdité; ces démonstrations, dis-je, convainquent l'esprit, mais elles ne l'éclairent pas.

III.

Tout ceci n'étant que pour donner une entrée dans l'Art de penser. J'ajoûterai seu-lement, que la recherche de la verité ne démande pas tant un esprit penetrant, que laborieux & atentis. Il ne faut pas espere qu'on trouve tout d'un coup ce qui a été caché long-tems. Il saut ataquer un sujet plusieurs sois; & lorsqu'on voit que la verité ne luit point encore, se retirer pour quelque tems. Cependant comme ce n'est jamais en vain qu'on s'aplique à la rechercher; & qu'on découvre toûjours quelque chose, il faut marquer soigneusement toutes ses découvertes.

Il arrive souvent que ce n'est qu'aprés plufieurs tentatives qu'on connoit bien ce qu'on cherchoit. Aprés plusieurs reflexions & meditations reiterées on vient à entrevoir quelque raport qui ouvre le chemin par où il faut marcher. Aujourd'hui on découvre une verité, qui donne jour à plusieurs autres. On lit, on consulte ceux qui peuvent avoir connoilsance du sujet qu'on traite. On parcourt au moins les livres de ceux qui en ont écrit, afin de ne rien oublier qui eût pû nous aider, Reprenant ensuite son ouvrage pour y travailler avec une nouvelle vigueur, on peut mieux régler fes meditations ; c'est-à-dire, prendre enfin le chemin qui conduit à la verité.

Mais comme on se lasse, & qu'on se dégoûre, quand le travail est long & penible, il est à propos de le partager; & c'est un des grands secrets de la Méthode. Dans l'Arith-

DE LA LOGIQUE. 91

metique lorsqu'on a plusieurs sommes à ajoûter ou à multiplier, on le fait par parties. Il est facile de s'apliquer lorsque l'aplication dure peu, & que le sujet est simple. Pour ménager donc la capacité de l'esprit, & saire qu'il soit atentis à ce qu'il doit considerer, il faut faire dans toutes les Sciences ce qu'on fait dans l'Arithmetique; c'est-à-dire, qu'il faut partager son sujet en plusseurs parties fort simples, pour faire par parties & avec ordre, ce qu'on n'auroit pù faire tout à la fois.

Ma principale vûe dans la nouvelle Edition qui s'est faite des Elemens de Mathematique, a été de faire en forte que cet ouvrage pût servir de Logique; c'est-à-dire, qu'on y pût aprendre la manière de se conduire dans la recherche de la verité. Je recherche avec mon Lecteur la Méthode que je dois tenir en traitant cette matière, & je lui fais remarquer que toutes les connoissances qu'il aquere, sont le fruit de cette Méthode.

Ce que l'on dit en general de la Logique, ne fait pas toute l'impression qui seroit neces-faire pour en rendre l'Etude utile. Les livres où l'on décend dans le détail, où l'on aplique l'esprit à des choses particulieres, font plus d'éset. La troisséme Edition de ces Elemens est plus exacte & plus ample que les

deux premieres.

14

ŀ

e

į.

11

1-



美美美:美美美美美美美美美美美美美

III. ENTRETIEN.



E premier Entretien montre l'utilité des Letres ; & le second donne un avis general pour régler son esprit & son cœur en étudiant,

C'est la Logique qui régle l'esprit. On en a donné une idée. Aprés cette disposition Theodose & Aminte marquerent à Eugene les Sciences qui lui étoient necessaires, ce qu'un honnête Homme devoit sçavoir. Il semble que l'ordre demandoit qu'ils lui parlassent de l'Etude des Langues, & par consequent de la Grammaire par où l'on fait commencer les enfans: Mais cela ne convenoit pas à Euge. ne, ni à aucun de ceux entre les mains de qui ces Entretiens devoient tomber : ils font faits pour ceux qui ont déja quelque avance, c'est-à-dire, qui ont fait les Etudes ordinaires dans les Colleges. Theodose & Aminte parlérent donc dans ce troisième Entretien de l'Histoire, de la Géographie & de la Chronologie. Lorsque l'on n'en a aucune idée, direntils, on est comme un Etranger dans toutes les autres Sciences, incapable d'avoir commerce avec les livres.

Theodose dit à la louange de l'Histoire, que par elle un homme étoit de tout pais & de tous les siécles, autant instruit de ce qui s'est fait dans tout le monde qu'un particulier l'est de ce qui est arrivé dans sa famille & dans le lieu de sa naissance, comme on l'avoit dejs

zemarqué.

L'Etude en est dificile, dit Eugene, puis-

ou'elle comprend tant de choses.

nt.

a

uh

le

nt

es

e.

nt

e,

es

T

de

0-

ce

e,

80

ui

ns

18

Elle est aisée, repartit Theodose, quand on la fait avec la Méthode qui sera le sujet de cet Entretien.

Premierement, comme les Peintres préparent une toile pour y peindre ce qu'ils y veulent representer, on doit former dans sa tête l'image de la Terre, où toutes les choses dont parle l'Histoire, se sont passées. Cette image est comme la toile où l'on place en son lieu ce que l'on aprend. La Geographie qui ordonne cette image est une Science facile, & dont les enfans sont capables, parce qu'il ne faut que des yeux & un peu de mémoire. J'ai vû un enfant de quatre ans qui ne sçavoit pas lire, qui dans quelque lieu qu'on lui portat le doigt sur une Carte, ne manquoit point de dire quelle Ville y étoit marquée. On lui avoit apris toute l'Histoire de la Bible, en lui faisant voir les Figures où elle est representée. Il avoit apris de la même manière les Fables. C'étoit un jeu pour lui. Il y prenoit plaisir. Il scavoit tout cela, avant même qu'on pensar à lui aprendre à lire.

Je ne demande d'abord qu'une connoiffance generale de la Géographie qui se peut aquerir en tres-peu de tems. Il sustr qu'on sçache, par exemple, que la Terre est ronde, & qu'ainsi elle peut être representée par un globe qu'on divise par des cercles, par le moien desquels on détermine quelle est la situation de chaque lieu, & sa disposition sur la Terre au regard des autres lieux. Il susit, dis-je, dans les premières Etudes que l'on sera, de considerer la disposition des

principales parties du Monde, des grandes Provinces & des Villes les plus confiderables. Cette première connoissance se perfectionne dans la suite, sans qu'il en coûte presque rien. Lorsqu'on lit une Histoire, on aprend une partie de ce qui regarde la description du lieu, où les choses qui en sont le sujet se sonnoissances à la Carte, c'est-à-dire, en y cherchant les Villes, les Provinces dont on entend parler, on acheve par l'usage cette première image de la description de la Terre, dont on avoit tiré les premiers traits.

Les Cartes qui sont necessaires, c'est premiérement une Mape-monde ou Carte qui represente le Globe de la Terre. Il seroit à Souhaiter qu'on fit cette première Etude de la Geographie sur un veritable Globe d'une grandeur raisonnable. C'est le moien de mettre dans sa tête la disposition des parties de la Terre avec plus d'ordre. Il faut avoir les quatre Parties du Monde, & les Cartes des contrées dont on veut sçavoir l'Histoire plus exactement. Pour les Livres dont on se doit fervir, je trouve l'introduction de Cluvere fort nete & fort courte. Sanfon a fait plusieurs discours sur la Géographie, qui peuvent servir d'introduction. On en atend une de Monsieur de l'Isle qui doit être exacte, il a donné plusieurs Cartes, qui sont excellentes. La position des lieux y est mieux qu'à aucunes autres Cartes.

Aprés cette première Etude de la Géographie, il faut venir à la Chronologie, & par son moïen se former une image de l'étendue du tems, c'est-à-dire, des années qui se sont

écoulées dépuis la Création du Monde jufques à nos jours, de la même manière qu'on l'a fait de l'étenduë de la Terre, afin de placer dans cette image chaque chose felon son tang. Je crois, Eugene, que vous apercevez assez, sans que je vous y fasse prendre garde, que par ce moïen on ôte la confusion de ses connoissances, qu'on leur donne de l'otdre, & de la distinction.

Comment se former cette image de l'étenduë du tems qu'on ne peut pas répresenter

comme la Terre, dit Eugene.

S

.

S

à

e

S

S

S

t

è

S

On dispose par ordre sur des tables, dit Theodose, la suite des années du Monde, & on y raporte ce qui s'est fait chaque année. Il n'est pas necessaire de forcer sa mémoire à retenir tout ce qui est dans ces tables. Il sufit de remarquer les parties les plus considerables du tems, que l'on apelle des Epoques, par exemple, qu'il y a dix-sept siécles que Jesus-Christ est né; que le Monde avoit été creé quatre mille ans avant sa naissance; que le Déluge arriva l'an mil fix-cens cinquantefix de la Creation du Monde ; que Moile sortit de l'Egypte vers l'an du Monde 2500; que Salomon bâtit le Temple cinq-cens ans aprés ; que Rome fut bâtie sept-cens cinquante-trois ans avant la Naissance de Jesus-Christ, ainsi des autres Epoques. Ces premiers commencemens se perfectionnent si on a soin de sçavoir de tout ce que l'on aprend, quel en est l'âge & la situation dans l'ordre des tems; si par exemple, en lisant un Auteur on recherche en quels tems il vivoit, quand il a écrit, quand il est mort, & qu'on raporte aux tables de Chronologie tout ce qu'il raconte.

J'ay souvent souhaité, ajoûta Theodose, que des personnes d'esprit & judicieuses nous eussent donné des tables méthodiques de Géographie & de Chronologie, telles que dans les premières on y vît une description generale & courte de l'étenduë du tems & de la Terre, & que dans les suivantes cette description se trouvât plus exacte; car il semble que si on faisoit aprendre ces tables aux jeunes gens par ordre à mesure qu'ils avancent, commençant dés les premières classes, ils sortiroient du College avec une connoissance parfaite de ce qui s'est fait dépuis le commencement du Monde jusques à leur tems. Ils aprennent bien quelque bout d'Histoire, mais c'est avec une étrange confusion.

Aminte dit que c'étoit une grande négligence des Maîtres. Que Samson avoit dresse des tables de Geographie telles que le souhaitoit Théodose, dans lesquelles il commençoit par une description generale qu'il rendoit plus exacte dans la suite ; qu'il y avoit plusieurs tables de Chronologie, dont les unes ne répresentoient que le tems des principales parties de l'Histoire, & les autres marquoient toutes choses, la suite des Souverains Pontifes, & des Princes du Monde, & ce qui s'étoit fait de plus considerable dans chaque tems. Il seroit facile de dresser ces tables, si l'on n'en trouvoit point de propres pour ce dessein. Le Pere Petau a compris toute la Chronologie en deux Tables. Celles du Pere de Sainte Catherine sont plus étendues. Il y en a de Marcel en forme de Tabletes qui se portent à la poche. Mais toutes ces Tables ne sufisent pas pour sçavoir l'Histoires

l'Histoire ; elles ne font qu'indiquer les choses qu'il faut chercher dans les Historiens.

Eugene demanda quel ordre on pourroit garder parmi cette foule d'Histoires obscures

n

ne

13-

n-

it

n-

es

u-

n-

a-

nt

a

a-

nt

10

is

& incertaines. Il faut, dit Aminte, ici, comme en toute autre chose se servir de ce qui est certain & connu, pour aprendre, ce qui est obseur & embarrassé. Il n'y a rien de plus constant ni de plus connu, que ce que nous disent nos Histoires sacrées dépuis la Creation du Monde jusques à la Naissance de Jesus-Christ. L'Histoire des Gentils est obscure, incertaine & confuse, comme ils l'avouent euxmemes. Ils distinguent tout ce tems qui a precedé Auguste, sous l'Empire duquel Nôtre-Seigneur est né, en trois tems, dont ils apellent le premier , le tems obscur , parcequ'ils n'en avoient aucune connoissance : le second fabuleux, parceque la verité de l'Histoire y étoit alterée par des contes ; & le troisieme historique; l'Histoire, c'est-à-dire, la verité de ce qui s'étoit passe, ne commençant à être connue certainement que dépuis ce troisième tems. Ainsi puisque les Païens avoient qu'ils ont ignoré l'Histoire des premiers sécles du Monde, la necessité, aussi-bien que la Religion oblige d'aprendre d'abord Histoire sainte, & ensuite par raport à celle-

là, l'Histoire des Nations.

Je desirerois, ajoûta Aminte, que des perfonnes judicieuses sissent une Histoire de ces premiers rems des Parens, soit de l'obscur, loit du fabuleux. Grotius dans son livre de la vraie Religion, Vossius dans son Ouvrage de l'Idolatrie, Bochart dans son Phaleg, ou

L

Geographie sainte, Seldenus dans ce qu'il a écrit des divinitez de la Syrie, Marsham dans fon Canon Ægyptiacus, Monsieur Huët dans sa Démonstration de l'Evangile, & le Pere Thomassin dans sa Méthode de lire les Poetes, & plusieurs autres Scavans, ont fait voir clairement que les Grecs, & tous les Peuples sont venus des Enfans de Noé, que leurs fables sont des Histoires véritables de l'Ancien Testament, qu'ils sçavoient par Tradition, & qu'ils ont alterées par plusieurs mensonges. Il y a d'ingenieux essais d'un Ouvrage semblable dans la Bibliotheque Universelle. * Si on se servoit des remarques de ces Scavans, on pourroit joindre l'Histoire profane avec l'Histoire sainte, & par ce moien donner de l'ordre à ce que nous disent les Paiens avec une confusion prodigieuse. La Chronologie d'Eusebe serviroit beaucoup à cela. Cet Ouvrage seroit utileà la jeunesse qui commenceroit à connoître l'excellence des Ecritures & leur antiquité; car il me semble, qu'il est dangereux de repaître l'esprit de jeunes gens de Fables, s on ne tâche de leur faire entrevoir quelques veritez parmi tous ces mensonges. Il faut leur découvrir, autant que cela le peut, ce qui a donné lieu à toutes ces extravagances: comment on a pû croire co métamorphoses d'hommes en bêtes, & que de ces bêtes on en a fait des Dieux. Apre ce que j'ai lû dans Herodote touchant les anciens Rois d'Egypte, je croi que la manière dont ces Rois étoient honorez apro-

^{*} L'Auteur de cette Bibliotheque vient de faireimprimer un Commentaire sur Heliode, où il y a d'exclientes Remarques sur le même sujet.

leur mort, à donné lieu à la plûpart des opinions des Paiens. On sçait avec quel soin, les Egyptiens ensevelissoient leurs morts. Ils les mettoient dans des biéres à qui ils donnoient de diferentes formes, comme on voit dans les Mumies qui viennent d'Egypte. Conservant ces biéres dans des Mosolées qui étoient des Palais. Ils leur rendirent des honneurs excessifs ; ils en firent des Divinitez, & passérent jusques à adorer les animaux dont les biéres de leurs Rois avoient la forme, comme si ces Rois eussent été changez en ces animaux. Voilà une nouvelle conjecture touchant l'origine des Métamorphoses. On sçair que les Grecs ont pris toute leur

Religion des Egyptiens.

S

3

Pour l'Histoire de la Bible on la peut aprendre en premier lieu dans l'Ecriture. Une infinité d'Auteurs en ont fait des abregez. Les discours sur les Figures de la Bible sont excellens. Sulpice Severe, Turselin sont d'excellens abregez. Aprés l'Histoire de la Bible il n'y en a pas de plus belle & de plus utile que l'Histoire de l'ancienne Rome. C'est une necessité comme on l'a dit d'avoir une idée de l'Histoire Universelle, qui comprend celle de Rome, des Perses, des Grecs. Je sçai que la meilleure manière seroit de lire les Auteurs originaux, mais cela ne se peut faire qu'en plusieurs années, & lorsqu'on en fait le principal sujet de son Etude. Ainsi je conseille à ceux qui commencent, & qui ont d'autres vues de se contenter de l'excellent Abregé que le Pere Petau a composé sous le titre de Rationarium temporum. Vous y trouverez dans un fort beau stile l'Histoire Universelle digerée selon l'ordre des tems. Ce E il

SCD LYON 1

Livre est petit. En le lisant il faut, autant qu'on le peut, avoir devant les yeux les Tables Chronologiques que ce Pere y a jointes ; afin de se former une image des tems, aussi-bien que de l'étenduë de la terre, comme nous l'avons dit. Je ne prétends pas que ce Livre puisse sufire pour faire connoître l'Histoire. Les Annales d'Usferius dépuis la Creation jusqu'au renversement de Jerusalem, donnent une idée plus entière de l'Histoire. Cet Auteur se sert des paroles mêmes des Auteurs ; de forte qu'on y trouve toute l'Histoire Universelle dans une étendue raisonnable. C'est ainsi une Bibliotheque entiére & comme on n'a pas le loisir de lire tous les anciens Historiens, je croi qu'il faut avoir recours à cet Auteur; ne se contentant pas de le lire, mais tachant de l'imprimer en sa memoire. C'est un Livre in folio. Si cela paroît trop gros qu'on se contente du Rationarium du Pere Petau : * outre que ce Pere a conduit son Ouvrage jusqu'au fiécle où nous vivons & qu'Usserius ne passe pas le tems des Apôtres. La derniére partie des Ouvrages du Pere Petau explique les principes de la Chronologie, pour l'entendre il faut sçavoir un peu de Mathematique dont la Chronologie est une partie. On peut differer certe étude jusques à ce qu'on s'aplique aux Mathematiques.

Tous les Roïaumes de l'Europe se sont établis sur les ruines de l'Empire Romain. L'ordre demande qu'on ne s'aplique aux

^{*} Il yen a une nouvelle Edition continuce jusqu'à

Histoires particulières de ces Roïaumes. qu'aprés avoir étudié l'Histoire Romaine. Le Pere Petau comprend l'Histoire de tout le Monde. On perfectionne l'idée qu'il en donne en lisant les Auteurs particuliers à mefure qu'on en a le loisir & qu'il le faut faire; car on est obligé de lire de bonne heure les Auteurs de l'Histoire Romaine, pour aprendre la Langue Latine, comme lors qu'on aprendra le Grec, il faudra lire les Historiens Grecs. Les Histoires particulières se doivent lire avec plus de reflexion. Il faut faire atention à toutes choses : remarquer les manières particulières de bâtir, de combatre, de se marier, de rendre les derniers devoirs aux Morts : les mœurs, la conduite, les grands évenemens, les exemples rares de vertu.

Si les Maîtres faisoient voir à leurs Disciples les Figures qui sont dans les Ouvrages de Lipse, dans les Commentaires de Vigenere sur Cesar, dans du Choul de la Religion des Romains, & dans quelques autres Livres semblables, ils les instruiroient agréablement de toutes les anciennes manières de combatre, des diferentes sortes d'armes qui étoient en usage, des machines, des habits de guerre & de paix. Ils leur aprendroient comment les Romains & les Peuples d'Orient êtoient assis à table, & mille autres choses qu'il est bon de ne pas ignorer. Ils leur feroient connoître en la même maniére sans aucune aplication pénible, jusqu'à la forme des meubles, des vases dont on se servoit autrefois. On a des recueils d'Estampes où l'on trouve des images de toutes ces choses. On en trouve aussi des descriptions

E iij

JO2 III. ENTRETIEN.

dans les Commentaires sur les anciens Auteurs que le Maître a soin de consulter, pour ensuite communiquer à ses Disciples ce qu'il y a vû. * Quand on a le bonheur d'étudier sous un Maître habile & soigneux, toutes ces connoissances s'aquérent sans travail : comme nous connoissons ce qui se fait aujourd'hui, les mœurs & les coûtumes de ceux avec qui nous vivons, sans Etude, & sans que cela partage l'atention que nous devons à des choses plus serieuses.

Vous me faites la chose bien facile, dit

Eugene.

Nous ne pretendons, dit Aminte, que tracer les premiers traits des Sciences. Cette connoissance de l'Histoire Universelle, de la Bible, de la Grece & de l'ancienne Rome est necessaire pour quelque profession qu'on embrasse, ainsi c'est par là qu'il faut commencer les premières Etudes qui se font dans les Ecoles publiques; mais ensuite selon les emplois & les ocasions, on se donne à quelque partie de l'Histoire, qu'on cultive avec plus de soin. Il y en a qui ont de l'inclination pour étudier l'Antiquité; & si d'ailleurs ils satisfont à leurs obligations, cette inclination n'est point mauvaise. Comme dans la Republique il faut qu'il y ait de toute sorte d'Artisans, & des gens pour habiter les montagnes & les lieux ingrats, aussi dans les Letres il est avantageux qu'il y ait des personnes qui en veuillent cultiver les terres qui sont moins fertiles. Un Homme ne doit pas

^{*} On vient d'imprimer en douze Volumes in folioà Urrech, un recueil des Auseurs qui ons écris des Anne quisez, Romaines.

embrasser toutes choses, il se doit borner à ce qui a plus de raport avec son emploi, & cultiver les Sciences qui lui seront utiles; mais aussi il est de l'ordre de la Providence, qu'il y ait des personnes qui s'apliquent avec soin à traiter de certaines matières qui n'ont que des épines. Un Homme qui regarde comme une grande chose de sçavoir quel étoit l'ordre des mois des Macedoniens est méprisable ; mais celui qui recueille cet ordre de ce qui nous reste de l'Antiquité, afin que si on a besoin de le sçavoir, comme il arrive en certains points de Chronologie importans, on en trouve l'éclaircissement dans ses Livres; cet Homme, dis-je, merite d'autant plus de louange que son travail est pénible. Il ne faut pas que tous s'apliquent à ces recherches.

S

te

10

n-

a-

li-

la

rte

11-

ics

er-

qui

oas

0 2

nii:

Aprés avoir jetté les premiers fondemens des Sciences, chacun éleve le bâtiment qu'il juge lui être propre ; c'est-à-dire, que selon que l'état où il se trouve, demande des connoissances plus particulières d'un Arr, il s'y aplique. Une personne qui enseigne, est par exemple obligé de faire une Etude plus éxacte, & de voir lui même ; au lieu que pour les autres il sufit en plusieurs ocasions d'être instruits par un Maître, par les yeux duquel ils voient. On ne peut se passer de l'Histoire Romaine, comme il a été dit, mais il susit de ne pas ignorer quels ont été les Perses. On doit sçavoir l'Histoire de son Païs. Il y a encore diferens degrez dans cette Science. Ceux qui sont pressez de faire d'autres Etudes peuvent aprendre l'Histoire Romaine & celle de leurs Pais, dans un ou deux Historiens où elle se trouve ramassée,

E iiij.

104 MI ENTRETIEN.

au lieu que ceux qui en ont le loifir, & à qui cela est utile, peuvent consulter les Originaux, & lire tous ceux qui ont écrit sur chacune de ses parties. Tres-peu de personnes le peuvent faire. Il faut sonder ses forces, & quand on se sent foible, il faut s'atacher aux forts, & joüir, par exemple, du travail de ceux qui ont pris la peine de chercher dans les Auteurs originaux les diferentes parties d'une Histoire, pour en faire un corps qui

est dispersé ailleurs.

Ce que je dis de l'Histoire s'aplique aux autres Sciences. Combien y a t'il de personnes qui soient capables d'aprendre la Theologie dans sa source, c'est-à-dire, dans les Ecritures & dans tous les Peres, ce qui demande deux ou trois vies. Il faut donc choisir; & aïant apris qui sont ceux qui ont traité avec plus de penetration & d'exactitude les diferentes parties des Sciences, on doit s'en raporter à eux. C'est une grande sagesse de faire le discernement de ce qu'on doit étudier par raport à la fin qu'on s'est proposé. Etant pressez autant que nous sommes, nous avons besoin de chercher les voies abregées. Mais aussi comme en plusieurs rencontres il est bon de voir les choses par soimême, & de ne s'en pas fier aux autrs, il faut sçavoir comment on peut s'in ruire de la verité : comment, par exemple puilque nous parlons de l'Histoire, on peut découvrir la verité ou la fausseté d'un fait Historique.

Remarquez donc, dit Aminte à Eugene, qu'en lisant les Historiens, ou l'on veut seulement sçavoir ce qu'ils disent, & alors on se repose sur leur foi sans former aucun jugo-

Z

8

X

S

-

e

t

G.

n

ment de la verité ou de la fausseté de ce qu'ils avancent; car on ne doit jamais se laisser persuader sans raison. Ou l'on veut s'assurer fi ce qu'ils avancent est vrai; & en cette ocasion il faut metre en usage cette penetration & cette justesse d'esprit qu'on a tâché d'aquerir. Il y a des régles pour l'éxamen d'un fait. Ce n'est pas ici le lieu de les proposer, cela apartient à une Logique exacte. Les questions des faits sont tres - dificiles. Le cœur de Hommes est caché, & retirant le bras aprés avoir donné le coup, ils font qu'on n'aperçoit pas leur conduite. Ainfi il n'y a que Dieu qui voit ce que sont les chofes. Il y a néanmoins un certain déhors qui paroit, dont on se peut assurer; des circonstances éclatantes, où il n'y a pas sujet de croire que les Historiens se soient trompez; & ce n'est guere que sur cela qu'il faut fonder la certitude de l'Histoire. Qu'une telle Ville a été afficgée, qu'un tel Prince y est entré victorieux; qu'il s'est livré un combat, & autres faits semblables. Il faut considerer si les Auteurs qu'on consulte ont vû les choses dont ils parlent; si ce sont des personnes d'honneur qui n'ont pas voulu se faire mépriser, débitant comme une verité une chose manifestement fausse : s'ils n'ont point ecrit par passion ou par staterie; s'ils n'étoient point interessez. Un homme est hors de tout soupçon quand on tire de ce qu'il raporte une consequence qui lui est manifestement contraire. On voit dans les tables de Chronologie qui sont les Hommes celebres par leur sçavoir qui ont écrit en chaque siècle, ainsi lorsqu'on veut éclaircir un fait,

on sçait à peu prés qui sont ceux qui en on

parlé.

Ce n'est pas seulement dans les Historiens qu'on trouve les vestiges de la verité; ce sera dans une Lettre, comme il arrive assez sou. vent, qu'on écrit à ses amis ce qui se passe, Ce sera dans le recoin, pour ainsi dire, d'un gros Livre, dont l'Auteur par ocasion avance une chose hors de son sujer, qui donne d'admirables ouvertures. Un Homme d'elprit fait usage de tout, d'une medaille, d'une vieille inscription ; & c'est un plaisir de voir comme il déterre la verité avec une sa gacité admirable ; qui n'est pas tant le fruit de ses lectures que de ce soin avec lequel il s'est rendu l'esprit juste & perçant. Un de nos amis a travaillé depuis peu fur un point tres-important de nôtre Histoire de France; il n'en avoit point lû les originaux, cependant emploiant dans la discussion de ce point les mêmes régles que la bonne méthode prefcrit dans l'éxamen de toute question, il en est venu à bout heureusement. L'Histoire est un ramas de faits faux-& veritables. Comme on ne peut donc pas les examiner tous. afin de ne se point laisser preocuper d'opinions fausses, il faut seulement se persuader que l'Auteur qu'on lit, dit telle chose, sans se de terminer à croire ou à rejeter comme faur ce qu'il avance.

Comme c'est par raport à l'Histoire de Vieux Testament qu'on a dû étudier l'Histoire des Nations, aussi si l'on veut ranger dans son espeit tout ce qui s'est passé dépuis l'établissement du Christianisme, il faut raportes toutes choses à l'Histoire de l'Eglise qui

est la plus éclatante & la plus connuë. Le Pere Petau la joint avec l'Histoire Profanc. Ce qui pourra sufire pour les premiers commencemens, pourveu, comme je l'ai dit, qu'on ne se contente pas de lire, mais qu'on tache

de retenir.

n-

U.

es

n-

IS,

ns

ur

1-

Nous vous facilitons les choses, dirent Theodose & Aminte, mais aussi Eugene ne vous croïez pas fort habile homme quand vous ne sçaurez que cela. Nous ne vous tracons que les premiers traits d'un Homme scavant. Si la Providence vous engage dans des emplois qui demandent une connoissance plus particulière de l'Histoire, aprés avoir lû l'Histoire generale dans des abregez, vouslirez les Originaux. On ne peut se dispenser d'en voir quelques-uns, à cause de leur grande reputation & pour aprendre leur Langue & l'Eloquence: Cependant quoiqu'on les life principalement pour leur stile, lespremiers traits de l'Histoire du Monde se grossissent insensiblement : & l'on perfectionne les premières connoissances qu'on en a aquises. Il n'est pas necessaire de vous marquer en détail les Auteurs de chaque Histoire. Pour les principaux Historiens Grecs & Latins, vous en trouverez le jugement dans un Ouvrage de la Mothe le Vayer, qu'il a tiré en partie de Vossius. Celui-ci parle de tous les Historiens Grecs & Latins. Il faut avoir un Bibliothecaire, c'est-à-dire un Auteur où l'on trouve un Catalogue exact de tous les Livres qui ont été faits sur chaquematière: On y trouve, par exemple, qui sont les Auteurs de l'Histoire de France, ce qu'ils ont écrit, où leurs Livres ont été imprimez. On a le Catalogue des plus celebres Biblio-

theques du Monde. Tous les jours on impris me de nouveaux Bibliothecaires. Les plus recens sont les meilleurs; car on y trouve plus de Livres. J'ai oiii dire à un sçavant Hommequi avoit fait toute son Etude de nôtre Histoire sur laquelle il a écrit, qu'il n'auroit pas païé avec deux mille pistoles les Livres dont il avoit en besoin. Après une si longue Etude il ne lui restoit guere de tems pour étudier

autre chose.

Ce seroit d'un Homme semblable qu'il faudroit s'informer des bons Auteurs, & de leurs meilleures impressions. Comme ceux qui ontvoiagé dans un Pais peuvent donner des avis fur ce qu'on y peut voir ceux aussi qui ont fait une longue Etude de nos Historiens peuvent nous instruire sur ce qu'il y faut remarquer. Avec quelque soin qu'ils en aïent consulté les sources, ils avouent que s'ils relisoient encore une fois les mêmes Auteurs, ils y remarqueroient plus de choses. Ainsi ils peuvent donner d'excellentes instructions pour metre à profit tout ce qu'on lisa. Ce que jedis de l'Histoire de France se doit apliquer à toutes les Histoires. Si c'est à celle-la que veuilliez vous donner, cherchez d'abord une liste des Livres qui pourront vous servir par raport au dessein que vous avez en l'étudiant, car si c'est pour en aprendre l'Hittoire Ecclefiastique, vous ne ferez pas les reflexions d'un Politique, qui étudie les interêts de nos Rois, & les droits de leur Couronne, quel a été le Gouvernement de chaque Prince, s'il a étéheureux ou fâcheux.

Il y a une Histoire que personne ne doitignorer, c'est celle de l'Evangile, c'est-à dire, la Vie de Jesus-Christ Nôtre Seigneur. Plu-

Reurs l'ont entrepris ; vôtre ami en a demontré la verité dans son Commentaire sur l'Harmonie des quatre Evangelistes, imprimé aux Louvre en deux Volumes. Le premier seit d'introduction au second. La verité des faits. que l'Evangile raporte étant bien démontrée, est une démonstration de tout ce que la Religion nous aprend ; qu'il y a un Dieu, que l'ame est immortelle, qu'il y a des peines pour les méchants, des recompenses pour les bons, & que Jesus-Christ est le vrai Fils de Dieu envoié de son Pere sur la Terre. Or tous les faits de l'Evangile sont évidemment demontrez dans l'Ouvrage de vôtre ami. Il fait voir clairement qu'il n'y a aucun monument de l'Antiquité qui y soit contraire. Herode étoit encore en vie quand les Mages vinrent adorer Nôtre Seigneur: Son Precurseur annonça sa venue l'an quinzième del'Empire de Tibere ; il mourut lorsque Pilate gouvernoit la Judée; ce fut le jour que les Juiss celebroient la Paque qu'il fut ataché à la Croix. Josephe remarque que la mort d'Herode fut precedée d'une Eclipse de Lune. Tout cela s'acorde parfaitement avec toute l'ancienne Histoire, avec les Observations du Ciel , comme l'Auteur le fait voir en détail, emploiant les Mathematiques, & l'Astronomie; car il a été obligé de marquer les mois, les jours, & les heures où les Éclipses de Lune purent arriver en ces tems-là ; & les Pleines-Lunes & les Nouvelles, d'où dépendoit lá celebration de la Pâque : de raporter la suite des Consuls Romains, des Présidens & Gouverneurs de la Syrie & de la Judée : de prouver leur veritable suite, le commencement, la durée, la fin de leur Ma-

PIO III. ENTRETIEN.

gistrature; ce qui se découvre par des consequences tirées des faits averez dans les Hiftoires, & dans les Medailles. La Critique n'y a pas été oubliée lorfqu'il a falu corriger les fautes qui se sont glissées dans les Livres. Il prouve que Jesus-Christ est mort dans l'année, le jour, & l'heure que les Prophetes avoient marqué la mort du Messie. Or la lecture d'un Livre où cela seroit bien traité est utile, & il est avantageux de la faire de bonne heure, afin de connoître l'usage qu'on peut faire des Livres. Vôtre ami a joint à son Ouvrage un discours Geographique sur la Terre-Sainte, Il n'y a point de contestation sur la Geographie quand on parle des lieux connus, & des Villes qui subsistent encore. Mais il n'en est pas de même de la Geographie de la Terre-Sainte. Peu de Villes sont restées; on n'en trouve pas même les vestiges : il faut pour ainsi dire les déterrer, les deviner en tirant des consequences de ce qui n'est plus que dans les Livres. Ce discours vous pourra donc servir pour vous donner une idée de la maniere dont on doit traiter la Geographie. Vous le verrez en son tems, car enfin dans ces premiers commencemens nous ne vous conseillons qu'une lecture de l'Histoire dans les Livres qui la traitent le plus fimplement.

Vous me faites plaisir, dit Eugene, de me conduire par un chemin court & aisé. Mais quoi voulez-vous que je coure par toutes ces Histoires generales & particulières, comme un voïageur qui est pressé, & que je ne m'in-

forme de rien.

Nous ne vous disons pas cela, repliqua Theodose, il en est de l'Etude comme des

III. ENTRETIEN. TIE

viandes qui ne nourrissent qu'en les digerant. Il faut que les Etudes se changent en nôtre substance; c'est-à-dire, que par des reflexions surce que nous avons lu, ou entendu, nous nourrissions nôtre esprit de maximes solides; de veritez claires, qui le fassent, pour ainsi dire, croître à mesure que nous étudions. Le tems est mal emploié lorsqu'on lit les Historiens comme des Romans pour se divertir. Pourquoi s'amuser à sçavoir les sotises des Hommes, ou des choses qui ne nous touchent point, comme le petit Peuple: prend plaisir de sçavoir les nouvelles de ville, les mariages, les querelles. Un Homme raisonnable ne peut s'ocuper de bagatelles.

La connoissance de l'Histoire est necessaire pour n'être pas étranger dans le Monde. Tous les Auteurs dans quelque Science que ce soit, suposent toujours qu'on sçait le gros des grandes Histoires; & que l'on n'est: pas un Homme venu du Ciel, qui ignore tout ce qui s'est fait ici bas. Ainsi pour les entendre & entrer dans le commerce de la Science, il faut sçavoir ce qu'ils suposent connu. Ce n'est pas néanmoins la principale utilité de l'Histoire. Chacun a ses vues en l'étudiant. Un Theologien éxamine avec soin dans les Historiens, quels sentimens les Hommes ont eu de Dieu, de quelle maniére ils l'ont servi, les diferentes coûtumes de Religion, les changemens qui s'y font faits, la discipline qui a été gardée, qui sont ceux qu'on a consideré pour leur doarine & pour leur pieté, les persecutions des l'Eglise, les Schismes, les Heresies. Les Politiques recherchent dans l'Histoire la

DI2 III. ENTRETIEN.

manière dont les Hommes se sont gouvernez, comment les Etats se sont maintenus, ce qui a été la cause de leur renversement, par quel art les Princes s'élevent, ou ce qui les fait tomber, quels sont les droits de chaque Republique, quels en sont les interêts. Chacun s'aplique ainsi à considerer de plus prés ce qui le regarde, & fait les restexions

qui lui conviennent.

Il y a des vûës generales que tout homme doit avoir , qui servent merveilleusement à former l'esprit. Il n'y a rien à quoi l'on doive plus travailler qu'à se connoître. Or nôtre esprit est comme l'œil qui voit tout, & qui ne se voit point, si ce n'est par restexion, lorsqu'il se regarde dans un miroir. Le secret pour se connoître & pour bien juger de nous, c'est de nous voir dans les autres. L'Histoire est un grand miroir où l'on se voit tout entier. Un Homme ne fait rien qu'un autre ne fasse ou ne puisse faire. En faisant donc atention aux grands exemples de cruautez, de déreglemens, d'impudicitez, & de semblables crimes, nous apercevons où nous peut porter la corruption de nôtre cœur quand nous ne travaillons pas à la guerir. La pratique du monde enseigne l'art de vivre; ceux-là y excellent, qui ont voiagé, & qui ont eu commerce avec des Personnes de diferens Pais & de diferente humeur. L'Histoire suplée à cette pratique du monde, à ces pénibles voïages, que peu de Personnes peuvent faire. On y voit de quelle manière les Hommes ont toujours vécu. On aprend à suporter les accidens de la vie, à n'en être pas surpris, à ne se plaindre point de son siècle, comme si nos plaintes pou-

voient empêcher des maux dont aucun âge, n'a été exemt. On reconnoît la malignité & la mifere des Hommes, leur vanite, quel mépris il faut faire des richesses, que les grandes fortunes ont souvent de terribles eatastrophes. De sorte que l'Erude de l'Histoire étant bien faite, c'est une Philosophie qui fait d'autant plus d'impression qu'ele nous parle par des exemples sensibles, dont il est bon de tenir regître, afin de se les representer & à soi, & aux autres dans les ocasions.

ı

1

ľ

2

g:

Aminte ajoûta que pour aprendte la Morale il sufisoit de faire atention à ce qu'on voit dans l'Histoire. La Morale est l'Art de vivre heureux. Nous avons tous un desir ardent pour un bien infini. D'où il est évident que notre cœur est fait pour Dieu, & que lui seul peut remplir sa capacité. Et c'est ce que nous remarquons dans l'Histoire, quand nous y faisons atention. Toutes nos inquietudes viennent de ce que nous sentons que nous sommes faits pour quelque chose de grand, sans bien comprendre quelle est cette grandeur. Le desir que nous en avons, est aveugle. Nous courons aprés tout ce qui nous paroît grand dans le monde. En même-tems comme nous sentons que tout ce que nous rencontrons est petit, nous ne sommes point contens, nous nous degoûtons de ceque nous avons, nous voulons quelque autre chose. C'est ce qui nous fait aimer le changement, & c'est la cause de toutes ces grandes revolutions qu'on lit dans les Histoires, où l'on voit les traits de l'ambition & des inquietudes des hommes. On s'y pourroit donc convaincre que de quelque côré qu'on.

fe tourne toutes choses seront dures, & qu'on ne peut trouver de repos qu'en Dien feul, pour qui nous sommes faits, comme la pierre ne se repose que lorsqu'elle est sur la Terre dans fon centre.

Quand on a bien connu le raport de l'homme avec Dieu ; c'est-à-dire, que nous sommes faits pour Dieu, qui est nôtre bien, il faut étudier les moiens de s'unir avec lui. Personne ne peut esperer cette union qui doit faire toute notre felicité, s'il ne lui est agréable ; & on ne lui peut être agréable qu'en faisant sa volonté. Il est trop puissant pour qu'on emporte malgré lui la souveraine felicité. Elle dépend de lui, & il ne la donne qu'à ceux qui sont dans l'ordre, c'est-à dire, à ceux qui vivent selon les Loix qu'il a voulu écablir. Or quand on est atentif aux inclinations de la nature, l'on ne peut ignorer ce que Dieu demande de nous. Parmi la corruption de l'homme on y aperçoit l'excellence de la nature. On voit dans les ames les plus corrompues des sentimens admirables. L'Histoire nous fournit mille exemples que le vice fait horreur, & qu'on ne peut s'empêcher de louer & d'aimer la vertu, qu'on a honte du mal, qu'on a une secrete joie lossqu'on a fait son devoir. Ainsi en considerant comme les hommes ont agi, ce qu'ils ont pensé, ce qu'ils ont fait, ce qu'ils ont loue, ce qu'ils ont blâmé, on aperçoit le mal que Dieu nous défend, & le bien qu'il nous commande; Car tous les fentimens qui sont veritablement de la nature, viennent de Dieu, qui nous a fait ce que nous fommes. Un: preuve qu'il y a une Loi naturelle dans le cœur, que Dieu n'a fait qu'exprimer par

des caractéres visibles quand il a donné l'Écriture; c'est que l'Histoire nous aprend que tous les Legislateurs ont fait des Loix qui sont peu diferentes de celles que l'Ecriture

nous propose.

2

n

ŀ

-

ŀ

S

e

F

t

.

e

r

L'Histoire même nous convainc que les hommes ont connu qu'ils étoient faits pour l'éternité, que n'étant pas nez pour la Terre, ils ne devoient agir que pour le Ciel. Les Ames nobles n'ont eu égard qu'au jugement de la posterité. Les grands Hommes ont méprisé ce qui n'étoit que passager. Il est vrai que pour cela ils n'ont pas été exemts d'erreur, parcequ'ils n'ont fait consister cette éternité, que la nature nous fait désirer, que dans des statuës de marbre & de bronze que le tems ruine, ou dans la memoire des hommes qui sont mortels comme eux. Mais enfin en voiant dans l'Histoire, comme tous les hommes pensent à s'immortaliser, on a sujet de faire cette reflexion, que si nous suivions la pente naturelle de nôtre cœur, nous ne travaillerons que pour l'éternité.

Il est impossible qu'en lisant l'Histoire on ignore ce que devroient être les hommes, que le vice est contre la nature, & qu'elle en donne de l'horreur; que vivre vertueu-sement, c'est vivre conformément à la raison. Que naturellement on estime ce qui est bien fait. Aprés quoi en remarquant ce que font les hommes, il est facile de se convaincre de leur corruption. On voit clairement qu'ils ne sont pas ce qu'ils devroient être. Leur vanité est sensible. Ils se laissent tromper; ils estiment ce qui est digne de mépris : Ils courent aprés des phantômes, aprés des

honneurs chimeriques, des plaisirs imaginaires. On voit que c'est l'ambition, la vanité qui les remuent. Ce n'est jamais l'amour de la vertu qui les détermine. Ils connoissent le bien, mais ils ne font jamais le bien pour le bien. Quand on considere de prés dans une Histoire quelque grande intrigue qui ait eu de grands évenemens, ce n'est pour l'ordinaire que quelque vanité ou malignité qui en a été le ressort. Ainsi on voit que le cœur de l'homme est entiérement gâté, ce qu'il est important de remarquer. Ce qu'on voit faire aux autres, on le fait soi-même, mais l'amour propre se déguise, & nous nous cachons à nous mêmes ce que nous sommes ; c'est pourquoi, comme on l'a déja dit, on se voit mieux dans une Histoire. Qu'on y prenne bien garde, tous les défauts que l'Historien fait apercevoir dans ceux dont il parle, son autant de reproches pour nous. Nous sommes coupables de mêmes défauts.

L'Histoire nous fait voir en même-tems que les hommes ne se peuvent point guerr eux-mêmes. Tous ces Heros des Grees à des Romains ont eu d'êtranges foibles à des vices honteux. C'est par l'Histoire que nous aprenons qu'il n'y a que ceux que la grace de Jesus-Christ a gueri qui aïent possedé une veritable sagesse, qui aïent agi pardes principes vraiment raisonnables, qui aïent et l'ame élevée, qui aïent méprisé ce qui est me prisable à estimé ce qui est feul digne de l'étrime des hommes : qui n'aïent agi que pour

l'Eternité.

En un mot l'Histoire nous découvre qu' n'y a rien de plus raisonnable que les conseils de l'Evangile. On voit par des exemples su K

meltes que la vertu consiste principalement à fuit les ocasions du vice; qu'être chaste, ce n'est pas seulement se tenir serme sans tomber dans les ordures, mais que c'est aimer cette vertu jusques à avoir en horreur tout ce qui la pourroit blesser; que ceux qui n'ont point su le danger, y sont perus. On trouve à chaque page, quelque Histoire qu'on lise, des preuves évidentes qu'il n'y a rien de plus grand, de plus sage, que ce que l'Evangile

conseille & ordonne.

Aminte dit qu'on seroit heureux si ceux qui écrivent l'Histoire animez de l'esprit de Jesus-Christ, réfléchissoient avec pieté sur ce qu'ils raportent, & prenoient ocasion d'inspirer des Maximes Chrétiennes, afin que la lecture de leurs Ouvrages fût utile pour l'Eternité: mais ils en sont bien éloignez. Ils ne sondent point l'équité ou l'injustice des faits qu'ils racontent : ce qui est d'une pernicieuse consequence pour la plûpart des Hommes', qui croient faire avec justice ce qui s'est fait quelquefois. Les exemples peuvent beaucoup sur nôtre esprit. C'est pourquoi il est tres-dangereux de voir de méchantes actions, si par une reflezion judicieuse nous n'en concevons de l'horreur. Un Maître sage doit supléer au défaut de l'Historien qu'il fait lire à ses Disciples. Il acompagne ses leçons de quelque instruction utile. Il leur fait voir par le bon côté ce que l'Auteur propose. Il leur donne de l'amour pour la vertu, de l'aversion pour la lâcheté & pour le mal. Il leur fait apercevoir les précipices où sont emportez tôt ou tard ceux qui lâchent la bride à leurs passions. Un jeune Homme est un aveugle qui ne voit nen, qui sent en lui une passion violente pour

le plaisir, & qui court aprés tout ce qui lui paroît agréable, sans voir si ce qui lui paroît n'est point sur le bord d'un précipice, dont il est dangereux d'aprocher. Comme il ignore la suite & les éfets des passions, il n'y refiste point, il s'y abandonne. Il se met en colere facilement, il irrite sans consideration ceux qui s'oposent à ses inclinations. Il ne craint point les maux qui peuvent un jour le surprendre, parcequ'il ne les prévoit point, & que l'experience ne lui a point encore fait connoître que la vie est sujete à une infinité d'accidens fâcheux. Heureux celui qui devient sage aux dépens d'autrui. On acquiert cette sageste sans aucune experience perilleuse en re. fléchissant sur l'Histoire, ou en écoutant les réflexions d'un habile Maître.

C'est un bonheur rare que d'avoir des Maîtres dont les leçons soient si utiles, dit Eugene, je ne l'espere point, c'est pourquoi je vous prie de me marquer les Historiens qui previennent leurs Lecteurs, & sont eux mêmes les reslexions necessaires sur ce qu'ils rapor-

tent.

Ils font rares, dit Theodose. Les resexions que fait Cesar dans ses Commentaires peuvent servir à un Capitaine. Tacite n'avance rien sans dire ce qu'il croit qu'il en faut penser. Il est merveilleux pour faire un Politique; mais ce n'est pas ce que nous cherchons. Nous souhaiterions qu'un Auteur sit apercevoir les choses qu'il raporte par un endroit qui inspirât les pensées qu'un Chrêtien devroit avoir en le lisant. Monsieur Bossuët Evêque de Meaux a fait dans son discours sur l'Histoire universelle des restexions propres à donner une haute idée

de la Religion Chrêtienne. Celui qui a fait des discours sur les Figures de la Bible joint à chaque discours une Reslexion Chrêtienne tirée des Peres, qui pourroit servir de modelle. Les Sages du monde ne s'acommoderoient pas de ces reslexions. Tous n'ont pas la vûe que nous avons de régler les Etudes par raport à l'Eternité, de former un Chrêtien, & de faire que l'Etude lui serve à se persectionner dans la vertu. Ordinairement on n'étudie que pour contenter sa curiosité, ou pour s'élever aux honneurs, ainsi les Hommes étant tournez d'un autre côté ils ont d'autres vûes.

N'oublions pas, dit Theodose, que parmi les Historiens on doit choisir ceux qui nous font des peintures naturelles de ceux de qui ils parlent. Les Historiens modernes alterent la verité. Ils tâchent de rendre semblable ce qui s'est fait autrefois, à ce qui se fait aujourd'hui par un esprit de flaterie, ou crainte de choquer ceux qui se verroient condamnez dans une peinture naive de l'antiquité. Nous avons vû combien il est important de connoître les hommes, & pour cela de les voir comme ils sont. C'est par là qu'on se connoît soi-même; car chaque homme ne fait pas une espece particulière. En voiant donc ce que sont les hommes, on se voit. Pour cela il faut remarquer en chaque siécle, en chaque Païs ce qu'ils ont été, distinguant judicieusement ce qui vient des coûtumes particulières, d'avec ce qui vient de la nature. Le petit peuple s'étonne quand il voit un homme qui n'est pas vêtu comme lui. Tout le monde est peuple en ce point. Car qui est ce qui n'est pas surpris quand il lit l'Histoire des peuples qui

ont d'autres manières que les nôtres ? Cette prévention est ridicule. Pour s'en défaire, il faut lire les Auteurs qui nous representent les mœurs de chaque peuple, tels qu'ils ont été; qui ne les tournent point à nos manières, comme font les faiseurs de Romans, où l'on ne peut jamais prendre de justes idées de l'homme Nous sommes obligez à Monsieur Fleuri de la peinture qu'il nous fait des mœurs des Ifraëlites, tels qu'ils étoient. Il ne les habille point à nôtre mode. On voit comme la nature les faisoit agir. Nos manières aujourd'hui ne sont point si simples & si naturelles, & par consequent si raisonnables. Il faut étudier en toutes choses la nature. C'est pour cela que je croi que la lecture d'Homere n'est pas inutile; parcequ'il nous fait une peinture des Hommes des premiers tems; où l'on étoit plus naturel. L'opinion qu'on avoit pour lors d'une vertu heroique, est bien éloignée de nos idées. On s'imagine, par exemple, que pour être honnête homme il faut sçavoir se faire fervir ; les anciens Heros faisoient eux mêmes ce qui leur étoit necessaire. Ils metoient la grandeur dans l'adresse & dans la force.En considerant les diférentes manières dont on a vêcu en diferens tems, on peut juger quelles sont les plus raisonnables. Sans doute que ce sont celles qui semblent plus conformes à la raison. Il faut donc choisir avec soin les Histoires qui nous découvrent mieux le naturel de ceux dont ils font l'Histoire.

IV. ENTRE

莱莱莱莱莱莱莱莱莱莱莱莱莱莱

IV. ENTRETIEN.



E v x qui ont étudié toute leur vie, & sont devenus veritablement sçavans reconnoissent que quelque soin qu'ils aïent eu d'étu-

dier les Langues, ils auroient du l'avoir fait avec plus d'aplication. Elles font necessaires dans la jeunesse, on a de la facilité à les aprendre; & alors on n'est guere capable d'autrè chose. C'est donc à l'étude des Langues qu'il faut apliquer les jeunes gens, leur faifant étudier celles, dont ils peuvent avoir besoin un jour ; au moins autant qu'il est necessaire pour se servir des Livres. Une connoissance imparfaite des Langues fait faire des fautes quand on veut faire le Docteur; mais il y a bien de la diference entre s'ériger en Auteur, & vouloir seulement se metre en état de profiter des remarques des sçavans, qui suposant toujours qu'on a quelque teinture des Langues; sans quoi on est ainsi privé de la lecture de leurs livres. C'est pour cela qu'Aminte & Theodose porterent Eugene à ne se pas contenter d'entendre le Latin. Ils lui donnerent des ouvertures pour étudier le Grec & les autres Langues sçavantes. Ce fut le sujet de ce quatriéme Entretien dont l'ocasion ne se presenta que plusieurs jours aprés le precedent; il n'y avoit pas moien d'arracher Theodose de la compagnie de Synese.

Il me semble, disoit Theodose en parlant de ce saint Vieillard, qu'aprés avoir couru

tout le Monde je n'ai vû qu'un seul Homme. c'est-à-dire, qui fût ce que la raison dit que nous devrions être. Etant faits pour quelque chose de grand, puisque nous sommes faits pour Dieu, nous ne devrions ocuper nôtre esprit de rien moindre que Dieu. La prémière verité devroit être l'objet de toutes nos pensées, & le fouverain bien celui des mouvemens de nôtre cœur. Mais qui est-ce qui foit fait aujourd'hui de la sorte? qui ait toùjours Dieu present. A peine dans les Temples pensons - nous à lui. Tout le monde étoit un temple à Synese. Par tout on le voioit dans un profond respect envers la divine Majesté. Aussi cette aplication à ne perdre jamais Dieu de vûë, lui qui est la lumière interieure de la raison, faisoit qu'il n'y avoit rien de si raisonnable que ses entretiens. Ce qu'il avançoit étoit apuié sur des maximes pures, telles qu'une raison dégagée du trouble des passions les aperçoit. Il parloit peu, & il ne le faisoit qu'aprés avoir vû ce qu'il falloit dire, ainsi ses expressions étoient nettes. Il apliquoit avec tant de choix ses paroles aux choses, qu'il les representoit avec une naiveté admirable. La crainte des Hommes ou le désir de leur plaire n'étoient pas capables de le porter au moindre déguisement ; c'est pourquoi on ne trouvoit jamais de contradiction dans ses discours. Il étoit constant dans ses maximes. La verité étoit l'unique régle de ses jugemens & de ses paroles. Son ame étoit réglée toûjours au dessous de Dieu, à qui il étoit parfaitement soûmis; au dessus des corps dont il étoit détaché; & entre les Creatures spirituelles, sans s'élever au dessus d'el-

les. Aucune passion ne lui eût fait quiter cette situation. Dans tous ses jugemens l'eternel, l'insini, l'immuable l'emportoit au dessus de ce qui est sini & passager. Il parloit des richesses & des autres biens sensibles, d'une manière qui faisoit bien voir qu'il étoit au dessus de tout ce qui n'est que materiel. On lui auroit fait une extrême peine si on lui eût donné quelque marque qu'on se meroit au dessous de lui, mais aussi il étoit incapable d'une basse complaisance, qui l'abaissat au dessous de ce que nous devons être.

C'est là être Homme, disoit Theodose : il n'y a presque plus de vestiges d'humanité parmi les Hommes, la raison est éteinte en eux. Ils n'ont plus de sentimens de Religion; au moins ils parlent comme s'il n'y avoit point de Dieu : que la Religion fût une chimere ; qu'il fût indiferent de mépriser ce qui est estimable, de parler des bagatelles avec estime; de les relever, & de rabaisser ce qui est veritablement grand, qu'il fût permis de confondre l'innocence avec le crime : de flater les uns & médire des autres, par le seul mouvement d'une afection déreglée, qui leur fait hair les innocens & aimer les coupables. Comme si la raison n'étoit plus nôtre régle : qu'on ne fût plus obligé de la consulter ; qu'il n'y eût point d'autre loi que nôtre volonté & nôtre pouvoir; & que tout ce qui se peut faire ou dire impunément fût permis. Vous voiez au travers des discours des Hommes un esprit que la raison ne conduit plus, une volonté détournée de sa fin, qui ne craint point Dieu, qui ne l'aime point, qui n'a de l'afection que pour

ce qui est perissable. La felicité éternelle est un bien imaginaire à leur égard : les biens reels & solides sont ceux qui passent en un moment. Ils se sont tellement retressi l'esprit en ne pensant qu'aux Creatures qui sont toutes bornées, qu'ils ne sont plus capables d'envisager ce qui est grand. Ils n'aperçoivent l'Eternité que comme on fait les choses éloignées, & envelopées de nuages obscurs. Ils ne sçavent ce que c'est que de raisonner sur des principes assurez : ils s'abandonnent à leurs passions, qui changeant selon les diferens objets, qui se presenent à eux. Ils ne sont plus à la fin d'une converfation ce qu'ils étoient à l'entrée. Ils ne craignent point de blesser la verité. Ils ne scavent ce que c'est que de peser ce qu'ils doivent dire. Des paroles flateuses ou malignes fortent de leur bouche, selon qu'ils veulent plaire ou choquer, & cette vûë seule les détermine. S'ils veulent plaire, leur aplication est d'entasser toutes les louanges imaginables, sans examiner si elles sont proportionnées au merite. Si la conversation se tourne par hazard du côté de la médifance, car fouvent ils parlent sans sçavoir bien ce qui les oblige de parler, alors ils n'ont point d'autre fin que d'encherir par dessus les médisances les plus noires; & ils calomnient avec la même facilité que si c'étoit une chose indiferente de dire du bien ou du mal de son prochain. Voilà comme tout le monde est fait, c'est pourquoi, disoit Theodose, trouvant dans Synése ce qui n'est plus ailleurs que dans les Livres & en idée je ne pouvois me separer de lui, je l'étudiois & je tâchois de l'aprendre.

Eugene souhaitoit ardemment que Theodose & Aminte reprissent leurs conversations sur les Etudes, l'ocasion s'en presenta de

cette manière.

Theodose aïant dit un jour en presence de ce saint Vieillard, qu'il n'y avoit point de lecture qui ne pût porter à Dieu; comment, repartit-il, le pourroient faire les Poësies & toutes ces pieces Galantes qui font toute la lecture de la jeunesse ? La matiere en est mauvaise. Ce sont des peintures de choses ou qu'on devroit ignorer, ou qu'on devroit avoir en horreur. La maniere sensible, & le tour aisé de ces pieces, engagent & seduifent. C'est toujours conformément aux inclinations corrompues qu'on y parle : le vice y est flaté & déguisé, la vertu y est souvent tournée en ridicule. On prend dans ces sortes de lectures un esprit de dissipation, qui ne se peut plus apliquer à rien de serieux, ni qui soit solide. On devient indiferent pour la Religion, car comme toutes ses maximes sont contraires à la concupiscence, & parconsequent desagreables, facheuses à ceux qui aiment le Monde, les Livres dont je parle perdroient leur grace s'ils choquoient la concupiscence, parlant d'une maniere conforme aux maximes austeres du Christianisme. Je me trouvai un jour avec un jeune homme qui paroissoit à son habit avoir embrassé l'état Ecclesiastique. Il avoit avec lui des Livres; il y en avoit de pieté. Quelqu'un de la compagnie plus curieux que moi, s'avisa de les ouvrir, j'en vis dont le seul Titre me fit peur sur des choses que la pudeur ne permet pas même de nommer. Il y en avoit un qui étoit honnête, disoit-on, & qu'on estimoit beau-

coup pour la maniere dont il étoit écrit. J'en lûs quelques pages, si je m'en souviens, l'Auteur est un certain saint Evremont. Ce livre est tout propre à faire oublier Dieu, à sormer un honnête Païen, c'est-à-dire, qui mer sa felicité en soi-même, ou qui ne la cherche que dans les plaisirs sensibles. Si ce qu'on dit est vrai, que ceux que nous frequentons sont connoître ce que nous sommes, je ne crois que ceux qui lisent ces sortes de livres aïent beaucoup de Religion, que la Foi soit vivre dans leur cœur: qu'ils aïent de l'amour

pour Dieu.

Ce que vous dites, Synése, reprit Theodose, n'est que trop vrai ; & ceux qui ont de l'autorité sur la jeunesse ne peuvent punir trop severement ces sortes de lectures. Quand elles se pourroient faire un jour avec prosit, elles ne se font jamais sans perte les premiéres années lorsqu'on est capable d'y prendre plaisir, mais qu'on ne peut point connoître le venin de ce plaisir. Les jeunes gens se portent de ce côté-là. & c'est la cause de leurs desordres : au moins c'est ce qui fait que le reste de leur vie ils ne sont capables de rien. La raison en est évidente. Nous ne fommes fages & raifonnables qu'en écoutant les avis de ces veritez que Dieu a gravées dans nôtre cœur pour être la régle de nos actions & de nos paroles. Ces veritez spirituelles ne sont aperçûës que de ceux qui ont les yeux de l'esprit ouverts. Elles sont au dedans de nous ; ceux donc qui se répandent au déhors & qui ne pensent qu'aux choses sensibles ne les voient point. Les Poëtes entretiennent ce mal. Ils ne prennent pour sujet de leurs Vers que des choses sensibles, ils ne cultivent

que leur imagination qu'ils tâchent de rendre vive & délicate, car c'est elle qui fait les bons Poëres. Mais ce n'est pas elle qui juge & raisonne; c'est une faculté ou pouvoir que l'ame a de se representer dans la substance du cerveau les images des choses sensibles ; ainsi ceux qui ne font usage que de cette seule faculté sont toûjours hots d'eux-mêmes ; & ne voient point ce qui est dans leur ame. Outre cela l'imagination n'est pas toûjours reglée, ni ces images qu'elle presente à l'esprit toûjours fidelles ; car selon que les esprits animaux font échauffez, qu'ils font abon. dans, ou en petite quantité, & selon les autres dispositions qui suivent le temperament, ces images sont ou plus petites, ou plus grandes qu'elles ne doivent être. Aussi ceux-là ne sont sujets à aucune régle constante, qui suivent leur imagination. Une vie pleine de desordre & des discours mal sensez en representent les égaremens. Ce qui se dit de la Poësie s'entend de l'Eloquence, lorsqu'elle n'est apliquée qu'à ce qu'on apelle galanterie.

e

Cependant, dit Aminte, il faut reconnoître que la lecture des Poëtes est utile. Tous leurs Vers ne sont pas également dangereux. En passant certains endroits, on peut s'arrêter aux autres sans danger. On pourroit même en tirer de l'utilité en y remarquant la corruption de l'homme, comme le fait un de nos amis dans les reslexions qu'il a fait sur l'Art Poëtique; c'est-à-dire sur les régles du Poëme Epique, comme est l'Eneïde de Virgile, & sur les régles de la Comedie & de la Tragedie. La lecture de ces sortes d'Ouvrages est agreable lorsque les régles y sont

observées. Nôtre ami explique ces régles, & cherchant la cause de ce plaisit qu'elle cause, il trouve qu'il ne vient que de la corruption & de la vanité de nôtre esprit. Il seroit bon avant que de lire les Poëtes d'avoir vû ces restexions.

Theodose prit la parole & parla fort de l'utilité de l'Eloquence. Il dit qu'il falloit confiderer que peu de personnes sont capables d'aprendre par eux-mêmes ce que la verité nous dit dans l'interieur de l'ame. Que le Peuple étoit henreux quand il avoit des Sages qui pensoient fagement pour lui, mais que quelques judicieuses que fussent les reflexions des Sages. elles lui étoient inutiles, si elles n'étoient rendus sensibles par la parole. Une sagesse muertene sert de rien. L'Eloquence est donc necessaire, puisque c'est par son moien que ceux qui ont des penfées & des sentimens raisonnables, forment dans l'esprit de ceux qui les écoutent les mêmes pensées, & inspirent les mêmes sentimens. Ce n'est pas un art méprisable de sçavoir s'exprimer avec tant de clarté & de netteté, que ceux à qui on parle semblent voirdevant leurs yeux une peinture sensible ce qu'on leur dit, & qu'ils ne voient que ce qu'ils doivent voir, sans en être detournez par la vûëde choses inutiles, qui éfaceroient les principaux traits de cette peinture. Il n'y a point de verité obscure qu'un homme veritablement éloquent n'éclaircisse, dévelopant avec ordre tous ses replis, metant chacune de ses parties dans son jour, & les faisant paroître sous tant de faces diferentes qu'ilest impossible que cette verité ne soit aperçue. Il frape l'esprit si vivement & le tourne de son côté si entiérement, qu'il obli-

ge de voir ce qu'il lui propose. Il l'y engage par le plaisir qu'il lui donne, & par le soin qu'il prend de lui épargner toutes les peines que lui pourroit causer l'obscurité de ce

qu'il expose.

Si le commun des hommes est peu capable de concevoir les veritez éloignées des sens, à moins que l'éloquence ne les aproche & ne les mette à sa portée, le nombre de ceux qui envisagent les choses comme il faut, qui s'en forment des idées raisonnables, & qui concoivent des sentimens justes pour elles, est encore plus petit. Or par le secours de l'Eloquence un homme sage suplée à ce défaut. Il peut faire paroître les choses qu'il propose digne d'estime, ou méprisables, selon qu'elles le meritent, & inspirer pour elles les sentimens qu'on en doit avoir, en choisissant dans l'usage de la langue dans laquelle il parle, les mots & les tours qui réveillent les idées & les mouvemens qu'il veut donner. Il represente les choses telles qu'elles doivent paroitre. Ainsi il fait que le Peuple en juge raifonnablement.

Ceux qui cultivent les belles Letres doivent regarder comme la fin de leur Etude la clarté dans le discours, & cet art d'acommoder ses paroles aux choses selon l'idée & le sentiment qu'on en veut donner. Je ne borne pas l'Eloquence à ces discours étudiez qui se font en public; je l'étends par toute la vie, dans les Entretiens où il est besoin de donner conseil, d'instruire, de traiter une afaire, dans les Sciences abstraites, aussibien que dans celles qui entrent dans le commerce de la vie. L'Art de parler est d'usage par tout. Mais je vous prie de prende garde.

\$30 IV. ENTRETIEN.

en quoi je fais consister l'Eloquence; car bien loin d'estimer ces faux brillans qui aquiérent parmi le peuple la reputation d'homme disert, je les regarde comme un désaut. Toutes ces afectations, ces grands mots, ces cadences trop étudiées ne valent rien, parcequ'ils empêchent l'estet de l'Eloquence, qui est de faire apercevoir les choses dont on parle. Elles ocupent si fort l'esprit des Auditeurs, qu'elles le détournent & l'empêchent de considerer les choses; aussi tant s'en faut qu'elles ornent un discours, au contraire elles le

gâtent.

Celui-là est éloquent qui enchante ses Auditeurs, de sorte qu'ils ne s'aperçoivent pas pour ainsi dire, qu'ils écoutent des paroles mais qu'ils s'imaginent voir ce qu'il leur dit tant l'image qui se forme dans leur esprit est vive. Il n'y a point de plus riche talent que celui-là & d'une plus grande utilité dans les principaux emplois de la Republique; pour veu que celui qui le possed soit sage, c'est-dire, qu'il juge fainement des choses, & qu'il ne donne entrée dans son cœur qu'à des mouvemens justes. Les Orateurs dont l'esprit & le cœur sont corrompus empoisonnent le peuple & le remplissent d'opinions fausses de passions déréglées.

Quant à la Poësse, dit Theodose, outre qu'elle est d'usage en plusieurs ocasions, pour chanter les louanges de Dieu & celles des grands Hommes; que par sa cadence elle sait entrer agréablement la verité dans l'esprit, & que cet enchaînement de paroles qui composent les Vers, sert à faire retenir les bonnes choses qu'ils expriment; outre cela, dis-je; les Poëtes s'apliquant à faire des peintures

fensibles de ce qu'ils racontent, à rendre leur discours expressif & animé, ils sont plus propres pour les premiers exercices qu'on fait

pour aquerir l'Eloquence.

Eugene en interrompant Theodose, l'Eloquence, dit-il, est quelque chose de trop relevé pour moi, je suis obligé de begaïer avec les enfans, & de commencer comme eux par ses premiers élemens. N'avez-vous point quelque méthode qui abrege ce travail, & tempere

l'amertume de cet Etude ?

Pour aprendre une Langue étrangere facilement, dit Theodose, il faut emploier les moiens naturels, c'est-à-dire, ceux par lesquels les enfans aprenent la Langue de leurs parens, ce qui se fait de la sorte. En mêmetems que certains objets se presentent à leurs yeux, comme le pain, le lait, un chien, l'eau, le feu, & les autres choses qui sont ordinaires, ils en entendent prononcer le nom par leurs parens. L'idée de ces objets se lie ainsi avec celles de leurs noms ; de sorte que toutes les fois que ces objets se presentent, l'idée de leur nom les acompagne; & comme l'homme se porte par sa nature à imiter, & à faire ce qu'il voit faire, un enfant à l'ocasion de ces objets prononce les noms qu'il a entendu plusieurs fois, & parle comme son pere & sa mere ; ainsi si ceux qui aprochent de lui ont un langage pur, il parle tresparement.

Les Langues étrangeres s'aprennent de la même manière, lorsque l'on converse avec ceux qui les parlent, & cela se fait plus faci-lement par l'usage que par l'Etude qui est pénible & désagreable. En traitant une afaite, ou en se divertissant avec les Hommes.

on s'acoûtume sans travail à parler leur Langue. C'est pour cela que plusieurs des-apronvent cette voie longue & ennuieuse, par laquelle on fait marcher les enfans une douzaine d'années pour sçavoir le Latin, ils désireroient qu'il y cût des lieux où l'on rendît la Langue Latine comme populaire & naturelle, Montaigne avoit été élevé de la sorte: son pere lui donna des Maîtres & des Serviteurs qui ne lui parloient que Latin tres-purement. Ce desir est raifonnable, mais ce que l'on fouhaite est dificile, Montaigne avouë que son pere fut enfin obligé après quelques années de l'envoier dans les Ecoles publiques. Tous ces beaux projets d'Academie où l'on ne parle que Latin ont eu peu de succez. Il est impossible de trouver des personnes utiles aux jeunes gens qui sçachent assez de Latin ; ainsi on ne peut leur ôter tout commerce avec les François, ce qui seroit necessaire; car autrement les Enfans confondent les deux Langues qu'ils aprennent en même-tems, ou plûtôt ils n'en aprennent aucune qu'imparfaitement.

Neanmoins cela n'empêche pas que l'usage ne doive être grand Maître dans l'Etude des Langues, avec cette seule diserence entre la manière dont on aprend la Langue d'un. Païs où l'on se trouve, & celle dont on étudie une Langue morte, qu'en s'instruisant d'une Langue vivante, les idées des objets que l'on voit se lient immediatement avec des idees des noms qu'on entend apliquer à ces objets, au lieu qu'en étudiant une Langue dans un cabinet, l'idée du nom de la Langue étrangère se lie par l'usage avec celle du nom de la Langue que l'on sçait;

& voilà comment cette liaison se fait par l'insage. Un Maître acommode à nos mots François les mots Latins, qui signifient la mêmechose, ou bien on a une. Traduction Françoise d'un Auteur Latin, disposée d'une tellemanière que le Latin réponde au François. En conserant souvent ces deux Langues, ensin aprés un long exercice la Langue Latinese lie avec la Françoise, & par cet usage on l'aprend.

Quoi! dit Eugene, vous ne me parlez point de ces Grammaires qui m'ont fait tant de peine, & qui rebutent tous les jeunes

Gens.

Il est incontestable, repartit Theodose, qu'absolument parlant, on pourroit s'en pasfer , & aprendre parfaitement une Langue par le seul usage, soit en écoutant un Maître, ou en se servant de Traduction. Les Grammaires ne sont composées que de certaines reflexions generales que l'on a fait sur une Langue. On a reconnu dans l'usage que les noms se terminent de telle & telle maniére, qu'ils ont certaines inflexions, selon lesquelles ils ont des significations diferentes. Les premiers qui ont écrit sur les Langues aiant fait des remarques de ces choses, ont donné des régles generales qui sont utiles en ce qu'on aquiert avec facilité & en peu de tems les connoissances qu'un long & penible usage auroit donné; ainsi les Grammaires sont utiles, & je ne pretendois pas, Eugene, vous éxemter de ce travail, qui n'est pas si grand que vous le pensez, quand on l'entreprend comme il faut. Les Grammaires sont difficiles, parcequ'on ne sçait pas ce que c'est. Pour en trouver la clef il faut

d'abord se former une notion de toutes les Grammaires en general ; c'est-à-dire, éxaminer quels sont les fondemens de l'Art de parler , ce qui a été fait dans un Livre qui explique cet Art. En peu d'heures vous y aprendrez la Grammaire generale de toutes les Langues. Les enfans ne sont pas capables de cet éxamen , mais ceux qui les enseignent le doivent faire , pour leur rendre raison des régles de la Grammaire qu'ils leur aprennent , à proportion qu'ils en sont

capables.

Les Grammaires qu'on met entre les mains des Enfans doivent être dans la Langue qui leur est connuë, c'est-à-dire, en François pour les Colleges de France : car enfin c'est entreprendre de chasser les tenebres par les tenebres, que de se servir de Grammaires Latines pour leur faire aprendre le Latin. Un Allemand qui ne sçauroit point le François, & avec qui je ne pourrois avoir de commerce que par des fignes, pournoit-il m'instruire de sa Langue ? Peutêtre qu'en conversant long-tems avec lui je dévinerois ce qu'il me voudroit dire, mais enfin si je ne prenois plaisir à perdre mon tems, je lui prefererois ceux qui pourroient m'instruire plus facilement en se servant de la Langue Françoise que je connois pour m'aprendre l'Allemand que je ne fçai pas,

Je crois même qu'on devroit commencer les premiéres Etudes des enfans par leur enfeigner une Grammaire Françoise, qui sût courte. La Grammaire de leur Langue ne leur donnant aucune peine les disposeroit à une Etude plus obscure & plus pénible. Je

fouhaiterois outre cela que dans toutes les. Grammaires, foit Françoises, soit Latines, l'on ne comprît d'abord que ce qui est de plus general. Qu'elles eussent deux parties, & qu'on rejetât dans la seconde tout ce qui est moins ordinaire; car par ce moien on faciliteroit l'Etude de la Grammaire. Il est bon que les régles les plus importantes soient en Vers, qui soient clairs & simples comme de la prose. Les rimes servent à se ressouvenir plus éxactement de ces régles, & empêchent

qu'on ne les confonde.

Aprés qu'on auroit donné aux Enfans les premiers élemens de la Grammaire dans la Langue qu'il leur est connue, on pourroit mettre en Latin la seconde partie, de la Grammaire, suposant qu'ils entendent déja: un peu le Latin. C'est pour cette raison qu'on peut mettre en Latin cette partie de la Grammaire Latine, qui traite l'Art Poëtique, & que ce n'est pas une necessité que. les Grammaires Grecques soint Françoises, puisque lorsqu'on commence l'Etude du Grecon n'ignore pas le Latin. On a d'excellentes Grammaires. Despautere est tres-beau & tres-bon pour ceux qui ont déja quelque connoissance de la Langue Latine. Ainsi on pourroit en prendre une partie. Tout ce qu'a fait Vossius sur cette matière est excellent. Lancelot a ramassé dans. les Méthodes Latine & Grecque, tout ce qu'il y a de bon dans les Grammairiens qui ont écrit avant lui.

Il faut joindre à la Grammaire l'usage. On peut d'abord faire aprendre aux Enfans les termes Latins des choses ordinaires, ce qui ac demaude point de Grammaire. Il faudroit

l'eur donner de Livres, dont les premières pages ne fusient qu'une suite de mots Latins. comme ils sont rangez dans le Janua Lingua. rum. & que dans les suivantes à proportion qu'ils commenceroient à étudier la Grammaire ; les dificultez s'y trouvaffent selon qu'elle les explique, pour leur faire apliquer les régles qu'ils aprennent. Il seroit avantageux pour cela que des Personnes judicienses préparassent des discours Latins où les difficultez se rencontrassent de suite, où il n'y eût aucune expression figurée, ni allusion à des choses que les jeunes gens ne connoissent point encore. Le premier devoir des Disciples seroit de mettre par écrit la signification des mots Latins, & de rendre raison de leur ordre, c'est-à-dire, d'apliquer leurs régles, Par ce moien on joindroit des les premiers jours l'usage avec la Grammaire. Et pour leur faciliter encore cette premiére Etude, il seroit bon qu'ils trouvassent les mots Latins expliquez dans une Version Françoise qui seroit à côté des seules premieres pages Latines; car il faut qu'ils s'acoûtument à chercher dans les Dictionnaires la fignification des termes qu'ils rencontrent.

Les Dictionnaires qu'on donne aux Enfans ne doivent être que de petits Vocabulaires pour les premiers Auteurs, qu'on leur fait voir. Aprés quelques jours ils doivent commencer par le secours de ces Vocabulaires de rendre en François leur Auteur Latin, & ensuite à traduire en Latin quelques manières de parler Françoises qu'un Maître doit choisir, afin qu'ils puissent trouver dans leurs Auteurs Latins des expressions qui y convien-

nent. Car il ne me femble pas raisonnable qu'on oblige un enfant de dire en Lazin ce qu'il ne peut sçavoir. On ne devine pas les Langues, mais quand on a remarqué une certaine expression, on l'aplique dans

l'ocasion.

Après ces premiers exercices il faut conunuer de leur faire lire les Auteurs Latins, qui ont parlé purement, avec cet ordre, qu'on ne leur propose d'abord que ceux dont le discours est sans figures; car les figures étant des manières de parler éloignées de celles qui sont ordinaires, elles n'expriment pas les choses naturellement ; ce qu'un enfant ne distinguant pas, if ne peut aprendre quelle est l'idée naturelle des termes, dont celui qui écrit a renversé l'usage. Outre cela les tours figurez sont embarrasfans : c'est pourquoi les livres latins où les figures fort frequentes, doivent être acompagnez dans les lieux dificiles de quelques éclaircissemens, c'est - à - dire, d'expressions simples & naturelles de ce que l'Auteur avoit dit avec art, & d'une manière qui n'est pas ordinaire, ce qu'on a fait dans les Auteurs. Latins qui ont été imprimez pour l'usage de Monseigneur le Dauphin.

Ce que vous me dites me fait regretter, dit Eugene, le tems que l'on m'a fait perdre. Quand je me souviens de la manière qu'on m'a enseigné, il me semble qu'on me metoitalors la tête dans un fac , & qu'on mefaisoit marcher à coups de fouets, me chatiant cruellement toutes les fois que n'y voiant point, j'allois de travers. Car en verité je n'y voiois goute, & la même cho-

fe m'arrivoit que si on m'eût éfectivement bouché les yeux. Vous me faites connoître qu'il y a une méthode encore plus aisée que celle-ci qui n'est que pour les enfans, je vous la demande. Vous serez plaisir à plusieurs personnes qui sont dans le même état que moi. Aprés avoir demeuré dans un Collège une dixaine d'années ils ne sont pas plus avancez que s'ils n'avoient point marché.

Par le moien d'une Grammaire bien faite, dit Theodose, on aprend en un mois, comme nous l'avons remarqué, ce qu'on ne découvriroit qu'aprés une Etude de plufieurs années : ainsi, quoique la lecture d'une Grammaire soit des-agreable, il la faut saire, mais à certain âge on n'est pas obligé d'en aprendre les régles par memoire : la connoissance s'en aquiert par le jugement & par l'usage. Aprés qu'on sçait lire une Langue on jette les yeux sur une table, qui en represente la Grammaire d'une manière abregée. Comme sont les Tables qui se trouvent dans la Méthode Grecque de Lancelot. Il sufit d'abord de comprendre grossiérement la diference qui est entre les Noms & les Verbes, & de sçavoir qu'à peu prés les Tems & les Modes se forment de telle & telle manière. Il faut venir à l'usage après les deux ou trois premiers jours qu'on commence d'étudier une Langue, & prendre un de ces Livres, par lesquels nous avons dit que se faifoient les premiers éssais des enfans. Si l'on n'a point de Maître il faut choisir des Auteurs faciles où il y ait une version qui soit interlineaire dans les premières pages, & qui ait outre cela l'explication Grammaticale

avec un Vocabulaire à la fin, où tout les mots foient expliquez. Ces secours tiennent lieu de Maître. On doit relire tant de fois ces premières pages, qu'on sçache & la fignification de tous les mots & les observations de Grammaire que l'on trouve dans les Scholies. Cela ne donne aucune peine; car toutes choses y sont digerées; cependant cette idée grossiere & generale qu'on s'étoit formée de la Grammaire se perfectionne. On en lit une plus étendue que les tables; entreprenant aussi la lecture de quelque Auteur plus dificile, avec le seul secours d'une version qui ne soit pas interlineaire, mais hors du Livre ou à côté. Car ce qui a été utile dans le commencement seroit nuisible, rendant l'esprit paresseux.

Ce que je vous dis, Eugene, regarde toutes les Langues. Cependant je sçai que cela ne vous est necessaire que pour le Gree; car le desordre n'est pas si grand dans les Ecoles publiques, que lorsqu'on en sort, on soit obligé de recommencer les premiers élemens de la Langue Latine. On en sçait assez pour se mettre dans la lecture des bons Auteurs. Si vous n'étes chargé d'un emploi qui vous engage dans quelque autre Etude plus pressée, je vous confeille de joindre l'Etude du Gree avec celle du

Latin.

2

Vous fouvenez-vous, dir Theodose à Aminte, que lorsque nous étudions le Grecensemble, nous écrivions les Noms & les Verbes que nous aprenions chaque jour : que le foir nous les repetions, & que par manière de jeu nous nous interrogions de leur fignification : que nous aprenions cos-

te Langue par racines, que nous reduisions à un petit nombre, faisant venir celles qui se trouvent dans le Tresor d'Etienne, d'autres premiéres racines. Eugene doit faire la même chose. Aminte dit qu'il s'en souvenoit, & que quoiqu'il eût négligé ente Langue, quelque Auteur qu'il prîr, il n'avoit presque jamais besoin de consulter les Dictionnaires, tant cette Etude avoit enraciné dans sa memoire la signification des mon Grees.

Aprés une ou deux années d'Etude du Grec, dit Theodose à Eugene, aprenez un peu d'Hébreu. Toutes ces Etudes que nous vous proposons ne sont pas si embarrassantes que vous les pourriez croire; car, aprés avoir aquis cette premiére idée ge. nerale de l'Histoire, & ces premières connoissances de la Langue Grecque & Latine, ce que vous pouvez faire dans une premiere année, si vous étes studieux, l'Histoire, les Langues, & l'Eloquence ne seront plus des Etudes diferentes. Vous lirez les Historiens dans leur Langue, ainsi vous aprendrez en même-tems les choses qu'ils racontent, & la force & les proprietez de la Langue dans laquelle ils écrivent, & vous remarquerez le tour & la manière dont ils s'expriment; de sorte que vous ferez trois choses à la fois, vous vous instruirez de l'Histoire, vous deviendrez habile dans la Grammaire, & tres-éloquent, ce qu'on apelle sçavoir les belles Letres. Pour l'Hebreu on entretient ce qu'on en sçait, sans faire, pour ainsi dire, de dépense extraordinaire. On est obligé de lire tous les jours l'Ecriture sainte, ce qui se peut faire dans

la Langue originale avec facilité; car on peut se servir de la version de Santes Pagninus revue par Arias Montanus. Cette version est interlineaire & accompagnée de Scholies qui démêlent les dificultez de Gram-

4

Quant aux autres Langues, à moins qu'on n'en veuille faire profession & qu'on ne s'y trouve engagé par un atrait particulier, on par quelque ordre superieur, l'on ne doit pas y penser. On en peut avoir les Grammaires, les feuilleter en peu de tems, afin que dans l'ocafion on puisse avec un Dictionnaire trouver la signification de quelqu'un de leurs termes qui se rencontre par hazard. Il faut entendre & parler exactement le Latin & sa Langue naturelle. Il sufit d'entendre bien le Grec. Pour avoir une parfaite intelligence de quelque Langue que ce soit, il ne faut pas se sier entiérement aux Dictionnaires ni aux Versions. C'est par la conference de plusieurs Passages qu'on connoît la force d'un mot & la proprieté d'une expression. Les difetens lieux où l'on trouve qu'ils ont été emploiez font connoître les sens que les Auteurs leur ont donné. Un habile Homme se fait lui-même son Dictionnaire. Pour cela les Concordances que l'on trouve des bons Auteurs sont d'une grande utilité, car par leur moien on trouve en un moment tous les endroits où se trouve le terme dont on cherche la propre signification. On a pour l'Ecriture sainte, des Concordances Latines, Grecques & Hebraïques. On peut dire que le Tresor Grec & Latin des Etiennes est comme une Concordance generale

pour les Auteurs Grecs & Latins. Vous trouverez les Concordances des Auteurs particuliers dans les Editions qu'on a faites pour

Monseigneur le Dauphin.

Aminre ajoûta à ce qu'on avoit dit de l'utilité de l'éloquence, qu'elle étoit necessaire non seulement pour paroître dans la Chaire ou dans le Barreau, mais pour traiter les Sciences; qu'un Ouvrage de Mathematique, de Philosophie, de Theologie composé par une Personne qui sçait écrire, éclaircissoit l'esprit tout d'une autre manière que ces Livres où l'Eloquence ne répand point sa lumiere. Car enfin on peut dire que l'élocution est dans les Sciences ce que le Soleil est dans le Monde. Sans la lumière de cer Astre aucun objet ne paroît, aussi sans l'élocution, les veritez les plus brillantes demeurent ensevelies dans les tenebres. Je ne parle pas d'une certaine élocution fardée qui ne consiste que dans des jeux de mots, & des tours extraordinaires, qui n'ont point d'autre fin que de surprendre par une fausse aparence. Plusieurs néanmoins aiment cette fausse élocution, ce qui est une marque que leur esprit est petit, car ceux qui sont solides ne se laissent point éblouir par un faux éclat : ils aiment les choses & non les paroles, ils ne regardent que la verité, & ils n'estiment l'Eloquence que pour ses belles manières de la faire connoître, de l'éclaireir, de donner des idées justes des choses, & d'inspirer pour elles des sentimens & des mouvemens raisonnables; ce qui ne dépend pas seulement des paroles, mais de la matière que l'on traite & de la disposition & de la forme qu'on lui

donne. C'est pourquoi quand on recherche ce riche talent de sçavoir metre en ordre & dans un jour lumineux les bonnes choses que l'on veut exposer, je supose qu'on n'est pas du nombre de ces discoureurs de rien, dont l'Eloquence n'est qu'un badinage ; pour dis-je , aquerir l'art de disposer ce qu'on veut dire, de sorte que le Lecteur soit conduit comme par degrez de ce qu'il sçait à ce qu'il ne connoit pas, il faut étudier ceux qui ont excellé dans cet Art. Nous avons d'excellens modeles pour cela dans notre Langue. Nous avons des Traitez de Mathematique, de Phisique & de Morale faits avec cette exactitude. Quand vous lirez ces Livres qui sont tres-propres pour faire l'esprit, vous ferez atention à cet ordre & à cette netteté avec laquelle ils écrivent ; particuliérement à l'art avec lequel ils ramassent les choses & en font le portrait en peu de paroles, n'oubliant aucun trait de ce qu'ils veulent marquer, & retranchant tout ce qui seroit superflu; car on ne conçoit clairement une verité qu'aprés que l'esprit a supléé ce que celui qui l'a proposé a omis, & qu'il a rejeté ce qui est lutile. Un homme qui sçait écrire épargne bien de la peine à ses Lecteurs. Il ne leur laisse rien à faire. Ils n'ont qu'à ouvrir les yeux pour apercevoir la verité, qu'il leur a dévelopée.

Ceux qui écrivent avec négligence peuvent dire de bonnes choses, mais ils les laissent entassées les unes sur les autres dans une si grande confusion qu'on ne peut les débrouiller, ni voir ce qu'elles sont. Il y a cent paroles pour une, qui sont comme de

méchantes herbes qui font que les bonnes ne peuvent croître. L'esprit s'égare dans ces grandes campagnes : il est étourdi par tant de diferentes voix , qu'il ne peut écouter celle qui l'instruit. Encore une fois l'Eloquence consiste principalement dans la disposition de la matière , dans une éxactitude à ne rien ometre qui soit necessaire & à retrancher ce qui est inutile. Le reste est facile, car quand le fonds est bon , quoique celui qui écrit ou parle ne soit pas assez exact dans ses expressions , il y a tofours une certaine Eloquence de choses , qui est

admirable.

Ce n'est pas qu'il faille négliger l'elegance ou le choix des paroles. En étudiant une Langue il faut rechercher avec soin les idées propres de chaque mot. Nous aprenons dans la conversation les propres significations de nos termes François: celles des mots Latins & la pureté de leur Langue, en lisant avec soin les Auteurs qui ont parlé purement, & qu'on sçait avoir emploié les termes dont ils se servent, dans leur signification propre, en quoi Terence a excellé dans la Langue Latine au jugement de toute l'Antiquité. Pour aquerir cette connoissance de la propre fignification des termes d'une Langue, il faut distinguer avec soin les expressions figurées de celles qui font naturelles, & pour ne s'y pas tromper, ne choisir dans les premieres Etudes que les Auteurs qui ont parlé plus simplement, comme Cesar dans ses Commentaires, Ciceron dans ses Epîtres, Virgile dans ses Eglogues, dans ses Georgiques, & Horace dans ses Satires & Epîtres.

Dans les premiers essais que l'on fait faire

aux

aux jeunes gens , l'on ne doit pas permetre qu'ils emploient aucun terme que dans la signification propre & naturelle. Ils doivent reserver à au autre tems ces expressions figurées qui donnent de la grace & de la couleur au discours. Les Peintres exercent leurs Eleves à désfigner avec le craion simplement, & ils ne prennent point eux-mêmes le pinceau que premiérement ils n'aient marqué avec le craion les traits proptes & naturels de ce qu'ils veulent representer. Après cette première Etude, on peut colorer son discours, & l'enrichir avec l'azur, & les autres couleurs precieuses, c'est-à-dire, avec les tropes & les figures qu'on aprend des Orateurs & des Poëtes. On remarque en les lisant comme ils embellissent les choses, & comme aprés avoir arrangé, pour ainsi dire, les os, les avoir liez de nerfs, de muscles, & revécus de chair, enfin ils les couvrent d'une belle peau.

La lecture des Poëtes contribué beaucoup à l'éloquence, elle donne un certain air gai & agreable. On y trouve une grande fecondité de mots, de figures & de Metaphores. Ils ont de grands mouvemens, des descriptions vives, de forte qu'outre le plaisir de la cadence de leurs Vers, qui soulage le travail de la lecture, & le change en divertissement, l'on en peut tirer beaucoup de profit; mais il est bon de les lire avec precaution, ils sont dangereux ou utiles, selon la disposition avec laquelle on les lit. Il y a plusieurs choses à remarquer dans les Poëres pour la conduite de leurs pieces, & pour leur manière, que l'Auteur des reflexions de l'Art Poetique fait apercevoir. Il faut joindre à

la lecture des Poëtes celle des Orateurs, & de tous les Ouvrages de Ciceron, car je n'en excepte aucun. Il n'y a point d'Auteur dans l'Antiquité Païenne, dont l'Etude foit plus utile pour la folidité des penfées, pour les maximes admirables, pour la latinité & la belle manière de metre une verité en fon jour, & de la faire connoître avec tant de varieté & de fecondité, que les esprits les plus distraits soient contrains de l'a-

percevoir.

Je ne veux point, dit Aminte à Eugene, vous acabler par une diversité de lectures; faites choix d'un petit nombre d'Auteurs. Dans le Latin je ne vous marque que Terence, Cefar, Saluste, Ciceron, Virgile & Horace, avec lesquels vous conversiez si familierement, que sans y penser vous preniez tou. tes leurs maniéres. Ne pensez à aucun autre Auteur que vous n'aïez formé vôtre stile, mais prenez garde qu'il ne sufit pas pour cela de ramasser des Phrases de Ciceron & des autres pour les coudre ensemble ; cela ne vaut rien. Il faut faire de toutes vos lectures ce que les abeilles font des diferens sucs qu'elles recueillent sur plusieurs fleurs; elles en composent un miel dont la nature est simple. On doit digerer ce qu'on lit, & en faire comme une liqueur pure.

Pour prendre un stile uniforme, qui ait de la ressemblance avec ces modelles parsais dont nous avons parlé, envisagez-les souvent sans porter vôtre vûë ailleurs. Vous pourrez voir dans la suite les Ouvrages des autres Auteurs anciens & nouveaux, mais que ce soit comme en passant sans vous y arrête. Jetez seulement les yeux sur ceux d'entre

les Poëtes & d'entre les Orateurs, qu'on ne méprife pas, si vous voulez éviter la honte qu'il y a, selon l'imagination des hommes, de les ignorer: & cependant observez les excellentes qualitez qui leur sont propres. Il faut separer le mal d'avec le bien. C'est une excellente qualité d'être concis sans obscurité. Tite-Live est clair & on le peut prendre pour modelle d'un stille clair & coulant. Tacite, renserme en peu de paroles des resservions judicieuses. Imitez cette brieveté autant qu'elle est compatible avec la pureté & la netteté du stile.

e

H

2

-

1-

e

Je ne crois pas être obligé de vous parler de la Rhetorique: vous avez celle de nôtre ami de la dermiere Edition, qui est la quatriéme. Il traite l'Art de Parler d'une maniére utile; Ce n'est pas seulement un amas de preceptes, il raisonne beaucoup, & il ne donne aucune régle qu'il n'en fasse voir le fondement, qu'il ne marque la cause du plaisir qu'on trouve dans un discours où elle est observée. Ainsi ce Livre pourroit contribuer à former l'esprit d'un jeune homme. Et lui donner une entrée facile dans toutes les Langues, pour en sçavoir la Grammaire, les parler & les écrire purement.

Lorsque vous lirez les Ouvrages de Ciceton dont plusieurs sont de Rhetorique, en y cherchant l'Eloquence vous en aprendrez les régles. Si vous étes un jour dans un emploi qui vous oblige de sçavoir cet Art plus parfaitement, vous lirez Quintilien, & ce que Vossius a fait sur cette matière. Vous trourerez dans ce dernier tout ce qu'il y a de doctrine dans les Auteurs. Mais cela n'est utile que pour les Maîtres. Pour réussir la

Gij

speculation ne sufit pas. Il y faut joindre l'exercice avec d'autant plus d'aplication qu'il n'y a point de talent d'un plus grand usage que de sçavoir parler & écrire. Mais n'entreprenez que de petits Ouvrages que vous puissiez polir à loisir & retoucher plusieurs fois. Quand on aprend à écrire, le Maître qui conduit la main fait former mille fois le même trait. Un Maître de Chant fait repeter plusieurs fois la même Note, Aussi en composant une pièce il faut la refaire cent & cent fois, jusques à ce qu'on ait atrapé ce qu'on veut fignifier. Il est bon de faire voir vos compositions à un ami qui juge si vous avez exprimé ce que vous avez voulu dire. Un de nos illustres Academiciens lisoit ses Vers devant ses Domestiques, & retouchoit ce qu'ils n'entendoient pas. C'est à quoi l'on doit travailler d'être entendu de tout le monde.

Pour les exercices de la jeunesse qui se font dans les Ecoles publiques, on devroit choisir tout ce qu'il y a de plus beau dans l'Antiquité pour en composer un petit ouvrage où l'on trouvât des exemples, soit en Prose, soit en Vers, d'Exordes, de Narrations, de Raisonnemens bien poussez, de Passions bien exprimées, de Comparaisons justes, de Descriptions exactes, de Figures animées, d'Allegories riches. Les jeunes Gens aprendroient par memoire ces exemples qu'on leur feroit imiter en leur proposant des sujets conformes, ainsi que les Peintres dans les premières Etudes copient les Ouvrages des excellens Maîtres.

On peut reduire tous les stiles au stile Didactique ou de doctrine, à l'Historique & à

l'Oratoire. Les jeunes Gens ne peuvent guere s'exercer dans le premier, parcequ'il demande trop de sagesse & de doctrine. On pourroit néanmoins les obliger quelque fois d'écrite les preceptes qu'ils auroient apris de la bouche de leur Maître. En fait de doctrine le principal soin est celui de la matière & de sa disposition. Nous avons en nôtre Langue des Traitez de Mathematique, de Phisique, de Morale, de Theologie, qui sont tres-bien écrits, qu'on peut prendre pour de parfaits modelles du stile-Didactique. Pour exercer la Jeunesse dans le stile Historique; qui est d'un tresgrand usage, le Maître fait de vive voix un recit ; il oblige ses Disciples de le coucher par écrit, & d'imiter le stile, & l'Historien qu'il leur a proposé pour mo-

Le stile Oratoire est pour le Barreau ou pour la Predication. Il y a néanmoins plufieurs autres ocasions où l'Eloquence n'est pas inutile, j'entends celle qui sçait dissiper les tenebres dont la verité est couverte. Qui acommode avec un Art admirable les pensées les plus relevées à la capacité du petit Peuple. Qui rend dociles les plus farouches : qui tient dans une aplication admirable à ce qu'elle propose les esprits les plus legers & les plus distraits. Qui instruit les ignorans; qui convainc & persuade les opiniatres, excite les paresseux & échaufe les plus froids. C'est cette Eloquence que je regarde comme le plus beau fruit de l'Etude des belles Letres.

Les jeunes Gens se plaisent davantage à G iij

ce stile, parcequ'il a plus de mouvement, & par consequent plus de raport avec leurs inclinations; ainsi le sujet ordinaire de leurs exercices doit être des harangues. Dans ces compositions il faut les abandonner un penà eux-mêmes, & donner de la liberté à leur feu, crainte de l'étoufer en le resserrant trop. L'à. ge & le jugement feront les retranchemens necessaires. Cependant il leur faut proposer de bons modelles comme Ciceron & Demosthene, & les éloigner tant qu'on le peut des Déclamateurs, où l'on prend une mauvaise Eloquence, qui n'a pour but que de plaire & ne produit aucun fruit. Elle est ridicule lorsqu'on l'emploie devant des Juges qui ne se laissent point surprendre par des Figures de Rhetorique, qui les avertissent de se défier du Déclamateur. Elle est criminelle quand on s'en sert dans les Chaires de nos Eglises, dont elle fait un Théatre. Ceux qu'elle y atire ne cherchent que le plaisir passager qu'elle donne, aprés quoi ils se retirent pleins d'admiration pour l'Orateur & vuides de l'amour de Dieu, qu'on avoit fait semblant de leur vouloir inspirer.

Pour vous en dire davantage, dit Aminte à Eugene, il faudroit sçavoir quelle route vous devez suivre dans le reste de vôtre vie. Voilà par où il faut commencer quelque profession que vous embrassiez. Ces premières Etudes sont le sondement de toutes les Sciences. Nous avons tâché de les rendre aisées & coutes, Si vous n'aviez point perdu une partie de vôtre jeunesse, vous devriez avoir déja parcouru cette carrière que nous vous avons ouverte, aprés quoi on vous auroit conseillé jusques à ce que vous eussiez ateint un âge

plus avancé de lire avec quelque soin toute l'Antiquité, les Poëtes, les Orateurs & leurs Scholiastes, les Historiens, les Philosophes & leurs Commentateurs, dans leur propre Langue, au moins leurs Ouvrages les plus considerables. Mais le tems vous manque & vous étes pressé. Allez donc par ces sentiers que nous vous avons marqué, parcourant les Auteurs communs, & ne vous atachant qu'à ceux qui ont excellé, que vous lirez toute vôtre vie; car puisque l'Art de parler & d'écrire est si necessaire, il faut sans interruption entretenir commerce avec ceux qui écrivent bien.

3

1-

er

es.

le-

le-

u

n

10

1-

le

1à

on es s. r-ie ja is lé

Pour satisfaire ceux qui ont souhaité qu'on entrât dans un plus grand détail, on met ici un excellent discours touchant l'Etude des Humanitez. Il est d'une personne d'esprit & de pieté, qui animée du même esprit qui a porté à faire ces entretiens, écrivit la Letre suivante à un de ses amis qui lui avoit demandé ses avis touchant l'Etude des Humanitez, où sa vocation l'engageoit.



G iiij



LETTRE

DUR.P....

TOUCHANT L'ETUDE

DES

HUMANITE'S



E commence par où je croi que vous devez commencer vous-même, c'est-à-dire, par l'Etude des Langues. Il faut que vous sçachiez la Latine & la Grecque,

autant qu'il est necessaire, l'une avec politesse, & que vous entendiez l'autre avec sacilité, & avec le goût & le sentiment des beautez dont elle est remplie. Comme ces deux choses demandent de l'aplication, & du travail, & qu'elles ne sont cependant qu'une disposition à une Etude plus solide, il faut s'y atacher avec ardeur dans les premières années, & reserver les autres à des ocupations plus importantes; évitant en cela le peu de conduite de plusieurs de ceux qui s'apliquent aux belles Letres, qui sont con-

ETUDE DES HUMANITE'S. 153 eraints d'aprendre toute leur vie à parler & à écrire purement, parcequ'ils n'y ont pas donné le tems necessaire dans le commencement : ou qu'ils l'ont fait sans ordre & sans méthode. La plus naturelle, à mon sens, est de s'atacher d'abord à la connoissance des principes & des régles de la Grammaire; & fion y trouve de la satisfaction, ou qu'on en ait le loisir d'en éxaminer les raisons, le raport, & la dépendance. Car il y a , selon les plus habiles, beaucoup de choses dignes de remarque dans cette sorte d'Etude. Pourveu néanmoins qu'on ne la fasse pas dégenerer en une recherche inutile de mots & d'étimologies.

Après ce premier degré où il ne faut être long-tems, parceque l'usage est le meilleur Maître en matière de Langues, on doit passer à la lecture des Auteurs qui ont écrit lorsque le Latin étoit dans sa plus grande pureté, c'est-à-dire, pendant la vie d'Auguste & quelque tems après sa mort. Les Fables de Phedre, les Letres de Ciceron à ses amis, avec les petits traitez de l'amitié & de la vieillesse qui sont les plus travaillez de cet Auteur; Saluste, Cesar, Terence, doivent être lûs les premiers & preserez à tous

les autres.

Mais afin que cette lecture soit utile, il ne faut s'atacher au commencement qu'à la proprieté, c'est-à-dire, à la veritable signication des mots, à leur regime, & à leur liaison, à la manière aisée & naturelle dont ils écrivent, & à la liberté & au tour des Phrafes, à l'air noble & délicat des expressions, à la douceur & à l'harmonie, c'est-à-dire, à l'arrangement des mots, à leur mélange sans

embarras & sans obscurité, enfin aux beautez particulières, à la Langue Latine, & aux ornemens qui lui sont propres. Mais les reflexions que l'on feroit sur toutes ces choses seroient inutiles sans l'usage & sans l'exercice; & il seroit même dificile qu'on fit ces reflexions avec jugement & à propos, si la necessité de metre en François ce qu'on a lû en Latin, n'apliquoit l'esprit à remarquer les diferences des deux Langues, & si celle qu'on s'impose à soi-même de traduire sa Version dans un autre Latin que celui de l'Original, ne rendoit sensible l'inegalité d'un bon modelle & d'une mauvaise copie. Ainsi le plus important avis qu'on puisse donner en cette matière, est de traduire tous les jours quelque chose qui nous ait fon plû ou dans Ciceron ou dans Saluste, ou dans Cesar; & un jour aprés de traduire ce François en Latin sans se laisser la liberté de consulter celui de l'Auteur, qu'aprés que l'Ouvrage est fini ; car il est tres-bon alors de consulter l'Original, & de voir combien on s'est éloigné, quelque éfort qu'on ait fait pour s'en souvenir, & pour le suivre. Je croi austi que ce seroit une pratique d'une grande utilité, de choisir un Auteur déja traduit en François par un homme habile dans les deux Langues , comme Phedre & Terence, dont les Versions sont tres-pures & tres-éxactes, & de ne consulter la Version Françoise qu'aprés avoir tâché d'en faire une sur le Latin pour remarquer son embarras, ses maniéres gênées & peu naturelles, & souvent-même ses fautes contre le François & le Latin.

Insensiblement on se forme le goût par cet-

re voie, & on n'aprendra pas seulement ce que c'est qu'une pure latinité ; mais encore ce que peu de gens sont capables de discerner les caractéres & les régles de chaque stile particulier. Je sçai qu'on peut arriver à ce discernement par des routes diferentes. Mais voici la manière de toutes qui me paroît la plus aisée. Il faut commencer par la lecture des Epîtres de Ciceron, & on peut y joindre si l'on veut celles de Pline le Jeune, quoiqu'elles soient infiniment au desfous selon le goût des bons Critiques. De cette manière on aprend à écrire, & on l'aprend d'autant plus aisément, que ce stile ne demande pas necessairement de la suite & de la liaison, qu'il a la commodité de plusieurs repos & de plusieurs changemens ; qu'il ne soufre ni élevation, ni parure, & qu'étant content de la clarté & de la pureté, il peut être apris aussi-tôt qu'on sçait parler.

Le stile des Dialogues est un peu plus orné, quoiqu'il soit encore moins soûtenu, & les changemens de personnes qui servent à l'interrompre, le rendent plus vif, plus spirituel, & par consequent plus dificile. On ne peut en trouver de meilleur modelle que dans les Dialogues de Ciceron, où il a mis toute l'élegance & toute la beauté de ses autres ouvrages, avec une douceur, une facilité & un agrément qui ne se trouvent point ailleurs. Les Comedies de Terence, & celles de Plaute sont des Dialogues, mais dont les premiers ont bien plus d'esprit & de bon sens que les seconds. Les petites Fables de Phedre sont si souvent mêlées de Dialogues, & elles sons toujours si courtes, qu'on peut les considerer comme autant de piéces achevées en ce

genre.

Pour le stile des Memoires ou d'une Histoire peu étenduë, on ne peut rien avoir de plus parfait que les Commentaires de Cefar, & l'Histoire de Saluste. Il faut les lire souvent; & comme le monde convient que le premier parloit le mieux des Romains, & que le second est le premier des Historiens, il ne saut pas aprehender de se mouler sur eux, & de former son jugement sur le leur.

Il faut cependant avoiier que le stile de Cesar & de Saluste n'est pas assez plein & assez majestueux pour une Histoire étenduë. Celui de Tite-Live est grand & digne de la majesté de l'Empire Romain , mais il est moins pur & moins exact. A Tite-Live il faut joindre Quinte-Curce, Tacite, Justin , pour se faire une idée du stile, Historique , quoique le dernier soit déja un peu barbare. Dans nos derniers tems plusieurs ont écrit avec beaucoup de pureté, Ange Politien , Paul Emile, Massée, Strada, Grotius, Saumaise, le Pere Petau, & beaucoup d'autres. Les Grecs sont meilleurs Historiens.

Pour le stile des harangues & des discours étudiez, on a peu de choses aprés Ciceron, excepté quelques discours dans l'Histoire de Tite-Live, & dans celle de Quinte-Curce, qui sont dans le genre sublime. Les Grecs sont en cela beaucoup plus riches que les Larins.

Il est tems de venir à eux. Je croi que vous devez vous apliquer fortement à en apren-

DES HUMANITE'S. 187 tre la Langue, & que vous devez vous servir de la Grammaire d'Antesignan c'est-à-dire, de celle de Clenard avec les Aditions de get Auteur. Je vous confeillerois celle de-Monsieur Lancelot, si vous n'étiez pas obligé de vous régler sur l'usage des Colleges, parceque l'ordre en est meilleur, la maniére plus aisée, & les remarques plus solides. Mais celle d'Antéfignan est tres-bonne, & elle contient un recueil de tous les Verbes Grecs dans tous les tems & dans tous les changemens, reguliers ou irreguliers, foitpar leur état, ou par quelque licence, qu'on ne peut assez estimer. Car non seulement on y trouve sans peine ce qu'on chercheroit ailleurs avec un grand travail; mais on y aprend encore l'usage de la Grammaire par des renvois aux preceptes & aux régles dont dépen-

La manière d'étudier la Grammaire Grecque, est d'aprendre parfaitement les noms, sans se metre en peine des diferens dialectes; & conjuguer les Verbes communs ou barytons, dont toutes les conjugaisons peuvent aisément se reduire à une; les circonsexes ou les Verbes en µ, sans s'atacher de même aux dialectes, se contentant de sçavoir où l'on peut les chercher. Aprés cela il faut parcourir d'un coup d'œil toutes les autres parties de la Grammaire, seulement pour les reconnoître & sçavoir y chercher, évitant tout le traité de l'investigation du Theme, auquel on donne tresinutilement le tems qu'il faut donner à l'ex-

plication.

dent les éclaircissemens.

C'est d'elle qu'on doit atendre la connoissance parfaite du Grec, & aprés quinze jours qui sufisent aux premiéres preparations, il faut commencer avec sa Grammaire & un Lexicon de Scapula l'explication de quelque Auteur. Je croi vous avoir parlé autrefois de ce Lexicon, & vous sçavez que son ordre est de raporter tous les derivez à leur racine. C'est au commencement un fort grand embarras, parcequ'on n'est pas assez habile pour sçavoir ce que les composez ou les derivez adjoûtent à leur racine pour les separer & les chercher dans leur origine. Mais cette peine est avantageusement recompensée par la connoissance d'un grand nombre de mots, qui dépendent tous d'un principe commun. Et au cas qu'on ne fût pas ou assez habile ou assez heureux pour trouvet la racine, on n'a qu'à chercher le mot tel qu'il est dans une Table qui est à la fin du Lexicon, où on aprend d'où il vient, & où il faut le chercher.

Pour l'Auteur qu'on doit choisir , il faut qu'il soit aisé, ses phrases courtes, sa construction naturelle, c'est à dire, conforme à l'ordre naturel; ce qui est assez le caractére du Nouveau-Testament. Je sçai neanmoins que des personnes de pieté souhaiteroient qu'on commençat par un Livre moins saint, & je loue leur Religion, quoique je n'en comprenne par le motif. Plusieurs conseillent les Dialogues de Lucien, & ils ont raison. D'autres veulent qu'on commence par Homere, mais c'est trop entreprendre d'abord, à cause des licences & des diferens dialectes inseparables de la Poesse. Suivez en cela vôtre goût particulier, mais ne changez pas aisément, & ne quitez un Livre, que lorsqu'il ne peut plus vous instruire.

En lisant & en expliquant vous devez remarquer les diserences de la Syntaxe Grecque, & les manières qui sont particulières à la Langue Grecque; mais vous ne devez vous apliquer à traduire & à composer que peu de chose. L'important est d'entendre le Grec. On ne le parle, & on ne l'écrit presque jamais. Ce qui fait que j'admire la conduite d'une grande partie des Professeurs qui ne sont expliquer à leurs Ecoliers qu'une ligne ou deux de Grec, & leur sont composer des pages entières, quoiqu'ils sçachent par leur experience qu'il est absolument necessaire d'entendre le Grec, & qu'il est inutile de l'écrire.

Cette Langue est d'une si prodigieuse étendue, que presque tous les Auteurs Grecs sont diferens, & qu'on a de la peine à en entendre un, quoiqu'on entende les autres. Le Langage des Poëtes est tout-à-fait éloigné de celui des Historiens, & fait une Langue à part. Ainsi il faut tout lire, mais avec méthode, & sans se hâter, passant d'un Livre à un autre, non par cursosité & avec empressement, mais par necessité & pour s'aquiter.

C'est-ici l'écueil le plus dangereux, & jeconnois peu de personnes qui aient sçû l'éviter, même de celles qui avoient demandé des avis & qui avoient aprehendé de se conduire par leurs lumières. Je suis tres-éloigné de penser que j'en aie assez pour éclairer les autres. Mais vous me forcez à vous écrire, & ce que je vous écris, ne vous engage à

de son devoir.

Je croi que la fin qu'un homme de bien, & fur tout un Ecclesiastique, doit se proposer

dans l'Etude des belles Letres aprés la gloire de Dieu & la charité du prochain, est de s'instruire de tout ce qui peut être utile à la Religion & aux Sciences Chrêtiennes, dont vous avez vû dans vôtre sejour dans cette maison que quelques unes suposent la connoissance de plusieurs choses ou prophanes, ou indiferentes; mais que l'usage doit rendre faintes.

L'une de ces choses, & sans doute la principale est l'Histoire de tous les temps avant Jesus-Christ. Celle du peuple Hebreu fait une partie de l'Ecriture, & on doit la lire avant toutes, non seulement parcequ'elle est essentielle à la Religion, mais parcequ'elle est la plus ancienne, & qu'elle doit être comme une mesure à laquelle on raporte toutes les autres. Ainsi vous ferez bien de lire Joseph jusques au tems de la guerre des Romains; ou si vous n'en avez pas le loisir, le petit Abregé que Severe Sulpice a fait de l'Ancien Testament avec beaucoup d'esprit, & de pureté pour le langage; mais avec peu d'exactitude pour la Chronologie. Aprés cela vous lirez l'abregé que Justin a fait de l'Histoire generale du Monde ; & vous le sirez même plus d'une fois, parcequ'il donne une idée de toutes les Monarchies, & de tous les principaux évenemens connus des Paiens, quoiqu'il soit trop court pour contenter la juste curiosité de ceux qui lisent.

Je vous conseille aussi de lire le Rationarium temporam du Pere Petau, asin d'avoir une plus grande & plus distincte connoissance de tout ce qui s'est fait avant l'Incarnation de Nôtre Seigneur, & asin d'aprendre ce qui est contesté, ce qui est certain, ce qui

Aprés ces essais vous pouvez vous metre à lire Herodore le plus ancien Historien, & peut-être le plus pur. On l'acuse d'aimer la sable; mais il y a des Sçavans qui le justifient; & s'il n'est pas sincere en tout il est

au moins tres-agréable.

L'Histoire de Xenophon commence où finit celle de Thucydide. Il est d'une probité & d'une sincerité reconnue, & tout le monde convient qu'on ne peut écrire plus poliment, avec plus d'Art, de bon sens, ni plus de conduite. Ainsi vous devez en le lifant tâcher de découvrir ce qu'on admire en lui ; car ceux qui ne sont pas bons Juges, ne le trouvent pas aussi grand qu'il est. Quand j'ai parlé de sa sincerité, je n'ai prétendu parler que de son Histoire des Grecs; car on croit aprés Ciceron, que les Livres qu'il a composez de l'Education de Cyrus, contiennent plûtôt l'idée d'un grand Prince, qu'une Hiftoire.

Thucydide commence où finit Herodote. Il est si exact qu'il en est quelquesois ennuïeux; mais il écrit ce qu'il a vû, & il l'éerit en Athenien, c'est-à-dire, en homme consommé dans l'Art de bien écrire & de bien

parler.

Vous passerez aprés Thucydide à Diodore le Sicilien, dont a dit qu'il avoit été le premier des Grecs, qui avoit cessé d'écrire des Fables, & commencé à faire une Histoire. Mais peut - être qu'il ne merite pas cette louange, comme il est certain que les autres ne meritent pas cette injure.

Afin de rendre l'Histoire Grecque & barbare plus complete, il faut joindre à ces Auteurs les Vies des Hommes Illustres de Grece par Plutarque, qui sont fort estimées, & les recherches de Paufanias Auteur ancien sur les Atheniens, les Corinthiens, Lacedemoiens, &c. où l'on aprend beaucoup de choses qu'on ne trouve point ailleurs.

Pour l'Histoire Romaine on l'aprend mieux des Grecs que des Romains. Il faut lire Polybe pour aprendre le détail de leur difcipline dans la guerre, de leur usage dans le domestique, & de leurs loix publiques. Comme il faut lire Denis d'Halicarnasse pour aprendre parfaitement les Antiquitez Romaines, les Sacrifices, les Magistratures, les Distinctions de la Noblesse & du Peuple, les diverses fortes d'assemblées, le pouvoir du Senat, & celui du Peuple, enfin toute la police de la Religion & de l'Etat. Il faut lire Appien Alexandrin pour être bien instruit de la guerre contre Mithridate, & de la guerre civile de Cesar & de Pompée. On aprend mieux dans Joseph que dans tous les Auteurs Latins les circonstances étonnantes de la guerre des Romains con-

tte les Juifs, & de la destruction de Jerufalem. Les succez des hommes illustres Romains sont mieux écrits par Plutarque, que par aucun de leur nation. Sans l'histoire de Dion Cassius & d'Herodien, nous ne sçaurions que peu de choses du regae de plusieurs Empereurs. Ensin ce sont les Grecs qui nous apprennent la vie tiens, & c'est aux Grecs qu'on doit l'histoire de l'Eglise pendant plus de cinq-cens ans.

Mais afin de vous marquer les fources de l'Histoire Romaine d'une maniére plus distincte; Florus, Tite-Live, Eutrope, Velleius-Paterculus, Plutarque & Denis d'Halicarnasse commencement leur Histoire au commencement de la monarchie; Polybe à la premiere guerre Punique. L'Histoire de celui-ci est imparfaite, parcequ'il nous en manque plusseurs Livres; mais elle est écrite avec une sidelité, une pureté, une sagesse, & une élevation digne d'un homme excellent dans les Letres & dans la guerre, comme il étoir.

Appien Alexandrin, les Mémoires de Cefar, Lucain dans sa Pharsale, où il n'est guere moins historien que Poëte, & les autres auteurs dont j'ai parlé, nous aprennent les mouvemens & les troubles des guerres civiles, comme Saluste nous instruit de la guerre d'Afrique & de la conjuration de Catilina.

Pour la connoissance de l'Histoire Romaine aprés l'opression de la liberté commune, & l'établissement de la suprême puissance dans un seul, il faut lire Dion Cassius, c'est-à-dire,

ce qui nous reste de ses ouvrages, Suetone, Tacite, Herodien, Anamien Marcellin, Zozime; & les auteurs apellez de l'Histoire Auguste, qui sont tous imprimez dans un volume in folio. L'édition de Gruterus est la meilleure. Il en manque plussieurs dans celle où sont les Nôtes de Saumaise & de Casaubon. Ces auteurs ne sont pas étendus; & comme on les trouve tous dans un même corps, je croi qu'il est inutile de vous en marquer les noms. Quoiqu'ils soient tous Païens ils ne laissen pas de raporter plusieurs choses qui se sont passées dans les premiers siécles de l'E-

glise.

Je me suis abstenu pour ne pas vous acabler de plusieurs choses dites sans ordre, de vous marquer ce qu'il est necessaire de sçavoir pour profiter de l'Histoire. C'est-icile lieu de le faire. Premiérement, il faut avoit quelque teinture de chronologie, sçavoir quelles étoient les années des Anciens, les commencemens des plus celebres epoques, comme des Olympiades, de la fondation de Rome, des années des Grecs, &c. quel est le commencement des années Juliennes, ou de la correction de l'année Romaine par les soins de Jules Cesar, la disposition de l'ancien calendrier avant cette correction, l'abus qui s'y étoit glissé, la necessité où l'on fut de le reformer sous Gregoire XIII, ce que c'est que Periode Julienne, Cycles du Soleil, de la Lune, des Indictions, en quoi consiste la dificulté de la suputation des années du Monde, quels sont les évenemens liez à des années incontestables & acordées par tous les Auteurs. Vous pouyez-vous in

former de ce détail dans la seconde partie du Rationarium du Pere Petau, dans une Chronologie Françoise du Pere l'Abbe, dans le commencement de la Chronologie de Calvihus, dans celle de Grandamy, & dans beaucoup d'autres. Les Fastes d'Onuphre sont d'un grand secours pour la Chronologie de l'Hiswire Romaine. Mais l'important seroit d'avoir les Annales d'Usserius, dont la Chronologie est tres-exacte. Les Tables Chronologiques qui sont à la fin de la grande Bible de Vitré, & à la fin de celle qui est imprimee in quarto mais plus abregées, peuvent austi vous être tres-utiles pour l'Histoire de l'Ancien - Testament, & pour raporter les évenemens prophanes au tems des Juges, des Rois & des Prophetes du Peuple Hebreu.

La Geographie est aussi absolument necessaire. On ne peut entendre les Historiens ni profiter de ce qu'on entend sans ce secours. Mais elle s'aprend insensiblement, & en s'acoutumant à chercher dans la Carte les Provinces & les Villes dont il est parle dans les Historiens. Il faut avoir pour cela des Cartes qui nous representent les anciennes divisions des Provinces, & les anaens noms des Villes. Et il seroit même tresutile d'en avoir qui marquassent les bornes de chaque Empire; celui des Assyriens, des Perses, d'Alexandre, des Romains, comme je sçai qu'on en a faites. Mais outre cela il faut avoir des Cartes de la Geographie nourelle pour la comparer avec l'ancienne, & aprendre par cette comparaison où est aujourd'hui telle Ville, sous quel Prince, en quel département, & quel cht son nom. A quoi il faut joindre les Lumiéres que Ferrarius & Baudran peuvent nous donner dans leurs Léxicons Géographiques, & principalement le dernier, qui est fort habile. Vous feriez bien aussi d'avoir quelque abregé de Géographie, où l'ancienne & la nouvelle se trouvassent. Celui de Cluvere me paroit assez bon, quoiqu'il soit trop court, & je vous le confeille.

Une derniere chose necessaire à l'Histoire est la Genealogie. C'est une afaire plus aisée, mais qui charge fort la memoire. Ainst à mesure qu'on avance dans l'Histoire, il sau metre avec ordre sur le papier tout ce qui a raport à ce point. Il n'a pas besoin de plus

d'éclaircissement.

Avant que de sortir de l'Histoire, il est ben de vous dire qu'il est à propos, outre les Aureurs dont on a parlé, de lire Solin Polyhifor , Ælien dans son Traité Variarum Histor viarum; Pline le Jeune, des Hommes Illustres ; Valere Maxime dans le choix qu'il a fait des exemples remarquables; Athenée dans son Repas des Sages, excepté le Livre intitulé weel two Epwrinwo, parcequ'il est contraire à l'honnêteté; Alexander ab Alexandro, dans ses jours de relâche, geniales dies, où il mêle beaucoup de choses qui servent à ce que les Grecs apellent πολυμαθεία, & quelques autres Auteurs qui ne me viennent pas maintenant dans l'esprit. Pline l'Ancien, ou l'Oncle, est tres-utile, & Plutarque en plusieurs Traitez aprend beaucoup de choses tres-importantes.

Je n'ai point parlé de Quinte-Curce parmi les Historiens Latins, parcequ'il ne parle que des Conquêtes d'Alexandre. Mais si son

Ouvrage est tout Grec pour les choses, il est bien Latin pour les expressions, & il répond

bien à la grandeur de son sujet.

e

Je ne içai si vous aurez autant de passion pour la Poësie que pour l'Histoire. Si cela est, je vous plains ; car il s'en faut étrangement que l'une soit aussi utile que l'autre. Mais il est encore plus necessaire en ce cas que vous sçachiez en profiter. Vous connoissez les noms des meilleurs Poëtes Latins, & vous en avez peut-être déja lû une partie. Virgile est sans comparaison le plus raisonnable de tous. Il le faut presque tout sçavoir par cœur, & sur tout ses Georgiques & ses Bucoliques qui sont les plus purs & les plus limez de ses Ouvrages. Sa douceur, son air grand & néanmoins aise & naturel, & son bonheur à s'énoncer toûjours de la manière la plus riche & la plus exacte, le rendent inimitable en le rendant le modelle de tous les bons Poëtes. Son Latin, a quelques expressions prés, est aussi pur, malgré la contrainte des Vers, que celui de Cesar ou de Ciceron & il est semblable en cela à Lucrece, dont il a souvent imité les pensées & les termes; de sorte qu'en ôtant à ses Vers la cadence, on les reduit à une excellente Prose. Ce Lucrece dont je parle, est un Epicurien, & par consequent un impie, qui explique la nature, & qui met en Vers la Philosophie de son Maître. Mais outre qu'on peut aprendre beaucoup de choses curieuses de ce méchant homme, je croi que vous étes trop éclairé pour vous laisser surprendre par ses faux raisonnemens en matière de Religion. Plaute & Terence sont les

meilleurs Poëtes Comiques. Mais le premier est un mauvais plaisant assez souvent & ses mots sont tirez quelquefois du Langage vulgaire; au lieu que le fecond badine toujours avec esprit, & qu'il instruit agréablement lorsqu'il semble n'avoir dessein que de plaire. Je souhaiterois seulement que ses pensées fussent toujours aussi pures que son Latin est éxact. Horace est le desespoir de tous ceux qui veulent imiter son caractere dans les Vers liriques. Ce n'est pas la néanmoins où il parle plus purement. Ses Satires & ses Epîtres sont de la plus beile Latinité, & je n'en estime pas moins les Vers, quoiqu'ils paroifsent négligez & languissans. Sa Poëtique est un chef d'œuvre, & les preceptes qu'il y donne, & dans quelques-unes de ses Epîtres, sont tres propres à former le jugement, & à donner un goût rare & exquis des bonnes choses. Mais il faut éviter les écueils qu'on trouve quelquefois dans ses Odes, & dans quelques-unes de ses Satires, où il publie qu'il est obligé de cacher ses vices à la vertu de ses Lecteurs. Ovide est plein de ces sortes de perils, & ses meilleurs Ouvrages sont ceux qu'on ne doit jamais lire. Les Epîtres des Dames Illustres me paroissent être de ce nombre; elles font trop touchantes & trop tendres, & je n'ai pas été d'avis qu'on les mît entre les mains des jeunes gens. Ses Fastes contiennent beaucoup de choses utiles à la connoisfance de la Religion des Romains, & les Métamorphoses, exceptez quelques endroits dangereux, pour ne contenir que des fables & des chimeres sont un bel Ouvrage. Vous fçavez

scavez par vous-même & pour l'avoir oui dire, qu'il est de tous les Poëtes le plus natutel & le moins gêné; mais il se néglige trop nuelquefois, & ses expressions ne sont pas toujours bien Latines. Pour Catule & Tibule (vous pouvez y ajoûter Properce) ils aiment trop, & leur passion est trop contagieuse pour s'atacher à leur Poesse. Elle peut allumer dans le cœur d'un jeune homme un feu qu'il ne pourra peut-être jamais éteindre. Et je ne sçai si l'on peut permetre à quique ce soit de les lire; car on ne doit le faire que par necessité; & cette necessité ne me paroît point. Lucair est plein de grandes choses, & il les dit d'une manière encore plus grande. Mais au jugement des connoisseurs il est trop magnifique, & il aime trop l'éclat & la pompe. Stace l'aime encore bien plus que lui; mais il n'a ni sa beauté, ni son esprit, ni sa solidité, quoiqu'il n'en manque pas. Ses obscuritez & ses allusions le rendent incommode. dans sa Thebaide. Mais il est plus clair & plus aisé dans ses Sylves, où il y a des piéces qui me paroissent incomparables. Claudien a toujours eu beaucoup d'admirateurs, & bien des gens sont encore aujourd'hui ses partisans. Voilà les bons modelles.

Parmi les Grecs Homere est le plus ancien, & personne ne lui conteste la qualité d'être le meilleur de tous les Poëtes. Son Iliade est néanmoins plus estimée que son Odyssée, & c'est avec justice. Hessode, selon quelques-uns, lui est contemporain, & selon d'autres hi est posterieur. Les Habiles trouvent dans leurs Fables, une infinité de choses tres-pre-ueuses & tres-importantes, non seulement parceque ces Auteurs sont les sources de ce

qu'ont dit les autres Poetes ; mais aussi parcequ'on découvre dans la simplicité de leurs expressions, dans les Sacrifices, la manière de faire la guerre, la conduite des hommes de ce tems-là, leur Philosophie, leur police, leur commerce, bien des raports avec l'Histoire sainte écrite par Moise. Nous avons quelques Ouvrages d'Orphée, & du Poëte Musée, l'un & l'autre tres-anciens. Pindare est chez les Grecs, ce qu'Horace est parmi les Latins. Theocrite & Anacreon sont de ces Poëtes tendres qu'on ne peut lire sans quelque émotion, & dont la lecture est par consequent dangereuse. Les Tragiques qui ont plus de reputation, font Euripide & Sophocle, dont nous avons les piéces de Theatre, & les Grecs ont cet avantage au dessus des Latins, que les Tragedies de ceux-ci comparées à celles de ces Auteurs ne sont que des piéces de Colleges. On peut lire Aristophane avec utilité, & des gens ont crû que S. Jean Chrysostome y avoit bien fait son profit, quoiqu'à mon avis, il ne l'eût peut-être pas lû.

Je croi que si j'entrois dans un plus grand détail, je vous deviendrois incommode au lieu de vous être utile. Mais il est à propos que je vous dise sur cette matière, une chose que j'ai eu souvent dans l'esprit. On perd or dinairement beaucoup de tems à faire des Vers dans les Colleges, & l'on se pique aisément d'en sçavoir faire. Cependant à peint sçait-on du Latin, & à peint sçait-on ce que c'est qu'une Poesse sine & délicate. Il vaut bien mieux ne faire que peu de Vers, & ne les jamais faire de son cru dans le commencement; mais de déranger certain nombre de Vers de Virgile & des plus beaux, & ensuite

tacher de metre ce Latin, qui est excellent, en un nombre de Vers égal. Ou si l'on veut être Auteur, je conseillerois à un jeune homme de ne jamais prendre un sujet étendu, mais divers sujets agréables, sur l'un desquels il pourroit faire une Ode, sur un autre une Elegie, sur un troisséme des Vers phaleuques selon son goût, sa facilité & son tems. Je lui conseillerois encore de préparer avec loisir des Vers pour diverses ocasions, où l'on ne peut pas se dispenser d'en faire, & de tâcher de les rendre excellens. Enfin je lui conseillerois d'éviter de tout son pouvoir les engagemens à faire des piéces de Theatre; car outre qu'elles sont ordinairement pitoïables, qu'elles emportent un tres-grand tems, qu'elles diffipent l'esprit, renversent l'ordre des Etudes, échauffent & cassent la tête, elles sont de plus contraires à l'Evangile & à nos Statuts.

Il ne me reste plus qu'à vous parler de la manière dont vous devez faire vos recueils. Mais c'est une chose qui doit être tres-libre. Car, selon la remarque de Scaliger, les lieux communs, & la manière de recueillir d'une personne, rarement en acommodent un autre. Ainsi pour vous laisser toute vôtre liberté, je me contenterai de vous dire ce que je pense, & vous choisirez ce qui vous paroîtra de

meilleur.

þ

18

10

ıt

e-

te

S

Il y a quatre manières de composer des recueils, ou par ordre Alphabetique, ou par Matières, ou par Auteurs, ou selon l'ordre des tems. Peut-être que vous aurez besoin de vous servir de ces quatre méthodes. Car on ne peut recueillir l'Histoire, ni faire des Notes sur la Chronologie qu'en faisant une espece d'Annales. Les ressexions qu'on fait

H ij

fur la Geographie, fur la situation des Villes. des bornes des Empires, les peuplades des Contrées, les Colonies, les mœurs & les coûtumes de certains Peuples; les noms des Magistrats Atheniens, Lacedemoniens, Corinthiens, Macedoniens, Romains; la police des Monarchies & des Republiques, & sur quelques autres matiéres semblables, ne peuvent avoir d'autre ordre que celui de l'Alphabet, Si vous faites un recueil des plus belles actions des Hommes Illustres, & un abregé de leur vie, comme je vous le conseille, vous ne pouvez guere suivre d'autre méthode. Car de les separer selon les tems où ils ont vêcu, ou de les prendre selon les Nations où ils ont paru, c'est une peine inutile, & qui est plus propre à faire de l'embarras, qu'à l'éviter. Je vous conseille de faire la Critique de tous les Auteurs que vous lirez, de marquer leur âge, leur dessein, leur stile, leur utilité, leur force ou leur foiblesse. Et vous pouvez dans ce recueil suivre l'ordre même des Auteurs, au cas que vous les lisiez selon l'ordre des tems, ce que je ne croi pas que vous puissiez toûjours faire, ni même que vous le deviez. Ainsi ce recueil doit être encore selon l'Alphabet.

Je pense que vous devez suivre l'ordre des matières dans les observations qui seront diferentes de celles dont j'ai déja parlé. Mais quel ordre ? Celui que vous vous serez à vous-même. Mais c'est mon embarras, direzvous. Et c'est aussi ce qui fait le mien; car le moien que je puisse penetrer vos sentimens & vos desseins, & que je puisse prévoir ce que vous ferez un jour, & ce que vous vondrez avoir fait. Cependant pour ne pas vous laisser en inquierude, je croi qu'il est à propos

que vous divisiez vos matiéres en trois parties. Que vous mettiez ce qui regarde la doctrine des Païens dans la première, ce qui regarde leur discipline & leurs usages dans la seconde, & ce qui a raport à la morale dans la troisième. Cet ordre est naturel & il com-

prend tout.

Dans la première partie vous devez remarquer ce qu'ils ont pensé de Dieu, de son unité, de sa fecondité, de sa bonté, de sa justice, de sa providence, de sa puissance, volonté, connoissance, enfin de ce qu'il est en lui-même, & de ce qu'il est par raport à nous. La Genealogie des Dieux, le partage du Monde entre-eux. La multiplication d'un même Dieu sous divers noms parmi des Nations diferentes, ce qui est tres-important, l'origine de l'Idolatrie. Les traces de la vraie Religion dans l'Idolatrie même. Les tenebres que la licence des Poëtes, & la multitude de leurs fables ont répandues dans l'esprit du peuple, & ensuite des plus sçavans, beaucoup moins éloignez, avant cette foule de mensonges & des fictions, de la connoissance de Dieu. Ce qu'il y a de vrai ou de vraisemblable dans les Fables des Païens, ce qu'ils ont pris de l'Ecriture, ou du commerce des Hebreux. Quels sont les Heros qu'ils ont revêtus de la Divinité, où ils ont vécu, & en quel tems. L'extrême diference entre la certitude, l'antiquité, & la sainteté de l'Histoite sainte, & le tems fabuleux des plus anciennes fictions des Grecs. On ne peut s'imaginer combien cette matiére est vaste, & combien elle est riche, Vous pourrez un jour, quand vous aurez plus de loifir, consulter les doctes Ouvrages de Vossius, de Idololatria;

174 ETUDE

de Selden, de Diis Syris, de Bochard dans fon Phaleg, & de Monsieur Huer dans la premié re partie de la Démonstration Evangelique. Dans cette premiére partie il faut aussi remarquer ce que les Païens ont crû de la creation du Monde, de la formation de l'Homme, de sa corruption; de ses forces pour le bien ; de sa liberté, du destin, de la fortupe, du bonheur. Ce qu'ils ont pensé des Anges, des Demons, de la Religion, de la Politique, &c. Mais pour rendre cette partie complete, vous devez lire les Apologies de Tertulien, de Minutius Felix, & d'Athenagore, de Theophile d'Antioche, & d'Origene contre Celse pour la Religion Chrêtienne, parcequ'elles sont remplies d'une grande érudition, & d'une grande connoissance de la Theologie des Idolatres, sur tout celles de Tertulien & d'Origene. Mais celle de saint Augustin dans les Livres de la Cité de Dieu, est incomparable. Il faudra que vous la lisiez avant que de sortir du College; aussi bien que les admirables discours de Theodoret, De curatione affectionum Gracanum, & les Tapisseries spouaras de S. Clement d'Alexandrie, où toute l'érudition & toute la sagesse des Grecs sont jointes à la sagesse de l'Evangile.

Dans la seconde partie vous remarquerez tous les usages & toute la discipline des Païens, leurs facrifices, leurs expiations, leurs ceremonies, leurs misteres, leurs temples, leur manière de se loger, de s'habiller, d'aller à la guerre, de vosager, d'aller sur mer, de vivre dans leur domessique, de converser avec leurs amis, de negocier avec les Etrangers. Leurs spectacles, leurs jeux, leurs

solemnitez, leur manière de compter leurs années, leurs mois, leurs testamens, leurs sepultures, leurs buchers, leurs apotheoses, enfin tout ce qui peut toucher un homme raisonnablement curieux, & avoir quelque raport ou de contrarieté, ou de ressemblance avec les usages & la discipline des Juiss &

des Chrêtiens.

Pour la troisiéme partie elle doit être riche en belles remarques sur la Morale, en exemples, en maximes, en raisonnemens. Je sçai que quelques personnes ont dit qu'on pourroit faire honte à la morale corrompue de quelques Chrêtiens, en leur oposant la Morale Paienne, qui excepté le vice contraire à l'honnêteté, paroît en beaucoup de points plus fincere, plus droite, & plus exacte, que celle de quelques Casuites. Et je croi que ces personnes avoient raison. Il est bon néanmoins de remarquer le doute & l'incertitude continuelle des plus grands hommes, que la veritable Religion n'avoit pas afermis dans la connoissance du bien. Car il y en a peu qui ne se contredisent souvent sur l'immortalité de l'Ame, sur les recompenses de l'autre vie, & sur la preference qu'on doit faire de la vertuà la volupté. Les Auteurs qui ont le plus de probité, ou qui en font plus paroître, sont Epicthete dans son Enchiridien, Seneque dans ses Oeuvres & dans ses Epîtres à Lucilius, Ciceron dans les Ofices, & dans le Traité de Finibus, Plutarque dans les Traitez de Morale tres-sublimes à la verité, mais dérobez aux Chrétiens, dont il aimoit la lumière, & dont il haissoit l'humilité. Il y a aussi beaucoup à profiter dans le Socrate de Xenophon, & dans quelques Traitez de Platon, que je ne puis H 1111

176 ETUDE DES HUMAN.

m'empêcher de metre au rang des Auteurs que vous devez lire, mais ce doit être un peu tard. Je ne dis rien de l'ordre que vous devez mettre entre les matiéres de cette troisième partie, parcequ'il faut vous laisser quelque chose à régler. Les vertus & les vices se distribuent aissement en certaines Classes à l'égard de Dieu, de nous-mêmes, du prochain Celle-ci se sub-divisse, car on peut regarder les hommes dans la misere comme les pauvres; dans l'égalité comme nos amis; dans un état de superiorité comme nos Peres & nos Souverains. La seconde seconde de Saint Thomas est un Traité asse exact & assez étendu des vertus & des vices.



杰格华杰格森森森森森

REFLEXIONS

SUR LA

PRECEDENTE LETRE.

E U sont capables de lire tous

S les Auteurs qui sont marquez dans ce projet, Mais il en faut lire les principaux; parcourir les autres. Je sçai par experience combien l'Etude des belles Letres est utile & necessaire. Je ne parle pas seulement des avantages qu'on en reçoit pour seavoir parler & écrire qui sont des choses d'un prix infini. Il n'y a presque point d'Anien Auteur Grec & Latin qui ne m'ait servi à éclaircir plusieurs obscurités de l'Ecritore (ain e. On en verra des preuves, si jamais je puis metre au jour ce que je prepare dépuis long tems. J'en puis donc parles aprés l'avoir experimenté. Favois lu la plus grande partie de ces Auteurs étant assez jeune; mais je n'avois tiré aucun autre fruit que la connoissance de leur Langue, & quelque goût pour ce qui pent passer pour bien écrit. Lorsque j'ai bien

vaillé sier des matières on ces Auteurs me pouvoient servir, j'ai été obligé de les relire; & ç'a été avec profit ; car prevenu de ce que j'y devois chercher, rien ne m'a échapé de ce qui pouvoit servir au dessein qui m'obligeoit de les lire une seconde fois. C'est en vain qu'on dit, qu'on pourroit avertir les jeunes gens de tout ce qu'il faudroit remarquer. Ces avis sont bons, mais il est impossible qu'on s'atache à des choses qui paroissent des riens à moins qu'on n'envisage certaines questions dont on cherche l'éclaircissement. Ainsi je pourrois dire que c'est une veritable perte de tems pour un jeune bomme de lire tous les Anciens Auteurs Grecs & Latins avant qu'il se soit déterminé à une Etude particulière pour le reste de la vie, ou cette lecture soit necesaire. Pour scavoir le Grec & le Latin on n'a pas besoin de lire absolument tout ce qu'il y a de Grec & de Latin. L'Histoi. re, la Chronologie & la Geographie, la connoissance des Matematiques, au moins de ses premiers Elemens , la Philosophie sont des choses qu'il faut faire étant jeune ausquelles par consequent il faut donner une partie de son tems.

Nous avons dit qu'il faut entretens commerce avec ceux qui écrivent bien. On

SUR LA PRECED. LETRE. 179 peut donc dans les heures moins precieuses achever de lire les Ouvrages des Anciens qui sont sans doute nos modelles pour l'Art d'écrire, & dont on n'est plus capable de déconvrir les beautez quand on a quelque âge. C'aété la pratique de tous nos Scavans de n'abandonner jamais entiérement l'Etude des belles Letres, & d'en faire leur divertissement. Le Pere Thomassin qui a été la personne la plus studieuse, & la plus réglée aans ses Etudes ne lisoit dans le tems des vacations que des Auteurs d'Humanité. Je connois des personnes qui ont autant de pieté que de sçavoir qui ont souvent entre les mains, Ciceron, Virgile, Horace; c'est une necessité puisqu'ils écrivent en Latin. Le Pere Thomassin avant que de metre en Latin la Discipline qu'il avoit fait en Fiançois relut Ciceron entiérement.



A V E R T I S S E M E N T fur le cinquiéme Entretien.

Ceux qui auront compris le dessein de ces Entretiens, apercevront facilement que l'Entretien suivant n'est pas un éloge. mais l'image d'une sainte Communauté, laquelle on s'est formée sur ce qu'on croioit de plus saint es de plus pratiquable; aiant jugé qu'il n'y avoit point de manière plus courte & plus vive, d'instruire ceux pour qui cet Ouvrage étoit destiné, que de leur faire voir comme dans un tableau, ce qu'ils doivent et ce qu'ils peuvent être.

V. ENTRETIEN.

ROCHE de la solitude d'Aminte il y avoit une Communauté d'Ecclesiastiques vertueux & sçavans. qui ne sont liez les uns avec les autres que par la charité & par l'union d'un même dessein qu'ils ont de conspirer ensemble au service de l'Eglise. Cependant lorsqu'ils se sont une fois unis pour l'execution de l'œuvre de Dieu, auquel ils travaillent, ils se croïent obligez de demeurer unis, aussi. bien que ceux qui ont prêté l'épaule pour soûtenir un fardeau, doivent faire ferme, pour ne pas causer par leur retraite l'acablement de leurs Compagnons. Ils croïent, dis-je, que ce ne peut être une petite faute que de troubler l'ordre & l'harmonie d'un Corps utile à l'Eglise; ainsi par cette consideration & par un zele qui ne s'éteint jamais, ils demeurent fortement atachez les uns aux autres. Il n'y a pas de compagnie dans l'Eglise qui étudie plus son esprit, & qui tâche de suivre avec plus de fidelité ses maximes. Ceux qui la composent sont studieux. Ils vivent dans un grand éloignement du monde, & dans un grand mépris de ce qu'on y apelle grand & agréable. Ils n'ont de commerce qu'avec leurs Livres qui font leur plaisir. Par tout ailleurs que dans leurs exercices de pieté & de charité, & dans leurs Etudes, ils sont dans un état violent ; & aussi-tôt que l'obstacle qui les en détachoit est ôté, ils retournent ou à

leur Eglise, ou dans leurs cabinets comme dans leur propre centre. Ce qui fait que dans le petit nombre de ces Ecclesiastiques, on en trouve plusieurs qui excellent en toutes les Sciences, mais particuliérement dans la Science des Ecritures, des Peres de l'Eglise, de l'Histoire Ecclesiastique & des Conciles.

Aminte étoit tres-étroitement lié avec ces Ecclesiastiques. Il en avoit dit tant de bien à son ami qu'il le pria de les lui faire connoître. Le jour étant donc pris, ils les alérent voir. Auffi-tôt que Theodose eut jetté les yeux sur leur Maison, & sur le bon ordre qu'il y apercevoit, il fut surpris, & en se tournant vers Aminte, je n'ai rien vû, dit - il, dans tous ces celebres Monasteres d'Italie qui m'ait autant charmé. Ce peu de proportion que je trouvois entre ces grands & magnifiques bâtimens avec la profession de ceux qui les habitent, me paroissoit un défaut plus choquant qu'aucune faute contre l'Architecture. Cette simplicité Chrêtienne que j'aperçois dans cette Maison me ravit. Je n'y vois rien qu'on puisse dire être inutile ou afecté; mais aussi ce bel ordre me marque que ceux qui demeurent ici sont des Personnes réglées & spirituelles; car si les corps inanimez font paroître tant d'esprit, il faut que les Hommes y soient bien spirituels.

Un Prêtre de cette Maison, ami d'Aminte, parut. Aprés les premiers complimens il les conduisit dans l'Eglise qui étoit embaumée d'une odeur de pieté. Il n'y avoit ni marbre, ni or, ni azur, ni rien de tout ce qui peut arzêter les yeux & détourner l'esprit de l'apli-

cation qu'il doit à la Priere. Il n'y avoit aucun de ces ornemens que la vanité a nouvellement inventez, & qui rendent la Maison de Dieu semblable à celle des gens du monde, où le luxe regne. Theodose qui sçait. les régles de l'Eglise & qui les aime, étoit ravi que toutes choses y fussent observées, selon que les Canons l'ont prescrit. Ce bon Prêtre leur disoit qu'ils avoient un saint respect pour toutes les régles de l'Eglise, qu'ils scavoient qu'il falloit rendre à Dieu le culte qui lui est dû, en la maniére qu'il l'a ordonné. Que lorsque Moise bâtit le Tabernacle, il se servit bien des richesses de l'Egypte, & des ornemens qui avoient servi à la vanité des Femmes, mais qu'il les fit fondre & en changea la forme pour leur donner celle que Dieu lui avoit montré sur la montagne. Ainsi , disoit-il , nous sommes fort éloignez d'orner nos Autels de nouvelles inventions, qui, à proprement parler, font des décorations de Theatre. Par tout & en tout nous suivons ce qui est marqué dans les Livres saints touchant la forme, la grandeur des Autels, la qualité des Ornemens : car ditil, il n'y a rien qui n'ait été réglé; non par caprice ou par superstition, mais par des raifons misterieuses.

Ils entrerent dans la Maison où regnoit le même esprit d'ordre & de simplicité. Il n'y avoit rien qui fût riche par sa matière : la seule disposition en faisoit la beauté. Le réglement de ceux qui composoient certe Maison réjaillissoit & se répandoit sur toutes choses ; de sorte que dans l'arrangement des meubles, & dans la propreté qui y étoit gardée, on y vosoit comme des vestiges de l'in-

nocence, & de l'ordre des mœurs de ces Eccle.

siastiques.

Theodose portoit les yeux par tout ; il s'informoit avec soin de l'usage de tout ce qu'on lui faisoit voir, dans la cuisine, dans les infirmeries, dans les chambres & dans tous les lieux. Sa curiosité étoit merveilleusement satisfaite par les réponses qu'on lui faisoit, qui lui découvroient de plus en plus le bon ordre de cette Maison, & l'esprit de ceux qui

la gouvernoient.

Theodose écouta avec joie la priére qu'on fit à Aminte de demeurer quelques jours dans cette Maison. Ils y demeurérent trois jours, pendant lesquels Theodose comme un espion, ou plûtôt comme admirateur, ne laifsoit rien échaper à sa consideration, jusqu'à étudier la conduite des Serviteurs. Tous ceux de la Maison avoient un visage qui marquoit la tranquillité de leur ame, & cette douceur que cause le repos d'une conscience réglée. Il s'informoit de tout. Il sçût d'un des Serviteurs que l'on nes le reprenoit presque jamais que des fautes qui regardent leur salut. Une personne qui s'est donnée à cette Maison, fort intelligente en tout ce qui regarde le ménage montre à un chacun ce qu'il doit faire. Il fait lui-même en nôtre presence une ou deux fois, ce qu'il ordonne, & s'il arrive que nous l'aïons oublié, il nous instruit derechef sans aigreur, plûtôt par son exemple que par ses paroles. On ne nous commande jamais, dit ce Serviteur à qui il parloit, mais on nous fait faire; & l'on nous traite comme si nous étions les enfans de la Maison. Je n'ai jamais, entendu ici une parole d'impatience. Ceux qui sont nos Mai-

tres sont eux-mêmes ce qui est de plus bas, & ils ne se servent de nous que lorsque la bienseance, ou leurs ocupations ne leur permetent pas de faire ce que par nôtre état

nous leur devons.

Theodose trouvoit tous ces Ecclesiastiques fervens & exacts. Il remarquoit néanmoins qu'ils ne faisoient pas consister la pieté dans une exactitude serupuleuse de quelques observances exterieures. Ils sont persuadez qu'un espit raisonnable ne s'écarte jamais de l'ordre, & que lorsqu'il ne se presente rien de meilleur à faire, il s'assujetit aux régles qui ont été établies, afin que ce soit toûjours un principe de vertu & de sagesse qui le détermine. C'est-là ce qui atache à leurs réglemens; car ensin ils vivent dans une liberté honnête, & on voit assez que c'est l'amour qui les porte à toutes leurs actions.

Celui qui avoit pour lors la conduite de la Maison s'apliquoit particuliérement à entretenir la Communauté dans une sainte joie. Il découvrit ce secret à Theodose, en lui disant que ceux qui gouvernent des Hommes en même-tems qu'ils sont participans de l'autorité de Dieu, ils sont obligez d'imiter sa divine Sagesse, qui les conduit à leur devoir par les ressorts qui les font agir naturellement, c'est-à-dire, par la douceur & par le plaisir. Il faut, dit-il, faire aimer à ceux que l'on conduit les emplois dont on les charge. Personne ne néglige son devoir pendant qu'il s'y plaît. Les Hommes les plus fages & les plus vertueux sont sujets à des chagrins : les plus forts se laissent abatte. Un Superieur s'in-

quiéte, disoit-il, quand il voit un de ses Inferieurs malade. Il craint déja que le sar deau de sa Maison n'étant plus soûtenu, ne tombe sur lui. Pour moi les maladies ne m'étonnent point tant que les mélancolies & les tristesses, & il n'y a rien à quoi j'aporte plus de remede. Je les préviens, j'étudie ce qui peut faire plaissir à un chacun. Mon esprit est dans un parsait repos quand je sçai que tout le monde est content tous sont leur devoir quand leur esprit est calme.

C'est pour cela que nous ne soufrons point parmi nous, ajoûta-t'il, ces esprits qui ne sont satisfaits ni d'eux, ni des autres, qui se plaignent sans cesse, qui trouvent à redire à tout, qui sont ravis losqu'ils ont une mauvaise nouvelle à débiter, & qui par des raports entretiennent de faux soupçons, & causent de la tristesse. Nous ne nous disons les uns aux autres que ce qui nous peut être agréable, ou ce qu'il est bon que nous sçachions. Comme éfectivement nous nous aimons, & que nous n'avons point dessein de nous piquer, quand nous venons à découvrir que nous avons été un sujet de peine à quelqu'un de nos Confreres. quoi, mon cher ami, lui disons-nous, estce cette parole que j'ai dite sans reflexion qui vous a fâché ? Voilà quelle étoit ma pensée : je ne pensois pas à vous, & je suis faché de n'avoir pas éloigné avec prudence ce mauvais sens que vous y avez donné. Ainsi on dislipe son chagrin. On ne fait point une reconciliation en forme, on tourne la chose, s'il se peut, en raillerie, & on épargne la honte à son Confrè-

ne, de s'être laissé aller à un soupçon te-

Nous entretenons de cette maniére parmi nous la charité & la joie qui en est une sille. Ceux qui ont établi cette Maison ne se sont point apuïez sur la prudence humaine, ils ne se sont point apliquez à prevoir par un grand nombre de réglemens le mal qui pourroit arriver. Ils ont crû que cela ne respiroit point l'esprit de l'Evangile, qui donnoit peu de preceptes, mais qui inspiroit beaucoup d'amour pour Dieu & pour le prochain, aprés quoi il n'est point besont de tant de régles. La Loi ne fait que des prevaricateurs, comme dit l'Apôtre, & se selle empêche le malheur, ce n'est qu'en aparence.

Il n'y avoit rien de plus agréable & de plus utile que les conversations de ces Ecclefiastiques. Ils y traitent quelque point de doctrine, ils ont le bon goût en ce qui est de la Science ; ils connoissent les excellens Livres, ce qui vient, comme le remarqua Theodose, de ce que l'on ne lit dans leurs assemblées que les Ouvrages des bons Auteurs, qu'ils parlent souvent de ceux qui ont excellé dans les Sciences, & que ceux qui commencent à étudier prennent insensiblement dans ces conversations un goût & une estime pour les bonnes choses. On propose quelque passage de l'Ecriture ou quelque cas de conscience. Les Jeunes dans la decision de ces cas se forment l'esprit & le cœur, parceque comme je l'aperçois, la verité est depuis long-tems dans cette Maison, elle s'y conserve comme par une tradition, & elle s'y aprend d'une manière naturelle.

Par la seule conversation on y devient hom-

me de bien & sçavant.

Je ne doute point, dit Theodose à Aminte, que ce que nous ne voions point, ne soit encore incomparablement plus beau, car il ya ici du solide. Ce qui nous paroît n'est pas une simple surface. Que je m'estimerois heureux, Aminte, si j'obtenois de vôtre Aminte nentretien sur l'esprit de leur Maison: je m'imagine que les ressorts qui sont tant d'éfets, sont admirables. Cela ne sera pas discile, repartit Aminte, car ces Messeus ne sont point misterieux, ni entêtez de la gloire de leur Maison, ils vous en diront euxmêmes le bien & le mal. Ils ne sçavent ce que c'est que d'user d'artissice pour en couvir les défauts.

Aminte, aïant trouvé son Ami, dites nous, lui dit-il, aprés les premiers complimens, sur quels principes roule la conduite de vôtre

compagnie.

Notre politique, dit ce bon Ecclesiastique, est de n'en avoir point, & il n'y a rien de plus éloigné de nôtre esprit que d'établir & d'afermir cette Maison par des moiens humains, Nous ne nous unissons point ensemble pour faire un Corps qui éclate, & qui se fasse distinguer d'avec les autres Membres de l'Eglise. Nous joignons seulement nos forces, nos Etudes & nos priéres pour faire les uns avec les autres ce que nous ne pourrions faire que tres-dificilement êtant separez, ainsi il nous importe peu que nôtre Corps subsiste, pourveu que l'Eglise triomphe; & si en combatant pour elle nous étions tous défaits, sans qu'il en restat un seul, nos esperances & nos souhaits seroient parfaitement acomplis.

Ce sont les sentimens que nous devons avoir ; car , je vous represente nôtre Compagnie selon ce qu'elle devroit être, par raport à l'esprit que Dieu a inspiré à nos premiers Peres. Leur grande maxime a été qu'on ne doit agir que pour l'Eternité, qu'il n'est pas permis de borner ses afections à ce qui est mortel. Il n'y a, disoient-ils, que l'Eglise d'immortelle : les Compagnies autrefois les plus florissantes ont perdu leur éclat, ou elles ne sont plus. Il n'y a pas à present de Maisons plus saintes que celles qui étoient habitées par les Antoines & par les Hilarions : dont il ne paroit rien. Spiritus ubi vult spirat. Ce seroit donc une estime & un amour deréglé, puisqu'on n'auroit pour dernière fin qu'une chose perissable, si l'on n'aimoit le Corps où l'on est par raport à l'estime & à l'amour qu'on doit avoir pour l'Eglise, qui est le Roïaume de Jesus-Christ qui ne finira jamais, c'est-à-dire, si l'on ne l'estimoit & l'aimoit à proportion qu'on voit qu'il sert

Les plus éclairez parmi nous ne peuvent foufrir ces empressemens que nous avons, si nous n'y prenons garde pour l'établissement temporel & pour la gloire de nôtre Maison. Ils pensent que comme Jesus-Christ veut que l'Eglise son Epouse ait part sur la Terre aux humiliations qu'il y a soufert, qu'aussi les Compagnies Ecclesiastiques pour entrer dans l'esprit de ce divin Epoux & ressembler à son Epouse, doivent porter avec joie les humiliations qui sont le caractere de ceux qui apartiennent à Jesus-Christ, qui a dit à la Compagnie la plus illustre qui ait jamais été, je

parle du College des Apôtres, qu'elle seroit

en bute à toute la Terre.

Ce qui paroit grand est souvent un suier d'abomination devant Dieu, & ces Grandeurs excessives où les Corps particuliers de l'Eglise s'élevent, sont regardées par les Anges comme une espece de tumeur, qui en rendant une partie plus groffe que son état naturel ne le demande, fait que le tout est diforme. Nous avons besoin dans les Communautez, de faire de semblables reflexions, car l'amour propre cherche touiours des apuis naturels. Aprés que nous avons quité la maison de nos parens, nous nous apuions sur nôtre Communauté, nous nous y unissons; & nous concevons pour elle les mêmes afections basses & charnelles que nous avions pour nos familles. Si nous n'y refiftons, nous sommes toûjours prêts de sacrifier l'honneur de l'Eglise pour conserver nôtre Maison, au lieu que comme elle n'en est qu'un Membre, nous devrions l'exposer pour le salut de son Chef. Aprés quoi je ne m'étonne point de ce que j'ai entendu dire à un saint Evêque, qu'il n'arrivoit que trop souvent que les Communautez après avoir servi l'Eglise quelque tems, lui faisoient ensuite la guerre. Que d'abord elles étoient ferventes & animées par la pieté, qu'aprés elles perdoient leur première ferveur : qu'elles n'agissoient plus que par les ressorts d'une conduite toute hu maine, comme les os d'un squelette liez les uns avec les autres par artifice, lorsqu'ils n'ont plus de liaison naturelle. Ne vaudroit-il pas mieux, disoit-il, qu'aprés l'Esprit de Dieu, qui est la vie des

saintes Communautez, s'est retiré, on en cachât les os, c'est-à-dire, qu'il n'en parût plus rien comme on enterre les corps morts

avant qu'ils soient pourris.

Chaque Compagnie a une excellence qui lui est propre. Pour la nôtre elle a cet avantage que quand par nos tiédeurs & nos pechez nous obligerons Dieu de se retirer d'avec nous, elle se dissipera tout d'un coup, il n'en restera rien. Il n'y a que le lien de la charité qui nous lie, ce lien étant rompu nous ne serons plus. Il est avantageux pour la santé de nôtre corps que ceux qui en sont les mauvaises humeurs sortent librement, & qu'ils ne soient point contraints d'y rester. Cela nous purge. Cette liberté qu'on a de fortir d'avec nous separe le bon grain d'avec la paille, ainsi pendant que l'esprit de Dieu demeurera avec nous, nôtre corps fera fain.

Comme nous ne subsistons que par la pieté, le premier soin de celui qu'on choisit pour nous gouverner est de l'y entretenir. Il se repose de ce qui regarde le temporel sur ceux qu'on lui donne pour assistans, mais pour la pieté il a toûjours les yeux ouverts. Il porte en son cœur tous les Particuliers, comme le Grand-Prêtre de l'ancienne Loi portoit les douze Tribus d'Israël sur sa poitrine, dans cet ornement qu'on apelloit Rational. Il nous conoît, il sçait nos foiblesses, ce qui nous convient pour nôtre salut, les emplois qui nous peuvent être dangereux; & lorsqu'il s'agit de nous envoier en quelque lieu, aprés qu'il en a reçû l'ordre de Dieu, avant que de nous fignifier celui qu'il nous donne, il ne nous destine à aucun service

qui ne nous soit utile; de sorte que ce n'estpas tant pour remplir les places vuides de sa Compagnie que pour nos propres besoins qu'il nous place dans nos emplois. Tous étant donc convaincus de sa charité & de sa prudence, on lui obeït non comme à un Homme, mais comme à Dieu; & on se rend d'autant plus volontiers à ses ordres, qu'en les executant avec sidelité, on ne fait pas tant l'afaire des autres, que la sienne

propre.

Le saint Homme dont Dieu s'est servi pour jetter les premiers fondemens de cette Maison, nous a laissé plusieurs memoires qui font connoître de quel esprit il étoit animé, & quel est celui qu'il a inspiré à ses enfans. Toute sa doct ine se reduit à n'agur que par l'Esprit de Jesus-Christ , qu'il soit le principe de nos actions, que nous soions étroitement unis avec lui par une imitation fidelle de ses vertus. Pour cela il nous represente sa vie par diferens endroits. Il n'oublie aucune de ses actions, afin que dans les diferens états où nous nous trouvons, nous aions un modelle de ce que nous devons faire, & quelque action que nous entreprenions, nous la puissions commencer & achever dans l'esprit de Jesus-Christ, & pour honorer ses actions avec qui elle ait du raport.

Ce saint Homme ne nous découvre pas seulement la vie que Jesus-Christ a menée sur la Terre, mais il nous éleve jusqu'à la connoisfance de celle qu'il a euë dans le sein de son Pere dépuis l'Eternité. Il nous dit des choses admirables de la tres-sainte & adorable Trinité, qu'il nous propose pour modelle: en

datil'on ne doit point aprehender l'illusion. l'Homme a été creé à l'image & à la ressemblance des trois Personnes divines, ce qui nous oblige indispensablement de les imiter, & de leur être semblables par une parfaite fagesse, une justice entiere, & par la sainteté June vie toute pure. Cette imitation auroit fait toute l'Etude de l'Homme innocent. Le peché l'a rendu incapable de se conformer à un modele si spirituel & si grand, c'est pourquoi le Verbe divin s'est incarné, & s'est fait petit pour se proportionner à nôtre foiblesse, afin qu'en pratiquant les vertus dont il nous a donné l'exemple, nous retracions en nous l'image de Dieu, que le peché a éfacée.

Nous nous y fommes engagez lorfque nous avons été baptisez au nom des trois Personnes de la tres-fainte Trinité. Le Baptême est une profession publique que nous voulons imiter, ce que nous contemplons dans ce grand mistere de l'Unité de la divine Essence en trois Personnes. Jesus-Christ souhaite que tous les Chrêtiens soient unis ensemble comme il l'est avec son Pere ; & son Disciple bien aimé dit que nôtre liaifon doit être sparfaite avec la fainte Trinité, que nous entrions dans une sainte familiarité avec le Rere & le Fils. Societas nostra sit cum Patre es Filio ejus J. su Christo. Nôtre tres-honoré Instituteur n'a rien oublié pour nous faire enuer dans ces sentimens. Il a établi des exercices propres pour nous lier à Jesus-Christ & à la tres-sainte Trinité. Il a destiné des tems & des jours à l'adoration de chaque Mistete, comme le Vendredi pour honorer la fassion; & il nous a enseigné par plusieurs

écrits comment nous pouvons faire toutes nos actions dans les dispositions de Jesus-Christ adorant son Pere. Il nous a obligé d'honorer d'une maniere particuliere les Saints, qui ont un raport special avec Jesus-Christ; & parceque personne sur la Terre n'a été plus étroitement lié avec lui que sa fainte Mere qui l'a porté dans ses chastes entrailles, il nous a ordonné que comme Marie avoit été inseparable de son Fils, qu'elle l'avoit suivi jusques an pied de la Croix, que l'on ne la separât pas du culte que nous rendons à Jesus-Christ, qu'elle eût ses Fêtes & ses devotions parmi nous selon les régles

de l'Eglise.

Voilà, Messieurs, quel est l'esprit de cette Maison, qui vient de Jesus-Christ, & qui porte à Jesus-Christ. Nos réglemens sont en petit nombre. Ils ne sont faits que pour entretenir l'uniformité parmi nous. Comme no. tre esprit est celui de Jesus-Christ, les penfées, les maximes de Jesus-Christ qui sont dans l'Evangile, sont nôtre régle. Ainsi la lecture de ce divin Livre nous est fort recommandée. Nous le devons porter ayec nous, comme la Relique la plus precieuse, & la marque la plus belle de nôtre Religion. Nous en devons lire un chapitre tous les jours à genoux & tête nuë. On instruit ceux qui entrent parmi nous à regarder l'Evangile qui nous peint la vie de Jesus-Christ, & nous raporte ses actions & ses paroles, comme le modelle sur lequel nous devons nous former, en exprimant dans nos mœurs & dans nos conversations ce que nous y voions.

Nous avons beaucoup d'estime pour les

V. ENTRETIEN. 195 Ordres religieux : pour leur esprit de penitence, de retraite; & si nous ne nous afsujerissons pas à toutes leurs régles saintes qui les metent dans une heureuse necessité de pratiquer l'Evangile, ce n'est pas que nous n'aions l'idée de ces régles qu'en doivent avoir tous les Chrêtiens. L'Eglise est une armée où il doit y avoir diferens corps. Etant Prêtres & par consequent obligez de servir le public en la manière que le faisoient les Apôtres & les Disciples de Nôtre Seigneur, nous tâchons de suivre leur exemple, & de pratiquer comme eux l'Evangile avec une fainte liberté. Si nous ne faisons donc point les trois vœux de Religion, de Pauvreté, de Chasteté, & d'Obeissance, nous tâchons de les pratiquer-On nous inspire un amour tout particulier pour la pauvreté. L'on ne permet pas qu'on le serve d'étofes riches & éclatantes, de toile fine, de souliers propres. Les meubles de nos chambres doivent être simples, de bois & l'on en bannit tout ce qui pourroit ressentir en quelque manière le luxe des riches. On ne set point de viandes qui coûtent beaucoup, la quantité est sufisante, & ceux qui veulent suivre l'esprit qui doit animer nôtre Maison, shabituent à manger peu, à choisir dans ce qu'on leur donne ce qu'il y a de plus groffier, & à se faire l'estomach aux viandes les plus dheiles, qui sont la nourriture des Pauvres. L'on nous aprend que c'est une mortification plus agréable à Dieu de manger sans se plaindte de ce qu'on nous donne, de quelque façon qu'il ait été aprêté, que de faire des jeunes extraordinaires, que Dieu ni l'Eglise n'ordon-

tent point. On nous dit souvent qu'il faut s'exercer à

se passer des Creatures. Ceux dont le Temperament est fort, rejetent les foulagemens dont les foibles ont besoin. Nous ne renonçons point à nôtre patrimoine, mais chacun se ser de son bien comme s'il l'avoit reçû en aumône. Il y en a qui donnent volontairement leurs revenus, & les metent en commun comme on le faisoit dans les tems heureux des Apôtres. Ils les confondent pour ne se point distinguer de ceux qui sont pauvres, & faire que nôtre Communauté soit une image de celle que les Apôtres formérent avec les premiers Chrêtiens dans les commencemens de

l'Eglise.

L'on n'a aucune indulgence chez nous pour les vices oposez à la chasteté, chacun en est si bien persuadé, que long tems avant que sa conduite puisse être suspecte, il use de la liberté qu'il a de fortir de nôtre Compagnie. Ceux qui ne peuvent être utiles aux Personnes de sexe diferent, ne leur parlent jamais, quand mêmes elles seroient consacrées à Dieu. On ne voit que rarement hors le Tribunal de la Penitence celles que l'on confesfe. Les conversations que l'on a avec elles sont courtes, jamais la nuit, ni dans des recoins, mais en des lieux découverts, autant qu'on le peut, & en presence de témoins. Par ce moien on évite les scandales; & les soupcons étant punis rigoureusement, le crime ne se commet pas.

L'obeissance qui se pratique ici surprend ceux qui ont peine de comprendre que des Personnes libres se soumetent si facilement aux ordres d'un Superieur, qui n'a point d'autre pouvoir sur elles que celui qu'elles lui donnent ; mais celui de l'amour est bien

grand, & tout Homme qui obeit par un principe de pieté, se rend à ce qu'on sui ordonne avec une exactitude qui n'est pas commune. Outre cela ce n'est point à des Hommes qu'on nous oblige d'obeir. Les Superieurs ont soin de nous metre devant les yeux les Régles Ecclesiastiques. Nous les étudions comme les Religieux la Regle de leur Patriarche. Or il n'y a rien qui ne soit reglé dans les Conciles, dans les Sinodes, dans les Bulles des Papes, ainsi chacun suit ces Regles qu'il connoît, & il n'a aucune repugnance à s'assuperier à des Ordonnances qu'il ne pourroit rejeter, sans se revolter contre l'Eglise.

Pour Cloître on nous donne l'amour de la solitude. C'est une infamie chez nous d'aimer le Monde, de sortir de la Maison lorsque nous n'y sommes point contraints par la charité. Nous ne mangeons que rarement hors de nôtre Maison. C'est une maxime que nous tâchons de suivre, de ne faire aucune action humaine devant les Hommes, comme sont celles de boire, de manger, de jouer, de rire ; de sorte que le Peuple ne nous puisse voir qu'à l'Autel, & dans les exercices de nôtre Ministere. Cette solitude n'est ni dificile, ni penible. Nous aimons la verité, les jours ne sufisent point pour la consulter autant de tems que nous le souhaiterions, ou pour mieux dire, on ne s'ennuie jamais de la douceur qu'il y a

de l'étudier.

On a toûjours eu cet amour pour les Letres en cette Maison. Ceux qui l'ont gouvernée ont tâché de l'entretenir. On a pour cela un soin tout particulier de nos jeunes

Gens. On leur donne d'habiles Maîtres qui leur font aimer les Livres, qui reglent leurs Etudes, & leur marquent les Livres qu'ils doivent lire : qui president aux conference qu'ils doivent faire. Là chacun selon sa capacité aporte quelque petite piece, sur la quelle tous disent leur sentiment. On propofe des dificultez sur l'Histoire, sur les coutumes des Anciens, sur la Grammaire L'on ne nous propose pas la Science comme une fin , mais comme un moien , & l'on nous aprend que c'est seulement pour en faire usage qu'on doit la rechercher. Ainsi communément on tâche d'arriver par les voies les plus abregées à ce que l'on ne peut ignorer sans danger. On nous avertit de ne point em brasser des desseins qui surpassent nos forces, & qui nous détourneroient de l'aplication principale que nous devons aux emplois aufquels la Providence nous a liez.

Néanmoins quand il se trouve quelque esprit penetrant & étendu qui a un rare genie pour les Sciences, on le décharge de toute autre afaire; & l'on ne croit pas qu'il puisse rendre de services plus utiles à l'Eglise qu'en étudiant. Il est important qu'il y ait des Personnes consommées dans les Sciences pour resoudre les dificultez de ceux qui commencent d'étudier, & aux decissons de qui on puisse se fier & s'arrêter; qui soient prêts de combatre ou de vive voix ou par des écrits contre les Heretiques. On nous laisse suivre les atraits particuliers que nous avons pour certaines Études; mais la grande Ettde est de la discipline de l'Eglise, des Ecritures, des Conciles & des Peres. On nous donne beaucoup d'amour pour la verité : l'on

ne nous oblige point dans nos Etudes particulières de nous atacher à aucun sentiment & de ne voir que ce qui peut nous entêter de ce sentiment. On croit que c'est aveugler un esprit, au moins que c'est lui ôter la liberté

de voir.

n.

n

n

Une des choses, dit Theodose, à ce bon Ecclessastique, qui me charme dans vôtre Maison, c'est l'union que je remarque entre ceux qui la composent. Je m'imagine voir cette premiere assemblée des Chrêtiens, qui n'avoient tous qu'un cœur. C'est sans doute vôtre honnêteté & cette ouverture de cœur que vous avez les uns pour les autres, qui vous lient ensemble.

L'honetêté, dit ce bon Prêtre, est le nœud de la societé civile ; car enfin qui est-ce qui peut vivre avec ceux dont il n'est pas aimé, ou qui le méprisent; au contraire, nous nous rendons facilement aux carefles & aux marques d'estime & d'honneur dont les autres nous previennent. Tout ce qu'on nomme honnête & civilité, ne consiste que dans un sage discernement de ce qui peut plaire, ou blesser ceux avec qui nous vivons, & de ce que l'ordre & la bienseance aprouvent ou condamnent. Ceux qui sçavent faire ce discernement, & pratiquer ce qui plait sont propres pour la societé; & comme cette vertu est utile au Public, on lui rend d'un commun acord l'honneur qu'elle merite. C'est de là que ceux en qui cette vertu paroit, font apellez Gens d'honneur; mais il n'y a guere de Gens parfaitement honêtes dans le Monde. Il n'y a qu'une fausse aparence d'honêteté. La civilité aujourd'hui semble

COS SCO LYON

I iiij

ne consister qu'à deguiser son aversion & le mépris qu'on a pour les autres. Aussi il n'y a que les simples qui s'y laissent tromper, & les signes d'honneur & d'amitié ne font plus l'éfet qu'ils devroient faire à cause de l'abus qu'on en fait, & que l'on ne s'en sert que pour tromper: Mais parmi des Personnes de pieté incapables de dissimulation & de fourberie, les marques d'honneur dont on se previent ne sont point équivoques. Les témoignages d'une afection sincere que l'on se donne les uns aux autres, forment entr'eux une union admirable.

Lorsque nous recevons de jeunes Gens, nous leur faisons lire les excellens Traitez de la Civilité qui ont été composez en ce tems; mais nous évitons ce qui est importun dans les civilitez du monde, & ce que la flaterie on l'orgueil font faire. Ce qu'on apelle honêteté n'est fouvent qu'un commerce de vanité & de flaterie. On honore pour recevoir de l'honneur. J'ai apris parmi nous que la civilité bien entendue n'el que la charité Chrêtienne qui est ingenieuse à trouver les ocasions d'obliger ses Freres, de les consoler dans leurs maux, de les servir dans leurs besoins, de se conjouir avec eux, dans le bien qui leur arrive : Qui sçait éviter avec prudence ce qui les pourroit choquer, ou leur causer de la trifteffe, qui suporte avec patience leurs de fauts, les cache, les dissimule, leur en epargne la honte & la confusion. Cela se fait d'une autre manière quand on aime, que lorsqu'on a le cœur plein de haine, ou d'indiference, & qu'on n'est apliqué qu'à suive

exterieurement ce qui se pratique entre les Gens du Monde. Nous avons le dernier mépris pour ceux qui veulent s'élever au dessus des autres, qui donnent tout à leur humeur, & qui ne craignent point d'être incommodes. La charité est en honneur parmi nous. On nous aprend aussi qu'un esprit bien fait aime l'ordre, qu'il n'agit point par boutade, par fantaisse: Que la raison le conduit, & qu'en toute ocasion il a égard à ce que la bienseance demande. c'est-à-dire, à ce qui est de l'ordre, & à ce que la sagesse prescrit. Il n'y a rien qui nous soit plus oposé qu'un certain esprit de dissipation & de déreglement, qui sent l'Ecolier ou le Soldat; ce qui est oposé à l'esprit de Dieu, qui fait toutes choses avec poids & avec mefure. Aussi l'on ne soufre point ceux qui aiment le désordre. Nous vivons ici avec une grande liberté, mais on n'y aime pas le libertinage, ni qu'on fasse ressembler nôtre Maison à une Place publique, ou à un Corps - de - Garde. On veut que tout soit en ordre, sans confusion, qu'on parle avec retenuë. Nous avons des heures de filence; & en toutes choses nous tachons de suivre les Régles que nous ont donné les Peres & les Conciles, qui sont descendus dans le détail, & ont fait des loix pour tout, pour les habits des Clercs, pour leurs meubles, leurs ocupations, touchant la modestie, la maniere de parler, de converser & d'agir. On nous fait aprendre ces Regles par cœur.

Ce bon Ecclesiastique sit voir ces Regles à Theodose & à Aminte, qui en admirérent la disposition. Elles étoient conçues dans les

propres termes des Conciles & des Peres. L'on acuse les personnes de Communauté, dit Theodose de sçavoir tres-bien l'art & le se cret de s'établir : On ne peut pas vous faire

ce reproche.

Nous n'avons point besoin de cet art, repartit cet Ecclesiastique, puisque ces établis. semens nous sont odieux. J'ai oiii dire cent fois à mes premiers Directeurs, qu'il faut le détruire dans l'esprit des Hommes, afin que Jesus-Christ y regne seul , que c'est un come dans le tems qu'on le prêche de vouloir se metre en sa place & avoir des idolatres d'un merite imaginaire. Nôtre but est de gagner des ames à Dieu, & parceque rienne produit davantage la confiance que le desinteressement de ceux qui nous parlent, & la persuasion que nous avons qu'ils aiment nôtre falut, nous bannissons avec un soin gres-particulier tout soupçon d'avarice. Nous ne portons de prés ni de loin ceux qui se servent de nôtre ministere, à nous faire des presens. Aussi pour n'être point dans la necessité de recourir aux Personnes riches, ni dans le danger de trahir nôtre Ministere par des bassesses & par des flateries, nous n'entreprenons tien qui nous engage en de grandes dépenses, comme des bâtimens superbes, des dorures, des peintures riches. C'est pourquoi en bornant nos desirs, nous avons abondamment le necessaire. Cependant nous faisons profession de traiter honetement tout le Monde. On ne soufre point parmi nous qu'on parle avec mépris ni du lieu où l'on se trouve, ni de ceux avec qui on vit. On a de la déference pour eux ; en les oblige en tout ce qu'on peut, on les aids

& foulage dans leurs maladies, on les console dans leurs disgraces. En ce tems d'affiction qu'ils ne peuvent point soupçonner que quelque interêt secret nous fasse agir, c'est pour lors que nous sommes plus portez à leur rendre service. Nous avons beaucoup de reconnoissance des biens qu'on nous fait, mais nous ne sçavons ce que c'est que de tenir regître du mal. C'est un crime chez nous de s'ingerer dans les familles, de se mêler de mariages, de procez. Nous avons de grands sentimens de veneration pour les Magistrats. Nous observons leurs loix, regardant Dieu en leur personne. La fin de cette soumission est de suivre l'ordre de Dieu qui les a établis, & de pouvoir sous leur autorité & leur protection, travailler en paix aux ouvrages qui sont tombez en partage à cette Maison. Nous suivons l'avis que saint Pierre donne aux serviteurs, d'être soûmis à leurs Maîtres avec toute sorte de respect, non seulement à ceux qui sont bons & doux, mais à ceux qui sont rudes & fâcheux. Etiam dy scolis.

ıt

a

e

e

e

S

C

ě,

t

U

n

5

J'ai oûi dire à un Prêtre vertueux que l'humiliation étoit aussi necessaire aux Compagnies entiéres qu'aux Particuliers; car outre qu'il faut que les Membres & le Corps d'une Maison Ecclessastique ressemblent aux Apôtres & à l'Eglise, à qui Jesus Christ a predit de continuelles persecutions sur la rere. Nous vosons par experience que les contradictions sont extrémement utiles. Elles sont aux Hommes ce que l'Hiver est aux Plantes. Parceque durant l'Hiver les Plantes sont sans seuilles & sans sleurs, il semble que ce tems leur soir fort contraire; on se trom-

pe : c'est alors qu'elles se nourrissent, & qu'ela les se preparent à porter le fruit. Quand on est humilié, on r'entre en soi-même. On no pense point tant à se produire. On se conduit avec plus de sagesse. On pese ce qu'on dit. On mesure ses actions. Caton avoit suiet de dire aux Romains, que pendant que Carrhage subsisteroit ils seroient florissans, parceque la crainte de cette rivale les empêcheroit de se relâcher. Et si nous voulons bien pefer les choses, nous trouverons que fouvent ceux qui nous attaquent ne nous font pas toute l'injustice que nous pretendons; car nous ne fommes, pas si exemps de toutes fautes, que quelqu'une n'air donné un juste, sujet de plainte à ceux qui ne sont pas obligez de nous défendre, & qui ne nous aiment pas. Si on nous laissoit en repos cette. faute s'augmenteroit, & elle seroit comme un mauvais levain. Aprés que l'on nous en a châtié, si nous ne nous corrigeons pas, au moins le mal ne va pas si loin. Si Dieu nous. aime disoit ce Prêtre éclairé, il excitera de tems en tems des orages contre nous qui ne nous renverseront point, pendant que nous ferons enraçinez & fondez dans la charité, comme dit l'Apôtre. L'orage ne fera tomber que le fruit qui étoit deja gâté.

Ce discours sit une, si forte impression sur Eugene, qu'il le prit pour la voix de Dieu qui lui marquoit sa volonté. Il chercha une ocasion favorable pour s'entretenir en particulier avec un des Ecclessssiques de cette Maison. Il en aperçût un qui se promenoir seul dans une des allées du jardin, & il l'alla joindre. Ils entrerent bien-tôt en matiere. Eugene

leur Maison.

Nous sommes, dit-il, dévouez au service de l'Eglise, ainsi nous en embrassons tous les emplois. Pour nous y preparer on nous envoie dans une Maifon que nous avons à la campagne à quelques lienes d'ici destinée pour les premiers exercices de pieté. Là pendant une année on s'aplique à nous vuider de l'esprit du Monde & de ses maximes ; & on nous tourne vers Dieu, afin que nous. ne regardions que lui le reste de nôtre vie. On nous fait lire l'Evangile qui est nôtre grande Régle, & on nous avertir d'exprimer chaque jour dans nos mœurs les veritez que nous y lifons, ainfi que les Peintres dans les Academies expriment avec le craion les traits du modele qui leur est proposé: On nous exerce à l'Oraison, à la Priere. On nous forme aux ceremonies de l'Eglise, au chant, & en general on nous donne des dispositions pour tous les emplois Ecclesiastiques.

Après cette première aunée en aplique ceux qui ont achevé le cours de leurs Etudes, & qui sont encore jeunes à instruire les enfans du voisinage qui nous ont été con-

fiez.

Quoi ! Monfieur, dit Eugene, vous obligez ceux qui entrent chez vous d'ensei-

gnen ?

Cela lui parut dificile: mais la maniere dont cet Ecclesiastique lui parla de l'éducation de la jeunesse, leva bien-tôt cette dificulté. Il lui sit voir qu'on ne devoit consier la Jeunesse qu'à des personnes d'une grande pieté, qui ensent beaucoup de scavoir & de juge-

ment. Lorsqu'un Homme n'agit que par un motif d'interêt, il neglige ceux qu'on lui a confiez, il n'est aucunement touché de leurs fautes, ainsi il n'a point de zele pour les corriger : il lui sufit de sauver certaines aparences, sous lesquelles il cache sa negligen. ce. Un Maître ne reiissit jamais s'il n'aime ses Disciples comme un pere aime ses en. fans, & s'il n'en est aimé reciproquement, Celui qui n'aime pas ne sçait ce que c'est que de se rendre à des avis qu'il regarde la plûpart du tems comme des injures. Un Maître sans pieté est un furieux & ridicule tiran, qui enflé d'orgueil de se voir le premier parmi des enfans qui le craignent, exerce sur eux un empire cruel. Il ne peut suporter aucun de leurs defauts : un petit mot qui échape de leur bouche dans le tems qu'il leur avoit commandé de se taire, est puni comme un blasphême : un solecisme est un homicide. Vous le voiez ce Regent plus coupable que ses Ecoliers, s'emporter, & fraper outrageusement des enfans tendres & delicats : il les charge d'injures, & outre le dégoût de l'étude qu'il leur cause, il leur donne un tresméchant exemple. C'est ce qui a rendu cette profession presque honteuse. Ceux qui n'ont pas soin d'en éviter les defauts, conservent hors du College une humeur orgueilleuse & fiere. Ils ne prennent pas garde dans les Compagnies qu'ils ne sont plus avec leurs Ecoliers, & qu'ils n'ont pas droit de regenter tous les Hommes.

Ce bon Ecclesiastique ajoûta que pour instruire il falloit avoir beaucoup de patience : qu'il avoit entendu dire à un Homme d'une grande sagesse, que les premieres années de la

vie en étoient l'Hiver : que comme les Laboureurs ne se découragent pas en semant dans un tems où la terre ne peut produire aucun fruit ; qu'aussi en travaillant à l'education des enfans on ne devoit pas se rebuter du peu de profit qu'on leur voioit faire. Dabunt frudum in tempore opportuno. Il disoit qu'on les dévoit traiter avec douceur, qu'en chatiant toutes leurs fautes, on leur donnoit de l'aversion pour l'Etude, qu'ils ne peuvent encore les aimer, & qu'on ne les guerissoit point. C'est pourquoi, disoit-il, quand le châtiment est necessaire, il faut qu'il soit plus honteux que douloureux, & qu'il ne fasse point de plaies qui rendent les Maîtres odieux. Il y a plusieurs autres voies que le fouet, & pour ramener les enfans à leur devoir : une caresse, une menace, l'esperance d'une recompense, ou la crainte d'une humiliation font plus d'éfet que les verges. Ceux-là se trompent qui croient devoir porter le feu par tout ou ils voient de la corruption ; & qu'il seroit honteux pour eux qu'un enfant eût fait une faute, qu'ils n'eussent pû punir.

.

2

u

9

ä

S

J'en ai connu, dit cet Ecclessastique, qui étoient de cette humeur qui se fussent crûvaincus si un Ecolier eût pû se dérober à la rigueur de seurs châtimens. Quoique l'objet en paroisse petit, les passions ausquelles on se laisse aller contre les enfans, ne peuvent être innocentes. Les impatiences, les sentimens d'aigreur, les paroles injurieuses, la colere, la vengeance à l'égard des Disciples sont des pechez considerables, dont les Maîtres qui n'ont point de vertu, se rendent,

mille fois chaque jour coupables.

Outre la douceur on a besoin de prudence; ear ensin il faut une espece de Politique pour gouverner ce petit Peuple, pour le prendre par ses inclinations, pour prevoir l'éset des recompenses & des châtimens, & les emploier selon leur usage. Il y a des tems d'opiniatreté où un enfant se feroit plûtôt tuer que de plier. C'est être bien cruel ou bien imprudent que de ne pas laisser passer ce mauvais tems.

La principale chose qu'on doit enseigner aux jeunes Gens, c'est la vertu : elle n'entre pas facilement dans leur esprit lorsqu'elle a l'aparence d'une leçon. Il y a des moiens de verser de bonnes maximes dans leur cœur, presque sans qu'ils s'en aperçoivent. Dans chaque leçon il doit y avoir quelque chose pour la pieté, mais il faut que cela soit bien place. A l'ocasion d'une faute que l'un d'eux aura faite, on peut se servir de la chûte de celui-là pour redresser les autres. Les compositions qu'ils font doivent avoir pour sujet quelque excellente verité. Ce qu'ils aprennent par memoire doit être utile pour leurs mœurs. Un Maître vertueux acompagne d'une reflexion sage & courte, l'Histoire qu'il leur fait lire, ou qu'il leur raconte Quoiqu'il ne puisse pas les suivre par tout, il sçait tout néanmoins. Tantôt en general avec des paroles tendres & pleines de fon amour & de son zele, il les avertit en public de ce qu'ils doivent fuir tantôt il le fait en particulier, leur épargnant la confusion, selon qu'il connoît qu'ils se conduisent, ou par honneur ou par crainte.

Mais sur tout il faut que le Maître ait

'esprit reglé pour établir un bon ordre & pour le garder avec une grande uniformité. Ce n'est pas par les châtimens qu'on conserve l'ordre, mais par une grande exactitude. Le Maître doit avoir un soin égal de tous sans en negliger aucun, s'instruisant de toutes les sautes, quoiqu'il ne les punisse pas toutes. Car ensin il ne faut pas qu'il soit torijours severe, qu'il crie & qu'il gronde sans relâche, ce qui le rendroit odieux. Il doit ravailler à rendre ses en tems après quelque aplication un peu sorte, il doit réjouir ses Ecoliers par le recit de quelque petite Histoire.

Quoi, Monsieur, dît Eugene, un jeune Homme est-il capable d'une si grande de conduite aprés cette première année que vous lui donnez pour se former à la

pieté ?

Ce n'est pas lui, qui a cette conduite, il ne fait que l'executer. La main n'a ni sagesse ni vertu, cependant elle agit tresbien, quand elle est atachée à un corps qui a une bonne tête. Il y a des Superieurs qui ont de l'experience & de la doctrine pour conduite ces jeunes Maîtres qui agissent selon leurs ordres, ou plûtôt selon les regles que l'on doit suivre dans l'éducation des enfans.

Mais, Monsieur, ajoûta Eugene, cet emploi est bien penible pour de jeunes.

Gens.

N'est-il pas juste, répondit cet Ecclessaftique, que puisqu'ils ont voulu se chargerdu joug de Jesus-Christ, ils le portent avec Patience? Quel autre service pourroient-ils.

ne rendre à l'Eglise? Ne faut-il pas faire pentence? On les en avertit, leur faisant comprendre qu'ils seroient tres-malheureux de s'aquiter de cet emploi par l'esperance de quelque gloire qu'il y a en reussissant , & de ne pas raporter à Dieu un travail qui est sevent ingrac. O entretient avec soin ce premier seu de la pieté qu'on a alumé dans leur cœur, & on les fait souvenir continuellement que n'étant pas des Maîtres à gage, ils dovent éviter les desauts qui rendent leur profession méprisable, & qui empêchent qu'elle ne soit utile.

Je vous parle sincerement, dit-il, jamais emploi ne m'a été si doux que celui-là; ca n'est-il pas aussi agreable de semer la venite dans une ame, que des graînes dans un iadin : de cultiver des esprits que des fieurs. Il est vrai que la plante ne se revolte jamais contre le Jardinier, comme font les Hommes contre ceux qui les instruisent; mais outre que dans ces petits troubles de College, souvent les Maîtres sont plus coupables que les Disciples ; ce n'est pas qu'ils manquent les premiers; mais enfin le grand mal est causé par leur rigueur excessive & par un emportement déraisonnable. Outre cela, dis-je, quand on a de la douceur, qu'on aime les enfans, on les trouve dout, on en est aimé : sur tout si l'on sçait leur inspirer la crainte de Dieu, car on les retient par ce lien & on en fait tout ce qu'on veut.

Ajoûtez que ces premiers exercices bien pris nous sont tres-avantageux. Sans eux le tems de nôtre jeunesse passeroit inutilement. Pour bien aprendre, il faut enseigner. On feait beaucoup mieux les choses dont on a été obligé d'instruire les autres. Ainsi ceux qui ont été apliquez à l'instruction de la Jeunesse, ont plus de disposition pour tous les emplois de l'Eglise, où la connoissance des Letres humaines est d'un tres-grand Hlage.

Le tems de la Jeunesse s'étant écoulé dans ces exercices, selon qu'on se sent atiré de Dieu, & selon les vues que les Superieurs ont sur nous aprés avoir étudié nôtre capacité & ce qui nous convient, chacun prend un autre emploi. On écoute sur toutes choses la voix des Evéques qui veulent bien se

servir de nous.

11-

re-

m

pa-

8

II,

eur

on

nt.

Regarde-t'on, dit Eugene, ceux qui ont des emplois hors de cette Maison, & qui possedent des Benefices, comme s'ils étoient en-

core de vôtre Corps.

Oii , sans doute , repartit cet Ecclesiastique, quand ils ont pris ces Benefices d'une manière Canonique, c'est-à-dire, que le desir de vivre avec plus de liberté, plus commodément, & d'être riches, ne les leur a pas fait rechercher par des intrigues que la pieté ne loufre point. Ce qui arrive rarement parmi nous ; non par un amour aveugle pour nôtre Communauté, mais par la vûë du peril des Beneficiers obligez de vivre avec des Laiques, avec leurs parens qui les affiegent, & qui se rendent tôt ou tard maîtres de leur Maison. Autrefois les Clercs ne vivoient point seuls. Chaque Eglise avoit sa Communauté, & la Regle vouloit que chaque Ecclesiastique eût un témoin de ses actions, qui étoient en meme-tems son Gardien & son défenseur contre les ataques du Diable, qui se sert de l'obscu-

rité du peché, pour le faire commetre. Nous voïons que les Benefices font dangereux à funcites à ceux qui les desirent & à ceux qui les possedent. Ceux qui les desirent n'y peuvent guere arriver que par des moïens que les faints Canons condamnent de Simonie. Quand on est Beneficier, il est discile d'user de ses revenus selon les Regles de l'Eglise, & de conserver cet esprit de pauvret qu'elle demande. Cent choses, dont on se passoit facilement quand on avoit peu de bien, deviennent necessaires aprés qu'on est devenu riche.

Ce n'est pas seulement en possedant m Benesice qu'on s'expose à plusieurs danger, mais encore en le quitant. Les parens par leur importunité & par leur adresse viennem à bout d'un oncle & d'un cousin. La crainte de Dieu le fait resister quelque tems; mais ensin ils se servent de son âge ou de sa maladie, & lui font quiter d'une manière qui n'est point permisse, le Benesice, que peut-être il avoit pris par des voïes injustes. Ainsi ceux d'entre nous qui ont l'esprit Ec clessastique, s'estiment heureux d'être à couvert de tous ces dangers. Ils servent l'Eglise, sans aucun interêt pour plaire à Dieu seul.

Nous ne négligeons point la Predication. Nous avons perdu dépuis peu de tems dans cette Maison un excellent Homme, qui avoit tous les talens de la Predication, la nette té & la pureté du langage, la force des mouvemens, un air infinuant qui gagnoit tout le monde, une declamation libre & naturelle, des gestes riches, la voix belle, forte & distincte. Il joignoit à ces talens qui

lai étoient communs avec plusieurs autres Prédicateurs une pieté singuliere. Il ne se propofoit que la conversion des Pecheurs, choifissant pour sa matiere ce qui les pouvoit toucher plus vivement. Il puisoit ordinairement ses pensées dans les Livres de pieté, comme dans Grenade, dans les Instructions Chrétiennes, dans le Pere le Jeune, & dans les autres Livres qui ont de l'onction. Il ne se servoit de son Eloquence que comme d'un flambeau pour dissiper l'obscurité. Il ne sçavoit ce que c'étoit que de briguer des Chaires illustres ou riches. Il alloit où il étoit apellé, ou plûtôt il suivoit l'esprit de Dieu. Quand il arriva ici pour y prêcher, il demeura caché dans une solitude où il se remplit de Dieu , se preparant à son Ministere par la Pénitence, jusques à ce qu'il parut en Chaire. Pendant le cours de ses Prédications il n'avoit commerce avec le Monde que dans la necessité, achevant dans ces entretiens particuliers ce qu'il avoit commencé dans ses Prédications.

2 8

k

1

.

5

On ne le vit point dans les festins, où les Prédicateurs détruisent tout ce qu'ils ont dit en Chaise. Sa vie étoit Pénitente. Il preparoit ses Sermons, avec le soin qu'il devoit; mais c'étoit principalement en les arrosant de ses larmes, & demandant à Dieu par ses prietes qu'ils fissent l'éfet qu'il en atendoit. Il étoit si vivement persuadé de la sainteté de nôtre Religion, que les plus petites fautes, & la seule aparence du peché lui causoient des peines étranges. Quand il fut prés de la mort, c'étoit des tremblemens & des craintes qui ne se peuvent exprimer. Ah mon cher ami! me disoit-il, que je serai puni d'avoir

préché si foiblement la verité! Pour reparer mes fautes autant que je le puis dans l'état où je me vois, je vous conjure d'exhorter de ma part tous nos amis, qu'ils préchent par tout & en tout tems, qu'il n'y a que ce qu'on fait par le principe de l'amour de Dieu qui nous puisse délivrer de l'Enfer. Ce furent ses dernieres paroles. Ce bon Ecclesiastique fut attendri en les raportant.

Alors Eugene lui aïant demandé ce qu'il falloit faire pour entrer en sa Compagnie. Ce n'est pas une chose disscile, lui répondit-il. Tout Homme qui a de la pieté y est rece avec joie. Il ne peut nous être inutile; entre tant de diferens emplois que nous avons, quel-

qu'un lui conviendra.

La seule vertu est le lien de nôtre Compagnie. Elle en entretient l'édifice, qui sans elle se dissiperoit en un moment. Aussi ne reçoit-on que des personnes qui paroissent verzueuses. Nôtre Maison étant composée de Prêtres, ou de Personnes qui aspirent à la Pre. trise, la vocation ordinaire de ceux que Dieu y apelloit c'est une grande innocence; ainsi ceux qui sont tombez en de grands crimes, doivent penser à des retraites plus severes pour y faire Penitence. Néanmoins, quand nous voions des marques d'une vocation sainte dans ceux qui n'ont pas été innocens, qu'ils ont un desir ardent & des-interessé d'entret parmi nous, & qu'ils ne se sentent point apelles d'ailleurs, nous les recevons, mais nous ne leur parlons point de prendre aucun Ordre qu'après plusieurs années, & qu'ils se sont purifiez par la Penitence, dont une vie reglée & éloignée de tout commerce du Monde fait la principale partie. I the land the man

Si Eugene eût demeuré encore quelquetems dans cette maison, il se seroit ouvert sur le dessein qu'il venoit de concevoir. Cet Ecclesiastique qui avoit reconnu à l'ardeur avec laquelle il l'écoutoit, ce qui se passoit dans son cœur, Monsieur, lui dit-il, avant que de le quiter: vous étes dans un âge où il faut penser à l'Etat que vous devez prendre. Ne vous déterminez pas si tôt; mais aussi quand vous l'aurez fait une fois, & que vous aurez connu où Dieu vous apelle, soiez fidelle à cette vocation. L'esprit de l'homme est in constant. Il y en aqui croient que la legereté n'est pas criminelle, pourveu que du bien on aille au bien. Les faintes Ecritures ne nous donnent pas cette idée de la vertu. L'Homme de bien ne se conduit point par fantaisse. La volonté de Dieu est son étendart; il ne va que là où il la voit clairement. Les Israëlites dans le desert ne partoient point du lieu où ils campoient, que lorsque cette Colomne de feu qui les guidoit, commençoit à se mouvoir, s'arrêtans là où elle se reposoit : Ad nutum Dei movebent castra. David aprés la mort de Saül ne fortit point de son exil; quoiqu'il parût que Dieu vouloit qu'il allat regner ; qu'aprés qu'il eut derechef consulté Dieu : Ascendam. C'est cette fermeté que Jesus-Christ recommandoit à ses Apôtres, lorsqu'il leur défendoit de changer de demeure. Etant entrez dans une Ville ou vous serez logez, demeurez y.

.

1-

IS

u

d

1-

Z

és

25

ée

į.

On commence avec ferveur, dit cet Ecclefassique, & on entre avec courage dans le chemin de la vertu. Lorsque ce seu vient à se talentir, les dificultez rebutent. Si on aperçoit donc des chemins plus aplanis & plus agreables, on se persuade aisement qu'on pourra

arriver au Ciel, par des voïes plus douces que celles où l'on étoit entré. On les quitte, quoi qu'elles fussent peut-être les seules parles quelles Dieu nous appelloit à la gloire éternelle. Le grand chemin du Monde est plein de pieges. Ce n'est que pour cela que Dien dans ces derniers Siecles a porté les Saints à multiplier les Communautez Ecclessfiques & Religienses, où l'on peut marcher sûrement dans la voie que l'Evangile nous trace. Que de perils on évite dans une Communauté! Eftce avoir de la foi & aimer son salut, lorsque Dieu nous a apellé à un Etat saint, où il nous leroit facile de faire notre salut, de le quiter pour en prendre un autre où tout est difcile, à la reserve de pecher ? Qu'avonsnous à faire ici-bas que de bien mourir! Un homme sans foi s'il avoit à commencer de vivre, & que les circonstances de sa naissance dépendissent de lui, voudroit fans doute naître dans un pais & dans une condition où il pourroit mener une vie delicieuse. La mort ne dépend guere plus de nôtre choix que la naissance ; mais enfin celui qui a de la foi autant qu'il le peut, choisitum lieu, où il lui sera plus facile de bien mourit. C'est le moment le plus important. Le bonheur ou le malheur en dépendent. Il faut envisager sans cesse ce moment. Au lieu que les gens du Monde ne pensent qu'à vivre commodément, ne pensez, Monsieur, qu'à bien mourir; & reglez sur cette pensée toutes les resolutions que vous prendrés.

VI. ENTRE

VI. ENTRETIEN.

A connoissance des bons Livres doit faire une des principales parties d'un traité des Etudes. On ne l'oublie pas en aïant cette occa-

non. Quelques jours aprés l'Entretien precedent Aminte mena Theodose & Eugene
chez un Gentilhomme de son voisinage, qui
avoit une parfaitement belle Bibliotheque.
Ce qui s'y passa a trop de liaison avec le des
sein de mon Histoire pour n'en point parler.
L'on jetta d'abord les yeux sur les Livres de
belles Letres. Ce nom comprend la Grammaire, la Rhetorique, la Poesse, & l'Histoire.
C'est aussi ce qu'on apelle Philologie. Il y avoit
plusieurs Tabletes pour cette matière. La premiere avoit cette inscription.

BIBLIOGRAPHES.

Le premier Livre de cette Tablete contenoit les Catalogues imprimez des plus fameufes Bibliotheques & les Bibliotecaires, c'est-àdire, ceux qui raportent les Ouvrages de chaque Auteur considerable, & quelles en sont les meilleures Editions. Il y avoit aussi dans le même rang ceux qui indiquent sur chaque matière les Auteurs qui l'ont traitée. Ces Livres, dit Aminte en se tournant vers Eugene, sont d'un grand usage : ils donnent la connoissance des Livres; ce qui est fort utile, car quand on travaille sur une matiere qui ne

dépend pas de la seule raison, mais de plufieurs faits, & du jugement que les Hommes en ont porté, on aprend par le moien de ces Livres les fources où l'on peut puiser ce qu'on cherche. Il n'est pas échapé à la diligence de ces Bibliotecaires un seul Auteur ; ainsi quand il s'agit de sçavoir ce qui a été dit sur quelque matière on sçait qui sont ceux à qui il faut s'adresser. Il est important de connoitre les bonnes éditions de chaque Livre. Vous ne devez jamais lire un Livre que vous ne sçachiez quel en a été l'Auteur, le tems auquel il a écrit, sa vie, l'estime qu'on en a fait, & quelle en est la bonne impression. Parcourez cette tablete, tous les premiers Volumes ne sont que des Catalogues, celui-là c'est la Bibliotheque de Gesner, où vous trouverez tous les Ouvrages de ceux qui ont écrit avant lui, & les impressions fameuses qui en ont été faites. Ces trois Volumes sont de Posse. vin ; le premier est la Bibliotheque choise, où il propose dans la première partie la maniere d'étudier pour se rendre utile à l'E glise, ensuite s'étendant sur le jugement qu'on a fait d'Aristote, de Platon & des autres Philosophes, il raporte tous les Auteurs qui ont excellé dans les belles Le tres. Les deux autres Tomes sont l'Aparat facré, où il fait un examen des écrits de Peres, des Editions & des Versions qui en ont été faites.

Ces fortes de Livres sont du goût du Siecle. On a imprimé depuis quelques année les Catalogues de plusieurs fameuses Bibliotheques. Plusieurs aussi ont fait de ces Catalogues où generalement l'on trouve tous ceux qui ont traité en particulier chaque

Science, comme Draudius. Il y a , par exemple, des Livres faits exprés pour raporter le nom, & indiquer les Ecrits de ceux qui ont travaillé sur l'Histoire de la Philosophie, comme est celui de Pontius. On trouve de ces Catalogues pour toutes les Sciences, pour la Theologie, pour la Morale, pour l'Histoire, pour la Medecine. Le nombre de ceux qui ont dressé ces fortes de Catalogues est si grand, que depuis deux ou trois ans Teyslier de Nimes en a fait un Catalogue d'un Volume in quarto. Encore une fois, ces Livres sont d'un grand usage. Les Catalogues des Bibliotheques particulieres ont cet avantage, qu'on sçait où se peuvent trouver les Au-

teurs dont on a besoin.

c,

2-

E-

es

lle

e.

les

10°

que

Il y a des Bibliographies, ou Catalogues de Livres, où l'on ne se contente pas de raporter les titres des livres ; mais outre cela on fait connoître les Auteurs, leur merite, leur naissance, leur pais, comme a fait Aubertin Mirée des Ecrivains des Pais-Bas; Nicolas Antoine des Espagnols. Konigius dans la Bibliotheque Alphabetique, qu'il nomme Ancienne & Nouvelle, donne un sommaire de la vie de chaque Auteur. Il y en a qui s'apliquent à raporter le jugement qu'on & fait des Auteurs, & qui sont ceux qu'on estime le plus, sur chaque matiere. C'est le dessein de celui qui nous a déja donné plusieurs tomes sous ce Titre de Jugement des Auteurs. C'a été aussi le dessein de celui qui a donné la Bibliographie curieuse imprimée en Allemagne. Je voi tous les jours paroître des Livres nouveaux sur cette matière. Des les premiers Siecles de l'Eglise elle a été cultivée. S. Jerôme a fait un Livre des Ecrivains Ecclesiasti-

que. M. du Pin ajoûte dans sa Bibliotheque des Extraits, ou Abregez : son ouvrage est tres-utile. Le dessein du P. Nourri Benedi-Etin dans son Apparat à la Bibliotheque des Peres, n'en est pas fort different. Un autre Benedictin a critiqué M. du Pin. On peut se contenter du petit Livre du Cardinal Bellarmin touchant les Ecrivains Ecclesiastiques. Les Protestans ont aussi travaillé sur la même matière, Rivet, Cavé, vous devez avoir de la curiofité pour les Journaux des Sçavans, pour les nouvelles de la Republique des Letres, pour la Bibliotheque Universelle, pour l'Histoire de la Vie, & des Ouvrages des Scavans, les Actes de Lipsic, & de la Societé Roïale d'Angleterre, & pour tous les Ouvrages de cette espece. La connoissance des bons Livres est tres-necessaire, Les Ouvrages de Vossius sont utiles : Ce qu'il a écrit touchant les Historiens Grecs & Latins, les Auteurs de Mathematique, & les Poëtes est excellent. Vous y trouvez une partie de ce qu'on doit sçavoir d'un Auteur avant que d'en entreprendre la lecture. Voiez aussi la Vie ou les Eloges des plus fameux Ecrivains, dans les Dictionnaires de Moreri, de Hofman. La lecture de ces Livres est agreable à un Homme d'Etude, il y aprend plusieurs choses touchant la maniere d'etudier, & voit dans l'Histoire des Sçavans ce qu'il faut faire à leur exemple pour le devenir.

Celui de Bayle seroit extremement utile, fi le desir que le Libraire a eu de gagner n'y avoit pas fait mettre des choses qu'on ne peut lire avec plaisir quand on n'aime pas la medisance, & qu'on a de la pudeur. Il faut

ètre sincere, mais il y a des choses qu'il faut raire lorsquil n'y a aucune raison de les publier. C'est une marque de malignité & de corruption de raporter toutes les medisances qu'on a pû faire des hommes vertueux. Ce n'est que parcequ'on n'aime pas le merite, & que pour s'autoriser dans ses déreglemens, on voudroit que tout le monde sût déreglé, & qu'il n'y eût aucune veritable vertu. Aussi si on lit avec tant d'empressement les Livres où l'on medit des grands Hommes, ce n'est que parcequ'on est bien aise de voir qu'ils étoient faits comme les autres. Aminte & Theodose passerent à la Tablette suivante qui avoit ce Titre.

ENCYCLOPEDIE.

Ce nom Encyclopedie signifie Science Universelle. Dans cette Tablette étoient les Encyclopedistes, c'est-à-dire, ceux qui ont traité de toutes les Sciences en abregé. Theodose ne les estimoit pas, & à la reserve de l'Encyclopedie d'Alstedius, il les méprisoit presque toutes ; parceque, disoit-il, il est plus propos d'ignorer entierement certaines choles que de les sçavoir mal. Lorsqu'on puise dans les sources on n'a pas besoin de ces ruisseaux. Ceux qui sont Auteurs de ces sortes d'Ouvrages s'imaginent que parceque ces petits Abregez leur ont servi à conserver la memoire de ce qu'ils avoient apris, ils seront aussi utiles aux autres. Une note abregée n'est connuë que de ceux qui en ont vû une explication étenduë. Plusieurs aiment ces Abregez, parcequ'ils sont commodes à leur paresse, qu'ils se contentent d'ésseurer les choses, &

qu'ils s'estiment habiles quand ils sçavent seuiement les termes des Arts.

On avoit joint aux Encyclopedistes, ceux qui ont fait des compilations, & qui ont ramassé comme dans des magasins ou lieux communs, tout ce que les Auteurs ont dit sur chaque matiere. Je connois, dit Aminte, de grands ennemis de ces sortes de Livres, & je erois qu'ils ont raison. Un ramas si bizarre ne peut guere produire que des monftres, Il est impossible de faire de tant de parties diferentes un tout proportionné, & qui ait cette uniformité qui fait l'agrément des beaux Ouvrages. Ceux qui lisent ces pieces décousuës dans ces Repertoires, ne peuvent sçavoir le dessein de leur propre Auteur ; ils les apliquent donc mal, & contre l'usage pour lequel elles ont été faites. Lorsqu'on a un sujet à traiter, il est tres-dangereux d'avoir recours à ces lieux communs, parceque tant de diferentes choses, & ce grand nombre de divers sentimens confondent l'esprit, & l'empéchent de se former une image nette de ce qu'il doit dire. Ne vous laissez point ébloiir par ces beaux titres de Theatre de la vie humaine, de Poliantée, de Parterre des Orateurs.

Mais quoi, dit Eugene, il me semble que toutes les Personnes d'Etude recueillent avec soin ce qu'ils trouvent d'excellent dans les Livres, & qu'ils travaillent à donner de l'ordre à leurs collections, pour pouvoir s'en servir dans les occasions? Pourquoi perdre le tems à faire ces ramas, s'ils son déja faits? Aminte sit comprendre à Eugene que les collections ne pouvoient servir qu'à celui qui les avoit saites: parce-

qu'on ne peut apercevoir la pensée d'un Auteur dans un discours détaché. Un Homme renferme dans deux paroles tout ce qu'il a lu dans plusieurs pages ; peut-on l'entendre si l'on n'a lû comme lui les Originaux ? En faisant ces extraits il a eu pluseurs vues qu'il ne met point sur le papier. Peut-on deviner ce qui l'a porté à remarquer de certaines choses, qui à d'autres qu'à lui, semblent de nul usage. Son travail n'est donc que pour lui, & c'est perdre le tems que de s'y amuser. Il faut se resoudre à faire soi-même ses remarques & des abregez des choses qu'on voit dans les Livres, dans toute leur étendue. Ce n'est pas qu'on revoie ces fortes d'écritures, mais en les faisant on fixe dans sa memoire ce qu'on lit en passant.

Eugene demanda à Aminte, quel ordre il falloit établir dans les collections, & ce qu'il falloit choisir. Pour le choix des choses, dit-il, cela dépend des Livres qu'on lit, & de la fin qu'on se propose dans ses Etudes. Dans les Auteurs qu'on lit pour le stile, on y doit remarquer la proprieté & la force des termes, les tours rares, les expressions riches. Mais ce seroit perdre le tems que de vouloir écrire toutes ces remarques. Quand on lit les bons Auteurs qu'il faut avoir souvent entre les mains, il sufit de donner un coup de crason aux endroits dont on a été touché; car on ne fait des extraits que des Livres qu'on ne veut plus

revoir.

De

2.

UX

ur

de

je

re

es.

les.

ait

ur

111-

a-

ur

fu-

re-

de

de

m-

ce

710

ue

de

M

e-

r

C-

Si ce sont des Livres de Science, il faut faire des remarques & des reslexions. Nous n'apercevons dans les Livres que ce que K. iii,

nous y cherchons, austi il est bon avant que de les lire, d'aprendre de ceux qui les ont li ce qu'on y doit chercher. Ceux qui veulent faire le voiage de Constantinople s'instruisent de ce qu'ils y doivent remarquer. La plus grande partie des Ouvrages d'érudition fe font ainsi. Un Homme d'esprit se propofe une fin, & pendant une vingtaine d'années il tire de toutes ses lectures ce qui servira à son dessein ; aprés quoi il lui est facile de faire d'un ramas si exact & si laborieur un tres-riche Ouvrage. Il y en a qui dans leurs collections ne gardent point d'autre ordre que celui des Letres de l'Alphabet. Il n'est pas inutile de se faire une Table Alphabetique de toute sa Science, mais les choses ses confondent quand on ne les conserve que dans cet ordre que le hazard met entr'elles, car ce n'est que par hazard qu'une chose a tel ou tel nom.

Voilà quelle est ma pensée, pour disposer ce que l'on recueille de ses études. L'on doit choisir dans chaque matiere le plus excellent Auteur, & inserer du papier blanc entre les feuillets imprimez de son Ouvrage, pour y écrire ce que l'on trouve dans les autres, qui a du raport avec ce qu'il dit, & qu'il n'a pas observé. Ou il faut digerer soi-même la matiére sur laquelle l'on veut travailler, la disposer par Livres, par chapitres, par articles, si cette disposition ne se trouve pas dés-ja faite par quelque habile Homme. On laisse entre chaque Titre beaucoup de vuide qu'on remplit à mesure qu'on étudie, ou que I'on medite. Par exemple, si c'est la Theelogie & la Morale qui soit le principal objet de nos Etudes, il faut metre tous les Titres

& toutes les questions de la Theologie & de la Morale, laissant sous ces Titres du papier blanc. Il faut faire la même chose si on veut s'instruire de la Discipline Ecclesiastique. On établit de certains chefs ausquels on raporte tout ce que l'on trouve dans les Auteurs Ecclesiastiques. Cette manière de disposer les Recueils est la meilleure, & contribue davantage à faire un Homme sçavant. On peut avoir un Livre particulier pour les mélanges, c'est-à-dire, pour les diverses choses & les diferentes pensées qui se presentent à l'esprit, & pour lesquelles on ne trouve point de lieu propre. Si on étudie l'Ecriture, il faut avoir des cahiers pour chaque Livre de l'Ecriture dans lesquels pour y metre l'explication des Passages selon qu'en meditant ou en lifant on découvre, l'éclaircissement de quel-

Pour les Historiens, quand on n'a pas une memoire heureuse, l'on en fait des abregez succints, écrivant dans les Recüeils de Morale, sous les Titres convenables, les exemples des vertus & des vices qu'on rencontre dans ces Histoires. Il ne seroit pas inutile de faire soi-même les tables de l'Histoire Universeile dont nous avons parlé, oùles choses sont disposées selon l'ordre des tems, les faisant grandes pour y marquer en abregé les plus belles circonstances des His-

toires particulieres.

1-

Mais il faut prendre garde en lifant les Auteurs qui demandent une entiére aplication, de ne se pas distraire par une vaine inquietude de transporter ce qu'on lit dans le lieu propre de ses Recueils. Quand je lis un Pere de l'Eglise, je ne puis me resoudre de renyerser

toutes mes collections pour metre dans une place convenable cette foule de belles choles qui se presentent ; cela me feroit perdre trop de tems & la vire des raisonnemens de mon Auteur. J'abrege sa doctrine me servant de ses propres paroles, quand elles sont riches, & je marque à la marge un petit mot. qui me fait souvenir du lieu de mes Recueils où il faut raporter ce Passage. Aprés en parcourant ses marges, je tire en un moment cour ce qui est dans mes écrits fur le sujet que j'entreprens de traiter, & je le transporte dans de grands Recueils, qui sont proprement des plans & des desseins d'Ouvrage, où aprés de longues meditations, & avoir trouve un ordre naturel, j'ai rangé sous des Titres les principales parties de l'Ouvrage. dont j'ai tiré les premiers traits. Il est utile de se faire des notes pour marquer en abrege. soit dans les marges de ses Collections, suit dans les Livres imprimez qu'on a à foi, ce que l'on y remarque de beau. Sixte de Sienne dans sa Bibliothèque sainte raporte les notes dont se servoit Origene. Je croi qu'il est plus commode de n'emploier que les Letres de l'Alphabet : on les fait aisement. M, par exemple, marquera qu'il y a un beau trait de Morale; C, qu'il y a un exemple de Chasteté; X, qu'il y est parlé de Jesus-Christ. Chacun se fait des notes pour marquer dans ses Livres ce qui a du raport au dessein pour lequel il les lit; Comme on ne retrouve pas toûjours les mêmes impressions, il est bon au commencement de ses collections de marquer l'impression du Livre, & combien il avoit de pages. Car si par exemple, il avoir neuf cens pages, & que selvi

qu'on a n'en eût que six cens étant imprimé d'un plus petit caractere, un endroit de la page trois cens de la première impression se trouvera à la page deux cens de l'autre.

Ine

dre.

de.

er-

ot, eils

ent

ijet

rte

re-

je,

OIL

des

ge,

tile

gé,

ce.

ne

tes:

lus

par

rait

de

us-

ar-

au

ne

ns,

ec-

38

m-

lui

DICTIONNAIRES.

Cette Bibliotheque étoit riche en Dictionnaires. Il y en avoit une grande Tablete, pour l'Histoire, pour les Arts, pour les Langues. Là étoient les Dictionnaires Historiques de Moreri, de Hofman, de Baile des dernieres Editions, de Furetiere, de l'Academie. Outre ces Dictionnaires Universels, il y en avoit pour tous les Arts en particulier, pour ceux qui apartiennent à l'Architecture, comme celui de Felibien : pour les Termes du Droit : pour les Mathematiques , celui d'Ozanan; pour la Marine; pour les Noms de lieu; pour la Medecine, pour les Plantes, pour les Drogues. Quoiqu'on ne soit pas Medecin, on est bien aise de ne pas ignorer entierement leurs Drogues, foit celles qu'ils donnent à leurs malades, soit celles qui sont utiles à plusieurs Professions; d'où elles viennent, leurs qualitez, leurs noms. L'Histoire qu'en a fait Pomey est curieuse & utile. Voila les meilleurs Dictionnaires : Ceux-ci de Geographie sont d'Ortelius, de Ferrarius, de Baudran. Ces Dictionnaires qui suivent font pour les personnes, particulierement pour les Ecrivains. En étudiant quand on trouve un Auteur, on est bien aise de sçavoir ce qu'il est, quand il a vêcu, ce qu'il a écrit.

K vj

Il y avoit des Dictionnaires pour toutes les Langues. Quoi qu'on n'ait pas une connoissance parfaite d'une Langue, si on en connoit les caracteres, on peut avec le secours d'un Dictionnaire trouver l'intelligence de quelques termes qu'on rencontre, & qu'on a besoin de sçavoir. Pour les Langues qu'il faut connoître à fond, on ne peut avoir trop de Dictionnaires. Voila tous les plus excellens pour la Langue Grecque & des meilleures Editions : Pollux avec une Version Latine, On en attend une Edition de Hollande, chez Westare, plus parfaite, avec des notes de plusieurs Sçavans. Hesychius tout Grec que Schrevelius a fait imprimer avec des notes, recueillies de plusieurs Auteurs. Harpocration Grec & Latin, avec les Notes de Mouffac, de Valois, &cc. Suidas Grec & Latin Un Sçavant Alleman nommé Neocorus en promet une nouvelle Edition. Phavorin tout Grec. Le Thresor Grec d'Henri Etienne comprend en quatre Volumes tous ces Dictionnaires. Il y a un cinquiéme Volume qui sont de Glossaires. Scapula est un excelient Abregé de ce Thresor. Il le faut avoir de l'Edition des Elzeviers in folio, imprimé par les soins de Schrevelius. Il y a des Dictionnaires tres-utiles pour quelques Auteurs en particulier, comme le Clavis Homerica, le Lexicon Homericum de Coulon. L'Epitheta Homeri in octavo, pour Homere; Passor pour le N. T. Grec. Schrevelius a compilé, tous ces Dictionnaires particuliers; & comme il met les Noms & les Verbes comme ils se rencontrent dans les Auteurs, ce Dictionnaire est fort utile pour ceux qui commencent, qui pourroient ignorer la racine d'un mot, &

en

'il

qo.

11-

10,

S,

a-

qui

nt

E,

les

res

u-

on

eri

N.

ces

net

n-

eft

qui

8

quel est celui qu'il faut chercher ; car quand on ne sçait pas encore la Grammaire parfaitement, on ne voit pas aisement quel est le nominatif d'un nom, le present d'un Verbe. Roberson a fait imprimer à Londres ce Dictionnaire de Schrevelius, & l'a augmenté d'une infinité de mots. Il y en a plusieurs qui ne se trouvent pas dans le Thresor d'Henri Etienne, c'est pour cela que le Dictionnaire de Constantin est necessaire. Il a écrit aprés Etienne, ainsi il y a ajoûté plufieurs mots. Il ne range pas les mots par racines, mais selon l'ordre de l'Alphabet. Ce qui est plus aisé; mais l'ordre d'Etienne ou de Scapula par racines est plus utile ; car en même-tems que l'on cherche un mot, on aprend la signification de plusieurs. La bonne Edition de Constantin, c'est chez Vignon à Geneve au commencement du siècle passé. Voila le Thresor de Gaspar Suicerus, qui est un Dictionnaire Grec, pour les Peres Grecs. On se sert des Dictionnaires, ou pour entendre une Langue, ou pour la traduire. Pour écrire, par exemple, de François en Latin, ou de Latin en François. Danet, Tachard ont fait pour cela des Dictionnaires. La source de tous ces Dictionnaires c'est le grand Thresor de la Langue Latine de Robert Etienne, dont la meilleure Edition est celle de Lion de 1573. C'est un veritable Thresor, une Concordance de tous les Auteurs, où vous pouvez trouver quand un nom a une signisiuon considerable, quel Auteur s'en est servi, en quel lieu de ses Ecrits il se rencontre. Festus est un ancien Dictionnaire tres-utile, finous l'avions tel qu'il l'a écrit; car il lui étoir plus facile d'ayoir une intelligence par-

faite de ce que significient les mots Latin de son tems. La bonne Edition c'est celle de Hollande qui renferme ce qu'il y a de bon dans toutes les autres Editions. Il y a les Gloses d'Isidore, que Gravius a fait imprimer. Calepin est un excellent Dictionnaire Universel pour les noms Latins. Le Diction. naire de Martinius est utile, il a été imprimé en 1700. Il y a une infinité de mots Latins sur lesquels il dit des choses fort curieuses. Ciceron est regardé avec sujet comme la source du Latin, pour bien écrire en cette Langue, il faut parler comme lui : C'est pour cela qu'on a fait des Dictionnaires exprés de tous les mots qu'il emploie; comme celui-d Thesaurus Ciceronianus de Charles Etienne. Apparatus Latina locutionis de Nizole. L'Edition la plus complete de ce Livre est celle de Lyon de M. DC. II. chez Pillehotte. Le Dictionnaire Etymologique de Vossius est fort utile pour avoir une parfaite connoilsance de la Langue Latine. Il y a quelquefois de l'amusement & des puerilitez dans la recherche des Etymologies, mais aussi on y découvre quelquefois de belles choses: l'origine des mots, & plusieurs Antiquitez curieuses. Ce recueil qui a ce Titre Auctore Lingue Latine, contient des Traités qui sont des Dictionnaires. On a fait des Dictionnaires pour marquer les mots barbares qui ne font pas Latins, comme est celui de Vossius de Vitiis Sermonis : On r'imprime tous les Ouvrages de cet Auteur : celui-ci est augmenté de deux Livres dans la derniere Editions Son Dictionnaire Etymologique a été pareillement augmenté. Voila plusieurs Glossaires des mots barbares, d'un mauvais Ladn;

VI. ENTRETIEN. 2; 2 comme le Glossaire d'Isidore, celui de Speiman, de Laurens, sous ce Titre de Amaltea-Onomastica. Le Glossaire de la basse Latinité de du Cange, qui a fait aussi un Glossaire pour le bas Grec. Vous voiez des Dictionnaires pour toutes les Langues. Ceux que nous avons pour la nôtre sont utiles à tout lemonde. Ceux qui la sçavent le mieux ont des: doutes en plusieurs rencontres, & sont bien aises de voir si un mot n'est point vieilli . en quel sens nos meilleurs Ecrivains l'emploient. C'est pour cela que j'estime Richelet. Le Dictionnaire de Furetiere est un veritable Thresor de nôtre Langue. Celui de l'Academie contient les Decisions des Maîtres. Il n'est point inutile pour bien posseder nôtre Langue de connoître son usage. Le Dictionnaire de Nicot est bon pour cela. On aprend des choses tres-curieuses dans le Dictionnaire

es

n-

né

ns

12

11

j.

C-

n

es

11

i-

18

r

GRAMMAIRES.

Etymologique François de Menage.

Lorsqu'on sur venu aux Grammaires ; Aminte dit, que pour bien posseder une Langue il en falloit sçavoir la Grammaire. Il est vrai qu'on ne se doit pas acabler sous un tas de preceptes. Une Grammaire qui est la plus courte est la meilleure, pour ceux qui commencent, à qui il sustit d'une teinture generale pour se metre en état de lire les Auteurs; mais en suite il en faut prendre une plus étendue & ne point negliger les observations de Grammaire que d'habiles Gens ont saites. Par exemple, pour la Langue Grecque, il saut au moins parcouris les

Commentaires de Budé sur cette Langue, pour les consulter dans l'ocasion. De Matthæus Devarius de Particulis Gracis, de Vigier de Idiotismis Lingua Graca, Angeli Caninii Hellenismus. Les bonnes Grammaires de cette Langue sont celles de Gaza, de Lascaris, de Clenard, avec les Notes d'Antesignanus, augmentée de celles de Sylburge, de Gretser, la Grammaire de Pasor. La nouvelle Methode Grecque est tres-excellente. Les Latins ont eu d'illustres Grammairiens. En voila un recueil imprimé Hanovia in 4º l'an 1605. un autre à Basse l'an 1527. On ne lit gueres ces Anciens Grammairiens à moins qu'on ne veuille travailler sur la Grammaire Latine : le Livre de Laurens Valle de l'Elegance, le petit Traité des Particules Latines de Turselinse lisent plus. On pourroit mettre A. Gelle & Macrober parmi les Grammairiens Latins, ils aprenent des choses qu'on ne trouve point ailleurs. Despautere étoit un bon Grammairien. La nouvelle Methode Latine peut sufire, mais il faut voir la Minerve de Sanctius r'imprimée en Hollande avec les Notes de Perizonius; la Grammaire Philosophique de Scipius, Jules Scaliger de Causis Lingue Latine, & les Livres de Vossius de Arte Grammatica. C'est-à-dire, qu'il faut connoître ces Livres pour les consulter dans le besoin.

Nous voïons, continua Aminte, combien les reflexions des Grammairiens sont utiles par celles qu'ont fait nos François sur nôtre Langue. Les Remarques de Vaugelas sont judicieuses, c'est toûjours avec fruit qu'on les relit. Elles ont été r'imprimées avec des Remarques de Corneille qui m'ont paru bonnes. Je vous avoûe que je lis avec soin ces

VI. ENTRETIEN. 233 fortes de Livres. J'ai lû tout ce qu'ont fait sur notre Langue, le Pere Bouhours, Menage, Andry, & l'Abbé de Belle-garde. Quand il a paru quelques Livres sur cette matiere, je l'ai lû avec avidité. On sçait sa Langue, comme le Peuple la sçait, mais on on ne la sçait pas en Philosophe & en homme poli, quand on n'a pas soin de l'étudier soi même, ou de s'instruire de ceux qui l'ont bien étudiée. J'ay lû avec plaisir toutes les Critiques qui se sont faites en cette matière, comme celles du Cid par l'Academie, celle des Entretiens d'Ariste & d'Eugene. Je vois de meme ce qui s'est fait dans ce goût fur la Langue Latine, comme ce qu'a écrit Siopius, dont les Ouvrages sont excellens quand on en separe ce qu'il dit pour la belle Latinité, d'avec la médifance & les aigreurs, qui les gâtent, L'Infamia Famiani Strade, de cet Auteur est une Critique de la Latinité & du stile de Strada Historien des Guerres de Flandre. On estime l'Ouvrage de Hadrianus Cardinalis de Sermone Latino, & le Delectus Latinitatis, de Monet de la seconde Edition. C'est un petit Dictionnaire, où sont expliquez d'une maniere exacte & précise tous les mots, apartenans au droit & aux coûtumes, à la Religion & aux ceremonies des Romains, lesquels mots se trouvent dans les Auteurs Classiques & sur tout dans Ciceron & dans Tite-Live. On estime beaucoup le Calligraphia Romana, de Parcus seconde Edition 1620. in 80 comme aussi son Lexicon Plautinum de la seconde Edition in 80 tres-gros, sur tout pour la connoissance que l'Auteur y donne

dans l'un & dans l'autre de la force des mots. Latins. Ausonius Popina, Andreas Schorus.

font à lire pour cela, ils ont fait chacun un Traité particulier dans ce genre. Le premier fous le Titre de Proprietate et usu Latini Sermonis, le second sous celui de Thesaurus Civernianus, Joignez à ces Auteurs ceux qui om fait de Latinitate sals suspecta. Comme Henn Etienne, Vorstius, & de môtre tems, Olaus Borrichius & Christophorus Cellarius.

AUTEURS CLASSIQUES.

Eugene en voiant ce Titre, quels sont dit-il, ces Auteurs? On comprend sous a Titre, répondit Aminte, les principaux Auteurs Grecs & Latins qu'on lit ordinairement avec plus de soin, & qu'on prend pour modelles : Poëtes, Orateurs, Historiens. Ils étoient dans cette Bibliotheque tous de la plus belle impression. Ces Auteurs sont connus de tout le Monde, ils se r'impriment fouvent. Pour les Auteurs Grecs choisssez les impressions où il y a une Version Latine. Si on entendoit parfaitement le Grec on s'en pourroit passer en lisant l'Auteur; mais quand on le cite, & qu'il le faut traduire, si la Traduction Latine est bien faite, pourquoi ne s'en pas servir ? Il ya toûjours des endroits obscurs, douteux : on est bien aise de voir comme d'habiles Gens s'en sont tirés. La Verfion doit être è regione, c'est-à-dire, à côte, afin que le Latin se presente avec le Grec. Cela donne de la peine aux Imprimeurs, car la Version ne répond pas toûjours pour l'etenduë à l'Original : il y a plus ou moins de paroles. C'est pour cela que les Anglois mettent le Latin sous le Grec, ainVI ENTRETIEN. 235 fi leurs impressions ne sont pas si com-

Prenez toûjours les Editions qui avent des Indices ou Tables; & s'il y a des Observations, des Commentaires, qui soient au pied des pages; car on ne les lit presque jamais quand il faut les aller chercher à la fin d'un Livre. C'est les Hollandois qui disposent ainsi leurs Editions qui parconsequent sont plus commodes. On perdroit beaucoup de tems si on s'arrêtoit autant au Commentaire qu'au Texte; mais quand on trouve un passage dificile ou de consequence, on prend plaisir de jetter les yeux sur le pied de la page pour voir ce qu'en perdent les Sçavans. Preferez les Editions qui comprenent tout ce qui s'est fait de bon sur les Auteurs. Il faut aussi que ses fragments y soient.

Nous avons perdu plusieurs Livres, comme Diodore de Sicile, Polibe, &c. On en trouve des fragmens, des passages que d'autres Auteurs ont cité: ces Fragmens ont été tamassez avec soin, une Edition est imparfai-

te quand elle ne les a point.

gers, Muret, Lambin, Camerarius, Turnebe, Casaubon, Taubman, Saumaise, & plusieurs autres excellens Critiques. Les Hollandois ont aussi commencé depuis quelque-tems à nous donner des compilations de tous ces Commentateurs, comme on l'avoit fait à Paris au commencement du Siécle passé. Depuis ce temps-là les mêmes Hollandois s'é. toient avisés de faire des Abregez de tous ces Commentaires, d'en tirer ce qui plaisoità l'Auteur de ces extraits. Ils ont imprimé tous les Auteurs Latins sous le Titre de variorum, On n'en estime que la beauté des caracteres, & la correction du Texte. On a reconnu qu'il étoit plus utile d'imprimer les Commentaires entiers des Sçavans Hommes. C'est ce que Grævius a executé fur Ciceron. On trouve dans l'Edition qu'il en fait faire tout ce qu'il y a de bon fur cet Auteur, ainsi c'est une Bibliotheque entiere. L'Ouvrage sera gros & cher, mais il est bon.

L'idée qu'ont eu ceux qui ont fait imprimer les Auteurs Classiques Latins pour l'usage de Monseigneur le Dauphin, est tres bonne. Voila tous ces Livres qu'on nomme ordinairement les Dauphins. Ouvrons en un, le Texte est fort souvent acompagné d'une Paraphrase succinte, qui est une interpretation claire & continue de ce que dit l'Auteur, amsi quand il dit les choses d'une manière difcile, on la trouve dite plus simplement & plus intelligiblement dans la Paraphrase ou interpretation. Cela est souvent plus utile qu'un Commentaire. Ce que j'estime encore d'un prix infini, sont les Indices, par le moien desquels vous trouvez quelque passage que ce soit de l'Auteur pourvû que vous

vous souveniez d'une de ses paroles. Personne n'ignore l'utilité de nos Concordances sur la Bible. Nicolas Erithrée est le premier qui a fait un Indice pour Virgile, il en avoit sait pour plusieurs autres Auteurs; mais ces Indipour plusieurs autres Auteurs;

ces se sont perdus.

Feuilletez Eugene avec soin tous ces Auteurs, remarquez-en les bonnes Editions, le nom des Imprimeurs. Tous les Livres des Manuces, des Etiennes, de Simon de Colliné, de Vascosan, de Sebastien Griffe, de Wechell, font beaux & corrects. Les impressions Grecques de Robert Etienne sont admirablement belles; mais elles sont sans Version Latine. Son fils Henri Etienne commença de traduire les Auteurs Grecs, ou de faire imprimer, les Traductions qui avoient été faites, mettant le Latin à côté du Grec. Les impressions qui se sont faires à Francfort depuis Henri Etienne ne sont pas moins belles, & sont plus completes; comme aussi celles qui se firent à Paris au commencement du Siécle passé par la Societé des Libraires pour les Editions Grecques. Tous les jours il se fait de nouvelles Editions de ces Livres, ce qui rend inutile ce que je pourrois ajoûter ici, car l'Edition que je vous marquerois aujourd'hui comme la meilleure, ne la sera plus quand dans quelques mois, il en paroîtrà une nouvelle. Pour peu de commerce que vous aïez avec les Scavans, que vous alez de curiosité pour les Bibliotheques, vous aprendrez aisement quelles ont été les bonnes · Editions d'un Livre ; ceux qui les ont bien éclairei par des Notes & des Com-mentaires. On n'est réant obligé de lire toutes les Observations dai se sont faites sur un

Auteur; mais si vous pouvez trouver une Edition qui les comprenne toutes, preferezla. Les Auteurs suposent qu'on sçait les Coil. tumes & l'Histoire de leur tems ; à moins qu'ils n'écrivent une Histoire Chronique; comme ont fait les Grecs qui ont écrit l'Hiltoire Romaine & pour cela expliquent les Coûtumes des Romains. Il y a donc une infinité de choses connues autrefois, qu'il faudroit sçavoir, pour lire avec plaisir les Anciens Ecrivains. Les Commentaires y supléent, N'entreprenez donc la lecture d'aucun Auteur sans avoir les Ouvrages de ceux qui l'ont enrichi de leurs Observations. Un avis encore important, c'est de ne vous pas rebuter d'une chose qui se rencontre dans les meilleurs Commentaires, & que ceux qu'on peut dire n'être pas nes pour les Sciences n'estiment pas assez, je veur parler ici des Critiques que font les sçavans Commentateurs. Lors qu'un habile Homme en lisant plusieurs fois un Auteur avec attention en a une fois connu le caractere, il me lui est pas dificile de distinguer entre les Ouvrages qui portent son nom ce qui est de lui ou ce qui n'en est pas. Il peut aussi corriger les fautes que la negligence des Librai. res y a laissé glisser. L'ardeur qu'il a de donner son Auteur correct fait qu'il consulte tous les Manuscrits : qu'il confere toutes les Editions. Ne lui est-on pas obligé s'il peut nous donner les Ouvrages de son Auteur aussi purs qu'il les avoit lui même publié ? Ne negligez pas Eugene cette Critique. Autrefois Gruterus avoit fait i mprimer un recueil des meilleurs Critiques in les Auteurs. Sous le Titre Fax Artium, ou The faurus Criticus, cu

fept Vol. in 80. Ces Critiques se doivent trouver dans les bonnes Editions qui se sont faites depuis ce tems-là. Ajoûtez qu'il ne saut pas lire ni les Anciens, ni les Nouveaux Auteurs en esclave, ni les écouter toûjours comme des Maîtres. Ils ne sont pas la verité ni la beauté même, ils se sont soumis au jugement de ceux qui les liroient slisons les donc au moins quelquesot sen Juges, critiquant ce qu'ils disent: cest-à-dire, examinant avec jugement si ce qu'ils disent est raisonnable, & veritablement beau; or c'est en lisant les bons critiques qu'on aprend à Critiquer à propos.

HISTOIRE.

Jugez, dit Theodose à Eugene, par ce grand nombre de Tabletes qui ne contiennent que nôtre Histoire de France, combien l'Etude de l'Histoire est dificile On lit pour passer le tems, ou pour s'instruire à fond de la verité. Deux ou trois Auteurs peuvent satisfaire la curiosité; mais la verité ne se trouve que dans l'examen de tout ce qu'il y a de témoins, c'est-à-dire, qu'il y a d'Ecrivains qui parlent du fait dont on veut être instruit. Ceux qui ont écrit ce qu'ils ont vû sont des témoins croïables, s'il paroit, qu'ils n'ont point été trompez ni voulu tromper. On redresse le témoignage d'un Historien par d'autres Historiens qui ne s'acordent pas avec lui, qui le combatent, & alleguent des preuves. Tous les faits n'ont pas été écrits, mais il en peut rester quelques vestiges dans les anciennes inscriptions, dans les medailles

qu'on trouve dans de vieilles ruines. Ce font des preuves qui ne peuvent être suspectes. Il y a des faits constants dont on peut tirer des consequences. Mais nous vous avons affez parlé de l'Histoire dans nos premiers Entretiens. Confiderez seulement les Livres de ces Tabletes, & concevez en les voiant, combien de pieces sont necessaires pour faire une Histoire de France acomplie. Vous voiez en premier lieu tous les principaux Auteurs qui l'ont traitée toute entiere. Ensuite les Histoires particulieres de chaque Province, par exemple, les Historiens de Normandie, de Bretagne, l'Histoire en particulier de ceur qui y regnoient autrefois, comme les Histoires des Comtes de Provence, des Ducs d'Aquitaine, de Bourgogne. Ensuite les Histoires particulieres des Dioceses, la vie des Evêques, l'Histoire des Eglises Cathedrales, l'Origine, les Antiquitez des Villes particulieres, les Fondations des Chapitres, des Abbaies, les Anciens Cartulaires des Eglises, des Abbaïes, les vies des Saints qui ont vêcu en certains lieux de la France, l'Histoire de quelques regnes particuliers, les traités de Pair, d'Alliance, le Ministere des principaux Ministres, les Actes qui se sont faits de leur tems, les Letres qu'ils ont écrites, qu'ils ont receues; les Negociations, les Ambalsades; les Portraits, les Medailles, les Tombeaux; des recueils de mille pieces fugitives; des Memoires secrets de Gens de qualité qui ont eu le maniement des affaires. Toute cete Bibliotheque pour grande qu'elle soit, ne pourroit pas contenir tout ce qu'on pourroit ramasser touchant notre Histoire, & qui se trouve en differens cabinets. Souvener

vous de ce que nous vous disons ici; afin que si jamais vous vous apliquez à l'Histoire, que vous vouliez étudier à fond celle de quelque siècle, soit par raport à l'Eglise ou dans quelqu'autre vûe, vous ne croitez pas qu'il susse de lire un petit nombre d'Auteurs, comme font la plûpart de ces Ectivains, qui ne se donnent point de peine, qui enseignent ce qu'ils n'ont point apris, & qui reulent qu'on les croïe sur leur parole.

MATHEMATIQUES.

Les anciens Mathematiciens qui sont en tres-petit nombre se trouvoient en cette Bibliotheque des meilleures impressions. chimede, Euclide avec ses Commentateurs, Heron, Apollonius Theodose, Pappus, Diophonte. Les nouveaux qui ont écrit en ces deux derniers siécles : toutes les Œuvres de Clavius de Stevin, d'Erigone, de Tacquet, de Saint Vincent, de Riccioli, de Vallis, de Châles, de la Hire, d'Ozana. Il y a une infinité, de Traitez de Mathematique, comme vous le pouvez voir, dit Aminte à Eugene, dans le Catalogue que nous a donné Vossius dans son Traité de Mathematicis Disciplinis. Il n'en est pas ici comme de l'Histoire qui dépend d'une infinité de faits qui ne se trouvent pas dans un seul Livre, c'est pourquoi il faut les aller chercher en plusieurs. Il y a mille Auteurs qui ont traité de l'Arithmetique; un sufit s'il en explique bien toutes les Regles. Aminte & Theodose firent derechef l'Eloge des Mathematiques; mais, dirent-ils, elles sont si abstraites & si éloignées des autres

Sciences, que les personnes avancées en âge, quoique d'ailleurs fort habiles, en trouveur les avenues dificiles. Ce qu'ils sçavent des aurres Sciences ne leur peut faciliter l'entrée de celle-la, ainsi ils sont obligez de s'y donner tout entiers & d'y emploier les heures les plus precieuses s'ils veulent reussir, C'est pourquoi de quelque utilité qu'elles foient, à moins que d'avoir un grand loisir on n'y doit plus penser, quand on a ateint un certain âge & qu'on est lié à un emploi à qui on doit toute son aplication, Pour vous Eugene, si vous ménagez vôtre loisir, vous avez du tems pour tout. Nous sommes deja convenu que vous ferez chaque jour une lecture d'un Auteur exact, pour exercer votre esprit & le rendre juste, ce qui ne sera pas le moins important de vos exercices. Les Mathematiques sont propres pour cela;& c'est la fin que vous devez vous proposer dans l'Etude que vous en ferez. Car enfin on a raison de regarder comme un amuse ment cette Science dans ceux qui passent les jours & les nuits dans des observations, & qui ne font aucune consideration sur leur principaux devoirs; qui ne s'ocupent qu'à tirer des lignes, à mesurer des angles, tracer des figures, & faire le métier des Arcisans, au lieu de faire le leur. Toutes ces pratiques consument beaucoup de tems. Quand on est Mathematicien par profession, cell est bon. Mais quand on est destiné à autt chose, & qu'on ne regarde les Mathematiques que comme un secours pour les autres Sciences, & pour rendre l'esprit juste, on ne doit cultiver que ce qu'il y a pour ainsi dire, de spirituel dans cette Science. Il faut

VI. ENTRETIEN. 243 fe contenter de sçavoir la theorie des choses, & laisser la pratique aux gens de la profession.

Eugene, aïant conçû de l'amour pour les Mathematiques, il pria Theodose de lui donner une idée de ces Sciences. Ce ne sur qu'en diserentes ocasions qu'il lui parla de chaque partie des Mathematiques en pa culier, & qu'il lui indiqua les Auteurs qui y avoient excelle; neanmoins l'on insere ici toutes leurs conversations au sujet des Mathematiques, comme si elles faisoient partie de l'Entretien qu'ils eurent dans la Bibliotheque

où nous les voions à present.

C,

25

à

us

&

&

IIS

2

Ar-

ra-

res

ne

di-

aut

Les Mathematiques, dit Theodose, ont pour objet la grandeur, c'est-à-dire, tout ce qui peut être augmenté ou diminué. Les proprierez les plus simples & les plus generales de la grandeur, sont qu'à une grandeur on en peut ajoûter une autre, ou qu'on la peut ajoûter à elle-même tant de fois qu'on voudra, ce qui s'apelle multiplier. Que d'une grandeur donnée on en peut soûtraire une qui lui foit égale ou plus petite, & retrancher cette égale ou plus petite autant de fois qu'elle est con enue dans la plus grande, ce qui s'apelle diviser. L'on marque par diferens signes les parties d'une grandeur. La premiere aplication de l'Etude des Mathematiques est de rechercher la manière de faire ces quatre premieres operations, ajoûter, soûtraire, multiplier & diviser sur toutes sortes de signes, c'est à-dire, soit qu'on se serve de chifres, ou qu'on marque les grandeurs sur lesquelles on opere, avec les Letres de l'Alphabet ou autres fignes. Par ces operations, c'est-à-dire, selon que l'on ajoûte & qu'on

multiplie des grandeurs, on en produit des especes diserentes qui ont leurs proprietez, qui suivent & dépendent de l'operation qui a produit ces grandeurs. Il semble que ces proprietez sont peu considerables, & qu'on n'en peut pas tirer de grandes consequences; mais l'experience fait voir le contraire. Tout ce qui se fait dans le Monde c'est par adition, ou par soûtraction, par multiplication, ou par division

Ensuite on considere ce qu'une grandeur est au regard d'une autre, si elle est ou plus petite ou plus grande, & de quelle maniere l'une contient, ou est contenue dans l'autre. Et faisant cette recherche on develope les idees des proportions, qui sont presque naturelles, & comme des semences secondes d'une infinité de veritez importantes dans toutes les Sciences. De sorte que l'on peut regarder cette premiere Etude de la grandeur en general, non seulement comme les élemens des Mathematiques, mais encore de toutes les Sciences; car par ce mot de grandeur on peut entendre non seulement les corps, mais encore le mouvement, les sons qui ne sont que des mouvemens de l'air, le tems ; & generalement tout ce qui peut être augmenté ou diminué. Ainsi c'est avec raison qu'on apelle cette partie, la Mathematique universelle ou la clef des Mathematiques. Je ne conçoi rien dans les Sciences d'un plus grand usage; elle comprend l'Arithmetique, & ce qu'on nomme Algebre, qui ne difere de l'Arithmetique que parcequ'au lieu que celle-ci se sert de chifres qui ne se peuvent apliquer qu'à des grandeurs connues, l'Algebre se sert des Letres de l'Alphabeth qui peuvent

designer des grandeurs qu'on ne connoit point; ainsi l'Algebre va plus loin que l'Arithmetique. Autrefois cette partie de Mathematiques étoit d'un dificile accez, & cependant elle étoit affez bornée. On l'a étenduë, & en même-tems on l'a fort éclaircie & renduë aisée dans ce dernier Siécle. Ceux qui en meritent la gloire sont particulierement Viette & Des-Cartes. Ce que Bartholin a fait pour servir d'introduction à la Geometrie de Des Cartes est excellent. Le Pere Prestet Prêtre de l'Oratoire a beaucoup éclairei cette matière. Le Traité qu'un de nos amis a fait de la grandeur, vous sera peut-être plus propre, parcequ'il est court & qu'il comprend ce qu'il y a de plus utile dans cette Science : prennez le de la troisiéme Edition. Il y a une infinité d'Auteurs qui ont traité de la grandeur en general comme Hariot & Oughfred Wallis, Monsieur Arnaud & du Laurens dans la premiere partie des Elemens qu'ils nous ont donné. Le Pere Tacquet Jesuite a fait la Theorie & la Pratique de l'Arithmetique.

Aprés avoir étudié la grandeur en genetal, c'est-à-dire, aprés qu'on connoît ce qu'on peut sçavoir de toutes les choses qu'on comprend sous ce nom de grandeur, il faut venir aux grandeurs particulieres, entre lesquelles le Corps tient le premier lieu. Pour étudier le Corps avec methode, il le faut considerer d'une manière abstraite, c'est-àdire, sans faire atention à ses diferentes qualitez sensibles qui font que les Corps sont diferens les uns des autres. Mais seulement à ses dimensions, à sa longueur, à sa largeur & à sa prosondeur. La Science du Corps consi-

deré ainsi en general, est ce qu'on apelle Geometrie. Euclide est le pere de cette Science; mais il faut avoirer qu'il ne l'a pas traitée avec cette methode; ce qu'a fait Monseur Arnaud. Nôtre ami qui afait le Traité de la Grandeur, a fait des Elemens de Geometrie, où il suit la Methode de Monsieur Arnaud. Mais outre qu'il prend des routes encore plus aisées & plus courtes, il va plus loin, traitant de la profondeur ou de la solidité des Corps, dont Monsieur Arnaud ne pare

point.

Dans les premiers Elemens de Geometrie on ne doit parler que de ce qui est de plus simple dans les Corps , c'est-à-dire , de ce qui se conçoit plus facilement, comme sont les lignes droites & circulaires , les surfaces droites ou planes, comprises entre les lignes droites ou circulaires. Il y a une infinité de lignes courbes qui ne sone pas des cercles, qui font une infinité de diferentes surfaces, & de diferens solides. Quand on coupe de biais un cilindre, la figure de cette section est ce qu'on apelle une élipfe ou ovale. L'on apelle cone une figure faite comme un pain de suere. Quand on coupe de biais & entierement un cone, la figure de cette Section est encore une élipse. Si en coupant un de ses côtez la Section est parallele à l'autre, cette Section est une Parabole. Si la Section n'étoit pas parallele à l'un des côtez du cone, & que cependant il ne fût pas entierement coupé de biais, ce seroit une Hiperbole. Comme les lignes qui terminent les figures de ces trois Sections sont les plus considerables des lignes courbes, on avoit presque borné le traité de ces Lignes au traité des Sections coniques

Apollonius Pergæus est le plus fameux Auteur de ces Sections. Des-Cartes dans sa Geometrie nous a apris la veritable methode de connoître toutes sortes de lignes courbes. Il y aune manière de les connoître, en les regardant comme composées d'une infinité de petites lignes droites, toutes si petites qu'elles ne le peuvent pas être davantage. Par exemple, dans un cercle Polygone, c'est-àdire, dans une figure de plusieurs côtez inscripte dans un cercle, si ces côtez étoient infinis en nombre, on pourroit suposer sans erreur que chacun de ses côtez ne differeroit pas de la courbe à laquelle il repondroit, ou que cette différence ne seroit rien. Cette maniere d'expliquer les lignes courbes en les considerant comme composées de petites lignes droites, est ce qu'on apelle la Methode des indivisibles; ainsi nommée par ce qu'on supose des parties si petites qu'elles ne se peuvent plus diviser. Elles le pourront être absolument parlant, mais la suposition ne peur causer d'erreur sensible. Cette Methode est belle, feconde, & par son moien on demontre en peu de paroles & sensiblement des choses tres-dificiles par une autre Methode. C'est Bonaventure Cavalieri qui en est l'Auteur. C'est à cette Methode que se raporte celle des infiniment petits. Pour connoître les proprietez d'une figure comprise entre des lignes courbes, on prend à volonté une de ses parties infiniment petite, qui est la diference de sa courbure avec la ligne droite avec laquelle on la compare. C'est à cette petite partie qu'on donne le nom de diferentielle, & qu'on exprime en termes Algebraiques; c'est ce que Monsieur le Marquis de l'Hopital en-

seigne; & dont il se sert pour trouver & demontrer des choses que les Anciens n'ont point connues, ou qu'ils n'ont pû demontrer que par des voies longues & dificiles. Il explique ce calcul des diferentielles dans son Livre des infiniment petits. L'on nomme calcul integral, celui avec lequel on trouve tout d'un coup la somme infinie des perites parties dont on conçoit qu'une quantité est composée, c'està-dire, de toutes ces differentielles qu'on y peut concevoir. Messieurs Leibnits & Neuvton ont inventé le calcul integral, que Monsieur Carré de l'Academie des Sciences a explique dans un Livre fait exprés. Nous avons plufieurs Traitez des Sections Coniques. Midor ge les explique selon la Methode d'Apollonius; de With selon la Methode de Descartes; Wallis par les indivisibles. On attend avec imparience le Traité qu'en a composé Monfieur le Marquis de l'Hôpital. A la fin des Elemens de Geometrie de nôtre ami de la derniere Edition; il y a une introduction aux Sections Coniques qui est tres-facile.

Les Elemens de la Grandeur, de Geometrie, des Sections Coniques, des lignes Coubes, font ce qu'on apelle les Mathematiques pures, aprés lesquelles il n'y a plus rien de dificile. La Geometrie pratique enseigne comme il faut mesurer la longueur, la surface, la solidité de quelque corps que ce soit, prendre la hauteur d'une tour dont le pied est inaccessible, la largeur d'un fossé qu'on ne voit que de loin, tracer une figure sur la terre, prendre le plan d'une maison, d'une ville, d'un champ, d'une forêt, ce qui n'est point dificile à ceux qui sçavent les Elemens. On a des cours de Mathematique, où l'on trouvent des cours de Mathematique, où l'on trouvent des cours de Mathematique, où l'on trouvent les est de le cours de Mathematique, où l'on trouvent les est de le cours de Mathematique, où l'on trouvent les est de le cours de Mathematique, où l'on trouvent le cours de le cours de la cours de le cours de la cours de le cours de la cours de la

ve des Traitez sur toutes les parties des Mathematiques. Les Œuvres de Stevin peuvent passer pour un cours de Mathematiques. Celui d'Herigone est plus acompli; neanmoins la maniere dont il s'explique avec des notes abregées, n'acommode pas tout le monde. Gaspard Schottus Jesuite a fait aussi un cours de Mathemetique; mais ce n'est qu'un Abregé où il n'y a pas assez de theorie. Le Pere De Chales ne s'est pas tant resserré. Il a renfermé le Monde Mathematique, c'est le Titre de son Ouvrage en quatre Volumes in folio. Ozanan a donné un cours de Mathematiques. Plusieurs croient qu'il est plus à propos de faire choix de diferens Auteurs qui ont composé des Traitez particuliers, que de s'atacher à un seul, qui ne réuffit pas en toutes choses. Mais il est bien aisé d'avoir un Livre où l'on trouve des Traitez sur toutes les parties des Mathematiques. Voions en détail quelles idées on peut avoir de chaque partie des Mathematiques, & quels Auteurs y ont mieux réiifsi. Il y a quelqu'une de ces parties, qui n'ont pas été encore assez éclaircies. Quand on est bon Geometre, on a presque aussi-tôt fait de chercher les choses soi même, que de comprendre ce qu'on en a écrit jusqu'à prelent.

Commençons par la Geometrie pratique, qui ne consiste, comme on vient de voir, que dans des aplications des Elemens de Geometrie. Il y a une infinité de Geometries pratiques. Celles de Clavius, de Henrion, d'Ozanan, sont bonnes. Ce qu'il y a de plus important dans la Geometrie pratique, c'est l'usage de certaines Tables pleines de nombres. Elles s'appellent Tables des Sinus, où se trouve faite

une partie des Operations Arithmetiques qui font necessaires pour connoître les Grandeurs qu'on mesure. L'invention des Logarithmes a perfectionné ces Tables; car par leur moien on n'est obligé que de faire des Aditions & des Soustractions, qui sont des Operations aisées. Ceux donc qui veulent pratiquer, doivent aprendre l'usage de ces Tables. Le Baron Neper est l'inventeur des Logarithmes. Adrien Ulach en enseigne l'usage fort netement. Plusieurs ont fait imprimer des Tables, comme Henrion, Oza-

man, &c.

On se sert d'instrumens dans la Geometrie pratique. Il y en a pour le cabinet, par exemple, pour divifer sur le papier exactement & promtement une ligne, un cercle, en tant de parties qu'on veut : pour trouver des figures qui aïent entre elles une certaine proportion. L'instrument dont on se sert pour cela, est le Compas de proportion, dont Galilée se dit l'Auteur. Henrion & Ozanan en ont expliqué l'usage. Pour la terre, lorsqu'il est necessaire d'arpenter, de mesurer des hauteurs on des profondeurs, de tracer des figures ou des plans, il faut avoir des instrumens pour prendre les angles que fair le raion visuel par lequel on voit l'objet qu'on veut mesurer, avec quelques lignes qui sont sur la terre, ou fur l'instrument dont on fe sert. Il y a plufieurs fortes d'instrumens pour cela. On y aplique aujourd'huy une lunete d'aproche, dont on se sert austi pour niveler. C'est une invention de l'Academie des Sciences. Voiez ce qu'en ont écrit Picard, Mariotte & de la Hire. Toute la Geometrie pratique se reduit àmesurer des Triangles; c'est ce qui fait que

plusieurs Auteurs qui l'enseignent, ont donné le nom de Trigonometrie à leur Ouvrage. La Geometrie pratique comprend l'Arpentage.

Il y a de certaines parties de Mathematique subordonnées les unes aux autres. Pour aprendre l'Astronomie, je croi qu'il faut commencer d'abord par étudier les proprietez des cercles, qu'on peut concevoir sur un globe ou dans une sphere, & celles des triangles que ces cercles font : on apelle spheriques ces triangles. Ces Tables des Sinus & de Logarithmes, dont nous avons parlé, fervent pour la meture de ces triangles spheriones. Theodose ancien Auteur Grec a fair des Elemens spheriques; mais son Ouvrage est long & dificile. Il me semble que ces Elemens se pourroient expliquer d'une maniere plus courte, & plus aifée, en faisant des figures qui par le moien des ombres fifsent paroître spherique ce qui l'est. Un de nos amis a fait un Traité des Elemens spheriques qui pourroit faire plaisir; car ces Elemens sont utiles & necessaires, cependant on convient qu'on n'a encore rien d'excellent sur ce sujet. Après l'Etude des Elemens spheriques il faut observer comme le Soleil se leve & se couche, s'éloigne & s'aproche de nous en certains tems de l'année. On a imaginé des cercles dans le Ciel pour marquer les limites du mouvement du Soleil. Ce font ces cercles qu'on voit dans les Spheres. Il faut d'abord aprendre le nom de ces cercles, & leur usage. Il y a une infinité de petits Traitez qui sont nets, faciles & courts, comme celui de Sacrobosco, de Boulanger, de Rohaut dans sa Phisique. Clavius a fait un gros Ouvrage de la Sphere, les institutions

Astronomiques de Gassendi sont nettes. Il ne faut point saire cette Etude qu'avec une Sphere, & un Globe celeste, s'il se peut. La Sphere ne represente que quelques cercles, le Globe celeste represente les Etoiles.

La Sphere ne sert que pour expliquer les mouvemens aparens du Soleil. Les Philosophes & les Astronomes ont fait de diferens Sistemes ou supositions pour rendre raison du mouvement des Planetes. Avant que d'étudier ces Sistemes, il faut sçavoir l'Histoire du Ciel, c'est-à-dire, sçavoir ce qui y arrive, qu'entre les Planetes les unes vont plus vite, les autres plus lentement : que tantôt elles se trouvent ensemble, & tantôt elles s'êloignent les unes des autres. Aprés on étudie les Sistemes; & on voit comme chaque Astronome tâche de rendre raison de toutes ces choses. Les trois plus fameux Sistemes sont celui de Ptolomée, de Copernic & de Ticho-Brahé. Il y a une foule d'Auteurs qui ont expliqué ces trois Sistemes. Rohaud l'a fait comme tous les autres Philosophes. Purbachius & Regio Montanus expliquent la Theorie des Planeres selon Prolemée. Pour Copernic il faut lire les Dialogues de Galilée touchant le mouvement de la terre. Ils sont charmans ? L'Epitome de Kepler étoit autrefois fort recherchée, &c.

Aprés cela on recherchera par quelle voie les Astronomes connoissent la grandeur des Astres & leur éloignement de la terre. J'ai trouvé cela expliqué netement dans Lansberge. Tous ceux qui ont fait des cours de Mathematiques, & qui ont traité à fond l'Astronomie, n'oublient point ces choses. Comme

l'Astronomie consiste particulierement en observations, elle s'aplique avec un soin particulier à la fabrique des instrumens qui sont necessaires pour cela. La connoissance de ces instrumens fait ainsi une partie de l'Astronomie.

Le Comte de Pagan est celui qui démontre avec plus de clarté & de brieveté ce qui regarde la Theorie des Planetes. Ces Tables sont faciles. Mais il faut commencer par lire dans ses Theoremes geometriques les démonstrations qu'il donne de quelques propietez des Elipses. On convient maintenant que les Planetes ne se meuvent pas par des cercles, c'est-à-dire, que leur mouvement n'est pas circulaire. Ce Comte explique avec une merveilleuse neteté la Theorie de ce mouvement. Ce que Sethus Wattdus fait aussi fort clairement. Kepler-l'avoit entrepris avant eux. Bouillaud a fort-travaillé sur cette même matiere.

Nous avons une infinité de Livres d'Aftronomie. Les Œuvres de Ptolemée qui en est regardé comme le grand Maître ne sont pas tous perdus. On peut dire que les Livres de Riccioli qui consistent en cinq gros Volumes sont une Bibliotheque Astronomique. Mais quoique tous ces Livres soient excellens, je vois que les Mathematiciens conviennent qu'il n'y a point encore de Livre sur ce sujet qui puisse contenter; & c'est ce qui leur fait atendre avec impatience l'Astronomie de Gregori Anglois qu'il promet donner dans

peu de tems.

Quoiqu'il soit dificile & peut-être impossible de marquer les routes des Planetes dans le Ciel, cependant selon certaines supositions qu'on fait, conformes autant qu'on le peux

aux observations, on peut predire le lever & le coucher des Planetes, leurs Eclipses, marquer à chaque heure leur lieu aparent, & le venitable dans le Ciel, & cela pour quelqu'année que ce soit, pour le passé & pour l'avenir, ce qui est digne d'admiration. C'est ce que tàchent de faire tous les Astronomes : ils dressent des Tables pour cela; le tems fait voir quelles sont les meilleures ; car, par exemple, celles qui predisent les Eclipses de Soleil & de la Lune pour l'heure & pour la minute qu'elles arrivent effectivement, sont sans doute les plus excellentes. Or cela dépend du bonheur de leurs supositions. Car comme il faut faire atention à tous les differens mouvemens des Astres, c'est par les experiences qu'on fait qu'on corrige la suposition qu'on a faite, qu'un tel & tel mouvement a tant de durée, & quand enfin on est assez heureux de predire les Eclipses dans le tems precis qu'elles arrivent, c'est une demonstration de la justesse des supositions, & par consequent de l'excellence des Tables qui les contiennent. C'est ce qui nous donne sujet de dire que les Tables de Monsieur le Fevre de Lizieux, de l'Academie Roiale des Sciences sont les meilleures qui aient paru. Plusieurs fois il a presente à l'Academie ses predictions d'une Eclipse qui devoit arriver, qu'il avoit cachetées, qu'on n'a ouvert qu'aprés l'observation, à laquelle elles se sont trouvées conformes. Dans le Livre de la connoissance des tems qu'il a composé pendant plusieurs années, ces predictions ne sont pas si exactes; mais aussi il ne se servoit pas de ses propres Tables. C'étoit les Tables Rudolphines, les meilleures qu'on avoit eues jusqu'à lui. Il s'est plaint qu'on

fervations necessaires pour la persection de ces Tables. J'aprehende que comme il n'au pas été écouté; il ne prive le public d'un ou-

yrage si utile.

La Gnomonique, ou l'art de faire des Quadrans, la Geographie, la Marine, la Chronologie sont des dépendances de l'Astronomie. Toute la terre n'est qu'un point au regard des Cieux. On supose dans les Quadrans, que le bout du stile est le centre de la terre, &c que le Quadran est un plan à quelque distance de ce centre. L'ombre du Soleil que fait le bout du stile se porte en diferens endroits. selon les diferens lieux du Ciel où est le Soleil. Cette ombre fait donc connoître où il oft : elle trace tous les cercles qu'il paroît décrire dans le Ciel. La Science de Gnomonique consiste à sçavoir tracer les lignes que marque cette ombre. Il y a diferentes pratiques pour cela. Clavius les enseigne & les démontre dans un Volume in folio si grand & si dificile qu'un de ses Confreres, le P. Pardies, dit agreablement de lui, qu'il est le seul avec son Imprimeur qui ait lû son Livre entier. Il y a un infinité d'Auteurs qui ont enseigné la pratique de la Gnomonique. Cette pratique se peut expliquer en peu de paroles. Il n'est pas aussi facile d'en démontrer les regles. Un de nos amis en a fait un Traité il y a plus de trente ans, mais étant ocupé de meilleures choses, il n'y a pas d'apparence qu'il ait jamais le loisir de le metre en état d'être imprimé. Servez-vous du petit Traité de la Hire.

La terre est ronde. On décrit sur les Globes qui la representent diferens cercles, donc

les uns sont paralleles, & d'autres coupent ceux-ei. Le Soleil tourne autour d'elle, ou il paroît tourner. On conçoit une ligne qui passe par le centre de la Terre, & va se terminer de part & d'autre en deux points du Ciel. On nomme ces deux points les Poles du Monde, autour desquels on conçoit que tout le Monde tourne. La partie de la Terre qui répond à ces points sont apellez Poles de la Terre. On conçoit un cercle entre ces denx points qui coupe en deux parties égales la Terre, & à ce cercle d'autres cercles paralleles, qu'on nomme cercles de Latitude. On represente sur le Globe terrestre d'autres grands cercles qui passent par les Poles, & coupent ceux-ci directement. Ils se nomment cercles de Longitude. Ces cercles servent à marquer sur un Globe terrestre les Villes selon leur situation au regard du Ciel & des Astres ; & en même - tems au regard les unes des autres il faut connoître leur latitude & leur longitude. Pour la latitude on la connoît par l'élevation du Pole sur chaque Ville, ou l'élevarion du Soleil. C'est pourquoi comme il est tres-important pour le commerce de la vie d'avoir de bonnes Carres de Geographie, le Roi n'a rien épargné pour faire prendre l'élevation du Pole, & la longitude non seulement des principales Villes de son Roïaume, mais encore de plufieurs autres lieux.

Par la latitude on connoît l'éloignement des Poles de la Terre, & de ce cercle qui est entre les Poles, & qui la partage en deux parties. C'est pourquoi on l'apelle Equateur, Cercle équinoctial, ou Ligne équinoctiale. Pour la longitude, c'est-à-dire, si une Ville

VI. ENTRETIEN. est plus ou moins Orientale, à l'égard d'une autre, on le sçait par le moien des Eclipses. Car quand on sçait qu'une Eclipse, soit de Lune, soit de quelqu'autre Planete, comme des Satellites de Jupiter, a paru plûtôt à Rome qu'à Paris, c'est une marque que Rome est plus Orientale: Et c'est pour cela que les Astronomes font tant d'observations, & que par ordre du Roi on observe par toute la Terre les Eclipses qui arrivent. Si on sçavoit precisement la latitude & la longitude de chaque lieu, on lui assigneroit sa juste place dans les Globes terrestes. La Geographie entant qu'elle est une partie des Mathematiques, se reduit toute là. Les Mathematiciens dressent des Tables où la longitude & la latitude de chaque Ville considerable sont marquées. Un des grands fondemens de la Geographie, c'est une ligne Meridienne trouvée exactement & continuée autant qu'il se peut. La ligne Meridienne, c'est la Section d'un grand cercle de la Sphere qui passe sur les Poles de la Terre. Le Roi a fait tracer une Meridienne qui passe par Paris, & qui a êté continuée vers le Nort jusqu'à Dunkerke; & vers le

La Geographie jusques-là, apartient aux Mathematiques. Les Geographes ordinaires traitent la Geographie en Historiens. Ils ne se metent pas en peine de marquer si exactement le lieu que la Ville dont ils parlent, ocupedans l'Univers. Le petit Ouvrage de Cluvere est une introduction à la Geographie tres-bonne. Ce que Nicolas Samson a fait merite d'être lû. On n'a sujet d'esperer que tout ce que fera Monsieur de l'Isle, dont nous avons

plusieurs. Cartes, sera tres-excellent.

Midi jusqu'aux Pirenées.

f

è

La Marine comprend la Science de bath un Vaisseau, & de le conduire sur Mer. Cette Science, outre la Geometrie, supose une connoissance particuliere de toute l'Astronomie, Elle est fondée sur la Geographie. Il s'agit lorsqu'on est en Mer de pouvoir marquer sur une Carte Marine , c'est-à-dire, sur une Carte qui represente les Mers en quel lieu du Monde on se trouve, quelle est la situation de ce lieu, au regard de ceux qui sont connus, où l'on veut aller, ou que l'on veut éviter. Les Cartes Marines representent les Mers & les Côtes, les Fles, les Rochers, les Bancs de sables, la profondeur de la Mer. La latitude d'un lieu (comme nous avons dit) se prend affez facilement. Pour supleer en partie à la Science de longitudes, les Pilotes ont la Boussole ou l'Aiguille aimantée qui regarde toûjours le Pole, si ce n'est qu'elle varie en certains lieux; & ce sont ces variations qui peuvent servir à leur faire connoître le lieu où ils sont, lorsqu'ils en ont des Observations fort recentes, parceque cette Variation n'est pas toujours la même. Outre celà observant le tems de la course de leur Vaisfeau, & marquant quand il est venu à changer de route, & à courir sur une Ligne, par la Science des Triangles ils connoissent à peu prés combien ils sont éloignez du lieu dont ils sont partis, & par consequent en quelle situation ils sont au regard de celui où ils veu-Ient aller. Les Auteurs de cette Science s'apliquent à donner diferens moiens pour resoudre tous les Problemes de la Navigation. Le Pere Fournier Jesuite a fait un gros Volume de l'Hidrographie, mais son Ouvrage n'est pas estimé par le Pere Dechales qui a fait un

6

1

Traité plus court de Navigation, & mieux démontré. Ceux qui entendent cet Art, confeillent les Ouvrages de Villebrod Snellius, son Typhi Batavu, Son Histodromie, les Ouvrages d'Adrian Metius, d'Herigone & de Bernard Warren, de Stevin, Nonius ou Nunez Portugis. On estime un Traité de la Manœuvre des Vaisseaux de Monsieur Renaud. En voila affez pour en sçavoir la Theorie & la prati-

que.

1

×

H

e

La Chronologie de la manière que nous la considerons ici, est toute fondée sur l'Astronomie. C'est aux Astronomes à suputer préessement les periodes & mouvemens de chaque Astre, & à marquer quand ils recommencent leur course : quand, par exemple, la Lune & le Soleil se trouvent ensemble, quelle est la juste grandeur des mois lunaires, d'une année ou du cours du Soleil. La connoissance des Eclipses sert aux Chronologistes à verifier les points de Chronologie; car on peut trouver par les Tables Astronomiques précisement le tems d'une Eclipse dont un Historien parle. L'on a des Observations Astronomiques faites autrefois, qui font connoître les periodes de chaque Planete; Car les Anciens Astronomes aïant marqué en quelle partie du Ciel étoit une Planete, l'année, le jour & l'heure de leur Observation, en comptant le tems qui s'est écoulé jusques à nous, nous voions quelle est sa periode. Jamais les Observations n'ont été plus exactes. Autrefois. on n'avoit que de petits instrumens qui à peine marquoient les secondes : On n'avoit ni horloges si justes, ni lunettes. Les Telescopes. ont fait découvrir dans le Ciel ce que les yeux ay apercevoient pas.

8

Y

ti

m

je

Pl a

P

8

P

de

ét

pa

70

Sc

toj

c'e

De

tre

raï

gra

La Chronologie est aussi fondée sur l'His toire, qui marque les Epoques d'où chaque Nation compte les années. Les Hebreur commencent à compter de la Creation du Monde, ou du Déluge ; les Grecs de la prise de Troie, de l'institution des Jeux Olympi, ques, les Romains de la fondation de la VIL le de Rome. C'est par le moien de l'Histoire qu'on connoît le raport des Epoques. Joseph Scaliger est le premier qui a traite la Chronologie avec plus de solidité, & qui ena fait une Science. Aprés lui le Pere Petan son grand Adversaire. Ce Pere a joint un petit traité de Chronologie à la fin de son Re tionarium Temporum, qui est fort net, & qui peut servir d'introduction à la Theorie de la Chronologie.

C'est encore par l'Astronomie qu'on a re glé les Fêtes qu'on apelle Mobiles, c'est-à-dire, qui n'arrivent pas toutes les années au mêmes jours. Cela fait une Science partichéere qui est expliquée netement dans ce que Gassendi a écrit en Latin touchant le Calendrier, & Blondel en François. Clavius traits cette matiére dans une grande étenduë.

Voilà pour ce qui regarde l'Astronomie, & les Sciences qui en dependent. Une des beles parties des Mathematiques sont celles qui ont pour objet la lumiere & la vûë, qu'mapelle l'Optique. Pour y réussir, il faut prinierement étudier la fabrique de l'Oeil, & comment se fait la vûë. Il ne le faut point chercher ailleurs que dans les Anatomists modernes, dans la Dioptique de Des-Catte & de ses Disciples. L'Optrique a trois parties. La Perspective, la Catoptrique, & la Dioptrique. La Perspective, suppose qu'un

Tableau est une Fenêtre ou un Verre au travers duquel on voit des objets, & elle aprend comme l'on peut trouver tous les points dans ce Verre par où passent les raions qui font voir ces objets : de sorte qu'aïant mené des traits par ces points, & les aïant coloré des mêmes couleurs qui paroissent dans ces obiets, la vue soit trompée par les mêmes imressions que feroient les objets naturels. On aplusieurs Auteurs pour la pratique de la Perspective. Notre ami en a fait un Traité, k comme ce Traité est le fondement de la Peinture, cela l'a obligé de donner une idée de la perfection de cet Art. Il n'en dit pas aflez pour faire un Peintre parfait, mais il n'a nen oublié de ce qu'un Mathematicien devoit dire en traitant ce fujet.

Lorsque la lumiere tombe sur un corps poi, elle est reflechie, & cependant l'œil voit les objets d'où part la lumiere, comme s'ils toient à l'extremité du raion reflechi qui part de ces objets. Ainsi dans un miroir on wit les objets au delà du Miroir. Les Mibirs convexes & concaves ne representent pas les objets tels qu'ils sont. Ils écartent ou ls réunissent les raions de la lumiere. La science qui explique tout cela s'apelle Ca-

toptrique.

que

eur

du

pi-

ire

ph

10-

pe-

qui

CU-

que

en-

, &

qui on

ore-

&

tes

tes

la

UI I

Quand les raions de la lumiere passent au travers d'un corps diaphane, ils se rompent, cest-à-dire, qu'ils ne vont pas en droite ligne d'où il arrive, comme l'experience le montre, que selon la figure du corps diaphane, les taions de la lumiere s'écartent ou se réunisent; ce qui fait que les objets qu'on voit au tavers, paroissent ou plus petits ou plus gands que le naturel. On peut ainsi grossir

les objets, ce qui fait qu'on peut apercevoir ceux qui ne se voient point sans secours à cause de leur periresse. Ces Verres ou Lune tes s'apellent Microscopes. On peut aussi fai. re paroître proche de nous les objets quien sont éloignez. Les Lunetes qu'on fait pour cela, se nomment Telescopes. On s'en sen pour voir dans le Ciel ce que les yeux n's voient point. Tout cela apartient aux Michematiques, parceque c'est par le secours de la Geometrie qu'on sçait quelle figure u Verre doit avoir pour groffir ou diminuer le objets. Les Microscopes nous ont aprisum infinité de choses dans la Phisique que nou ignorions. Les Telescopes n'ont pas de moins utiles pour l'Astronomie. Je dis et core une fois hardiment que c'est dans De-Cartes & dans ses Disciples qu'il faut cher cher les principes de ces Sciences, don l'Antiquité n'a presque eu aucune connoil fance.

La Musique apartient aux Mathematique, L'on est convaincu que le son se fair paru trémoussement du corps qu'on apelle Sonon. Quand ces trémoussemens se font avec proportion, qu'ils se peuvent mesurer exacte ment , & qu'ils s'acordent , ils sont agree bles. Les diferens acords consistent en t que, par exemple, dans le tems qu'une corde fera une vibration, une autre en fera deut exactement. Celui qui traite de la Musiquei fond, doit premierement rechercher comment se fait le son dans toutes sortes d'in tremens : comment on peut mesurer le mourtment qui produit ces sons, & enfin comme l'on peut regler ce mouvement. Nous n'avons encore rien de fort achevé sur la Musique VI. ENTRETIEN. 26;

Repler, Salinus, Zarlin, Galilée en ont écrit. Le petit Traité de Gassendi est assez estimé. Des-Cartes en a aussi donné un petit Traité. Le Pere de Mersenne a fort travaillé sur l'Harmonie. Il en a fait un gros Volume. Meibomius a fait imprimer un Recueil des anciens Musiciens, Wallis y a ajoûté, Ptolemée & quelques autres. La Musique des anciens est peu connuë. Monsieur Sauveur a fait un Discours à une des ouvertures de l'Academie des Sciences, qui marque qu'il a des lumieres patriculieres sur cette maciére, & que le Traité qu'il en promet sera tresbeau.

ę.

j.

ot

0.

2.

il.

g.

30

L'Architecture dépend des Mathematiques. Je ne parle pas de cette partie qui regarde le choix de la matière, mais de celle qui explique les proportions qu'il faut donner aux parves d'un bâtiment. C'est autant l'imagination des hommes & la coûtume, que la necessité & l'utilité qui ont établi les proportions que les bons Architectes observent. Nous n'avons dans l'Antiquité que les feuls Livres de Vitruve qui regardent l'Architecture. Nous avons eu en ces derniers Siécles plusieurs Architectes, ceux-ci Italiens, Palladio, Scamozi, Serlio, Vignole, &c. Ceux là François, de Lorme, & Freard de Cambrai, qui outre la Traduction de Palladio, nous a donné son excellent Ouvrage des Paralleles de l'Architecture. Perrault, outre la Traduction de Vitruve, a donné un Traité des cinq Ordres d'Architecture. Nous avons de Blondel un Cours d'Architecture, & plusieurs Traitez sur les Bâtimens publics, sur ceux des Princes, & sur ceux des Particuliers. Nos François se sont fort apliqués à l'Architecture

depuis quelques années. Tous les jours on voit paroître de nouveaux ouvrages sur cette matière. Dans les Antiquités de Rome par des Godets on peut contenter sa curiosité, quand on n'a point été à Rome pour y voir

les restes des anciens bâtimens.

On apelle Architecture militaire, les Fortifications. L'experience a fait connoître de quelle manière doivent être disposées les murailles d'une Place pour resister à une ataque, Comme c'est aux Mathematiciens à executer cette disposition, on raporte aux Mathematiques l'Art de fortifier les Places, qui n'a rien de dificile pour celui qui sçait la Geometrie, comme il paroîtra en lisant les Livres de Fortifications. L'art de Fortisier s'est fort perfectionné dans ler dernieres Guerres. Fritach de Ville, le Comte de Pagan, Blondel & autres, ont bien écrit des Fortifications. Benand a fait imprimer un Traité de Fortifications où il enseigne les nouvelles manieres de Fortifier qu'il compare avec celles du Comte de Pagan, du Chevalier de Ville, de Blondel, & de Monsieur de Vauban, qui a mis cet An dans sa persection. On joint à l'Art de Fortifier celui de Camper, de ranger une Armée en bataille, l'Art de pointer le Canon, de jeter des Bombes. En toutes ces choses on voit l'utilité & l'étendue des Mathematiques.

On est convaincu à present qu'il est nectfaire d'être bon Mathematicien pour être bon Philosophe. La Phissque ou la Science du corps ne se peut guere traiter solidement qu'aprés que l'on a connu la nature & les regles du mouvement. La Science du mouvement n'avoit point été connue avant Galilée.

Livi

VI. ENTRETIEN. 265 Les Philosophes n'en proposoient que des questions peu importantes, comme on le peut voir en comparant leurs Ouvrages avec ceux de Galilée, du Pere Mersenne, de Wallis, du Pere Pardies, de Mariotte, d'Alphonse Borrelli. Tout le grand ouvrage de Huggens sur la Pendule ne regarde presque que la matiére du mouvement. On en recherche les regles. Celles de Des-Cartes ne contentent pas tout le monde. Le P. de Malebranche a proposé ses Conjectures sur ces regles. C'est sur la Science du mouvement que font fondées les mechaniques, c'est à dire, la Science de faire mouvoir commodément les corps pesans. Il y a pour cela une infinité de machines, dont on voit des Recueils. La Theorie en a été expliquée par Galilée, Des-Cartes, Rohaut & par le Pere Pardies. Nôtre Ami en a aussi fait imprimer un Traité, auquel il a ajoûté quelques découvertes, où l'on dit qu'il se rencontre avec ce que Monsieur Varignon a fait imprimer sur le même sujet. Ce n'est pas une chose fort extraordinaire que deux Auteurs se rencontrent. L'excellent Traité de l'Equilibre des Liqueurs de Paschal tient un rang considerable entre les Livres de Mechanique. Il est impossible de donner en peu de paroles une idée des Mathematiques à ceux qui les ignorent entierement; pour sçavoir ce qu'elles sont , il les faut étudier. Il ne faut pas croire qu'on soit obligé de lire tous les Livres que j'ai aleguez. C'est pour contenter les diferens goûts, & parcequ'il seroit dificile de trouver ceux qui seroient peut-être les

meilleurs, au défaut de l'un on prend l'autre.

Quand on étudie on est bien aise de consulter

2,

ı

a

4

n

10

e.

e.

plusieurs Auteurs.

PHILOSOPHES.

Cette Bibliotheque étoit tres bien fournie de Philosophes. Toutes les Sectes anciennes & nouvelles y étoient, les Auteurs ou Princes des Sectes , leurs Disciples les plus confiderables, leurs Interpretes, leurs Commentateurs y étoient rangés selon leur âge. Diogene Laërce Grec & Latin , de la derniere impression de Hollande, avec les Observations de plusieurs Sçavans étoit à la tête, comme contenant la vie & la doctrine de tous les Philosophes anciens. Ensuite le Recueil des Fragmens des anciens Philosophes dont les Ouvrages entiers se sont perdus. Les Œuvres de Platon Grec-Latin , de Serrarius , ou de l'Edition de Francfort, avec les Platoniciens celebres comme Alcinous, Plotin, Marcille Ficin, Aristote Grec-Latin de l'Edition de Paris 1619. avec la Synopse de ses Sentiment par du Val. Suivoient les Commentateur Grecs de ce Philosophe, comme Aphrodisius, Jean Philopone, Themistius & les autres, Aprés eux étoient rangés les Commentateurs Arabes, entre lesquels Averroës est le plus considerable : ensuite les Commentateurs La tins infinis en nombre. Tout ce que nous avons de la Philosophie d'Epicure, des Stotciens, de Lucrece, Seneque, Epictere, Arian. Des-Cartes & ses Disciples, comme Regius, Clauberg, le Grand, Rohaut, la Recherche de la Verité du P. de Malebranche, Gassendi étoit rangé parmi les Epicuriens. Tout ce qui se fait de bon sur la nouvelle Philosophie, les Ouvrages de Boile, plusieurs Traités de Ma-

notte, les Livres de l'Anatomie du corps humain, des Animaux, des Insectes, l'Histoire. Naturelle. Il y avoit un prodigieux ramas de tout ce qu'il peut y avoir de curieux sur tou-

tes les parties de la Philosophie.

Aminte & Theodose ne parurent pas grands admirateurs de cette confusion de Livres. Il n'en est pas, dit Aminte, de la Philosophie comme de l'Histoire qui confiste en des faits que nous ne pouvons aprendre que de ceux qui les ont vûs ou qui les raportent. Elle n'est point fondée sur l'autorité, mais sur la raison qui se trouve en tous les Hommes, pourquoi donc aler chercher ailleurs ce qu'on a chez soi ? Ces gros Livres ne font que distraire. Lorsqu'on consulte la raison, qu'on l'écoute, qu'on se presente à sa lumiere, on se retire, pour ainsi dire, tour lumineux & l'esprit éclairé & plein de connoissances riches & netes ; au lieu que les Livres ne font que charger la memoire & confondre l'esprit. Que nous sçachions ce qu'ont dit, Platon, Aristote, Zenon, Epicure, nous ne connoissons pas pour cela la verité. Ils peuvent s'être trompez les premiers, & par consequent tromper ceux qui les consultent ; au lieu que ce que la raison dit clairement ne peut être faux. Puisque la Philosophie n'est donc autre chose que la connnoissance de la verité, c'est à la raison, qui seule nous lapeut faire connoître, que nous devons nous adresser. La plus grande partie de ces Livres, sont un obstacle à la veritable Science, les uns, parcequ'ils sont mal faits, les autres, parce qu'on ne les lit pas comme il faut.

Ce que vous dites Aminte, reprit Theodose, est tres-yrai, aussi faut-il regarder les Philo-

M ij

sophes comme en fait le Maître d'un cabines qui vous fait voir ses raretez. Ce n'est pas parcequ'il nous dit que ces choses font admi-Tables que nous les trouvons belles, mais parce qu'éfectivement nous y remarquons des beautez. Il nous avertit de ce qu'il y a de beau; & ses avertissemens ne sont pas inutiles ; Peut être qu'on ne jetteroit pas la vue fur les pieces les plus curieuses, si l'on n'étoit prevenu. De même plusieurs veritez s'echaperoient aux yeux de nôtre esprit, si quelque sage Maître ne nous tournoit vers elles. Ce qui fait, que tous ces Livres ne sont pas inutiles. Il faut d'abord que ceux qui entreprennent l'Etude de la Philosophie s'atachent à quelque Auteur; Car pour deux ou trois personnes qui s'étant défaites de toutes les opinions qu'ils avoient aprises d'ailleurs, & renonçant aux Livres ont puisé avec succez dans leur propre fonds la verité, il y en aun nombre infini qui pour avoir voulu marcher sans guide se sont égarez, & sont tombez en mille réveries. Les yeux de l'esprit en l'état où nous sommes, sont plus foibles que ceux du corps. De dix mille Professeurs de Philo-Sophie qu'il y a dans l'Europe, & qui donnent des écrits de leur façon , il n'y en a peut-êne pas dix qui soient capables de le faire comme il faut. Combien y en a t'il qui écrivent affez bien Latin pour composer des écrits qui doivent être des modeles? Car il me semble que tout ce qu'on met devant les yeux des jeunes gens doit être achevé dans son genre, Est-il possible que ces jeunes Professeurs qui enseignent, aient assez bien medité &examine toutes ces choses qu'ils debitent en Maîtres? Ils donnent des opinions mal conçues, mal

digerées, mal expliquées, au lieu que s'ils ne proposoient que d'excellens Livres, & qu'ils les fissent lire à leurs Disciples, ils leur seroient plus utiles, & prostreroient eux-mêmes davantage de leurs, leçons. Ils devroient choisir le plus habile Philosophe, & au lieu de faire le personnage de Maître, se contenter de faire celui d'Interprete.

Vous ne sçavez pas, dit Aminte à Theodofe, ce qui s'est fait en France pendant vos voiages. On oblige les Professeurs de n'enseigner que la Philosophie ancienne; & l'usageveut que dans les Ecoles publiques on donnedes êcrits. L'on croit que cela atache les Ecoliers, qui prennent plaisir d'avoir des caïers

écrits de leur main. Onimon mol

1

)-

ie

ui

1-

es

e.

ui

ié

5 ?

Il ne doit pas être permis à un chacun, repliqua Theodose, de renverser l'ordre établi dans les Academies, & de proposer ses imaginations à de jeunes Gens qui ne peuvent faire le discernement de ce qui est bon d'avec ce qui est mauvais. Quoi, dit-il, les Marchands ne penvent exposer leurs marchandises en vente qu'aprés qu'elles ont été visitées par le Magistrat, & un Professeur étallera impunement en public ses extravagances? Cela n'est pas juste. Mais sans s'éloigner de l'ordre établi on pourroit rendre les Etudes de Philosophie plus utiles qu'elles ne sont. Par exemple, ceux qui étudient dans les Academies n'étant point capables dans l'âge où ils sont de consulter par eux-mêmes leur taison, & ne pouvant faire usage que de leur memoire pour y conserver les sentimens des Philosophes illustres : Pourquoi ne les en pas instruire? Il faut les avertir qu'ils n'en doivent pas juger jusqu'à ce que dans la suite dis

tems ils soient capables de le faire. En atendant il leur est utile qu'ils sçachent ce que les Grands Hommes ont pensé. Si leurs pensées ne sont pas la verité, au moins elles nous y font faire attention. Les diferens sentimens de ceux que l'esprit & la doctrine ont élevé au dessus du commun, nous découvrent le fond de l'esprit, & ces semences generales des Sciences. Ce n'est pas un petit prejugé qu'un sentiment nous ait été donné par l'Auteur de la Nature, lorsqu'on voit que tous ceux qui l'ont étudiée, ont eu ce même sentiment ; ainsi il est utile de ne pas ignorer l'Histoire de la Philosophie, c'est à dire, quels ont été les Philosophes illustres & quelle a été leur doctrine.

Pourquoi doné, encore une fois, ne recueille t'on pas cette Histoire pour la faire lite dans les Ecoles? Ce feroit un Livre à faire, mais cet Ouvrage doit être fait avec esprit, & d'une maniere qu'on y découvre l'origine de tant d'opinions, c'est-à-dire, comment ces Philosophes, on en suivant les premieres connoissances que la Nature nous a données, ou les prejugez de l'enfance & du Peuple ils sont

tombez dans ces opinions.

Tous les Philosophes ont distingué la Philosophic en trois parties, dont la premiere n'est qu'une disposition pour les deux autres. Elle prepare l'esprit & lui donne des regles pour se conduire dans les Sciences, dont les principales ont pour objet la connoissance de la Nature & les regles de bien vivre, ou la Morale. Cette premiere partie qu'on apelle la Logique, a des regles dont on ne dispute point. Tout ce qui regarde l'argumentation est incontestable. Je souhaiterois donc qu'en

cut mis cette partie de la Logique dans un ordre exact, & en des termes fort purs ; car pourquoi donner en mauvais Latin & dans une entiere confusion ce qui est tres-beau de soi-même & tres-utile ? Il n'y a rien de si pur que ce qu'Aristote a écrit de la Logique. Il y a plusieurs choses dans les autres parties de la Philosophie, dont tout le monde convient; que les Professeurs, quelque parti qu'ils prennent, pourroient enseigner dans des Livres imprimez. Si on ne peut arrêter les Ecoliers qu'en les faisant écrire, il y en a un moien. Quoi qu'on leur mette des Livres imprimez entre les mains, les Professeurs dans chaque lecon peuvent emploier un tems à dicter quelque éclaircissement sur ces Livres. Ils peuvent traiter avec plus d'étenduë les questions sur lesquelles ils veulent déterminer leurs Disciples, & leur faire prendre parti ; leur proposant les objections qu'on peut faire à la doctrine qu'ils voudront soûtenir dans les Actes publics, avec leurs réponfes.

C'étoit là l'ancienne maniere de professer dans l'Ecole de Paris, qui a été la premiere & la plus considerable des Ecoles Chrêtiennes. Avant ces derniers Siécles on n'y dictoit que tres-peu d'écrits. Quand la Philosophie d'Aristote y sut introduite dans le treizième Siécle, on y lisoit les écrits de ce Philosophe. Ensuite les Maîtres commencerent à donnes des écrits, non pour y comprendre toute la Philosophie, mais seulement pour disposer les esprits par des questions qu'ils apelloient Prolegomenes, & pour éclaireir certaines discultez sur lesquelles ils disputoient publiquement. Ces écrits ensuite aïant été trop étendus, l'on s'oposa à cette méchante maniere

qui s'introduisoit. Le Pere Possevin Jesuite remarque dans le premier livre de sa Bibliotheque choise C. 26, que l'an 1355. on reforma la maniere d'enseigner de l'Université de Paris, & qu'il fut défendu aux Professeurs d'emploier le tems de leurs leçons à faire écrire leurs Ecoliers : que cent ans après le Cardinal d'Estouteville Legat du saint Siége, obligea les Professeurs de cette Université de faire lire les anciens Philosophes & de les expliquer. Neanmoins le mal a prevalu, & il est arrivé dans la suite des tems, que cet accessoire de la Philosophie l'a emporté sur le principal. L'on a negligé le fond de la Philosophie, & l'on ne s'est apliqué qu'à de certaines questions, pour ainsi dire, étrangeres. Par exemple, si la Logique est une Science, quel est son objet, &c. L'on n'y traite presque plus rien de ce qu'Aristote a enseigné dans les excellens Ouvrages qu'il a fait de Logique.

De la maniere que sont les choses, dit Aminte, les Professeurs sont presque contraints de suivre cette méchante methode. La principale vûë de ceux qui étudient en Philosophie sont les Theses publiques, ainsi comme on ne dispute pas sur tout; que les veritez les plus importantes ne sont point sujetes aux chicanes, il saut qu'ils donnent tout leur tems à des questions épineuses, dont on

dispute.

On remedieroit à ce mal, dit Theodose, en rétablissant la lecture des bons Auteurs imprimez que les Professeurs acompagneroient de leurs observations, comme nous avons dit. Ce seroit même un beau moien de contenter tout le monde, l'on ne choisiroit pour les

écrits & pour les disputes que les questions qui ne peuvent troubler la paix de l'État. La seunesse seroit mieux instruite. Il n'y a rien de si beau que la connoissance de Dieu, des esprits & des corps. Quel fruit remporteroient les jeunes Gens du College s'ils en forroient avec la connoissance de Dieu! & de ses atributs ou proprietez? S'ils y avoient connu la grandeur de leur ame, son immortalité, la fin pour laquelle elle a été creée , l'usage qu'elle doit faire de ses facultez. S'ils y avoient apris l'Anatomie & ce qu'on peut sçavoir du Ciel, des Meteores, & en general de: toute la Nature. On ne doit point esperer cela qu'on n'ait r'apellé l'ancienne coûtume, & qu'on n'ait fait des Ouvrages courts, & faciles. C'est une necessité absoluë de se servir de Livres imprimez; outre la perte du tems qui se consume dans les Colleges presque tout entier à écrire, les jeunes Gens prennent leurs écrits avec tant de negligence qu'ils ne les peuvent lire. Ils sont pleins de fautes ; de sorte que quand ils le voudroient, ils ne peuvent pas les étudier exactement.

Il y a tant de choses dans la Philosophiequi se peuvent traiter solidement & sans bruit. Qui trouvera mauvais qu'un Professeur sasse lire publiquement une Histoire des plus considerables experiences qui se sont faites dans ce siècle par les Chimistes, par les Anatomistes, par les Phisiciens, pourveu que l'Auteurde cette Histoire ne se declare pour aucum parti, qu'il raporte seulement ce que les yeuxne permettent pas de revoquer en doute. Au lieu de passer des mois entiers à dicter des écrits d'Anatomie, ne seroit-il pas plus à propos de choisir un Auteur le plus court & se

plus methodique qui ait été imprimé en ce tems, donnant seulement quelques remarques sur les choses qu'on choisiroit pour être la matiere des disputes publiques. Il en est de même des Traitez du Ciel. A la reserve do deux ou trois points, si les Cieux sont solides, ou non; si la Terre tourne, ou si elle ne tourne pas, tous les Philosophes sont d'acord, La Jeunesse concevroit bien mieux un Traité des Cieux dans un livre imprimé où seroient les figures necessaires, que dans des écrits pleins de fautes, où de jeunes Gens ne sont pas capables de faire les figures; sans quoi ces écrits ne se peuvent concevoir, non plus que ceux d'Anatomie. La partie de la Philosophie qui regarde les mœurs, & qui est la plus importante, est entierement negligée, parceque la maniere d'enseigner d'aujourd'hui oblige un Professeur à ne parler que des questions disputées, ce qui lui ôte le tems de traiter les choses qui sont hors de la dispute, mais qui sont de l'usage de la vie.

Aminte loija extrêmement les reflexions de Theodose, & témoigna qu'il connoissoit plusseurs de ses amis qui en peu de tems ponvoient donner au Public les Livres qu'il jugeoit necessaires, s'ils en recevoient l'ordre de ceux-qui par leur autorité devroient remedier, aux desordres publics des Academies. La chose est aisée, car quant à l'Histoire de la Philosophie, Diogene Laèrce raporte nettement & en peu de paroles la vie & les sentimens des Philosophes. Plutarque l'a fait dans un Traité exprés. Vossius distingue sort bien les Sectes de Philosophie. Hornaus a fait l'Histoire de la Philosophie en general, comme aussi le P. Thomassin, Il y a des Auteus

qui se sont apliqués à éclaireir en particulier quelqu'une des anciennes Sectes, comme Marcile-Ficin celle des Platoniciens; Lipse celle des Stoïciens; Gassendi celle d'Epicure; & la Mote-le-Vaïer celle des Scepticiens.

On trouve dans les premiers Peres de l'Eglise beaucoup de choses touchant cette matiere; parcequ'aïant eu pour adversaires les Philosophes Païens, ils ont été obligez d'étudier leurs sentimens, & de les proposer en les combatant. Saint Augustin explique l'ancienne Philosophie dans ses Livres de la Cité de Dieu. Une Etude si profonde n'est necessaire que pour les Maîtres, qui pourroient même se contenter d'une Histoire abregée si elle étoit bien faite. Il faudroit emploier une partie de la vie, pour lire exactement tous les Ouvrages des anciens Philosophes. Il susie de lire ceux de leurs Ouvrages qui sont le plus estimez. On voit les autres dans des Abregez. Aminte ouvrit le Platon de l'Impression de Henri Etienne de la Version de lean de Serres. Il fit considerer à Eugene les Sommaires que cet Interprete a fait de la dodrine de ce Philosophe. Quand on est pressé on peut lire ces Sommaires, comme au lieu d'Aristote lire l'Abregé que du Val en a fait. Pour leurs Commentateurs je crois qu'on s'en peut passer : aussi bien des Commentateurs de Platon, que de ceux d'Aristote, soit Grecs, soit Arabes, soit Latins. Comme la doctrine de ceux-ci s'est introduite dans la Theologie Scholastique, & qu'ainsi il faut au moins entendre leur jargon, il faut pour cela lire un de ces Philosophes. Qui en lit un les lit tous en même-tems. Ils ne disent que la même chose avec cette seule diference que ce qui

est dans les uns en preuve, & dans les autres en objection. L'un abrege par caprice ce que l'autre étend. Ainsi ce seroit une folie de vouloir les lire tous. Il en faut lire un & prese-

rer le plus court.

Aminte ne marqua qu'un tres-petit nombre de Philosophes qui meritasseut d'être lûs. Ceux là, disoit-il, sont des extravagans, mais parcequ'ils sont rares dans leurs extravagances, quand on a aquis assez de lumieres pour découvrir leur erreur, & assez de force pour n'en être pas détourné de la verité, on les peut lire pour y découvrir la foiblesse de l'esprit de l'Homme, & les causes de ses erreurs. La consideration des fautes des autres est une partie

de l'Etude de la Sagesse.

Theodose en exhortant Eugene à l'étude de la Philosophie, lui dit qu'elle se pouvoit aprendre d'une maniere si aisée qu'elle servoit de divertissement. Je vous dis la chose comme: elle est ; j'ai autant apris de Philosophie en me divertissant que dans le cabinet. Dans les voïages ou à la promenade j'ai fait mille experiences, mille observations, tantôt sur une mouche, fur un ver, sur une fleur, sur cent petits accidens. On voit quelque éclair qui paroit subitement, des vapeurs qu's'élevent, un tourbillon qui se forme, cela donne ocasion à des reflexions utiles. Dans la boutique même des Artisans & ailleurs, il se presente cent choses à l'esprit qui donnent occasion de philosopher, & qui divertissent en même tems. On se fait un delassement de les voir travailler. C'est un plaisir d'entrer dans le laboratoire d'un Chimifte, de le faire parler de son Art, de lui voir faire ses experiences. Dans les lienx où je me suis trouvé je ne manquos

wint d'affifter aux discours Anatomiques qui fe faisoient, de voir les dissections des princinales parties du corps humain. Quand on est tourné de ce côté-là, on devient Philosophe presque en se joijant. Un de mes amis m'a affuré que plusieurs Traitez de Mathematique qu'il avoit donné au jour, étoient autant le fruit de ses divertissemens que de ses Etudes. Que dans le tems d'une promenade il avoit medité sur l'ordre de ces Traitez; qu'ensuite selon les heures de son loisir, tantôt allant par la ville, quelque fois à table, ou avant que le sommeil fût venu, il s'étoit ocupé de quelque theorème, dont il avoit affez fouvent trouvé la solution faisant toute autre chose. Il n'y a qu'à aimer la verité, on l'a toûjours dans la penfée; & il est impossible qu'en se familiarifant avec elle, elle ne nous découvre les fecrets.



AVERTISSEMENT.

Le Discours suivant troubler l'ordre & la suite de ces Entretiens.

were worke to it of imposition on corlecta-



DISCOURS

SUR LA

PHILOSOPHIE



On ne peut concevoir trop d'estime pour la Philosophie, se selle enseigne à devenir sçavant & heureux; ce qui comprend-

tout ce que nous pouvons desirer. Nous voulons connoître la verité, & jouir d'une felicité parfaite. Nous sommes faits pour cela. Si la Philosophie répond donc à l'idée de son nom, c'est la chose la plus précieuse que nous puissions desirer, & qui merite plus toute notre aplication. Si nous n'étions point coupables, nôtre condition ne seroit pas aussi malbeureuse qu'elle l'est à present. Que sçavonsnous ? de quel bien jouissons-nous ? Austi-tôt: que nous sommes capables de reflechir, si nous voulons confiderer d'où nous venons, & quelle sera nôtre fin, nous nous trouvons. comme transportez dans un pais perdu sans seavoir comment. Voians seulement le dehors des choses, sans en penetrer l'interieur, à découvert & exposez à mille sortes de maux à des douleurs cruelles. Voila en un mot l'état de l'Homme. La Philosophie feroit une belle chose, si elle pouvoit nous en faire sortir. Voions s'il y en a une : quelle elle est : qui nous l'a donnée : quand est-ce qu'elle a commencé.

Dieu n'avoit pas creé Adam ignorant & malheureux. Ceux de ses Enfans qui vêcurent avec lui, aprirent dans sa conversation bien de choses; Ainsi il y a de l'aparence qu'avant le Deluge, les hommes avoient un reste de cette Philosophie que Dieu avoit donné à leur premier Pere ; Outre que vivant plusieurs siécles, l'experience leur donnoit les connoissances. Neanmoins l'Ecriture. nous aprend que ces premiers Hommes étoient extremement corrompus : ainsi il n'y a pas d'aparence qu'ils fissent de grandes recherches de la verité, & qu'ils pensaffent aux moiens d'aquerir une felicité parfaite. Il est certain qu'aprés le Deluge & la confusion des Langues, toute la Terre se trouva ensevelie dans une ignorance profonde, & dans un déréglement entier des mœurs. Ce n'étoient donc plus des Philosophes que les hommes, c'étoient pour ainsi dire, des brutes, vicieux, ignorants, fans connoissance, sans amour de la verité. Il paroit que les Egyptiens sont les premiers qui aient fait quelques efforts pour fortir de cet état. L'Egypte étoit alors le pais le plus fertile. Il n'étoit pas besoin d'un grand travail pour en cultiver la Terre, parce que la seule eau du Nil l'arrosoit & la preparoit en même-tems pour recevoir la semence. Ceux qui habiterent l'Egypte aïant donc plus de loisir, s'apliquerent à cultiver le peut qui restoit d'une Tradition presque effacées

SUR LA PHILOS. 281

ils étudierent l'Astronomie, la Geometrie, & firent quelques découvertes dans ces

Sciences.

Moise fut élevé dans leurs Ecoles, mais la Science qu'il y avoit aprise, fut peu de chose, en comparaison de ce que Dieu lui sit connoître, il lui donna sa Loi sur le Mont-Sinai vers l'an deux mille cinq cens de la Creation du Monde. C'est dans cette Loi que nous trouvons une veritable Philosophie, quant à cette partie qui regarde les mœurs, c'est-à-dire, qui enseigne comment il les faut regler pour acquerir la felicité que nous defirons. On trouve dans les Ecrits de ce Legislateur & de ceux qui ont écrit aprés lui suivans ses traces, tant ce qu'il faut sçavoir pour cela. Il nous aprend comme Dieu avoit fait l'Homme pour être heureux, s'il eût voulu lui obeir, que pour ne l'avoir pas. fait, il étoit tombé dans la misere, d'où cependant il se pouvoit relever; Dicu lui aïant donné des Loix par écrit, qu'il n'avoit qu'à observer pour posseder tous les biens qu'il pouvoit desirer.

Ce qu'a écrit Moise, lorsqu'on l'interprete par l'Evangile qui en a donné la clef, est si conforme au bon sens, que je dis librement que c'est une extravagance que d'aller chercher la Morale ailleurs que dans les saintes Ecritures. Nous n'avons point besoin absolument d'aucun autre secours. L'on y trouve les veritez necessaires; car pour celles de la Nature, comme il s'agit d'être heureux, & qu'il suste pour cela que nous usions biens des choses naturelles, il n'est point necessaire que nous connoissions ce qu'elles sont en elles-mêmes, la Science en est curicuse, elles

Du tems de Moise, ou peu aprés, les Pheniciens qui étoient dans le voisinage de la Mer, & qui trouvoient sur le Mont-Liban des bois propres pour bâtir des Vaisseaux, commencerent d'établir des Colonies en diferens lieux de la Terre. Ce sur par leur moien que les Egyptiens passerent en Grece, & que les Grecs purent voiager en Egypte. Auparavant la Grece étoit ignorante & barbate, comme le sont les Americains. Elle n'avoit point encore cultivé les Seiences. Ce ne sur que fort tard qu'elle commença de se polir. Ses premiers Sçavans surent les Poètes. Homere est un des plus anciens, qu'on croit avoir vêcu du tems de Salomon.

Long-tems aprés Homere, la Grece eut des Philosophes. Pythagore est un des premiers, qui n'a précedé la venuë du Fils de Dieu guere plus de cinq cens ans. Ainsi on voit que la Grece a été dans l'ignorance prés de trois mille cinq-cens ans; si on peut dire que la Philosophie l'en ait veritablement tiré: Car si on considere la Philosophia des Grecs en elle-même, on trouvera qu'elle a été peu éclairée, & qu'elle n'est considerable que lorsqu'on la compare avec la prosonde ignorance où étoient pour lors les peuples de la Terre. Les premiers Poètes des Grecs & leurs Philosophes, avoient apris des Egyptiens tout ce qu'ils sçavoient. C'étoit une choss

SUR LA PHILOS. 183

confiderable en ce tems-là de sçavoir que Dieu est un pur Esprit, qu'il n'y en a qu'un. Les Hommes vivoient comme des brutes sans rentrer en eux-mêmes pour aprendre de la Nature comment l'on doit vivre. L'on troure dans son cœur les principes de la Morale, aussi-bien que ceux de la Geometrie & de toutes les Sciences. Lorsque Dieu grava sa Loi fur ces Tables de pierre qu'il donna à Moise, il ne fit qu'exprimer sensiblement le Langage qu'il tient interieurement avec tous les Hommes qui le veulent écouter ; mais en ce tems personne n'écoutoit ce Langage; & ce n'a été qu'en y faisant attention que les Hommes se sont polis. Les Egyptiens commencerent, mais cette gloire est antant due aux Pheniciens qu'aux Egyptiens. Les Pheniciens n'étoient pas seulement Marchands : ils ne pouvoient entierement ignorer la doctine des Hebreux, étant voisins & aïant presque la même Langue. Ce voisinage fit qu'ils aprirent d'eux plusieurs de ces grandes veritez qui sont couchées dans les saintes Ecritures, qu'ils communiquerent ensuite aux Grecs. C'est de là qu'on voit des choses dans Platon qui aprochent si fort de nôtre Religion. Il s'apliqua aux Sciences abstraites, comme est la Géometrie; ce qui le retira des choses sensibles, & le rendit plus capable de confiderer les choses spirituelles. Aussi a-t'il parlé plus dignement de Dieu, de l'immortalité de l'Ame, de sa spiritualité. Sa Motale est plus élevée & dégagée des choses senfibles ; ouere qu'il parle divinement , & que par la force de ses paroles, aussi bien que par celle de ses raisonnemens, il inspire de l'amour pour la verité. La lecture de ses écrits éleve l'Ame au deffus des choses senfibles. Il a sondé assez profondément le cœur de l'Homme. Il a connu que l'état ou nous naissons, n'est point celui d'une Creature innocente: qu'une vie aussi miserable que la nôtre, est la peine de quelque peché : que Dieu étoit la fin de l'Homme, qu'il nous avoit fait pour lui être semblables.

Sa Morale est tres-belle, & peut diferente de celle des Chrêtiens; ce qui fait dire à faint Augustin, que si Platon avoit vû comme les Apôtres avoient changé toute la terre par leur doctrine : Voilà, auroit-il dit, ce que nous n'avons pû persuader aux Hommes.

Mais aprés tous ces Eloges, en distimulant même plusieurs erreurs grofsières de ce Philosophe, il faut dire qu'il n'est estimable que lorsqu'on le compare avec le reste des Paiens, Il y a parmi les Chrêtiens une infinité de perites Femmeletes incomparablement plus eclairées que Platon. Nous devons conserver fes Ouvrages comme des Monumens qui rendent ce témoignage à la Religion Chrêtienne, que les Esprits les plus sublimes des Grecs ont reconnu les veritez qu'elle enseigne : Mais d'ailleurs on s'en peut bien passer, & puiser dans de plus pures Sources & avec plus de facilité, ce qui est obscur & dificile dans ce Philosophe.

Aristote son Disciple plus adroit, aïant remarqué qu'une Science abstraite n'acommodoit pas le Monde, prit une methode diferente. Sa maniere d'écrire fut plus naturelle, plus dégagée de figures, d'ornemens, & plus concise. Il s'apliqua particulierement à cultiver cette partie de la Philosophie qui en est

SUR LA PHILOS. 285

l'entrée, qu'on apelle la Logique ou la Dialestique. Il faut avoiier, que c'est lui qui en a inventé l'Art, qui se peut traiter plus netement & en moins de paroles, mais la dissoulté étoit de l'inventer. Il est facile d'expliquer clairement ce que les autres ont trouvé avec peine.

Pour la Morale, Aristote en a cu l'idée que tous les Philosophes en ont eu; qu'elle doit regler les mœurs pour nous rendre heureux. Mais considerant que les Hommes ne s'élevent point si haut que le faisoient les Platoniciens, qu'ils ne pensent qu'à se ménager sur la terre la plus grande felicité qu'on y puisse goûter, tout ce que ce Philosophe a écrit de Morale ne va que là. Ses principes sont admirables pour cela. Il donne le caractere de chaque condition, de chaque âge; il n'oublie rien de ce qu'on y doit pratiquer pour vivre heureux. Austi les Politiques, c'est-àdire, ceux qui ne pensent point à la Felicité éternelle, trouve leur compte dans ce Philosophe. Les saints Peres au contraire n'en ont point été contents. Ils ont tous regardé Aristote comme tres-dangereux à la Religion Chrêtienne. Ils l'ont acusé de croire l'Ame mortelle. Il n'a point reconnu la Creation du Monde. Il renferme la Providence de Dieu dans les Cieux : sans avoir aucun égard à lui dans le plan de sa Morale, comme s'il ne nous avoit pas fait, si nous ne dépendions point de lui, si nôtre ame devoit mourir avec nôtre corps. Cette Morale est donc dangereuse, pour ne pas dire impie; cependant c'est la seule qu'on enseigne dans les Ecoles Chrêtiennes. Ceux mêmes qui font profession de vertu, emploient toute leur autorité pour la faire regner. Je sçai

qu'on en retranche ces erreurs groffieres dont nous venons de parler ; mais on y laisse assez de mal, puis qu'on y parle point du raport de l'Homme avec Dieu, en quoi toute la veritable Morale doit confifter. Dieu nous a faits pour le servir, si nous le servons comme il le veut être, il nous recompensera; & comme c'est pour lui qu'il nous a faits, qu'il est nôtre fin , que c'est lui que nous desirons, ou que la Nature nous fait desirer, la recompense qu'il nous donnera ne peut être que lui-même. Il n'y a point d'autre bien qui puisse nous rendre heureux. Ainsi c'est tirer en l'air, en parlant de la Morale, qui est l'Art d'être heureux, que de parler du bien en general, sans marquer que ce bien que la Nature nous fait desirer n'est autre que celui - même qui est nôtre principe & nôtte

Pour traiter la Morale raisonnablement, il faut examiner comment on peut possede Dieu; ainsi que nous croïons l'avoir prouté dans la Demonstration de la verité & de la sauseté de la Morale Chrêtienne que nous avons presque tirée toute entiere du seul cœur de l'Homme. Cette Science doit s'occuper principalement de nôtre raport avec Dieu, & des moïens de s'unir à lui. Si on a d'autre vis, on s'écarte, & ondétourne de la verité ceur qu'on enseigne. Il vaudroit bien mieux ne seur rien dire de la Morale, que de leur en parler si mal.

Tout ce qu'on peut sçavoir se reduit à la connoissance de Dieu, de l'ame, & des corps. Aristote parle mal de Dieu & de l'Ame. Ce n'est donc pas lui qu'il faut consulter. Les Chrêtiens n'ont pas besoin de recevoir de lui SUR LA PHILOS. 287

des instructions sur ces deux points. Pour les corps & en general pour les choses qu'on apelle naturelles, ce Philosophe en a parlé en deux manieres, en détail & en general. Il nous a donné l'Histoire des Animaux, ce qui est une belle chose ; car en matiere de Phisique, c'est sçavoir beaucoup que d'être instruit des observations que chaque particulier a pû faire. Il n'y a point d'Homme qui puisse observer lui-même ce que fait chaque Animal. Il faut que plusieurs personnes l'experimentent. Ainsi ceux qui recueillent les observations qu'ont fait les particuliers, rendent un grand service au public. Aristote a parlé du Ciel, mais tres-mal. On n'est pas bien assuré s'il est l'Auteur de tous les petits traitez de Phisique qu'on trouve parmi les Ouvrages

qui portent son nom.

Pour ce qu'il dit de la Phisique en general, c'est plutôt une Dialectique ou maniere de parler des choses naturelles, qu'une veritable Phisique. Aussi il n'y a rien de mieux dit, ni de plus vrai que ce qu'il en écrit, quand on prend bien sa pensée. Ce qu'il dit de la matiere & de la forme n'est que pour marquer précisément ce que l'on entend par ces noms; que, par exemple, par la matiete on entend dans un composé ce qui est indeterminé, & que la forme est ce qui le fait un tel être & donne sa persection. Comme dans la statue du Roi, la matiere c'est le bronze ou le marbre qui sont indéterminez; car le bronze & le marbre ne representent rien. C'est donc la forme que l'Ouvrier donne à cette matiere qui fait qu'elle est la statuë du Roi.

Aristote ne considere point la matiere & la

forme dans tous les Etres naturels que comme dans les Etres arrificiels ; par exemple, dans une statuë : C'est pourquoi il n'y a rien de plus facile à comprendre, ni de plus vrai que ce qu'il dit. Il en est de même de la quantité & des qualitez, dont il ne fait qu'expliquer ce que leurs noms fignifient dans l'usage de la Langue. La quantité d'un corps est, dit-il, ce qu'on répond quand on demande combien, par exemple, il a de pieds; la qualité, ce qu'on répond, quand on demande d'un Etre quel il est : L'on dit qu'il est blanc, ou qu'il est noir ; qu'il est froid ou , qu'il est chaud. Ainsi dans l'usage de la Langue, on dit que les couleurs, que la chaleur, que le froid sont des qualitez. Aristote n'en a pas certainement voulu dire da-

wantage. Aujourd'huy on entend ce Philosophe d'ume autre maniere. Ce n'est point proprement sa Philosophie qui regne dans les Ecoles, c'est celle des Arabes. La Phisique generale d'Aristote ne consistant que dans des noms qu'il explique selon leur fignification usitée, elle convient à toutes les autres Philosophies; à celle des Epicuriens, & à celles des Cartésiens; mais la maniere dont les Arabes l'enrendent, fait une Secte particuliere, qui el fondée sur toutes les préventions de l'Enfance. Quand nous fommes Enfans, nous ne distinguons presque point les Etres animet d'avec ceux qui ne le sont pas. Nous les croions tous semblables à nous, & en tout ce que nous sentons à l'occasion des Corps qui font impression sur le nôtre. Nous croions qu'il y a dans ces Corps quelque chose de semblable à ce que nous sentons ; de sorte

SCD LYON 1

SUR LA PHILOS. 289

que par la chaleur l'on ne conçoit pas quelques petits corps qui remuent le nôtre, mais un certain Etre semblable à ce que nous sentons qui est dans le corps qui nous échaufe & qui en vient. Les enfans croient même que la douleur qu'ils ressentent quand une épingle les a piquez, est dans cette épingle. C'est pour cela qu'ils se fachent contre

Pour entendre la Philosophie des Arabes, il n'est question que d'apliquer aux termes d'Aristote, les préventions de l'Enfance: Concevoir, par exemple, que dans tout composé naturel la forme y est au regard de sa matiere, ce que l'ame est au regard de nôtre corps. Cela seul a donné aux Gens de bien de l'horreur pour la Philosophie des Arabes. Car si cela est, comme on voit que la forme dépend de la matiere, & qu'elle ne peut exister sans matiere, si l'amen'est la forme du corps que comme les autres formes le sont des composez naturels, ainsi que la forme d'une Statuë est à la matiere de la Statuë, ce que dit Aristote, on ne peut pas croire qu'elle subsiste aprés être separée du corps.

Pour concevoir ce que c'est que la quantité, les qualitez, & les autres accidens, de la maniere que les Arabes expliquent ces choses, il les faut concevoir dans les sujets où ils sont, comme nous concevons dans nôtre ame les sentimens qu'elle a, de chaleur, de froideur, de douceur, d'amertume. Il est impossible d'avoir aucune idée claire de la Philosophie des Arabes expliquée par les termes d'Aristote, sans la concevoir de la maniere

que je le dis.

ł

Z

e

Il faut reconnoître que l'ignorance de l'Homme est plus grande qu'on ne le peut concevoir au regard des choses naturelles, La nature est fermée pour lui. Il voit la porte, mais il ne la peut pas ouvrir. C'est pourquoi j'admire comme les Hommes ont tant de peine à se soûmetre à ce que la Religion leur enseigne touchant des choses éloignées de leur sens, parcequ'ils ne les peuvent pas comprendre. Ils ne font pas reflexion que les choses mêmes qu'ils touchent, sont incomprehensibles. Jusques à present nous n'avons aucune connoissance des Métaux. Nous sçavons bien ce que les sens nous y font voir, mais personne n'a encore penetré comment ils se forment, ce qui fait que l'or se produit dans un tel lieu plûtôt que dans un aurre; quelle en est la matiere, quelle en est la production.

Qu'on en pense ce qu'on voudra, il est certain que nous ne concevons dans les corps rien de clair que leur extension, leur figure, leur mouvement ou leur repos. Ils peuvent être autre chose ; & ce seroit une grande temerité de le nier; si une autorité infaillible nous le disoit. Mais quant à nous, c'est-à-dire, par raport à nos connoissances, nous ne pouvons point dire que nous connoissions rien de clair dans la Phisique que l'étendue, la fgure, le mouvement & le repos. Ainsi pour avoir droit de s'imaginer qu'on sçait les chofes , il faut qu'on les puisse expliquer comme on feroit une Montre qu'on ouvre, & dont on voit le mouvement & la figure de ses pasties.

Cela seul nous fait connoître combien nocre ignorance dans la Phisique est grands

SUR LA PHILOS. 291

Les Anciens n'en ont presque rien sçû. Les Disciples de Socrate, les Platoniciens, les Stoïciens ne s'y sont gueres apliquez. La Morale faisoit toute leur étude. Quelques anciens Philosophes ont bien disputé touchant les premiers principes, sçavoir si c'étoit de l'eau ou de l'air que toutes choses avoient été sormées; mais on voit bien que ce n'est rien faire que de s'atacher à ces principes si generaux. Aristote dans ses principaux Ouvrages de Phisque n'explique que les noms des choses. Dans les Traitez particuliers il ne s'éloigne pas des opinions de Democrite: il explique les éfets particuliers à-peu-prés de la même manière.

Democrite, & aprés lui Epieure, passoient pour les premiers Phisiciens, mais que sçavoient-ils. Ils convenoient des principss que nous venons de proposer, qu'il faut tout expliquer par la matiere, & par la configuration de ses parties, par le mouvement, ou par le repos. Mais premierement ils n'entendoient rien dans les Loix du mouvement, qui sont les principes de la Phisique, comme les principes ou notions connues qu'on voit au commencement des Elemens de Geometrie, en sont les fondemens. Ils suposoient sans raison des Atomes dont les uns se meuvent d'un côté, les autres de l'autre, qui s'écartent d'eux-mêmes de leur droit chemin. A peine pourroit-on trouver dans la Phisique des Epicuriens un éfet confiderable expliqué comme il faut. Car ce n'est pas assez, par exemple, pour expliquer comme l'Aiman atire le Fer, de dire qu'il fort de petits corps de l'Aiman; comme ce n'est pas assez pour faire concevoir la machine d'une Horloge,

de dire qu'il y a de certaines parties qui se remuent; il faut décrire ces parties, leurs figures, & leur mouvement si exactement, qu'une machine faite sur cette description sit certainement les ésets qu'on voit dans une Hor-

loge.

Où trouve t'on dans ces Philosophes des éfets naturels de consequence expliquez en cette maniere ? On ne peut contester cette gloire à nôtre Siécle & à la France, que Des-Cartes est le premier qui a ouvert le chemin d'une veritable Phisique. Il ne met pour principe que des choses dont tout le Monde convient. Par exemple, que les corps font étendus, qu'ils sont capables de diferentes figures. Ensuite il examine les Loix de la Nature; comme celle-ci, qu'un corps étant mû, continuë de se mouvoir, s'il ne trouve point d'obstacle, & qu'il se meut en droite ligne. Aprés cela il tente d'expliquer tout le Monde entier & les éfets particuliers, comme feroit un Horloger qui voudroit faire comprendre la maniere dont une Montre marque les heures.

Ce dessein est noble, mais il est disielle. La bonne methode de ce Philosophe a cet avantage, ou qu'elle nous découvre la verité, ou qu'elle ne nous flate pas d'une vaine Science; qu'elle fait remarquer ce qu'on sçait, & ce qu'on ne sçait pas, ce qui est vrai ou ce

qui n'est que vrai-semblable.

C'est autre chose de démontrer que les chofes se peuvent faire comme on le dit, & qu'elles soient ésectivement ce qu'on monte qu'elles pourroient être. Presque tout ce que la nouvelle Philosophie nous peut enseigner se reduit-là, que les choses peuvent être conSUR LA PHILO S. 293

me elle nous le dit. C'est pourtant beaucoup. Et c'est une chose admirable que les anciens Philosophes n'aïent point consideré les premieres Loix du mouvement. Jusques à Galilée, les Philosophes n'agitoient que des questions en l'air sur le mouvement, ce qui porta Galilée à publier ce qu'il a écrit sous le titre de Science nouvelle. C'est la matiere la plus belle & la plus digne d'ocuper un Philosophe, comme il paroît par les belles choses qu'on trouve dans les écrits de Galilée, de Des-Cartes, du Pere Mersenne, de Huggens, de Wallis, du Pere Pardies, du Pere de Malebranche, & de plusieurs autres qui ont parlé du mouvement.

Le moien de s'assurer de la verité des Hipotheses qu'on fait, c'est-à-dire, si les choses sont en éfet ce qu'on a pû suposer qu'elles sont selon les Loix de la Nature, c'est de tâcher de voir par les yeux du corps ce qu'on n'apercevoit que par des conjectures en raisonnant. Les Telescopes & les Microscopes servent à cela. Avec les Telescopes on s'est assuré de la veritable disposition des Cieux, selon laquelle on explique le mouvement des Aftres, comme on feroit celui d'une machine. Depuis que Galilée a découvert par le moien du Telescope que Venus avoit des phases comme la Lune, & qu'ainsi elle tournoit autour du Soleil, l'on n'a plus douté de la fausseté du Sisteme de Ptolemée, qui étoit celui de tous les Philosophes Scholastiques. Avec les Microscopes on s'est assuré de plusieurs choses dans la Phisique. Comme avec les Telescopes on découvre les objets que leur éloignement déroboit à nos yeux, on voit avec le Microscope ce que la petitesse rendoit insen-

24

fible; & e'est ce qu'il faut voir pour philosopher. Car tout ce qui paroit dans le corps n'est presque que comme la boëte de la montre qui cache la machine. Il faut donc ouviir cette boëte; mais dans la Nature les resforts sont si petits, que nos yeux n'en peu-

vent voir la subtilité, sans secours.

Comme il faut, dis-je, ouvrir la boëte pour voir le dedans de la montre, il faut ouvrir les corps naturels, les dissequer & en faire l'Anatomie. C'est à quoi on s'est apliqué en ces derniers tems d'une autre maniere que n'avoient pas fait les Anciens. Tout n'est pas encore découvert, mais il y a un grand nombre de parties du corps de l'Homme dont on peut expliquer mechaniquement le mouvement, comme on fait celui d'une Montre, On connoît assez la fabrique du cœur pour en expliquer le mouvement, dont on ne difoit auparavant autre chose, finon qu'ily avoit un principe de mouvement, sans expliquer ce principe.

On fait tous les jours des découvertes. Combien a-t'on avancé depuis Des-Cartes! ce qu'il dit de la machine du corps de l'Homme, est tres-imparfait au regard de ce que nous en avons apris depuis lui, Voïez dans la derniere Edition de Hollande des Ouvrages deMalpigi la mechanique de plusieurs parties du corps humain. On ne connoissoit que le dehors de ces parties. Car autresfois que dissequoit-on? Le cadavre d'un miserable qui auroit été pendu. Les Animaux ont des parties semblables aux nôtres. Or quand ils sont grands & qu'on les ouvre en vie, pour cela épargnant leur sang, il est bien plus facile de connoître la structure de leurs parties qui SUR LA PHILOS. 295

celles de nôtre corps.

Depuis qu'on a trouvé la machine Pneumatique inconnue à Des-Cartes, on s'est convaincu de mille choses : par exemple, que toutes les parties des liqueurs sont en mouvement, comme ce Philosophe l'a soûtenu: que l'air est une liqueur, mais beaucoup plus subtile que l'eau, & qui retient & empéche que les parties de plusieurs liqueurs ne s'evaporent; d'où vient que quand on les met dans la machine Pneumatique, c'est à dire, dans un balon de verre dont on a pompé l'air, on y voit, par exemple, le lait bouillir, s'élever & se répandre hors du vase où il étoit contenu. Il en est de même de la biere. On voit que l'air comme toutes les autres liqueurs presse ce qu'il entoure. Aussi une vieille pomme desechée & ridée se grossit & reprend sa grandeur & sa figure dans le balon à mesure qu'on en tire l'air. C'est ainsi qu'on découvre ce que sont les choses, ou ce qu'elles ne sont pas à cause du lieu où elles sont placées entre d'autres corps; & ce qu'elles seroient si elles se trouvoient seules, c'est-à-dire, dans le vuide.

Mais il faut reconnoître qu'en une infinité de choses, avec tous les secours du Microscope, des machines Pneumatiques, de la Chimie nous ne pouvons penetrer ce que la Nature nous a voulu cacher. Nous ne voïons point ce qu'elle est dans l'interieur. Que peut donc faire un Phisicien, que de conjecturer? Si on me faisoit voir une Montre extraordinaire dont je visse les ésets au travers d'un cristal, sans qu'on me permît d'ouviir la boëte qui la renferme, tout ce que je N iiii

pourrois faire, seroit de former dans mon ch prit par la connoissance des mechaniques une machine qui fit les mêmes éfets. Or il est facile de s'y tromper. Car comme les Artisans ne connoissent souvent le défaut de leurs machines qu'aprés en avoir fait l'essai, si nos Phificiens pouvoient executer leurs Sistemes ils apercevroient bien-tôt leur impossibilité, Dans la plus part des choses les éfets ne sont pas affez connus pour deduire consequemment leurs causes. Or quand on parle de ce qu'on ne connoît pas bien on parle mal. Des-Cartes s'est plaint de ce qu'il n'avoit pas pû faire toutes les experiences qui lui étoient necessaires. Aussi s'est-t'il trompé en parlant des Meteores. Il supose que les nuages sont composez d'une neige fubtile, & que ce qui fait le bruit du tonnerre, c'est lorsqu'il ya dans l'air plusieurs lits de neige separez, & que ceux de deffus venant à tomber fur ceur de dessous, ils agitent l'air, & font ce bruit qu'on entend quand il tonne.

Je sçai par experience que cela est faux. Car je me suis trouvé sur une montagne où j'entendois le tonnerre gronder sous mes pieds, èt je voïois les éclairs au dessous de moi. J'experimentois alors, comme je l'ai fait mille sois depuis, que les nuages que nous voïons si élevez; sont entierement semblables aux brouïllards que nous voïons sur la Terre. Je me suis trouvé dans les nuages mêmes, en

marchant par les montagnes.

Le veritable Phissien ne doit rien oubliet pour remarquer les éfets naturels. Son Etude est toûjours utile; car au moins on aprend des faits constans qu'il est plus utile de s'instruire que de faire des Sistemes en l'air. Recherches

SUR LA PHILOS. 297

e

ft

i-

3

35

1-

5-

2

&

X.

5,

i.

ns

Te

les faits de la Nature, c'est faire des experiences ; par exemple, des dissections sur les Animaux, sur les Plantes, sur les Poissons, pour ouvrir la Nature qui nous a été fermée jusques à present. On ouvre les Métaux par le feu. Les faits qui servent à les faire connoître, sont les qualitez des lieux d'où l'on les tire. Etant dans les Alpes j'entrai au fond d'une mine de Fer. J'y remarquai que la matiere du Fer se répandoit & se distribuoit par veines, ou par branches, dans les pierres avec laquelle elle étoit mélée; ce qui me fit penser que les petites parties du métail s'y étoient élevées en forme d'une fumée qui avoit suivi la matiere propre pour la recevoir & la foûtenir, comme le Salpêtre monte dans les pierres. Les anciens Philosophes ne voioient dans les Animaux, que ce que les Bouchers y découvrent : dans les Arbres que ce qu'y voient les Charpentiers. Ils n'avoient pas plus de connoissance des Plantes que les Jardiniers; & des Métaux, que les Forgerons. On difseque tout aujourd'hui : on ouvre tout, les Arbres aussi bien que les Animaux ; ce qui donne lieu d'esperer que la Phisique se perfecdonnera.

Le corps des Plantes est organique aussi-a bien que celui des corps animez, comme il paroît par l'Anatomie qu'on en fait. Cela toit inconnu à l'Antiquité. Pour bien connoître les choses, il les faut considerer dans tous les états par où elles passent que d'arriver à leur persection. Par exemple, pour tonnoître la formation d'un Poulet, il faut tonsiderer ce qu'il est chaque jour depuis que la Poule commence à couver, ouvrant chaque jour un œus de ceux qu'elle couve. On a

découvert de nos jours les Metamorphoses des Insectes, comme elles viennent d'œufs: que les Mouches aussi bien que les Papillons sont Vers avant que de voler. On a fait une Histoire des Insectes dont l'Antiquité n'avoit

eu aucune connoissance.

A present on ne croit plus sçavoir une chose que lorsqu'on la peut expliquer mechaniquement. C'est Des-Cartes qui a ouvert ce chemin ; c'est à sa Methode qu'il se faut atacher; Je dis à sa Methode; car pour la plûpart de ses explications, il les faut regarder non comme la verité, mais comme des conjectures raisonnables. Ce qu'il dit, est toûjours ingenieux selon les Hipothéses qu'il a faites; mais ce n'est pas à dire que ce qu'il avance foit vrai. Par exemple, il n'y a rien de plus ingenieux que ce qu'il dit touchant l'eau qui se raresse lorsqu'elle gêle. Il supose que l'eau est composée de petites parties longues & flexibles comme des Anguilles : que lorsque ces petites parties cessent de se mouvoir elles font de la glace, qui doit ocuper plus de place que l'eau n'en ocupoit ; parceque , dit-il , ces perites parties se roidissant & se recourbant, ne s'acommodent plus les unes avec les autres ; ainsi elles se séparent & ocupent plus de place. Le fait est constant, il est certain que l'eau ocupe plus de place aprés qu'elle est gelée qu'elle ne le faisoit avant que de l'être ; & c'est de là que les vases ou l'eau fe gêle, se rompent dans les grands froids. On voit même dans les ruës que le pavé s'eleve, parceque la Terre s'enfle. L'experience m'en a fait découvrir une autre cause que celle que Des-Cartes propose. Quand l'air exterieur est froid, il est constant que les lieux où il ne

SUR LA PHILOS. 299

peut entrer, sont tres-chauds. Quand le froid ataque donc l'eau, les parties exterieures qui commencent les premieres à se geler, forment comme une muraille qui fait que la chaleur se concentre au dedans, & qu'elle devient plus forte: Ainsi l'eau s'y raresse, comme il arrive toutes les fois qu'elle s'échause. C'est pourquoi elle écarte les parties qui étoient à l'exterieur, & en même-tems elle fait éclater le vaisse se moi elle est. Ce que je dis ici se voit sensiblement. Car dans l'eau glacée d'un vase, l'interieur est toûjours plus raressé que les parties exterieures. On y remarque des perits vuides.

C'est donc, encore une fois, à la Methode de ce Philosophe qu'il se faut atacher dans la Phisique, plûtôt qu'à ses opinions particulieres. On en trouvera plusieurs de fausses, à mesure qu'on fera plus de découvertes dans la Phisique. Sans doute que de tous les Philosophes, c'est celui qui a le mieux parlé de l'esprit, & qui a distingué avec plus de clarté ses fonctions d'avec celles de la machine du corps. Tout ce qu'en avoient dit les Philosophes, étoit fort obscur. L'on ne peut guere ajoûter à ce qu'il enseigne touchant l'union de l'ame avec le Corps. Ses Meditations Metaphisiques sont de ces Livres qui demandent & qui meritent une plus serieuse atention; Car il est plus important de connoître les Esprits que le Corps. Mais il faut avouer que ce Philosophe ne pousse pas fort loin ses Meditations. Peut-être qu'il avoit dessein de le faire un jour, ou que peu content de ce qu'il avoit pense touchant la maniere dont l'ame connoît, il s'est borné à montrer qu'elle est immaterielle, & distinguée du corps. Avant lui on n'avoit que des idées fort confuses de cette distinction.

N vj

Walhelling.

Nous lui sommes donc fort redevables. Mais nous le sommes plus au P. de Malebranche qui nous a expliqué si netement la maniere dont nous voions les objets sensibles, donz Des-Cartes n'avoit pas même ofé parler. Ce Pere nous a démontré, que c'est Dieu qui fait tout en nous, & que nous ne pourrions voir ni sentir les choses même grossieres, s'il ne nous les faisoit sentir & voir en lui. Cette doctrine est contre toutes les preventions. Mais si on l'examine, du moins sera-t'on convaincu qu'il n'est pas aisé de répondre aux raisons sur lesquelles cette doctrine est apuiée.Le Pere de Malebranche l'a expliquée plus particulierement dans ses Entretiens Metaphisiques; Carpour la mettre à la portée de tout le monde, il l'a tournée en différentes manies res dans les differens Ouvrages qu'il a public. Dans sa Morale il aprend à renerer en soi-même pour consulter cette lumiere interieure qu'il pretend être le Verbe Eternel; ce qui a été la Doctrine des premiers Peres de l'Eglise. Il faut voir dans ses Conversations Chrêtiennes, comme toutes choses prouvent l'existence de Dieu & la dependance qu'ont de lui toutes les Creatures. Ce sont tous les principes de la nouvelle Philosophie de Des-Cartes, avant lequel personne n'avoit fait voir si clairement le raport de l'Homme avec Dieu. C'est pourquoi je ne sçai qui a pû porter quelques-uns de nos Ecrivains à tant travailler pour le rendre suspect. C'est envier à la France & à nôtre Siécle la gloire d'avoir produit le plus grand de tous les Philosophes. Pour moi je veux bien qu'on sçache combien je l'ai estimé. Lorsqu'on parla de lui dresser un Monument il y a vingt-cinq ou trente ans je fis

SUR LA PHILOS. 30E

quelques Vers invitant la France à lui en faire un magnifique, étant interessée dans la gloire de celui à qui il lui est si glorieux d'avoir donné la naissance. J'exhortois ses Ouvriers sçavans dans les Mathematiques d'emploïen pour leur Maître l'Art qu'ils avoient apris de lui; & toute la Nature de fournir pour son Tombeau les richesses qu'il avoit si bien expliquées. Voilà ces Vers, marque publique de mon estime & de ma reconnoissance pour ce Philosophe, dont j'ai lû les Ouvrages avec fruit, comme je crois.



Such mention of the fact of the second

4064 6063 : **4063 6064 6**063 6063 6064 6065 6063 406

TUMULUS RENATIDES-CARTES Galli, eximii Geometræ & Philosophi.

TIC facet, occultos veri tentare recessus Ausus & ignotas primus inire vias. Qui docuit rerum cansas, quibus excitus Auster Spirat, & alternis estuat aquor aquis. Iris habet varios adver so sole colores; Et magnes nautis per mare monstrat iter. Nunc reserata patent, densa qua nocte latebant, Quam non expulerat lucis origo nova. Notus stelligeros numerus qui colligit orbes, Quo concors mundi machinatota Viget. Notus & interior qui spiritus incolit artus: Ipse sibi ignotus qui prius hospes erat. Ut mens compactum nervorum fledit habenis, Et fingitcorpus mobile jussapati. Mille per & coccos venarum infusa meatus Flumine (anguineo membra fluentarigant. Ante sub obscuris verborum ambaoibus error Occultus facilem luserat arte fidem. O veteris caligo avi! Felicior atas Affulget tantus cui sine nube dies. Purpureos tumulo flores, & lilia pargam: Hoc Sophia, hoc Mathefis marmore strata jacets Que tant à te prole ferent monument a superbam, Hac decora, acceptum Francia redde decus. O vos artifices Mathefis quos imbuit arte, Dextera quod didicit vestra rependat opus, Et memor impendat diti Natura Sepulchro

奖浆浆:浆浆浆浆浆浆:浆浆浆

VII. ENTRETIEN.

TES

E Gentilhomme à qui étoit cette riche Bibliotheque dont nous parlons, retint quelques jours chez lui Aminte avec ses amis, afin

qu'ils pussent examiner à loisit tous ses Livres. Un jour qu'ils rentrerent dans la Bibliotheque, en jetant les yeux sur les Livres de Medecine & de Jurisprudence; cela n'est pas, dirent-ils de nôtre mêtier. Ils passerent dans une longue gallerie où étoient les Livres de Theologie. Ce Gentilhomme avoit kerité depuis quelques années des Livres d'un de ses Parens riche Beneficier, & tres-sçavant, qui avoit ramassé tout ce qu'il y a de plus excellent sur la Theologie. On ne sera par fâché de voir ici une liste des meilleurs Livres.

BIBLES.

La premiere Tablette contenoit les Bibles Polyglottes, c'est-à-dire, qui étoient en plusieurs Langues. Celles du Cardinal Ximenes de l'an 1515. à Alcala en 6.vol. Hebr. Chald. Grec. Lat. Celle du Roy Philippe II. à Anvers l'an 1572. en 8. vol. plus ample, & bien mieux imprimée, & regardée comme une des merveilles du monde. Celle de Paris de Michel le Jai l'an 1645. augmentée du Samaritain, du Syriaque, & de l'Arabe en 10. vol. Celle d'Angleterre plus ample que

celle de Paris, quoi qu'elle n'ait que 6. volumes; & en cela plus commode parce qu'en ouvrant le Livre on voit dans les deux pages qui se presentent le Texte Original, & toutes les Versions qui sont en plus grand nombre, ce qu'il faut chercher dans celle de Paris en plusieurs volumes. Outre cela il y a des Prolegomenes utiles, & des variantes ou differentes Leçons du Texte & des Versions; de sorte que si cette Polyglotte n'est pas la plus belle c'est la plus commode. La Bible de Vatable imprimée par Commelin est une Polyglotte. Il y a le Texte Hebreu avec la Version Latine de Leo Juda, & la Version Grecque avec la Vulgate. Suivoient toutes les belles Editions des Textes chacun en particulier. La Bible Hebraique avec la Version Latine de Sebastien Munster à Basle 1546, in fol. 2. vol. Les Versions de la Bible Hebraïque par Leo Juda, par Junius & Tremellius, par Sebaftien Chatillon, par Schmid. Il y en a une de Sanctes Pagnin qui est Interlineaire, & qui a été corrigée par Arias Montanus ; il y en a pluheurs Editions. Le Texte Hebreu feul par Joseph Athias 1667. in 80 2. vol. Il y des attestations de plusieurs Professeurs de Hollande, comme il n'y a point de fautes. La Bible Grecque des Septante de l'Edition d'Alde à Venise 1518. de Basse, de Wechel à Francfort 1597. de Rome par ordre de Sixte V. toute Grecque a Rome 1587. la Verfion Latine à part 1588. Le P. Morin a fait r'imprimer à Paris le Grec & le Latin ensemble avec des Scholies l'an 1628. Il y avoit une infinité d'Editions Latines de la Vulgate. Celle de Sixte V. qui est rare, parcequ'elle fut supprimée presque aussi-tôt aprés l'impres-

sion l'an 1590. Clement VIII. l'aïant corrigée & fait r'eimprimer l'an 1592. De toutes les Bibles Latines celle de Vitrai de l'an 1662. in sol. est la plus belle. Il y a à la sir des Notes de Chronologie. Toutes les Editions qui se sont faites in 40 sur celle-la sont moins correctes. Toutes les Versions en Langues vulgaires étoient dans cette Bibliotheque. Les belles Editions du N. T. Grec de Robert Etienne s'y trouvoient, & les autres.

INTERPRETES.

On voioit d'abord tous ceux qui ont fait des Ouvrages qui peuvent servir d'introduction à l'Ecriture Sainte, comme Magoge Sanctis Pagnini ad Sacras litteras : les Antiquités Hebraiques d'Arias Montanus, les Prolegomenes de Serrarius, de Bonfrerius, de Walton, Salmeron, l'Introduction du P. L. Dans ce même rang étoit la Bibliotheque de Sixte de Sienne, la Critique de Louis Capel, tout ce qu'a fait M. Simon touchant l'Histoire Critique du V. & du N. T. comme aussi les Ouvrages qui ont été faits contre les Juifs , l'Ouvrage de Pierre Galatin, le Pugio Fidei de Raimondi Martini, avec les Notes de Voisin, Victoria Parcheti adversus Hebraos, Scrutinium Scripturarum, de Paul de Sainte Marie Evêque de Burgos contre les Juifs. Là étoient aussi les Livres qui éclaircissent les coûtumes Juives: ceux qui ont écrit de la Republique Judaique, Sigonius, Cunæus, Bertram, Menochius, qui ont expliqué en particulier les poids, les mesures, les monnoies, les habits, les loix, les mœurs,& toutes les autres choses dont il faut

avoir une connoissance generale pour inter-

preter les Saintes Ecritures.

Tous les grands recueils qui se sont faits de differends Interpretes se rencontroient dans cette riche Bibliotheque, & des meilleures Editions. En premier lieu la grande Bible Rabinique en quatre volumes, qui outre le Texte Hebreu & les Paraphrases Chaldaïques contient les Commentaires de plusieurs Rabbins, de l'Edition de Bomberg à Venise. La même Bible y étoit de l'Edition de Buxtorf, qui pretend y avoir corrigé plusieurs fautes. Aprés suivoit la Glose Ordinaire en 6. gros volumes in fel. de l'impression d'Anvers. C'est un Recueil de ce qu'autrefois on avoit de meilleur sur l'Ecriture : mais en ce tems là on n'avoit pas toute la connoissance necessaire des Langues. On faisoit trop peu d'usage de la Critique. Ces Livres qu'on nomme Chaines sont des compilations de ce que les Peres Grecs ont dit fur l'Ecriture. Le Recueil des Critiques imprimés à Londres en 1660 & depuis peu en Hollande. Cette derniere Edition est la meilleure ; parceque les Traités particuliers y sont inserés dans les endroits de l'Ecriture qu'ils éclaircissent; & qu'ainsi elle est mieux disposée. Outre cela elle a été augmentée de plusieurs Observations, & ce qui est de considerable toutes les citations Grecques de Grotius, qui y est tout entier, sont traduites en Latin. Ce Recueil pourroit être augmenté à l'infini, car il y a plusieurs excellens Critiques qui n'y sont pas, comme le Mercier sur Job, & sur les Proverbes ; Louis de Dieu dont les Ouvrages sont dautant plus estimables qu'il n'a écrit que sur les endroits de l'Ecriture fur lesquels il pou-

VII. ENTRETIEN. 307 voit faire des Observations nouvelles. Les Ouvrages de ces Critiques sont imprimés a part. Mathieu Pole a fait un Abregé de tous les Critiques. Ce Livre qui a pour Titre la Synopse des Critiques seroit ennuieux si on vouloit le lire tout d'une suite; mais il est utile quand on y cherche l'éclaircissement d'un passage; car effectivement on y trouve tout ce qu'ont dit les plus habiles Interpretes. Le Recueil qu'a fait le P. de la Haye en 5.volumes de plusieurs Interpretes Catholiques est un livre fort utile à ceux qui ne peuvent pas se servir des Critiques, n'entendant pas les Langues. Il lui a donné le nom de Biblia Magna. Il a fait un Recueil plus ample sous le nom de Biblia Maxina, qui passe pour une mauvaise compilation. Vous voiez devant vos yeux plusieurs autres excellens Commentaires qui ne sont point dans ces Recueils. Tous les Ouvrages de Tostat, de Ribera, de Vilal pand, de Serrarius, deBonfrerius, de Salmeron, de Genebrard, des deux Jansenius, de Maldonat, de Tolet, d'Estius, de Tena, de Cornelius à Lapide. Vous aurez plus-tôt fait de consulter un Catalogue de tous ceux qui ont travaillé sur l'Ecriture que d'ouvrie tous ces Livres les uns aprés les autres. Prenez pour cela celui qu'un Anglois nommé Crovvæus a fait imprimer. Remarquez cet Ouvrage de Ligfooth qu'il nomme Hora Hebraica & Talmudica, où il tire du Talmud tout ce qui peut servir à éclaireir le N. T. Voila la bonne Edition du N. T. Grec de Beze avec sa Version & ses Notes. Elle est de Cantorberi 1642. Elle comprend tous les changemens qu'a fait Beze dans toutes les differentes Editions qu'il a fait faire pendant sa vic

de cet Ouvrage. C'est pour cela que je vous parle en particulier de cet Auteur. Il y a plusieurs Livres où cela se devroit observer quand on les r'imprime.

LES PERES ET LES ECRIVAINS Ecclesiastiques.

Vous voiez, Eugene, dirent Theodofe & Aminte une infinité d'Auteurs Ecclesiastiques, Pour les manier tous il faudroit plusieurs jours. Toutes les bonnes Editions les plus belles & les plus correctes de ces Auteurs sont ici. C'est une necessité d'en avoir plusieurs: Car par exemple S. Augustin aïant été imprime par les soins d'Erasme, avec des Notes, cette Edition a son merite. Les Docteurs de Louvain ont revû le même Pere,& en ont fait une Edition qu'on peut regarder comme Originale, qu'il faut ainsi avoir. Les Peres Benedictins ont fait imprimer ce Pere sur de nouveaux Manuscrits, leur Edition est preferable à toutes les autres ; mais ce n'est pas à dire qu'elles soient à present inutiles. Dans de certains passages on est bien aise de voir les differentes Editions, les Observations, les Critiques qui se sont faites. Vives étoit un Auteur de consequence, je n'aurois pas voulu retrancher les Notes qu'il a faites sur les Livres de la Cité de Dieu. Je suis bien aile d'avoir sur l'Auteur dont je me sers toutes les Observations des grands Hommes, toutes les differentes leçons; Car c'est une faute afsez ordinaire à ceux mêmes qui sont exacts, mais prévenus de certaines opinions, de regarder comme des fautes évidentes certaines

VII. ENTRETIEN. 309 choses, qu'ils changent ainsi de leur autorité sans rien dire. Cependant l'ancienne Leçon est beaucoup meilleure & plus veritable. si cela se pouvoit je voudrois trouver dans une nouvelle Edition, & cela à chaque page sans renvoi, toutes les anciennes Leçons & Observations; comme cela s'est fait dans la derniere Edition d'Hollande des Peres des siécles Apostoliques. Si cela s'executoit fidellement on n'auroit pas besoin d'avoir differentes Editions, puisque dans une seule on trouveroit toutes les autres. Je sçai que quand un Pere a plusieurs volumes, & que les Observations sont étendues, cela est dificile; Car, par exemple, on ne peut pas fondre ensemble les Editions que nous ont donné de Tertullien, Pamelius & Rigaut, parce qu'on ne peut pas representer en une seule ces deux Editions. Mais je souhaiterois que les Observations fussent au pied de chaque page; & que quand il n'y a pas une si grande differenceentre les Textes, qu'on joignit ensemble tout ce qui s'est fait de bon fur un Pere. Cela seroit d'un grand secours, & épargneroit bien de l'argent. C'est un avis tres-important aux Libraires de ne r'imprimer jamais les anciens Auteurs qu'avec les Notes des sçavans & au pied des pages. Par exemple, si ils t'imprimoient Clement Alexandrin, ils ne devroient pas retrancher les Notes de Heinfius, en y ajoûtant d'autres Notes. Il en est de même des Notes du P. Perau sur S. Epiphane, du Pere Quesnel sur S. Leon. Si jamais on r'imprime en France le S. Cyprien, on y pourra re-

former les Observations de la dernière Edition d'Angleterre, là où elles ne sont pas conformes, aux Dogmes Catholiques, c'est-à-dire,

S

en avertir; mais il ne faudra rien retrancher de cette Edition. Il en est de même de S.Ire. née qui a-été imprimé dans cette Isle. Je ne pretens point prescrire de regles, mais il me semble que les choses devroient être ains. l'aurois souhaité dans l'Optat que M. du Pin vient de nous donner qu'il eût fait imprimer tout ce qui s'y trouvoit de M. de l'Aubépine dans l'Edition precedente. Cette Bibliothe. que avoit generalement les Editions qui avoient quelque chose de particulier, soit pour le corps des Ouvrages d'un Aureur, foit pour les Traités particuliers sur lesquels il le trouvoit quelques Observations. Il y a un petit Livre qui s'est imprimé en Hollande au sujet de la nouvelle Edition de S. Jerôme : Ce Livre est intitule Quastiones Hieronymiana. On aprend de bonnes choses touchant la maniere de faire imprimer les anciens Auteurs. Il n'est pas juste de juger de ces Questions avant que d'avoir entendu ce que répondra celui qu'on attaque. L'Auteur de ces Questions devoit parler d'une maniere plus respectueuse de S. Jerôme. Il y a une infinité de Catalogues des Ouvrages des Peres, des meilleures Editions, & des Observations qui ont été faites pour les éclaircir, comme nous l'avons remarqué. Il y a des Peres qui ont peu écrit On a ramassé leurs écrits qu'on a imprimé en semble, sous ce Titre de Bibliotheque des Peres. On fait ces Recueils aussi gros qu'on veul La Bibliotheque des Peres imprimée à Lyon est en 27. volumes. Il me semble qu'on nt devroit mettre en ces collections que les Ouvrages dont on ne peut pas faire des justes volumes à part, & les pieces fugitives. Le Libraires qui impriment ces collections ta

chent d'y mettre des pieces qu'on ne trouve point ailleurs, ce qui oblige d'acheter pluseurs autres Livres qu'on avoit deja & mieux imprimés. Ces Livres qui ont pour Titre, spicileves , Analectos, Monumens, Bibliotheque de Cifeaux , de Premontie. Gracia Orthodoxa, Miscellanées, iter Germanicum, Musaum Italicum &c. font des Recueils de petites pieces qui n'avoient point encore été imprimées, ou qu'on a fait imprimer sur de meilleurs Manuscrits. Yous voiez un nombre infini de petits Livres. Ce sont des Traités particuliers des Peres que des Sçavans ont fait imprimer avec leurs Observations. Ces Livres font le merite d'une Bibliotheque, car ils font plus rares; & ordipairement ils ont été imprimés avec plus de soin. Faites-en un Catalogue exact à mesure que vous les rencontrerez ; car les Catalogues faits sur des Catalogues sont souvent défectueux.

THEOLOGIENS Scholastiques.

Lorsqu'on eut vû les Peres & les Auteurs Ecclessaftiques, Eugene en lisant ce Titre Theologiens; Est ce, dit-il, que l'Ecriture, les Interpretes & les Peres ne sont pas la Theologie, & parle-t'on d'autre chose que de Dieu dans tous ces Livres. Theodose lui dit, vous ne lisez qu'une partie du Titre. Il y a Theologiens Scholassiques. Pendant les premiers siécles de l'Eglise nos Ecrivains étoient ocupés ou à faire des Apologies de la Religion Chrêtienne, ou à instruire les Chrêtiens, à les exhorter, ou ensin à combatre les heresses.

En ce tems là ils n'avoient pas le loisir de faire de grandes entreprises, des ouvrages qui decidassent absolument toutes les questions qui se peuvent faire sur la Religion. S. Athanase écrivit contre Arius pour soûtenir la consubstantialité du Fils de Dieu; S. Augustin contre Pelage, pour défendre la grace de Jesus-Christ. Leurs Ouvrages ne sont point le fruit d'un grand loisir, mais d'un zele qui leur faisoit promptement prendre la plume contre les heresies naissantes. Vers le XII. Siécle de l'Eglise qu'elle jouissoit d'une profonde paix, des Docteurs pieux & sçavans crurent emploier leur loisir utilement à mediter des ouvrages, à y donner un long tems, emploiant tout ce que peut prescrire une bonne methode pour traiter la Religion, prouver nos Dogmes, & demonstrer qu'ils ne blessent point la raison. C'est ce qu'avoit des entrepris S. Anselme. On a apellé de toutsems Scholastiques , les gens qui font profession de cultiver les Lettres, qui s'en occupent, & pour cela vivent dans un grand loisir sans autres affaires; & on nomma Ouvrages Scholastiques, ceux que ces gens de Letres composoient à loisir & avec methode. C'est proprement dans le XII. Siécle qu'on commença de faire des Theologies Scholastiques ; que ce su une Profession d'enseigner la Theologie avec methode, d'y faire de grans raisonnemens; Car auparavant dans les Ecoles, même dans celles où l'on instruisoit les jeunes Clercs, un peu de Grammaire, le Compute pour sçavoit comment l'Office se devoit regler, le chant des Pseaumes, faisoient toute leur étude. On leur faisoit lire l'Ecriture Sainte, & quelques Traités des Peres, Robert Pullus, Pierre Lombard

Lombard, qu'on nomme le Maître des Sentences, Guillaume d'Auxerre dont vous voïez les Ouvrages, furent les premiers Scholastiques. En ce tens-là toute leur Scholastique ne consistoit qu'en quelque ordre qu'ils donnoient aux Sentences, ou sentimens des Peres qu'ils rangeoient avec methode, & sur lesquels ils faisoient un petit nombre de questions; Aussi, comme vous voïez leurs Ouvra-

ges font courts.

Nôtre Ami a recueilli l'Histoire de la Scholastique. Il montre comme au commencement du XIII. Siécle on aporta en France les Livres de Phisique d'Aristote qui avoient eté inconnus jusqu'alors aux François. Paris étoit la plus florissante Ecole du Monde. Ses Professeurs se piquerent de lire & d'entendre ces Livres d'Aristote ; & pour cela ils affecterent de les citer, d'en méler les principes avec ceux de la Religion; & comme c'étoit une prévention qu'Aristote étoit l'intelligence même , les Theologiens crurent qu'ils devoient acorder avec ses principes les Articles de la Foi. On vit donc alors naître une nouvelle espece de Theologie. Le mot de Scholastique depuis ce tems-la ne s'entend pas seulement d'une Theologie méthodique. Theologie Scholastique c'est la Theologie accommodée à la Philosophie Peripateticienne, ou plûtôt à la Philosophie des Arabes qui ont mal entendu & gâté Aristote, comme notre Ami le demontre. Ainsi ce mot scholastique est équivoque, & ceux qui demeurent d'acord qu'on ne peut point blâmer la Theologie Scholastique, c'est-à-dire, qui se traite avec methode à loisir, ne conviennent pas que ce soit chose louable que cet asservisse-

ment à la Philosophie des Arabes, où la Theologie qu'on apelle Scholastique a été pen-

dant plusieurs siécles.

Le nombre des Theologiens Scholastiques Peripateticiens est infini. Les nouveaux Ordres des Mandians qui s'établirent dans le XIII. Siécle se donnerent avec fureur l'envi les uns des autres à cette forte de Theologie, qui fut en honneur jusqu'au Concile de Trente. On prouva dans le seiziéme siécle, lorsque Luther, Calvin, & les autres Heretiques parurent , que cette Theologie toute seule ne sufisoit pas, & n'étoit pas propre pour combattre ces nouvelles He refies. On y avoit tellement confondu les Dogmes de Foi avec les opinions particulie res, qu'une des choses qui donna plus de per ne aux Peres du Concile de Trente, fut de déméler dans la Theologie ce qui étoit de loi d'avec ce qui n'en étoit pas. Certainement les choses étoient si brouillées, que cette diftinction est encore dificile en plusieurs points de Theologie. Enfin depuis le Concile de Trente on se desabusa, & plusieurs Theolo giens donnerent de meilleures regles pour traiter la Theologie en ne s'apuiant que lu l'Ecriture, fur les Peres, examinant seule ment quels étoient les veritables fentimens l'Eglise, rejetant tous les raisonnemens de Phisique apuiez de l'autorité d'Aristote. 01 apella Positive, cette Theologie,

Voila dans cette Tablette une suite de tou les Theologiens Scholastiques qui ont écripusqu'à la fin du X V. Siécle, peu de tens aprés le Concile de Trente. Cette suite et tres-curieuse, car comme il y a du tems que cette Theologie n'est plus si estimée, & qu'

VII. ENTRETIEN. 315 plusieurs de ses Auteurs sont meprisez, leurs Livres ne se sont plus vendus que pour faire des envelopes, ce qui les a rendus fort rares, Cependant en plusieurs points de Theologie, pour y bien établir ce qui est de tradition, & faire sentir que certains sentimens que les Theologiens Scholastiques nous assurent être de Foi, n'en sont point, il est bon de rapor-

ter l'Histoire de ces sentimens, la naissance, le progrés & la fin ; ce qui découvre la fausseré de certaines opinions qui étoient autrefois

en honneur.

f

Cette Bibliotheque étoit parfaite pour la Theologie. Tous les Scholastiques y étoient, comme aussi les Theologiens Positifs entre lesquels tenoient les premieres places, les Dogmes du Pere Petau, les Traités du P. Morin de la Penitence, des Ordinations. Tous les Theologiens Eterodoxes y étoient aussi, les Euvres de Luther, de Calvin, & de tous les autres principaux Heretiques. La Controverse y étoit fort bien. On y trouvoit aussi ce que les Ecrivains de differentes Sectes ou Héréfies, ont écrit les uns contre les autres, dont on peut tirer de grands secours. Car les Hérésies en se détruisant les unes les autres, laissent triompher la verité.

LES CONCILES.

Toutes les Collections des Conciles Generaux & particuliers étoient dans cette Bibliotheque. Pour un particulier il susit d'avoir la derniere Collection la plus ample, comme étoit celle que le P. Labbe a fait imprimer à Paris; mais ce n'est pas assez pour une gran-

de Bibliotheque. On y doit mettre chaque Concile imprimé avec tous ses Actes & pieces Originales, car outre que cela ne se trouve pas dans une Collection generale, il s'est pû faire des changemens dans les dernieres Editions ou par mégarde, ou à dessein. Il faut donc avoir les premieres Editions pour y recourir dans le doute. Il y a des Conciles particuliers, des Synodes qui ont été imprimés peu de tems apres qu'ils se sont tenus, ce sont des Originaux. On a fait des Collections des Conciles tenus en certains Roiaumes, comme celle qu'a fait Garcia des Conciles d'Espagne, depuis lui le Cardinal d'Aguira, le P. Sirmond de ceux de France, Spelman de ceux d'Angleterre. Il y a des Observations sçavantes. Vous pouvez voir dans le Catalogue des Livres de M' de Rheims une lifte de tout ce qu'il y a de bon sur les Conciles, Sans parler des plus anciennes Collections des Conciles comme celles de Denis le Petit, de Reginon Abbé de Prom & des autres, une des plus considerables est celle des Conciles generaux imprimée à Rome, avec l'Histoire de ces Conciles. La Collection faite par Binius a été considerable, particulierement celle de Paris chez Morel, où sont les Tertes Grecs. Celle qui a été imprimée au Louvre, marque de la magnificence du Prince, qui en a fait la dépense, mais elle est incommode pour la multiplicité de ses volumes,& la groffeur des caracteres bleffe autant la vie qu'ils le feroient s'ils étoient trop petits. La Collection que fit imprimer le P. Labbe éroit plus ample, mais moins correcte. On en im prime une nouvelle au Louvre en beaux () racteres d'une grosseur raisonnable. Onn'

met que les Textes avec quelques Notes courtes de Geographie & de Chronologie, & les variantes ou indifferentes Leçons du Texte quand il s'en rencontre. Beveregius a fait imprimer en deux grands volumes les Conciles generaux qui sont reçûs dans l'Eglise Grecque, avec les Scholies de Balzamon, de Zonare, d'Aristene &c. Cet Anglois y ajoûte de sçavantes Notes. L'Etude des Conciles est tellement liée avec l'Histoire de l'Eglise qu'elle en doit être inseparable; car il est impossible de prendre bien le sens d'une Decision à moins qu'on ne sçache de quoi il étoit question : quelles étoient alors les Hérésies qui troubloient l'Eglise, & les desordres dans la Discipline qu'on a voulu empécher. Les Decisions des Conciles se nomment Canens. Ce mot peut signifier Regle, mais il signifioit aussi dans l'ancien Langage de l'Eglise Catalogue. Ainsi proprement les Decisions des Conciles se nommoient Canons par ce qu'elles se mettoient dans le Catalogue ou liste de ce qu'on devoit suivre ou pratiquer dans l'Eglise. Il faut étudier les Conciles en étudiant l'Histoire Ecclesiastique. Plusieurs ont fait des Ouvrages pour servir d'introduction à l'étude des Conciles, comme est la Notice des Conciles du Pere Cabassut de la derniere Edition in felio ; les Prefaces de Justel qui a fait imprimer les plus anciennes Collections, la Dissertation de M' de Marca sur ces Collections. & ses Livres de Concordia Sacerdotii og Imperii, les Observations de Monsieur Daubespine, ce qu'ont écrit Richer & lacobatius.

S

6

1-

elt

DU DROIT CANONIQUE.

Theodose & Aminte en faisant voir à Eugene les Livres de la Bibliotheque, lui donnoient une idée de chaque matiere principale. Quand ils furent donc venus aux Canonistes, ils dirent que dans les premiers Siécles de l'Eglise on ne faisoit pas comme aujourd'hui une Science à part du droit Canon. On regloit dans les Conciles la Doctrine & la Difcipline. Chaque Eglise avoit son Recueil de Canons, Codex Canonum selon lesquels la croïance & les mœurs se regloient. Gratien dans le XII. Siécle s'avifa de faire une Compilation non seulement des Decisions des Conciles & des Lettres des Papes, mais de tout ce qu'il y avoit dans l'Ecriture & dans les Peres touchant la Doctrine & particulierement touchant la Discipline. Cette Compilation faite dans un tems où l'on avoit peu de Science & d'exactitude, plût quoique fort imparfaite, & pleine de fausses citations, aufquelles les Correcteurs Romains sous Pie I V. & sous Pie V. ont tâché de remedier, en restituant à leurs veritables Auteurs les passages que Gratien aprés Burchard & Ives de Chartres, avoit attribué à d'autres. Antonius Augustinus Evêque de Tarragone 2 fait imprimer deux Livres de Corrections de Gratien que Monsieur Baluze a fait rimprimer avec d'autres corrections confiderables. Quoique Gratien n'eût aucune autorité de luimême, cependant son Livre en a eu une grande. Il comprend ce qu'on apelle l'ancien droit. Le droit nouveau consiste dans une

VII. ENTRETIEN. 319 Collection des Decretales que les Papes ont faites depuis ce tems là. Les anciennes Decretales des Papes sont suposées. Tous les Scavans en conviennent, Blondel les en a convaincus. Or ce qui a groffi le droit Canon c'est que l'Eglise sous les Princes Chrêtiens a fort étendu son autorité. Elle a jugé des procez sur plusieurs matieres dont elle s'est atribué la connoissance; Elle a eu une autorité entiere sur les Ecclesiastiques, & sur les Laiques en plusieurs cas, comme en ce qui regarde la penitencerie, les monitoires, les excommunications, les mariages. En toutes ces choses il s'est élevé une infinité de dificultez, ce qui a donné lieu à de nouvelles Lettres, Bulles, Decrets des Papes. Il a fallu regler la maniere de proceder. Toute cette Science est ce qu'on apelle le droit Canonique, qu'on opole au droit Civil. Comme celui-ci regarde l'administration de la Justice sur les Laiques dans les choses Civiles, le droit Canonique regarde les Ecclesiastiques & les Laiques même dans l'observation des Canons, c'est-àdire, dans les choses decidées par les Conciles generaux & particuliers, & par les Papes. C'est une mer vaste que l'Etude du droit Canonique. Une Etude profonde de cette Science n'est necessaire que par raport aux emplois dont on se trouve chargé. Un Official doit

sçavoir la procedure; un Banquier ce qui regarde les matieres beneficiales, un Grand Vicaire doit avoir de grandes connoissances du droit Canonique; le commun des Ecclesiastiques n'est pas obligé à une Etude si profonde. Un Abregé leur susti, comme celui de Corvinus, les Instituts de Lancelot, Oeconomia Juris Canonici par Cabassurius. Ce qu'a fait

O iiij

Doujat pour servir d'introduction à cette Etude, les Institutions au droit Ecclesiastique de M. l'Abbé Fleuri. Vous voiez un nombre infini de Canonistes. Il est bon de les connoitre ; car il se presente des questions sur lesquelles on a besoin de sçavoir tout ce qui s'est fait. La Penitence est une des matieres du droit Canon; ceux qui l'ont traitée en particulier sont ceux qu'on nomme Casuistes; qui sur chaque cas de Conscience raporte tout ce qui s'est dit & a été reglé. Ces Livres auroient leur utilité & leurs Auteurs ne donnoient que les Decisions des Conciles, des Papes, des Saints Peres. Personne n'ignore les maux qu'ils ont cause. Il ne faut que lire les Notes de Vendrochius fur les Lettres Provinciales. La resolution des cas de Conscience ou l'administration de la Penitence ne dépendoit pas de la conduite particuliere des Confes-Seurs. Les Penitences étoient reglées. Chaque peché avoit sa peine marquée dans le Recueil des Canons de chaque Eglise. S. Basile a fait un Recueil des Canons qui étoient en vigueur de son tems. On a fait ensuite differens Recueils de ces Canons. L'Abbé Petit en a fait imprimer quelques-uns, comme le P. Morin dans son Traité de la Penitence. On voit ainsi que l'Etude du droit Canonique est fort vaste, dificile & confuse. C'est y être bien habile que d'avoir bien lû la Discipline du P. Thomassin; & pour la pratique de sçavoir bien le Concile de Trente. Ceux qui ont des procez pour des matieres beneficiales consulteront les Livres qui en traitent. Pour les Canons Penitentiels, c'est beaucoup que de pouvoir faire pratiquer ceux de S. Charles. Pour être bon Casuiste, il faut bien sçavoir la

Morale de l'Evangile, avoir un bon sens. Dans les cas qui ne regardent que la Police exterieure de l'Eglise, il faut avoir recours aux Livres pour sçavoir ce que les Papes ont reglé, ainsi il faut sçavoir se servir des Livres, & pour cela il sustit de les avoir parcourus.

e

1-

- - -

b

S

HISTOIRE DE L'EGLISE.

On vous a donné Eugene, dit Aminte, une idée de la maniere dont l'Histoire se peut traiter à fond. Une personne qui ne lit celle de l'Eglife, que pour ocuper son loisir, peut se contenter de la lire dans un seul Auteur, comme dans Baronius, & dans son Continuateur Rainaldus. Comme cette lecture est même dificile à plusieurs à cause de ce grand nombre de volumes que vous voiez devant vos yeux, on peut se contenter de l'Abregé qu'a fait Sponde de toute cette Histoire, lisant aussi ce qu'ont fait M. Godeau, M. de Tilmont, & M. Fleuri. C'est même par ces Livres qu'on doit commencer. Quelque grand dessein qu'on forme pour sçavoir à fond l'Histoire de l'Eglife, il faut d'abord en avoir une notion generale. C'est une terrible entreprise, & au dessus de la portée de qui que ce soit que de vouloir traiter toute cette Histoire depuis la naissance de Nôtre Seigneur jusqu'à nous. Nous l'avons dit qu'il en est de l'Histoire de l'Eglise, comme de toute la Terre. Un Homme seul ne la peut cultiver ; il faut que chacun cultive son petit champ. Ainsi a-t'il fallu que divers sçavans se soient apliquez à demélet quelque nœud particulier de cette Histoi-

re. Pour s'instruire de la verité des faits particuliers sans croire personne, c'est-à-dire. pour voir par ses propres yeux, il faudroit vivre plusieurs Siécles; & quand même onse donneroit tout entier à cette Etude, je ne sçai si on en pourroit venir à bout. Laudaio in gentia rura, exiguum colito. Je porterois donc ceux qui ont du talent pour l'Histoire de s'apliquer à nous bien débrouiller cerrams points parriculiers, l'Histoire de quelque Province, de quelques Siécles. Le travail quand il est grand il se doit partager. Si tout avoit été bien examiné, un Homme qui sauroit écrire pourroit alors aisément, en profitant des Ouvrages des autres, nous donner un corps complet de l'Histoire Ecclesiastique. Une des choses que je vous conseille, Eugene, est de vous faire un Catalogue de toutes les Differtations particulieres qui se font faites sur des faits particuliers. Je vous parle de certaines pieces fugitives; car on trouve assez de Catalogues de ceux qui ont traité l'Histoire de chaque Siècle. Le P. Alexandre a fait des Dissertations presque su tous les points importans. Ceux qui courent fur les matieres, s'en contentent. Mais comme je l'ai dit, & comme on l'experimentera f on vent aprofondir seulement un petit nom-Bre de questions, le travail est trop grand quand on veut tout embraffer. Si quelqu'm en a eté capable, c'a été le Cardinal Baronius. Mais n'aiant pas pû tout voir par ses yeux, n'en aïant pas eu le tems, il n'a pû eviter de tomber en plusieurs fautes. Ceux qui le censurent admirent comment il n'en a pas fait davantage. En lisant ses Annales il faut voir les écrits qu'on a fait contre lui, comme

Cafaubon, Montacutius, Banage, sur tout, la

Critique du P. Pagi.

Il y avoit un prodigieux nombre d'Historiens Ecclesiastiques, rangez selon leur âge, & les Eglises, Ordres, Monasteres, Evêchez, Provinces, Roïaumes dont ils faisoient l'Histoire. Sans se donner la peine de parcourir toutes ces Tablettes, il n'y a qu'à ouvrir le Catalogue de la Bibliotheque de M' de Rheims, où l'on trouve la plus grande partie des Livres Ecclesiastiques.

D E L' E T U D E de la Theologie.

La Theologie étoit necessaire à Eugene dans le dessein qu'il avoit conçû. Il demanda à Theodose & à Aminte la maniere de l'étudier. La Theologie, dit Theodose, a Dieu pour objet. Nous trouvons dans le fonds de nôtre nature une notion de la Divinité qui nous fait apercevoir des choses admirables lorsqu'on la considere avec atention. Mais ces connoissances naturelles obscurcies par les tenebres du peché ne sont plus sufisantes pour connoître Dieu, autant qu'il est necessaire pour l'aimer & pour le servir. Adam conversoit avec lui dans le Paradis terrestre ; aprés son peché il fut chassé & comme exilé de sa compagnie. Depuis ce tems-là Dieu ne nous parle que par Letres, ainsi qu'à des absens. Ces Letres sont les divines Ecritures dont il a comme couvert le veritable sens de nuages, afin que nos yeux, qui sont foibles, ne fussent pas blessez par l'éelat de la verité qui y luit. C'est aussi pour punir l'orgueil des

impies qui liroient ces Ecritures sans respect. Mais ces nuages qui cachent la verité aux infideles, sont semblables à cette nuée qui couvroit les Egiptiens, & laissoit jouir les Is-

raëlites d'un jour serain.

Dieu a découvert ses secrets à ses amis, Jesus-Christ qui avoit puisé sa doctrine dans le sein de son Pere; aprés avoir parlé au Peuple en Paraboles, expliquoit à ses Disciples, ce qu'il y avoit d'obscur dans ses discours, Les Apôtres ont communiqué à ceux qu'ils ont établi pour leurs Successeurs, ce qu'ils avoient apris de Jesus-Christ; & ceux-là ont erû que leur principale obligation étoit de conserver la doctrine qu'ils avoient reçûe, & de la transmettre pure à ceux qui les ont suivis, comme ils l'avoient reçûë de leurs Predecesseurs. Par ce moien la verité des Ecritures, c'est-à-dire, leur veritable sens s'est conservé dans l'Assemblée des Fideles , qu'on apelle l'Eglise; & il est venu jusques nous par le canal de cette Tradition.

C'est dans les écrits de ces saints Docteurs que l'on trouve ce qui a toûjours été crû dans l'Eglise, c'est-à-dire, quelle a été la doctrine que les Apôtres & leurs Successeurs ont pré-chée. Tous ont eu une forte oposition à la nouveauté. Tout dogme qui avoit été inconnu dans les siécles precedens leur a été suspect. L'on ne peut point dire que c'étoit l'interêt qui les faisoit agir, puisque la plûpart ont soufert de grandes persecutions pour soûtenir la veriré. Les Papes Successeurs de saint Pierre & de saint Paul, comme heritiers de la doctrine de ces Princes des Apôtres, austibien que de leur Principauté, se sont oposez plus fortement que le reste des Evéques du

monde à toutes les nouvelles opinions. Lorsqu'il y a eu de la dificulté touchant quelque point de Doctrine, où il ne paroissoit pas clairement quelle étoit la Tradition, on a toûjours recouru à Rome comme à l'Oracle. qui nous déclaroit la Doctrine que saint Pierre & faint Paul avoient aprise de la bouche de Jesus-Christ. Et quand l'opiniatreté des Novateurs n'a pas voulu se rendre à ses déclarations, on a assemblé les Evêques qui sont établis de Dieu pour être les Pasteurs & les Docteurs de son Eglise. Ces Assemblées s'apellent Conciles, où l'on ne cherche pas par la subtilité du raisonnement ce qu'il faut croire : les Evêques comme témoins y déposent. quelle a été la Doctrine qu'ils ont reçue de leurs Predecesseurs, & ce que les Fideles ont crû.

Ainfi, dit Theodose, la Theologie est sondée sur la verité de Dieu même, & sur sa Providence qui n'a jamais permis que le mensonge entrât dans l'Eglise. Il lui a donné des Saints qui par leur sçavoir ont découvert les erreurs des Novateurs, & qui par leur pieté ont conservé la Doctrine de leurs Peres; & se sont opposez avec zele à toutes les nouvelles Sectes. La Theologie, dis-je, n'est qu'une-Histoire de ce que Dieu a revelé aux Hommes, ou de ce qui a été crû de tout tems dans l'Eglise; c'est pourquoi l'Histoire Ecclessati-

que en est la principale piece.

Ce n'est pas à dire que le raisonnement & la méthode n'aïent lieu dans la Théologie; car quoique les preuves dont elle se sert se tié, rent de l'Ecriture & de la Tradition, il faut de l'art & du bon sens pour bien disposer ces preuves, pour les metre en leur jour & dans.

leur place, afin qu'elles aient de la clarté & de la force. Il ne faut pas s'imaginer qu'il ne soit question que d'entasser des passages, foit de l'Ecriture, soit des Peres. Les Eterodoxes peuvent faire la même chose. Il n'ya rien de plus facile que de coudre ensemble les paroles d'un Auteur, de forte qu'il semble dire tout ce qu'on voudroit qu'il cût dit. Il faut donc faire voir qu'on allegue l'Ecriture & les Peres selon leur propre sens. Il faut rejeter les méchantes explications qu'on leur donne & distinguer ce qu'on y confond malà-propos. C'est à quoi sert une bonne Philofophie; mais puisque la Theologie n'est pas fondée sur la Sagesse humaine, il se faut servir de la Philosophie comme une Maîtresse fe sert de sa Servante. C'est une grande temerité de vouloir découvrir par la subtilité de son esprit, & par les lumieres de la nature, les Mistères que Dieu a cachez, comme c'est un orgueil insuportable de ne pas croire ces Mistères parce qu'ils sont au dessus de la Science des Hommes qui rampent sur la Terre. L'un & l'autre est insuportable. Nous n'avons aucun sujet de croire que Dieu nous ait donné une idée parfaite de tout ce qu'il est: qu'il n'ait rien reservé pour ceux à qui il se fait voir dans le Ciel. Nous ne nous connoissons pas bien nous-mêmes. Car que sçavons-nous de nôtre Ame ? Nous fçavons qu'elle anime nôtre Corps: mais nous ignorons presque ce qu'elle est. Il y a dans les corps grossiers une infinité de choses qui nous sont cachées. Il faut donc avoir perdu le sens pour pretendre qu'on puisse sçavoir ici-bas tout ce qui est de la Divinité. Nous n'avons que des idées obscures des Misteres. La Foi nous fait voir qu'on n'en

peut douter; mais en même-tems elle le couvre, comme d'un rideau qui nous empêche de voir ce qu'ils font. Comment donc en pouvoir parler? Tout homme est témeraire qui se mele de discourir de ce qu'il ne sçair

point.

Ceux-mêmes qui ont de la fagesse & des lumières particulières ne doivent pas se porter facilement à philosopher sur nos Misteress car si chacun prend cette liberté qu'il croit avoir lorsque les autres en usent, nous verrons naître chaque année de nouveaux monstres d'erreur. Quand on reduit la Theologie à des raisonnemens humains, qu'on la traite comme on feroit une question de Phisique chacun fe donnant la liberté de philosopher à sa manière, de faire des sistemes qu'il croit plus vrai-semblables, il s'en fait une infinité tous diferens, ce qui romp l'unité de la Foi. Parmi la foule de tant de diferentes opinions, on ne voit presque plus ce qu'il faut croire. Ausfi il n'y a rien de plus oposé à la manière dont Jesus-Christ & ses Disciples ont publié les veritez Evangeliques, & à la manière dont les saints Peres nous les ont conservées après les avoir défendues contre les Héretiques ; qui par leur vaine Philosophie en alteroient la simplicité.

Ce que je dis ici n'est point contre ceux qui établissant pour principe les veritez constantes de la Religion, ne font qu'exposer en leur jour avec ordre & avec clarté ce qui suit de ces principes, & ce que nous sommes obligez de croire. Une bonne Philosophie y contribue merveilleusement, car outre qu'il est tres-important de connoître ce qui se peut seavoir de la Nature, & quelles sont les bor-

nes de l'esprit de l'Homme, afin qu'il ne s'cleve pas plus haut qu'il ne doit, & qu'il ne tente pas de sçavoir ce qui lui susit de croire : une bonne Philosophie donne les moiens de répondre aux Philosophes & aux Heretiques qui ne sont pas soumis à la Foi. Toutes leurs objections découvrent leur ignorance; car enfin la Foi n'enseigne rien contre la verité. Ce qu'elle propose ne s'acorde pas en aparence avec la connoissance que nous avons des choses naturelles, ce qui ne doit pas surprendre, puisqu'elles sont d'un autre ordre, Les dificultés qu'oposent les Heretiques ne sont établies que sur une tres-méchante Philosophie, qu'un bon Philosophe renverse facilement; ou fur des experiences qui ne regardent que les choses terrestres, dont on ne peut tirer de consequence pour les choses divines, non plus que des choses materielles, pour celles qui sont spirituelles. De ce que par exemple les corps sont divisibles, pourroiton conclure que la substance de l'ame puisse être divisée? Ce seroit une consequence impertinente.

Cette partie de la Philosophie qui aprend à raisonner juste, est particulièrement necessaire à un Theologien. Les veritez de la Religion, qui détachées les unes des autres semblent n'avoir pour fondement que l'autorité de celui qui les propose, paroissent aussi certaines que les theoremes de Geometrie, quand on les dispose avec ordre. En les liant comme il faut les unes avec les autres, on en fait un tissu, qui est une demonstration. Ainsi l'exactitude de l'esprit que nous avons regardée comme la fin & le principal fruit de l'Etude, est tres-necessaire à un Theologien. La doc-

VII. ENTRETIEN. 329 erine de l'Eglise est vraïe ; mais si on a l'esprit faux, on fait de faux raisonnemens en la traitant. L'Eglise nous prefente ce qu'il faut croire; les preuves de cette croïance se trouvent dans les Auteurs dépositaires de la Tradition. C'est là que les Theologiens les doivent chercher; c'est leur devoir : c'est à eux de défendre la Foi contre les Infidelles nos ennemis, & contre nos Fréres rebelles, qui sont les Heretiques. Ils doivent avoir les armes à la main pendant que le Peuple sous l'autorité de l'Eglise leur Mere est en seureté, goûtant la douceur de ses fruits, comme un Enfant mange ceux du jardin de son Pere sans sçavoir par quel titre il possede ce jardin. C'est, dis-je, aux Theologiens à fouiller dans les Archives de l'Eglise, & à soûtenir les procez qu'on lui fera touchant sa doctrine. Tout le Monde n'est pas apellé de Dieu pour

Ce que vous dites de la Theologie, me paroit beau, dit Eugene; mais un discours si court n'a été pour moi qu'un éclair, Aminte prit la parole & dit que l'on connoissoit Dieu ou par l'Ecriture sainte, ou par l'étude des choses naturelles qui sont comme l'image de Dieu. Pour l'étude des choses naturelles, la principale doit être de l'esprit & du cœur de l'Homme. Nous avons la connoissance de Dieu naturellement empreinte dans nôtre ame, & une pante vers lui, ce qui nous découvre quelles sont les proprietez admirables de l'Essence divine. Mais il ne sufit pas de se consulter soi-même pour s'assurer de ce qui est dans nôtre cœur, il faut faire reslexion sur la maniere d'agir de tous les Hommes, lur ce qu'ils ont pensé, & sur ce qu'ils ont fait

cela.

au regard de la Divinité. On peut même tirer des consequences de l'erreur des Païens, & se servir de leurs opinions extravagantes

pour trouver la verité.

Quant aux saintes Ecritures, un Theologien doit en étudier l'Histoire, c'est-à-dire en quel tems elles ont été données par le S.Esprit , & de quels Interpretes il s'est servi : ce qu'on a pensé de tout tems des Livres divins : en quelle Langue ils ont été écrits: quand ils ont été traduits en d'autres Langues; & quel jugement on a fait de ces Traductions. Ces recherches sont necessaires pour demontrer l'autorité des Ecritures. La Préface de Walton qui est au commence. ment de la Bible Poliglote d'Angleterre, contient une Histoire exacte de ce qui regarde l'Ecriture. C'est un Abregé de plusieus excellens Livres qui ont été faits sur cene matiére.

Il y a une infinité d'Auteurs qui ont écnit fur les Livres Canoniques, c'est-à-dire, su les Livres qui ont été mis de tout tems dans le Catalogue des Livres sacrez. Monsieur Huët dans la Demonstration Evangelique et défend l'autorité avec beaucoup d'érudition. Il répond aux nouvelles dificultez qu'un el prit fort libertin a proposées depuis peu. Les Œuvres de Louis Capel sont admirables pour l'Histoire de l'Ecriture dans le Livre qu'il2 apellé, Arcanum tun funtuationis. Il démêle avec une neteté admirable la question touchantles Points ou Voielles du Texte Hebreu, son Ouvrage qui a pour Titre, Critica sacra, est d'un grand travail. Il y a ramassé toutes les diferences qu'il y a entre les anciennes Versions de la Bible avec le Texte Hebreu.

VII. ENTRETIEN. 331 Morin de l'Oratoire a fait plusieurs Ouvrages qui peuvent servir à l'éclaircissement de l'Hifoire de l'Ecriture. Monsieur Simon a traité cette Histoire avec beaucoup d'érudition. Ce seroit peut-être, par cette Histoire qu'il faudroit commencer l'Etude de la Theologie; néanmoins on peut se reposer sur la Foi de presque toute la Terre touchant l'authorité de l'Ecriture, & diferer à un autre tems cette Etude que je viens de marquer. Quand on en aura le loisir, je conseille de lire les Préfaces qui se trouvent à la tête des Editions fameuses des Bibles, comme est la Préface de Walton & celle que le Pere Morin a fait pour l'Edition des Septante imprimée à

Paris. Aminte s'étendit particulierement, sur ce que Theodose avoit dit que l'Histoire faisoit la principale partie de la Theologie. Il fit voir que puisqu'on doit interpreter les paroles d'un Auteur par la fin qu'il a euë en parlant ; pour entendre les Peres de l'Eglise, il falloit sçavoir contre qui ils écrivoient, quels étoient les sentimens de leur Siécle, & quelles Héresies ils avoient combatuës. C'est par raport à ces choses, dit-il, qu'on doit expliquer leurs Ecrits, & pour en faire voir la necessité, il en donna un exemple. Il n'y a qu'un Siécle que s'est tenu le saint Concile de Trente, cependant on n'aperçoit point le veritable sens de ses Décrets, si l'on n'a le soin d'aprendre de l'Histoire, contre qui il a été assemblé : quelles ont été les Héresies de Luther, de Zuingle, de Calvin, qui y ont été anathematisez; & quelles furent les disputes des Docteurs Catholiques qui s'y trouverent : ce qui se passa dans les Congregations gene-

rales & particulieres, où l'on préparoit les Decrets qui etoient aprouvez ensuite dans les Sessions.

Ceux qui lisent les Peres sans le secours de l'Histoire s'égarent. Ils vont chercher leurs sentimens dans des lieux écartez, & ils negligent les endroits où l'Histoire fait connoître qu'ils se sont expliquez clairement. Ils prennent les objections des Héretiques pour la doctrine des Docteurs Catholiques. Et parcequ'ils croient que ce qui est aujourd'hui reçû dans les Ecoles a toûjours été crû dans l'Eglise, & par tout le Monde Chrêtien, ils s'embarrassent pour resoudre des dificultez. qui naissent de leurs préventions. Il seroit à souhaiter qu'à la tête des Ouvrages des Peres nous eustions des éclaircissemens touchant le rems qu'ils ont écrit, & à quelle occasion; & que leurs écrits fussent rangez selon l'ordre des tems qu'ils ont été composez; ce que le P. Quesnel de l'Oratoire a observé dans l'Ed. tion qu'il nous a donnée de faint Leon; & les Peres Benedictins dans celle de faint Augustin.

On trouve cette Critique en plusieurs Atteurs. Sixte de Sienne l'a fait, Possevin dans son Traité de Ecrivains Ecclessastiques, Monsieur du Pin dans sa Bibliothéque Ecclessastique. Il est utile de sçavoir quels sont les Livres de l'Ecriture que les Héretiques rejetent, & quels sont ceux des Peres qu'ils prétendent être su posez. Il est bon d'avoir pour cela l'Ouvrage de Rivet, qu'il apelle, le Critique sacré.

Toute la Science d'un veritable Theologien ne peut consister qu'en deux choses, dont la première & la principale est de connoître

fonds quelle est la Doctrine de l'Ecriture touchant chaque point de Theologie. Nous ne sommes assurez de la Doctrine de l'Ecrirure, c'est-à-dire, de son veritable sens, que par la Tradition: un Theologien doit donc en second lieu s'apliquer à connoître la Tradition qu'on trouve dans les Auteurs Ecclessatiques. Les Protestans qui se voïent condamnez par la Tradition, ont emploïé toute leur adresse à diminuer l'autorité des Peres de l'Eglise. Daillé a ramassé dans le Livre qu'il a fait de l'usage qu'on doit faire des Peres, tout ce que les Protestans ont pû dire contre. Il sera bon de lire ce Livre, lisant en mêmetems la Réponse que Pearson Anglois, quoi-

que Protestant y a faite.

le-

n-

72,

3

es

11-

0-

On aperçoit bien qu'une Etude si exacte de la Theologie demande toute la vie, & que ce n'est pas une entreprise dont une personne qui commence soit capable. Cependant si vous l'entreprenez un jour ; & que vous en aïez le loisir je crois qu'il seroit à propos de suivre l'ordre des Siécles & regardant la Theologie comme une Histoire, lire tout ce qui s'est fait dans chaque Siécle. Les Historiens, les Traitez Dogmatiques de Peres, les Conciles generaux & particuliers. Le petit Traité de la Lecture des Peres, du Pere Dom Bonaventure d'Argonne Chartreux contient d'excellens avis pour cette Etude. Ce seroit grofsir à plaisir ces Entretiens que de vouloir donner ici la liste des Auteurs Ecclesiastiques. Elle se trouve dans une infinité de Livres. Je vous avertis derechef, que lorsque vous voudrez examiner à fond une matiere, il faudra parcourir les plus fameux Bibliothécaires; & y rémarquer les Livres qui pourront servir à

vôtre dessein. Mais vous en étes pas encore là. Il faut donc commencer par quelque Etude plus aisée. Sur la fin du douziéme Siècle Pietre Lombard fit ce qu'aucun Auteur n'avoit ozé entreprendre devant lui; si l'on ne veut excepter saint Jean Damascene. Il fit une somme de toute la Theologie, raportant sommairement sur chaque point les sentences ou sentimens des Peres, comme on l'a dia Depuis le douziéme Siècle jusques à nos jours on s'est ataché à cette Somme dans les Ecole de Théologie. Les Maîtres se sont aplique à la commenter.

On ne peut point nombrer ces diferent Commentateurs. Tous ces Auteurs ne sont que se copier. Ainsi il se faut bien donner de garde de croire qu'on soit obligé de les list tous. Un sufit, & il est bon de prendre le plus court. S. Thomas s'est aquis une estima qui oblige les Theologiens de s'informer de se sentimens. Il faut donc donner quelque tems à la lecture de son principal Ouvrage que est sa Somme. On conseille Estius, parceque de tous les Auteurs Scholastiques il est le plus éloigné de ce désaut qu'on leur reproche, de donner tout au raisonnement, & se servir peu de l'Ecriture des Peres.

Aprés cette lecture d'un ou de deux Scholastiques, avant que d'entreprendre de puist dans les grandes sources des Peres, il serai propos de choisir les Auteurs qui ont raport les sentimens de ces Maîtres de la Theologie sur chacun des Articles de nôtre Foi, comme a fait le Pere Petau dans ses Dogmes Theogiques, où l'on voit avec étendue toutes le disputes que l'Eglise a eues avec les Héretques au sujet de la Trinité, & de l'IncamaVII. ENTRETIEN. 335 tion. Le Pere Thomassin a aussi ramasse avec un travail prodigieux les sentimens des Peres.

ŀ

Pour les matiéres de la grace, on trouve une infinité de Livres qu'on a fait à l'occasion des disputes qui se sont élevées dans ce Siécle. Vossius, Userius, Jansenius Evêque d'Ypre, le Cardinal de Noris ont fait l'Histoire de l'Héresie Pélagienne, où l'on peut voir toutes les disputes de l'Eglise du tems de saint Augustin. Le Président Mauguin a aussi fait l'Histoire des disputes du neuvième Siécle touchant la même matiere. Personne n'ignore le grand nombre de Livres, d'Apologies, de Dissertations qui se sont faites. Il faut bien du discernement pour ne pas perdre le tems dans la lecture de ces sortes de Livres qui sont pleins de reproches, d'injures, de fairs personnels, dont un Theologien qui ne cherche qu'à s'instruire des sentimens de l'Antiquité, n'a que faire.

Pour les Sacremens, on trouve de belles choses dans Vicecomes touchant le Baptême, dans le Traité qu'a fait Vossius du même Sacrement. On a les Traitez de Sainte-Beuve de la Confirmation. On trouve pour l'éclaircissement de ce qui s'est fait dans l'Eglise au sujet de la Confirmation, de fort belles choses dans Petrus Aurelius. Le Pere Quesnel a entre les mains quelques Manuscrits du Pere Morin touchant ce même Sacrement. Commentaires de ce Pere sur la Pénitence sont generalement estimez. Ce qui s'est passé au sujet du Livre de la frequente Communion a fort contribué à éclaircir cette matière. Nos Controversistes traitent fort au long de la Confession auriculaire, du pouvoir des Con-

fesseurs. La question si l'amour de Dieu est necessaire pour recevoir utilement l'absolution de ses pechez, a été tres-bien traitée par l'Evêque de Castorie. On a fort disputé sur les sentimens des Peres du Concile de Trente touchant cette question. Launoy &

Keras l'ont examiné avec soin.

Pour l'Eucharistie, c'est dans nos Controversistes qu'on peut aprendre ce que l'Ecriture en dit, & en quel sens les Peres ont pris les passages de l'Ecriture qui regardent l'Eucharistie. Le Cardinal du Perron, Monsieur Arnaud & Monsieur Nicole ont traité à sont ce point de Controverse. Si on veut sçavoir tout ce qui se peut dire contre ce que nou croions, on le trouvera dans Aubertin & dans l'Histoire de l'Eucharistie par la Rocoue.

L'ouvrage du Pere Morin, De sacris On dinationibus, donne de grandes sumiéres pour le Sacrement de l'Ordre. Hallier a rensemé aussi plusieurs choses de positive dans ce qu'il

a écrit, De sacris Electionibus.

L'on regrete la perte d'un traité du Maris ge qu'avoit composé le Pere Morin. Monsieur de Launoy a publié un Traité de la Puissance Roïale sur le Mariage. Il y au petit Traité de Monsieur le Maire sur la même matière. Monsieur de Launoy a sur aussi un Traité de l'Extrême-Onction, où l'or voit ce qui s'est pratiqué de tout tems dats l'Eglise.

Le Traité de l'Eglise a de grandes dissultez, parceque l'on y fait entrer des questions sur lesquelles les Theologiens Catholiques sont fort partagez: Chaque Nation prendu parti. Les Auteurs fameux qui ont soûtes

le sentiment de la France touchant l'autorité des Conciles ; le droit des Evêques, ont été Gerson, Richer, de Marca, de Launoy. Tous les Catholiques conviennent de la Primauté du Pape. Ceux qui l'ont attaquée plus fortement, font, Blondel, Saumaise. On mer Antoine de Dominis entre les ennemis du faint Siege. Old al syllout no

C'est un avis important que dans les matières de Theologie on se peut servir utilement des Livres des Héretiques. Car outre qu'en ramassant des objections contre nous, ils assemblent d'excellens matériaux pour bair contre eux ; comme ils n'errent pas en tous les points de la Foi, il yen a qui ont fait d'excellens Ouvrages pour la défense des veritez qu'ils croïent avec nous. On a fort bien soutenu l'Episcopar en Angleterre contre les Calvinistes. Hammon & Thornidicius sont de bons Auteurs. Cloppembourg, La Place, & plusieurs autres ont tres-bien défendu la Trinité contre les Anti-Trinitaires de ce tems. Arminius Episcopius, Courcelles, Grotius, ont renversé le Sistème de Calvin touchant la justification. Il y a parmi eux des Auteurs qui ont raporté d'assez bonne foi ce qui s'est dit dans l'Antiquite touchant les points de Theologie les plus confiderables; comme à fait Forbesius. On ne peut pas trouver la verité toute pure dans leurs Livres, puisqu'ils l'ont alterée; on peut neanmoins se servir d'eux, comme Salomon se servit des Tyriens pour bâtir le Temple. Ils sont oposez les uns aux autres. On doit se servir de leurs propres armes pour leur faire la guerre. Les anciens Peres se servoient des argumens des Sabelliens pour établir contre Arius la

consubstantialité du Verbe, & des raisons d'Arius pour prouver contre les Sabelliens la distinction des Personnes en Dieu. Il faut distinguer le bien d'avec le mal, & faire un meilleur usage de la Science qu'ils n'ont pas fait. La Vipere entre dans la composition de la Thériaque. Mais si on n'est pas habile, on se laisse mordre, & on trouve sa mort en préparant des remedes.

Ce que nous venons de dire regarde les Dogmes speculatifs. La pratique de Theologie se peut distinguer en trois parties. La première regarde la pratique des Sacremens, à la Liturgie. La seconde, la Discipline. La troisséme les mœurs. Pour la Liturgie le Cardinal Bona est admirable. La pratique des Sacremens se doit aprendre des Rituels. Plusieurs Evêques en ont fait imprimer avec de sçavantes remarques; comme a fait autresos l'Archevêque de Roüen, aprés lui l'Evêque d'Alet, l'Archevêque de Rheims. Gavantus, Baudry, du Molin, la Croix expliquent netement les rites ou rubriques.

Pour ce qui regarde la Discipline, les livres du Pere Thomassin sussient. Outre les trois gros Volumes qu'il en a composez, iles a fait plusieurs autres, où l'on void à fond et quelle maniere l'Eglise s'est conduite. On voit par exemple, dans son Ouvrage du Jeûne, tout ce qui s'est pratiqué pour le Jeûne, comme dans celui des Fètes tout ce qui s'est fait à

pensé au sujet des Fêtes.

Pour la Morale il y a une infinité d'Auteus parmi les Theologiens qui l'ont traitée, & qui ont raporté ce que la Religion nous oblige de croire & de pratiquer dans la conduite de 100 mœurs. On apelle Casuistes ces Theologiens.

Aminte estimoit peu ces Casuistes. Il les croïoit dangereux pour la plûpart, parcequ'il semble qu'ils veulent assurer les Pecheurs contre Dieu, & leur enseigner les moïens de chicanner avec lui, en leur montrant jusques où ils peuvent l'ofenser sans qu'il ait droit de les punir. Il sufit, dit-il, à un Homme qui veut plaire à Dieu & le servir de bonne soi, de sçavoir qu'une action lui déplaît pour ne la pas faire : ce qui s'aperçoit assez. Les Casuistes ne sont que déterminer entre les pechez, ce qui est ou veniel ou mottel. Ces décisions sont pour l'ordinaire ou perilleuses ou témeraires.

Il faut, dit Aminte, lire beaucoup l'Evangile. Comme c'est particulierement pour régler nos mœurs qu'il nous est donné, il se trouve à la portée de tous les Hommes, en ce qui

regarde la Morale.

h

ŀ

15

10

ę.

ut

8

de

Quant à la maniere d'administrer le Sacrement de Pénitence, il ne faut point s'atacher aux Auteurs, qui ne nous debitent que leurs opinions. Il faut consulter ceux qui raportent historiquement & avec sincerité ce qui s'est pratiqué dans l'Eglise au sujet de la Pénitence, comme a fait le Pere Morin. L'on trouve dans les Conciles & dans les Auteurs du Droit-Canon les Pénitences qui s'imposoient autrefois pour chaque peché. La manière d'administrer ce Sacrement apartient en partie à la Discipline que l'Eglise change selon qu'elle le juge à propos. Tous les anciens Canons touchant la Pénitence ne sont donc pas également en vigueur. S. Charles Borromée en a fait un petit Recueil, qu'il a acompagné d'excellens avis que nous sommes obligez d'écouter & de suivre avec d'autant

plus de fidelité, que ce Livre a été adopté par les Evêques de France qui l'ont fait publier pour l'ulage de leurs Dioceses. Il peut donc

servir de régle.

Theodose donna d'excellens avis touchant l'Etude qu'un Theologien doit faire de la Controverse. Il dit, qu'il falloit rechercher avec soin ce qui a jetté les Héretiques dans l'erreur, & leur a été un sujet ou pretexte de separation. Dans la Religion comme dans la Vie civile, les faux soupçons & les préventions separent des Personnes qui éfectivement ne se veulent que du bien. On se chicane pour des vetilles, parcequ'on ne s'entend pas. Quand on reduit les disputes à des termes clairs, on voit que souvent on ne dispute que de quelques noms, & qu'on convient dans le fond. Outre cela l'Eglise ne prétend pas que tous ses Enfans soient infaillibles : elle ne punit pas toutes leurs erreurs. Elle a ses points fondementaux dans lesquels elle veut que tous conviennent, & qu'on se soumeze à la Foi universelle, c'est-à dire, aux arricles dont l'on est toûjours convenu. Elle laisse la liberté à un chacun de croire pour le reste ce qui leur paroîtra plus conforme à la verité, pourveu, neanmoins, qu'on soit disposé à suivre ses decisions lorsqu'il sera necessaire de déterminer ce qui est contesté, pour réunir ses Enfans dans les mêmes sentimens.

La Science d'un Controversiste consiste donc à bien connoître quelles sont les limites de la Religion, pour ne pas faire des procez mal-à-propos à ceux contre qui on dispute. Il faut laisser à un chacun la liberté que l'Eglise ne nous ôte pas. C'est pourquoi la maniere d'enseigner des Theologiens Scho-

lastiques n'est pas propre pour ramener les Heretiques. Ils font mille questions inutiles. Ils decident tout, & ils font des articles de Foi de toutes leurs décisions. Ainsi ils rendent la créance de la Religion beaucoup plus dificile qu'elle n'est pas. Outre que depuis qu'on avoit affervi la Theologie à la Phisique d'Aristote, & qu'ainsi on y avoit introduit des manieres & des expressions inconnues aux premiers Siécles de l'Eglise; on avoit tellement mélé & confondu avec la Philosophie, ce que la Foi enseigne ; que sans une grande habileté on ne peut distinguer ce qui est de foi d'avec ce qui n'est que l'opinion de quelques Docteurs particuliers. Il est tant cru de mêchantes herbes, que la bonne semence en a été presque étoufée. Cela a été une pierre de scandale aux derniers Héretiques, qui n'ont pû faire le juste discernement des sentimens des Docteurs d'avec ce que croit l'Eglise. Ils les ont ataquez & quand ils les ont combatu, ils ont cru triompher de l'Eglise. C'est pourquoi pour leur faire voir que leurs victoires ne sont qu'imaginaires, il n'est question que de bien montrer ce que l'Eglise croit veritablement. Quand cela est bien executé, on couvre de confusion les Héretiques. Ils n'ont rien à dire: on les contraint de reconnoître que leur separation est injuste. C'est l'éfet qu'a produit le Livre de Mr Bossuet Evêque de Méaux, où il expose avec tant de neteté les sentimens de l'Eglise Catholique. Tous les habiles Controversistes ont reconnu l'utilité de cette Méthode. Cassander celebre Theologien des Païs-Bas, la proposa dans le Siécle passé, dans cet Ecrit qu'il fit à la prière de l'Empereur pour ramener les Héretiques d'Al-

lemagne. C'est ce qu'a fait Grotius dans ses Notes sur cet Ecrit de Cassander, & dans son Livre qui a pour Titre. Votum pro pace, Le Pere Veron a aussi emploié cette methode, On estime avec sujet pour cette raison Melchior Canus, & l'Analise de la Foi par Holden.

C'est dans les Conciles qu'on voit précisement ce que l'Eglise nous oblige de croire. On voit un Abregé de la Doctrine des Conciles dans les trois Simboles que l'Eglise autorise. Celui qu'on apelle des Apôtres, le Simbole de Nicée, & celui qu'on atribue à saint

Athanase.

L'Etude de la Theologie oft bien vaste, dit Theodose, c'est ce qui me fait souhaiter qu'on s'aplique à donner aux Ecclesiastiques qui n'ont pas le loifir de faire des Etudes fortes, & qui peut-être n'on pas affez d'ouverture d'esprit, une Histoire abregée des Dogmes de l'Eglise, leur faisant remarquer ce qui est de Foi & incontestable, & de quelle maniere on s'est expliqué. Ceux qui n'ont point à combatre contre les Héretiques, n'ont besoin que de ces deux choses, de scavoir ce qu'ils doivent enseigner aux Fideles, & de quels termes ils se doivent servir. Il y a long-tems qu'on desire une Theologie faite suivant cette idée pour le commun des Ecclesiastiques qu'on est obligé d'instruire avec precipitation pour les envoier dans les Campagnes, servit les simples Fideles.

Je ne trouver point de meilleur Abregédt Theologie, dit Aminte, que le Concile de Trente. Car à la reserve de ce qui est expliqué dans les Simboles, qu'il n'est pas necessaire re absolument d'aller chercher ailleurs, toss

les principaux points de Theologie se trouvent décidez dans ce Concile. La revolte des derniers Héretiques contre l'Eglise avoit été presque entiere. Ainsi il ne s'agissoit pas d'une ou de deux questions, l'Eglise a été obligée de decider ce qu'il faut croire de tous les Sacremens. C'est donc de ce Concile qu'on aprend ce qu'il faut croire. Mais il le faut bien entendre; & pour cela on en doit sçavoir l'Histoire. On tiroit des Livres des Héretiques toutes les propositions qui étoient sufpectes. On en faisoit des Articles, qu'on proposoit dans des Congregations ou Assemblées particulieres de Docteurs habiles. On disputoit sur ces Articles. On ramaffoit tout ce qu'il y avoit dans l'Ecriture & dans la Tradition qui avoit du raport avec ces Articles. C'étoit une maxime fondamentale de ne point s'arrêter aux questions de l'Ecole, de les laifser aux Scholastiques pour être matiere de dispute entre eux. Aprés qu'on avoit remarque quel étoit & quel avoit été le sentiment de l'Eglise, on en faisoit des Décrets qu'on trouve dans ce Concile; car pour ce qui s'est dit dans les Congregations, cela est contenu dans les Actes de ce Concile qui n'ont pas été imprimez. On les conserve au Château faint Ange à Rome. Fra Paolo a composé une Histoire de ce Concile sur les memoires qu'il en avoit recouvré. Le Cardinal Palavicini qui a vû les Actes du Concile, en a composé une Histoire où il combat en plusieurs occasions Fra Paolo. Cette Histoire est tresnecessaire à un Theologien. C'est un excellent Commentaire du Concile de Trente. Kemnitius & Heidedegerus Protestans ont écrit contre ce Concile. Il est bon P mi

344 VII. ENTRETIEN. de sçavoir ce qu'objectent ces Adversais

L'Etude du Concile de Trente, continua Aminte, n'est pas seulement necessaire pous les Dogmes, mais encore pour la Discipline dont on trouve les principales maximes & régles dans ce Concile. C'est comme une nonvelle collection de tous les Canons que l'E. glise a aujourd'hui remis en vigueur. Or comme la Science d'un Theologien consiste à bien sçavoir la doctrine de ce Concile ; on peut dire que la pieté d'un Ecclesiastique consiste à bien pratiquer la Discipline Ecclesiastique qui y est proposee. Nous devons plus travailier à nous faire le cœur droit, qu'à nous remplir de doctrine. C'est pourquei puisque nous ne pouvons avoir de pieré solide qu'autant que nos mœurs sont conformes à l'Evangile & aux régles de l'Eglise, je conseillerois à un Ecclesiastique pour mieux comprendre les régles de ce Concile, de lire avec soin les Conciles que fit tenir saint Charles Borromée, qui aiant travaillé si glorieusement à le conclure emploia le reste de sa vie à metre en pratique les régles qui y avoient été établies. Mais sur toutes choses il faut étudier la vie de ce saint Cardinal. On trouve un grand détail dans celle qui a été composée par Justano. Je ne croi pas qu'il y ait de Livre an Monde où l'on puisse mieux prendre l'Esprit Ecclesiastique. L'exemple de ce Cardinal est touchant, & la vie est beaucoup plus instructive que les Loix mortes qu'on lit dans les Livres.

Je ne veux pas oublier ici ce que dit Theodose en parlant des Controverses, que pour y réustir il falloit scavoir exactement l'Histoire

de l'Héresie, & des revolutions arrivées à leur occasion. On la peut aprendre dans l'excellent Ouvrage que Monsieur l'Evêque de Meaux a composé touchant les variations des Héretiques, & dans les Livres de Varillas.

Je supose qu'on n'a pas le loisir de l'étudier à fond cette Histoire. Car celui que la Providence destineroit aux Controverses, devroit en faire une Etude plus particuliere. Il faut puiser cette Histoire dans les Livres mêmes des Héretiques. Remarquez soigneusement les faits dont ils demeurent d'acord. Il y en a assez pour en tirer cette consequence, que la naissance de l'heresie, & son progrez montrent clairement que son origine est honteuse, & qu'elle a tous les caracteres ausquels

on reconnoit les Héretiques.

On n'oublia pas de parler du Stile qui convient à des Ecrits de Theologie. Il doit être net, dit Aminte, la veritable éloquence, dévelope la verité. Elle la met en son jour. Elle l'expose dans une juste étendue, en plusieurs paroles, lorsqu'il y a sujet de craindre que si l'on n'arrêtoit quelque tems le Lecteur, il pasleroit sans faire atention à ce qu'on lui veut faire voir. Elle anime le discours, lorsqu'il est necessaire d'inspirer des mouvemens de respect & d'amour pour les veritez qu'on enseigne. Elle court sur les matieres par où il faut passer vîte pour aller au but principal, Elle proportionne les paroles aux choses qu'elle traite, afin que la grandeur de nos. Miltéres ne soit point avilie par la bassesse des expressions qui en diminuent le poids; & que de majestueux qu'ils sont ils ne deviennent. megrisables, Aminte s'échaufa sur la fin

de ce Discours. Il se plaignit de la maniere basse & peu exacte avec laquelle on traite la Theologie. Je suprime ces plaintes.

类类类:类类类类类类类:类类类

DE L'ETUDE

DE L'ECRITURE.

ASS E Plan que Theodose & Aminte avoient dresse à Eugene pour l'étude de Theologie, étoit vaste. Il les pria de lui donner leurs avis pour commencer d'étudier l'Ecriture d'une maniere qui fût proportionnée à ses forces. Pour le satisfaire ils lui dirent ce qu'ils avoient apris d'un Prêtre vertueux & sçavant, sous la direction duquel ils furent mis en sortant du College. Ce bon Prêtre leur inspiroit un amour ardent pour l'Ecriture; leur disant souvent qu'ils l'entendroient aise ment, s'ils l'aimoient. Il leur donnoit cét avis que dans les premiers commencemens, il no falloit point d'autres Commentaires qu'une lecture frequente. Ce que nous experimenta mes, disoient-ils. Car lorsque nous rencontrions quelque lieu dificile, l'ardeur que nous avions de percer cette dificulté, ouvroit nout esprit, & le disposoit à comprendre ce que t sçavant Prêtre nous disoit.

La premiere fois qu'il mit la Bible ente nos mains, ne soiez point étonnez, mes ches Enfans, nous dit-il, de la vaste étendue, & de la profondeur de ce Livre sacré; car quo que vous ne le puissiez pas tout comprenden vous trouverez des choses faciles qui vous

seront un sujet de consolation, & le peu que vous en découvrirez vous fatisfera : comme dans un grand Fleuve, quoiqu'on n'en boive que quelques goutes, on étanche sa soif pleinement. Il avoit soin de nous instruire de l'Histoire de la Bible, & tous les jours aprés le repas il s'en disoit une dans la conversation. Sans cette Histoire on ne peut rien entendre, ni dans les Pseaumes, ni dans le nouveau Testament, qui sont les Livres de l'Ecriture qu'on lit plus fouvent. Celui-là est un acomplissement de l'ancien. Tout ce qui s'est dit & fait avant Jesus-Christ parmi le Peuple d'Israël, étoit un craion de ce qui se devoit faire aprés fa naissance : ainsi ces deux Livres se servent reciproquement d'interprete. Tout ce qu'a dit Jesus-Christ & ses Apôtres sont des allusions perpetuelles, à ce que Moise & les Propheres ont dit.

Ce bon Prêtre vouloir que nous eussions une Carre de la Terre sainte, & des Tables où sussent par les Figures qui representent le Temple, les Vaisseaux sacrez, les Habillemens du grand Prêtre, les Monnoïes des Juiss. Il nous faisoit lire quelques petits Livres de la Republique des Juiss; & il avoit soin de nous instruire de leurs coûtumes. Il ne nous soufroit aucun Commentaire, mais il nous permetoit de nous fervir des Versions qui ont été faites des Textes originaux. C'est un moïen de déveloper les idées des paroles du Texte sacré, parceque comme chaque Interprete les traduit en sa maniere, on voit dans les diferentes Traductions toutes les idées qu'elles peuvent

avoir.

Aminte & Theodose avoient étudié l'He-

breu par le confeil de ce saint Prêtre : ils conseillerent à Eugene de faire cette Etude le plûtôt qu'il pourroit. Ils lui dirent que s'il n'étoit pas necessaire de posseder cette Langue comme on fait la Grecque & la Latine; qu'au moins il n'en falloit pas ignorer la Grammaire. Qu'on en devoit sçavoir assez pour trouver le sens de quelque Verset, avec un Dictionnaire & le secours d'une Version. Sans cela, dirent-ils, on ne peut concevoir ni retenir plusieurs remarques curieuses touchant les manieres de parler des Hébreux qu'on trouve dans les Commentaires. Dans ces derniers Siécles les Héretiques se sont fort apliquez à l'Etude des Langues Orientales, & à lire les Livres des Juifs : quand on peut separer le mauvais grain d'avec l'yvraie. on trouve dans leurs Commentaires d'éxcellentes choses pour le sens literal de l'Ecriture.

Ce n'est pourtant pas encore le tems de lire ces sortes de Livres. Quand l'ordre de vos Etudes vous obligera de le faire, vous serez étonné que les Hommes en voulant éclaireir les Ecritures, y ont répandu d'épaisses tenébres, où ils se sont envelopez eux-mêmes; comme le Soleil s'obscurcit par les vapeurs qu'il atire. Les Héretiques en rejetant l'autorité de l'Eglise, qui leur, a donné l'Ecriture, se sont jetez dans de si grands embarras, qu'en se tenant à leurs principes, ils ne peuvent s'affurer qu'ils aient le Texte de la parole de Dieu dans sa pureté. On trouve dans les disputes qu'ils ont émues une mer de distcultez dont ils ne peuvent fortir. Un Enfant de l'Eglise démontre facilement que Dieu voulant être servi par les Hommes, il leur a

wanifesté sa volonté par l'Ecriture laquelle

la donné à la Compagnie de ceux qu'il avoit choisi pour en faire ses Adorateurs. Il n'a pas permis qu'il s'y soit glissé aucune erreur qui pit alterer la verité de son culte, aïant inspiré un zele ardent à ses Serviteurs pour la con-

ferver..

Il y a dans l'Ecriture des veritez expliquées si clairement par la Tradition, qu'on ne peut les ignorer, ni s'y tromper. Un Fidele s'atache à ces veritez, dont il fait sa premiere Etude dans les Commentaires qui raportent sommairement les sentimens des Peres & des Docteurs Catholiques. Pour vous faciliter cette premiere Etude, nous ne vous proposerons point, dirent-ils, une foule de Commentateurs. Nous vous conseillons de vous servir d'abord du petit Vatable imprimé chez Robert Etienne. Ce Livre est propre pour ceux qui voiagent. Car on y a la Vulgate & une Traduction selon l'Hebreu avec d'excellentes. Notes dans un seul petit volume. Nous pourrions vous indiquer quelques Commentateurs en particulier. Dans les commencemens servez-vous de ceux qui sont dans ce: qu'on apelle Biblia Magna. Ils sont courts, & tous Orthodoxes. Quand vous scaurez du Grec & de l'Hebren, voiez ce qu'a fait Louis de Dieu sur toute l'Ecriture. C'est un Protestant moderé. L'ouvrage de Mercier sur Job & sur les Proverbes, qui est aussi Protestant, est regardé par les Connoisseurs comme un parfait modele d'un bon Commentaire. Ces. deux Auteurs ne sont pas dans le Recueil des grands Critiques. Grotius y est tout entier. Il fait un usage admirable de l'erudition pour l'éclaircissement de l'Ecriture, ainsi la lecture

de ses annotations est tres-utile pour cela, mais dangereuse d'ailleurs. Dans les premieres années de sa vie il a été trop favorable aux Anti-Trinitaires: la mort l'a empêché de corriger ce qu'il avoit écrit Car je ne doute point que ce grand Homme qui avoit temoigné en tant de rencontres un desir sincere de se réünir à l'Eglise Catholique, n'eût terranché se qui se trouve dans ses Ouvrages opolé à nos Dogmes. Il faut que le Lecteur sage & habile fasse le discernement de ce qui est bon, d'avec ce qui est mauvais, Et c'est pour cette raison qu'il faut avoir quelque capacité avant que de se servir de ces sortes de Livres.

Theodose ajoûta que le moien de penetrer dans le sens de l'Ecriture, & de découvrir l'i-dée de chaque mot, étoit de conferer les passages de l'Ecriture où se trouvoit ce mot. Ce qui n'est pas dissicile, aïant des Concordances pour les Bibles Hébraïques, Grecques & Latines, par le secours desquelles en un moment on trouve tous les lieux où ce mot se

rencontre.

Theodose exhorta dereches Eugene d'étudier l'Hébreu, & de s'en faire un point de Religion pour pouvoir lire les Ecritures dans la Langue, dans laquelle elles avoient été dictées par le saint Esprit. Il dit qu'il avoit étudié l'Hébreu dés sa premiere jeunesse, & que quoiqu'il n'eût jamais negligé cette Langue, il se repentoit neanmoins de ne l'avoir pas fait avec encore plus d'aplication : qu'il n'y avoit presque point de jour où il ne se convainquît de plus en plus de l'utilité & de la necessité de la sçavoir. Il dit qu'il en admitoit la simplicité & la naiveté; qu'elle avoit

des tours si éloignez de nos Langues, qu'il étoit impossible de bien rendre en Grec & en Latin ce qu'elle exprimoit, & qu'ainsi les Versions pouvoient aider; mais qu'elles ne pouvoient pas sufire à une personne qui veut

faire une Etude exacte de l'Ecriture.

Quand vous étudiez l'Hébreu ne consultez pas seulement les Dictionnaires, voiez les anciennes Versions, & les Fragmens qui nous en restent. Comme aussi ne vous arrêtez pas toûjours à l'Hébreu tel qu'il est aujourd'hui, mais recherchez par le moien de ces anciennes Versions & de leurs Fragmens comment on lisoit autrefois. Drusius a fait imprimer ces Fragmens, que l'on trouve aussi dans la Bible des Septante que le P. Martin ac fait imprimer à Paris. Le dernier Tome des Poliglotes d'Angleterre est utile pour cela. Yous y trouverez toutes les diverfes Leçons, foit de l'Hébreu, soit des anciennes Versions. Lisez avec soin la Critique sacrée de Capel. Mais cela supose un grand loisir. Nous ne sçavons pas ce que vous ferez aprés avoir parcouru toutes les Sciences; & qui sera celle où vous vous arrêterez, ou plûtôt celle à laquelle Dieu vous apliquera. Si c'est à l'Ecriture, il faudroit s'y preparer de bonne heure. Ce que nous avons dit sufit pour en profiter vous même, mais pour profiter aux autres, en éclaircissant ce qui n'y est pas encore bien clair, il y auroit trois choses à faire qu'il est bon de vous dire.

1°. Il ne faut pas se contenter d'une connoissance mediocre de l'Hébreu ni du Grec, qui sont les Langues de l'Ecriture sainte. Pour être l'interpréte d'un Ecrivain il faut entendre sa Langue. 2°. On doit

étudier avec soin la manière dont l'Ecriture a toûjours été entenduë. C'est-à-dire qu'il faut consulter la Tradition & l'Autorité de l'Eglise qui explique ses sentimens par la bouche des Peres & des Conciles. 3º. La connoissance de l'Histoire est absolument necessaire. On ne peut entendre les Prophetes qu'on ne sçache parfaitement celle de leur tems. Il en est de même de l'Evangile en plusieurs occasions. On en verra des preuves dans le Commentaire de nôtre ami sur son Harmonie des quatre Evangelistes. C'est pourquoi non sculement l'Histoire que Joseph a composée, mais presque tous les Historiens Grecs & Latins peuvent fervir. Je vous en avertis de bonne heure, afin que si vous les lisez, vous fassiez atention à tout ce qui peut avoir de raport avec l'Histoire Judaïque, Par l'Histoire je n'entends pas seulement la connoissance des choses qui se sont passées: mais les manieres dont on vivoit alors. On ne nomme point icy les Auteurs dont il a été parlé dans le fixiéme Entretien, & qui étoient dans la Biblioteque où il se passa. Aminte & Theodose en parlant en celui-ci de ceux qui ont éclairci les coûtumes des Juifs, marquerent les ouvrages de Selden, de Pococh, de Ligfooth, de Voisin, de Buxtorf; mais, dirent-ils, tous ces Livres ne sont utiles & necessaires que parcequ'on n'a pas assez de connoissance du Rabinisme. Qui pourroit lire le Jad hacha sacha de Maimonide, trouveroit tout ce que l'on peut sçavoir. Ce Rabbin n'est pas la premiere source ; c'est ce qu'on appelle le livre de la Mischna tres-petit pour sa grosseur, mais qui comprend toutes les coutumes & usages des Juiss, leur droit

2

canon & civil, leurs principales traditions. Le Talmud est un ramas de Gloses & de Commentaires faites sur le Livre de la Mischna. C'est dans ces Commentaires où font tous ces contes ridicules & impertinens qu'on reproche aux Juifs. Il n'y a rien que de serieux & de solide dans la Mischna. Je yeux dire qu'on y rapporte les coutumes Juives telles que les Juifs les pratiquoient. Plusieurs Sçavans en ont traduit quelques Traités, & ont fait des observations tresbelles. On a dit qu'on a imprimé en Hollande la Miscina, le texte avec une version Latine, les Commentaires de Bartenora & de Maimonide, aufquelles on a ajoûté toutes les observations qui ont été faites pour l'éclaireissement de ce même Livre. C'est une veritable Bibliotheque Hebraique. Aminte conseilla à Eugene de se mettre en état de lire avec quelque facilité les Livres des Rabbins qui ont écrit sur l'Ecriture. Pour cela prenez d'abord la Traduction que Leusden a fait des Commentaires des Rabbins sur le Prophete lonas. Il explique clairement leurs manieres. Ensuite servez - vous de la Traduction des Commentaires des mêmes Rabbins sur le Prophete Hosée, imprimée chez le Maire en Hollande. Il faut d'abord se rendre capable de se servir des Livres qui sont les sources de la Science.

DE LA PREDICATION.

Enfin, dit Aminte à Eugene, vous voilà habile nous vous avons fait Grammairien, Orateur, Poëte, Philosophe, Mathematicien, Theolo-

gien; & tout cela fans qu'il vous en at beaucoup coûté. Il y a bien de Gens dans le Monde qui ont de la reputation, & qui n'om parcouru les Livres que par le dos, comme nous venons de le faire. Mais, repartie Eugene en riant, pour faire de moi un Docteur acompli, vous devez me faire encore Predicateur.

La Predication, dirent-ils, est le plus illustre emploi de l'Eglise. Le talent en es rare. Outre la pieté extraordinaire qu'il fau avoir pour s'en aquiter avec fruit pour le autres, & pour éviter de se perdre soi-même, l'exercice de la Predication demande du feu de la voix, de la poitrine pour prononce un long discours & pour l'animer. A l'égan de la Science d'un Predicateur, je vou dirai ce que j'ai entendu dire à un Homme tres-éclairé, que dans tout un Siecle à peint trouve-t'on une douzaine d'Hommes qu ayent une capacité d'esprit assez grande pour comprendre la Science de l'Eglise tout entiere, c'est-à-dire, pour lire à fond le Peres, les Conciles, & toutes nos Histoins faintes. Que l'Eglise ayant dont besoin d'u grand nombre de Predicateurs, il ne falloi pas proposer à ceux qu'on destinoit pour la Predication de grands desseins d'Etudes, qui ne s'acordent pas avec cét emploi, qui laile peu de tems. En un mot, qu'une Science mediocre sufisoit à un Predicateur qui n'a que le Peuple pour disciples. Mais il ajouton qu'il doit beaucoup lire l'Ecriture, & que s'il la possedoit il se pourroit passer de tou autre Livre. Voilà la methode qu'un Pre dicateur pourroit suivre en lisant l'Ecriture La première fois qu'il la lira, que ce soi

VII. ENTRETIEN. 355 avec un esprit de Religion, sans travailler beaucoup pour en penetrer le sens profond. Il la relira avec un petit Commentaire, qui explique netement & fans grande Critique le fens literal, comme fait Tirin & Menochius. Aprés dans son loisir il lira les principaux Ouvrages des Peres sur l'Ecriture, pour aprendre comme il faut refléchir sur l'Écriture, & comme on peut trouver sous l'écorce du sens literal des sens spirituels qui édifient. Il doit étudier la Philosophie Morale, passant les questions de l'Ecole pour s'apliquer à bien connoître l'esprit & le cœur de l'Homme, dont la Science lui est principalement necessaire. Il peut lire pour cela la démonstration qu'on a fait de la verité & de la saniteté de la Morale chrêtienne; où toutes les preuves qu'on propose sont tirées des sentimens du cœur de l'Homme. Si ces preuves étoient étenduës par un Predicateur éloquent, je crois qu'elles feroient beaucoup d'éfet. Il ne faut pas qu'un Predicateur ignore la Theologie Scholastique; mais il suffit qu'il lise un Theologien qui soit court pour y aprendre les manières de parler qui sont aujourd'huy reçûes & autorisées. Il lira l'abregé de l'Histoire éclesiastique de Sponde, une Somme des Conciles, & les Livres de pieté les plus considerables. Puisqu'il ne peut point entreprendre de lire tous les Peres, qu'il se contente de ceux qui font plus moraux, comme saint Augustin sur les Pseaumes, sur faint Jean & ses Sermons & ses Homilies, laint Gregoire le grand, & saint Bernard.

ie

c

įĉ

gt

Ç.

Il y a de certaines matiéres que le Predicateur doit sçavoir à fond; ce qui ne lui peut être dissicle en ce tems. Nous avons d'ex-

cellens Traitez où l'on trouve tout ce que les Peres ont dit fur les sujets dont on parle on dinairement en chaire, comme sur l'aumône, fur l'éducation des Enfans, sur chaque peché. fur la fuite des occasions, sur les quatre fins de l'Homme. Un Predicateur doit composer sa Bibliothéque de ces Traitez qui lui serviront d'admirables lieux communs, comme sont la Morale sur le Paier, qui n'est proprement qu'un excellent recueil des plus beaux passa. ges des Peres : la Frequente Communion de Monsieur Arnaud, où l'on trouve tout ce qu'il y a de beau dans les Peres touchant la Communion. Il y a un recuëil de tout ce que les Peres ont dit de l'aumône. On estime le Recueil de Peraldus des Vertus & des Vices il y a des Livres d'Exemples. On estime celui de Janus Nicius, qui a pour titre, Exempla Virtutum & vitiorum.

Je ne marque, dit Théodose, que les premieres Etudes d'un Predicateur. En prêchant il étudie, & se remplissant à mesure qu'il se vuide, il s'instruit plus parsaitement des matières qui font les sujets ordinaires de la Predication.

Un Orateur chrêtien, dit Aminte, doit former son éloquence sur le modelle de celle de saint Chrysostome; & aprendre de lui comme il faut descendre dans le détail, ataquer le vice, faire tomber le discours sur les désauts de son Siècle: faire des descriptions vives de la laideur du peché, de la beauté de la vertu, inspirer de l'amour pour le bien, donner de l'horreur du mal; & rendre si sensible la verité que les plus ignorans en soient capables. Il ajoûta que les Predicateurs doivent suir les manières de parler éclatantes, qui ébloüissen,

les

ne,

hć,

·fa

ont

·la

Ta-

de

Ce

la

tie

le

es.

bla

ent

1

es la

T

le

ie

u,

Il

es

2,

ou qui detournent l'esprit de la consideration de ce qu'elles expriment. Cette forte d'éloquence, dit-il, n'est bonne qu'à faire estimer le Predicateur, qui doit se faire oublier, afin que l'on ne pense qu'à Dieu. Il n'a point bien prêché, que lorsque le Peuple se retire pleurant fes pechez avec une componction & une amertume, qui ne sont pas compatibles avec cette vaine joye qu'on a d'entendre un Homme qui dit des choses seulement agreables. Il faut donc fuir ces tours rares & étudiez, les figures extraordinaires qui ne sont que des jeux de mots, parceque tout cela surprend & amuse les Auditeurs qui laissent les choses pour considerer les paroles, lorsqu'elles leur plaisent par un air de nouveauté. C'est ce qui oblige les Predicateurs Apostoliques de n'employer que des expressions netes & simples qui portent la verité dans l'esprit toute nue, sans que rien la cache; c'est à-dire, sans que rien detourne de l'aplication qu'on lui doit donner pour la comprendre.

Ce qui fait tant de méchans Predicateurs, c'est qu'on y cherche trop de façon. Pour moi je suis content lorsque j'entends un bon Curé qui fait son Prône avec simplicité, qui explique l'Evangile du jour netement, d une manière proportionnée à la capacité du Peuple qu'il doit instruire, qui en fait des aplications sans violence pour combatre le vice qui regne dans sa Paroisse. Mais je vous avoie que d'abord je me chagrine, & que je me sens disposé à critiquer un Predicateur qui commence sa Predication d'une manière qui me fait voir qu'il veut plaire. J'en trouve peu qui triomphent de mon chagrin; car au lieu qu'il n'y a rien de plus aise que de dire

netement & simplement les choses, il n'y rien qui soit plus dificile que de parler d'une manière qui merite de l'admiration. C'est une chose surprenante que l'éloquence ne consistant que dans un certain arrangement de paroles que tout le Monde a à la bouche, il soit cependant si dificile d'y réussir. Les grands Orateurs font plus rares que le Phenix. Si plusieurs ont de la reputation ; c'est qu'on ne peut pas examiner leurs pieces dans le tems qu'ils les recitent avec une rapidité qui surprend. Une preuve, c'est qu'autsi-tot qu'elles sont imprimées elles perdent leur estime. Informez-vous des meilleures. Si jamais vous prechez, écoutez les bons Predicateurs. Aprenez des uns la manière de rendre les choses populaires par des comparaisons familières & des exemples tirez de l'Histoire de l'Eglise : de celui-ci, l'Art de die les choses noblement : des autres l'Art ingenieux de rendre les Auditeurs atentifs par des figures, par des allegories, pour s'infnuer dans leurs esprits, & les dispoier à comprendre les veritez qu'on entreprend de leur persuader. Il y en a qui sont heureux à trouver des divisions, par le moien desquelles, faisant, pour ainsi dire, l'Anatomie d'une verité, ils en font voir toutes les parties, & donnent de l'ordre aux diferentes choses don ils composent leurs discours. Ceux-ci sont admirables pour le détail. Ils sçavent si bien representer ce qui se fait parmi les Hommes, & en peindre une image, que chacun se voit dans leurs Predications avec ses traits & fes couleurs. En matière d'éloquence les preceptes Lervent plus : c'est la lecture des Orateurs & l'exercice qui rend un Predicateur éloquent.

:

í

12

cft

ic,

es

10-

ns

ôt

u

2-

Į.

TĈ

e-

fi-

n-

ur

U-

C.

&

nt

d-

e-

S.

IK

8

Aprés ces deux Entretiens qui se passerent dans la Bibliotheque de ce Gentil-homme Ami d'Aminte, le soir s'aprochant il falut s'en retourner. Comme ils sortirent de cette Bibliotheque étant sur le Chapitre des Predicateurs, dans tout leur chemin ils parlerent de la Predication. Ils s'arrêterent paticulierement au Pere le Jeune. Aminte le regardoit comme un des premiers Predicateurs de ce Siécle, ce qui surprit Théodose qui n'avoit jamais entendu parler de lui que comme d'un Missionnaire, dont les discours étoient simples & sans éloquence. Il témoigna à Aminte qu'il n'avoit lû aucun des Sermons de ce Pere, & qu'il se rendroit plus facilement à ce qu'il lui en diroit, qu'à ce qu'il en avoit apris de certains Predicateurs, qui, quoique du métier jugent fort mal de la Predication. Aminte dit qu'il y avoit bien de la diference entre un Comedien & un Homme Apostolique, entre un Sophiste & un Orateur Chrêtien. Le Comedien veut faire rire, & l'Apôtre imprime la crainte de Dieu. Le Sophiste tache de plaire, & l'Orateur Chrétien instruit. Le Pere le Jeune ne s'aplique pas à divertir ses Auditeurs par une éloquence pompeuse; par des paroles riches & étudiées, par des mouvemens qui n'ont point d'autre fin que de produire dans les Auditeurs, de l'Admiration pour le Predicateur ; qu'il joue la comedie en chaire; ou si cette expression est trop forte, qui fait comme faisoient autres fois ces Déclamateurs, qui amassoient une troupe de flateurs, devant qui ils recitoient les Ouvrages de leur vanité.

Je ne condamne pas, dit Aminte, la pureté & la neteré du Langage dans les expres-

sions, la noblesse des pensées, la justesse des comparaisons, l'aplication ingenieuse des Passages de l'Ecriture & des Peres , dont on remplit & dont on foutient un discouts ; pourveu que cela ne releve point si haut le Ser. mon, que tous les coups, que porte le Predicateur, passent par dessus la tête des Auditeurs, & n'en bleffe aucun ; c'est-à dire, que personne ne soit touché. Le Predicateur est un Homme envoie de Dieu pour détourner du vice & pour porter à la vertu : & c'est suivant cette idée que je dis que le Pere le seune étoit un excellent Predicateur. Sa vie, les actions & ses paroles étoient tournées de ce côté-là. Il faisoit avant que de dire ; & comme il sçavoit que la semence de la parole ne peut germer dans les Ames, si elles ne sont arrosces de la grace, il adressoit continuelle ment ses vœux à Dieu pour l'obtenir. Il prioit beaucoup plus, qu'il n'étudioit. Il convertifsoit plus de pecheurs par les austeritez de sa vie penitente que par la force de ses Predications. Il regardoit un Predicateur comme une espece de Mediateur entre Dieu & les Peuples, qui ne peut les reconcilier avec la Divine Majesté que de la manière que Jesus-Christ l'a fait, en soufrant lui-même ce que les Pecheurs, pour qui il est mort, meritoient de foufrir.

Je suis charmé lorsque j'entens lire ses Ouvrages. Ce ne sont point les richesses du langage & la rareté de ses penses qui me surprennent, j'y admire un zele admirable pou le-salut des Ames, qui lui fait trouver les moïens d'insinuer les veritez qu'il prêche, de les faire comprendre, de les faire aimer. Il se proportionne à la capacité de son Auditeur.

Il se sert des termes qu'il sçait être connus au Peuple. Il n'a pas égard fi ces mots sont purs, pourveu qu'il les entende. Il lui propose des comparaisons familieres. Il ne dit rien qui ne soit à sa portée, si ce n'est que pour réveiller son atention & s'aquerir quelque estime autant qu'il est necessaire, pour le tenir apliqué, il cite quelque passage Latin, & autorise ce qu'il avance. Le Peuple, dit-il, dans les avis qu'il donne aux jeunes Predicateurs, n'écouteroit pas avec plaisir, s'il ne croioit que celui qui lui parle est sçavant, & il ne le croiroit pas sçavant s'il ne parloit quelquefois Latin. C'est ainsi que ce Predicateur Apostolique recherche l'estime par raport à l'utilité de son Auditoire.

25

es

It-

li-

uc

15

11-

u.

11-

ne

nt

e-

it

a-

10

u-

ne

11-

n-

es

Il

Aminte dit des choses admirables de ce faint Predicateur, qu'il disoit avoir aprifes d'un Ecclesiastique vertueux qui avoit demeuré long-tems avec lui. Il ajoûta qu'il s'étonnoit que l'on diferat tant de tems d'écrire sa vie. Qu'il souhaitoit que quelque Ecrivain judicieux & zelé entreprît ce travail; & donnat dans sa vie l'idée d'un Predicateur Chrêtien, soit pour la manière de vivre, soit pour la manière de prêcher. Aujourd'hui que tout le Monde prêche ce seroit un Ouvrage utile. Je ne pretends pas qu'on soit obligé de se servir, comme il fait, de termes qui ne sont plus d'usage; & que parlant devant des Personnes de qualité, on tire ses comparaisons de choses basses. Mais il faut imiter ses manières; & comme pour la campagne il faut des expressions vulgaires & des choses communes, pour produire l'éfet qu'un saint Predicateur atend de ses Predications; austi en prêchant dans les grandes Villes on doit em-

ploier des paroles, & choisir des choses qui conviennent à ceux à qui l'on parle. J'ai connu un excellent Homme qui est mort de puis quelques années avec la reputation d'excellent Predicateur, qui en prêchant dans les premieres Chaires de France, ne faisoit qu'habiller le Pere le Jeune d'une maniere, qui

pût être agreable au Monde.

Theodose sur la fin de cette conversation. dit que le Peuple ne comprenant point ce qui se lit & se chante en Latin dans les Ofices de l'Eglise, il n'avoit plus d'autre moien pour s'instruire, que la Predication; & que par consequent les Predicateurs devoient lui expliquer en Chaire nos Misteres. Il est vrai ajoûta-t'il, que le Peuple ne s'apliquant qu'à vec peine aux choses speculatives; & que n faisant point de reflexion sur ce qu'il a enterdu, presque le seul bien que font les Predications ; c'est que , si le Predicateur est touchant, il ocupe le cœur de ses Auditeurs de bons mouvemens d'amour pour Dieu, & de crainte de sa justice. Cela leur laisse des inpressions secretes, qui les portent au bien, & les détournent du mal. Ainsi les Predicateur zelez, lors-même qu'ils ne traitent que de choses speculatives, cherchent des tours & des manières d'inspirer de bons mouvemens? ceux qui les écoutent. S'il arrive rarement qu'on soit beaucoup touché dans les Predications c'est qu'on n'est pas sensible à la piete; mais disons aussi que c'est que les Predicateurs, ne sont pas assez touchez eux-mêmes; & que quelques éforts qu'ils fassent pour le paroître, comme cela n'est pas naturel, il ne peuvent pas communiquer ce qu'ils n'on point.

Aprés que les chaleurs furent passées, Theodose & Eugene acheverent leur voïage, & retournerent à Paris. Eugene quelque-tems aprés executa le dessein que Dieu lui avoit inspiré. Il avoit recueilli ce qu'il avoit apris de Theodose & d'Aminte. C'est sur ces memoires que j'ai composé cette Histoire. Pour la rendre plus utile, il seroit necessaire de donner des listes plus exactes de tous les bons Livres qu'Aminte & Theodose marquerent à Eugene, & des mauvais Livres qu'il devoit évi-

ter comme inutiles ou dangereux.

ŀ

Theodose & Aminte étoient fort circonspects. Ils disoient qu'il y avoit d'excellens Livres, dont on ne pouvoit conseiller publiquement la lecture, parceque tout le monde n'en étoit pas capable ; que les Livres qui étoient bons pour les uns, étoient dangereux pour les autres ; qu'il y a dans les meilleurs Ouvrages des choses qui sont mauvaises, & qu'ainsi à moins que de donner de longs avertissemens de tout ce que l'on y condamne, on s'exposoit à passer pour approbateurs de l'erreur ; parcequ'il semble lorsqu'on conseille un Livre, qu'on loue tout ce qu'il contient. Outre cela, disoient-ils, les sentimens sont aujourd'hui partagez aussi bien que les afections. Chacun se range dans quelque parti, & le défend avec tant de chaleur, que tout ce qui vient de ses adversaires, ou qu'il regarde comme tels, lui paroît mauvais; & veut que tout le Monde entre dans ses aversions. C'est se déclarer contre lui que d'estimer ceux, de qui'il a du mépris, & encore plus d'aversion. Pour nous, disoient Theodose & Aminte, comme par la misericorde de Dieu nous ne haissons personne, nous estimons ce qui est bon

de quelque part qu'il vienne. Nous profitons du bien par tout où nous le trouvons. S'il est mêlé avec le mal nous en faisons le discernement. Nous ne sçavons ce que c'est que d'entrer dans la passion des autres. Mais pour garder la paix & la charité nous avons coûtume de ne point louer en presence d'une personne ceux dont l'éclat blesseroit ses yeux. Cependant il n'y auroit rien de plus utile à ceux qui commencent d'étudier que de connoître les bons Livres. On fait bien du chemin en vain quand on ne sçait pas le veritable. Un guide fidelle épargne de la peine; & si entrant dans la vie il importe beaucoup de n'avoir commerce qu'avec d'honnêtes gens, puisque l'on prend les manières & les mœurs de ceux avec qui l'on converse ; aussi dans les Sciences tout dépend presque du bonheur que l'on a de tomber d'abord sur les Livres qui donnent le bon goût.

l'ai toûjours remarqué que ceux qui lisent beaucoup Ciceron, ont une manière d'écrire raisonnable: Que les Theologiens qui aiment faint Augustin, ont plus d'élevation : Que les Disciples de Des-Cartes, écrivent avec plus d'ordre & de clarté, & qu'en matiére d'éloquence ceux-là ont un meilleur goût qui prennent pour leur modéle les Anciens. Parmi les Auteurs nouveaux nous en avons qui font Originaux ; & qu'il est important de lire de bonne heure. Je ne sçai si jamais on a mieux écrit que Monsieur Paschal, en moins de paroles, & en même-tems plus vivement & plus noblement. Jamais Philosophe n'a traité une Question Métaphisique avec plus d'exactitude & de neteté que le Pere de Malebranche. Scaliger, Casaubon, Saumaise, sont admira-

bles en leur genre. Le Cardinal du Perron, le Pere Sirmond, le Pere Morin, le Pere Pétau, Monsieur de Marca, le Pere Thomassin sont d'excellens Modéles. Grotius fait un bel usage de l'érudition. L'éloquence de Monsieur Arnaud est admirable. Monsieur Nicole est aussi un de ces Auteurs originaux qu'on doit lire pour prendre de bonne heure une belle maniere d'écrire.





DERNIERES PAROLES

DE

SYNESE

A

EUGENE



Es afections des Saints font bien diferentes de celles des Gens du Monde. Les mouvemens de leur cœur tendent à Dieu avec une ra-

pidité si violente, qu'ils entraînent avec eux tout ce qu'ils ateignent, comme les grands sleuves lors qu'ils se débordent, déracinent les arbres & les emportent avec eux dans la Mer. Dans le tendre amour que Synese avoit conçû pour Eugene, qui n'étoit, pour ainsi dire, qu'un débordement de ce grand amour qu'il avoit pour Dieu, dont il aimoit les dons dans ce jeune Homme, il lui tint ce discours lorsqu'ils se separérent, qui fut une ésusion de son cœur.

Mon Fils, lui dit-il, ouvrez les yeux à la verité, & envisagez l'éternité. Ceux de vôtre âge sont aveugles : ils ne voient ni le

DER. PAR. DE SYN. A EUG. 367 Paradis ni l'Enfer. Ils ne sont point encore convaincus que l'on n'est pas ici pour toûjours : que la vie est courte, & que si on la regarde par raport à l'éternité, sa durée n'est que d'un moment, que nous devons ménager pour aquerir la felicité éternelle. Les jeunes Gens poussez par la soif du plaisir, dont tous les Hommes sont brûlez, courent çà & là. L'experience ne leur aiant point encore apris à juger de ce que valent les choses, ils embrassent indifferemment celles qui leur prometent de les rendre heureux, & ils s'y laissent tromper. Aprenez que cette felicité que nous desirons, & qui seule peut nous contenter, n'est pas une felicité d'un jour, qu'elle est infinie, immuable & éternelle, & qu'ainst elle ne peut être que Dieu même. Tous les plaisirs de la Terre ne sont que d'un moment, ils finissent aussi-tôt qu'ils commencent, & leur fin est beaucoup plus amere que leur commencement n'a été doux. Je ne me souviens qu'avec regret de ce que j'ai aimé dans la vie, & que j'ai regardé comme capable de me rendre heureux. Tous ces flateurs dont j'ai recherché les louanges ne sont plus; & cette estime que j'avois aquise dans leur esprit avec tant de travail, s'est dissipée par leur mort. Que m'en reste-t'il, que le repentir d'avoir perdu le tems?

Aquerez une veritable solidité d'esprit. Ce n'est pas être raisonnable que de s'apliquer serieusement à des choses dont la durée n'est que d'un moment; comme un Ensant qui bâtit un Château de carte que lui ou son Maître doit renverser du bout du pied. La cause de nos égaremens est que nous jugeons des choses par les impressions qu'elles font sur O iiii

368 DERN. PAROLES

nôtre imagination. La durée des années nous paroît considerable, parceque nous voions dans leurs cours un nombre infini d'images de diferentes choses, & que l'éternité ne nous represente aucune diversité qui nous en fasse remarquer la grandeur. Ainsi le tems nous paroît une montagne & l'éternité un point, à moins que nous ne refistions à la force de nôtre imagination, & que par de continuelles reflexions nous ne nous convainquions de la brieveté de la vie presente; & par consequent que nous ne devons aimer que les biens, dont on joiit dans l'éternité; & craindre seulement les maux qui ne finiront point, Cent choses chaque jour donneroient lieu à ces reflexions, si nous les voulions faire. Le matin on voit ce que c'est que le tems de la nuit qui fait la moitié de la vie, & qui s'écoule pendant le sommeil si insensiblement qu'on ne s'en aperçoit qu'à peine. Le soit quand on tourne la tête sur le chemin qu'on a fait pendant la journée, & qu'on considere ce qu'on a vû, il semble que ce soit comme un tableau qui dans un instant a passé pardevant nos yeux.

Qui peut mieux, mon cher Fils, nous faire comprendre ce que c'est que l'instabilité & la brieveté de la vie, que vos voïages. Vous vous souvenez à present qu'en un tems vous étiez en Flandre, un tel jour en Alemagne, à telle heure en Italie, & tout cela s'est passe, pour ainsi dire, aussi-vîte que la pensée. Aujourd'hui nous sommes ensemble, aprés cela nous ne nous verrons plus. Demain vous aurez une nouvelle compagnie, que vous quiterez pour en prendre une autre. Les Creatures ne nous cachent point ce qu'elles

DE SYNESE A EUGENE. 369

font. Elles nous avertissent de leur caducité, de leur peu de durée; & qu'il n'y a que Dieu qui ne change point. Toutes ces separations qui arrivent tous les jours sont des especes de mort. Nous sommes comme morts à l'égard de mille personnes, que nous avons vû en un tems, & que nous ne voïons plus, & dont nous n'entendons plus parler. Cette espece de mort nous avertit d'une mort encore plus réelle, dont la pensée nous devroit être toûjours presente.

Ce qui nous trompe, c'est que nous ne croions pas avoir besoin de ces reflexions, parceque nous devons sçavoir par la foi & par la raison que l'Ame sera éternellement ou heureuse ou malheureuse. Helas que notre foi & nos connoissances sont imparfaites! Nous ne voions l'éternité que comme à travers un nuage obscur. Si nôtre foi n'étoit point languissante, si elle étoit vive, nous serions des Saints ; c'est-à-dire, que nous mépriserions le Monde, & qu'il n'y a rien que nous ne fissions pour aquerir une éternité heureuse. Car enfin si la crainte d'une douleur de quelques heures, & l'esperance d'une vaine reputation, fait entreprendre des chofes si extraordinaires, que ne feroit point la vûë d'une éternité bienheureuse, & d'une peine infinie dans ses douleurs & dans sa durée. O mon cher Eugene, qu'une consideration si utile ne s'éloigne pas un moment de devant vos yeux ! que ce soit là vôtre étoile, que vous ne perdiez jamais de vûë dans le cours de vôtre vie. Faites toutes choses par raport à cette consideration. Dans chaque action, dans chaque parole;

370 DERN. PAROLES

considerez avec atention l'éternité, & quel fruit aprés cette vie, que vous devez compter pour rien, vous tirerez de ce que vous pensez, de ce que vous dites, de ce que vous faites. C'est par ces considerations qu'on devient raisonnable; qu'on cesse d'étre enfant, que tout ce qui est passager paroit méprisable, & qu'on méprise veritablement les loüanges des Hommes, paroles qui se perdent en l'air, ou une opinion avantageuse qu'ils ont de nous, dans laquelle ils ine demeurent pas

long-tems.

Quand on est convaincu qu'il n'y a que Dieu qui nous puisse rendre éternellement heureux, qu'il est lui seul cette felicité qui n'a point de bornes, & qui ne finit point, on le sert avec fidelité. Qu'il est facile, mon cher Fils, de servir ce Maître qui ne veut qu'être aimé! Mais cet amour qu'il demande, ne soufre point de partage, ni de froideur. Dieu est jaloux, ainsi celui qui l'aime & qui craint de l'ofenser, aprés s'être donné tout entier à lui, comme il espere un jour le posseder entierement, ne lui déroberoit pas la moindre de ses actions. Il n'entreprend rien que par raport à lui ; & cherche dans chaque dessein qui se presente à sa pensée, si l'é recution en sera agréable à Dieu, & en quoi elle servira à sa gloire, soit pour le faire connoître, soit pour le faire aimer. Ne croïet pas, que cela soit penible. Ce qui se fait par amour n'a rien de fâcheux. Vous trouverez dans l'experience qu'il n'y a point de vie plus douce que celle de ceux qui servent Dieu. L'éloignement & la privation du Monde, bien loin de causer de la peine, épargnent mille chagrins. Le Monde fait horreur à ceux que

DE SYN. A EUGENE. 371 la verité éclaire. Un tableau mal fait choque la vûë d'un habile Peintre ? Un sçavant Architecte ne peut regarder un bâtiment où il n'y a aucun ordre, quoiqu'il puisse plaire aux ignorans. Le desordre & la confusion du Monde sont un martire à ceux qui ont quelque idée de la veritable justice. Ainsi la Solitude est un lieu de repos où ils sont éloignez de la vûë de mille objets fâcheux qui ne peuvent qu'afliger une Ame qui aime la verité & la justice. Depuis que Dieu a brisé les liens qui m'atachoient au Monde, je ne conçois pas comment on y peut vivre un moment. C'est une confusion de miserables qui tombent les uns sur les autres. Aucune nouvelle de ce qui s'y fait ne perce dans cette Solitude, que pour m'aprendre le malheur de ceux qui y sont engagez. On n'est point sans amour, & c'est pour cela que les Gens du Monde sont malheureux en s'atachant à des objets que le tems ou quelque violence leur enleve malgré eux. Le tems & la puissance du Siécle ne peuvent ravir Dieu à celui qui l'a pris pour l'objet de son amour ; au contraire Dieu lui devient plus sensible & plus doux, lorsque le Monde lui est plus amer. Les disgraces, les persecutions qu'on lui peut faire soufrir, ou qu'il ressent dans ses Amis qui les soufrent, l'unissent plus particulierement à Dieu en le separant de la Terre, que la foi nous oblige de regarder comme un exil. Cela le fait foitpirer aprés la celeste Patrie, & penser à cette éternité bienheureuse, où Dieu essuiera les larmes que ses Elûs répandent ici-bas, & les. comblera de plaisirs, dont la seule pensée donne incomparablement plus de joie que ne

ķ

.

I

18

u.

Q V.1

372 DER. PAR. DE SYN. A EUG.

feroit la vûë des spectacles, les aplaudissemens d'une troupe de flateurs, & les faveurs

des Grands du Monde.

Eugene me racontoit que Synese lui dit encore plus de choses par ses soupirs & par l'asection vehemente avec laquelle il lui parloit, que par ses paroles. Ce saint Vieillard en le quitant l'arrosa de ses larmes, & Eugene ne pût retenir les siennes lorsqu'en m'achevant l'Histoire des Entretiens precedans, il se souvient de cette separation.





PREMIERE LETRE

DE

THEODOSE

EUGENE.

EUGENE S'ETOIT RETIRE" dans une Communauté éclesiastique. Théodose lui écrit sur l'avantage qu'il y a de mener une vie reglée. Il lui fait voir la beauté & l'utilité de l'Ordre.



'AY reçû avec joye, mon cher-Eugene, la nouvelle que vous medonnez de vôtre retraite. Ce furent, dites-vous, les Entretiens que nous eumes dans la Solitude d'Aminte qui vous en ont fait naître les

374 PREMIERE LETRE

premieres pensées, & qu'ainsi c'est à moi d'achever ce que j'ay commencé. Vous êtes avec des Personnes de merite, dont vous n'avez qu'à suivre les avis & imiter les exemples. Leur vie vous servira de modele pour régler la vôtre. Vous prendrez l'habitude de faire toutes choses avec ordre à leur exemple; & c'est à quoi vous devez travailler; puisque ce n'est que la confusion où l'on vit dans le Monde, qui vous a obligé de le fuir. Persuadé que vous êtes, qu'il n'y a rien de plus beau que l'Ordre, vous ne doutez point que ce ne soit un peché que de le troubler. Dans la confusion rien n'est beau ni utile. Dans les Vergers les Arbres qui y sont plantez confufément, ne peuvent porter de fruit, ni ême agréables à la vûe. C'est afin que la Terre leur partage son suc également, & qu'ils ne s'étoufent point, qu'on les plante dans une égale distance les uns des autres. Pourquoi une Armée est-elle agreable à ceux qui fans danger la voyent rangée par bataillons & par escadrons ? L'amour naturel que nous avons pour l'ordre est la cause de ce plaisir, & sans lui cette Armée plus elle seroit nombreuse, elle pourroit être défaite plus facilement parce qu'il y auroit plus de désordre, L'ordre fait la beauté de l'Univers. La Justice de Dieu, qui est un de ses principaux attributs, n'est autre chose que la force avec laquelle il empêche qu'il ne soit impunément violé. Ce qui est si essentiel à Dieu, qu'il ne feroit pas ce qu'il est, si par sa Puissance & par sa Sagesse il ne régloit même les deréglement des Hommes, s'en servant pour composer l'harmonie des Siécles : ainsi que les Peintres se servent de l'ombre pour donner

DE THEOD. A EUG. 375 de l'eclat à leurs couleurs. Les pechez des Hommes qu'il soufre, font partie de cette harmonie, que nous n'apercevons pas, parcequ'il faudroit voir dans un même-tems & d'une seule vûë la suite de tous les Siécles;

ainsi que pour juger de la beauté d'un Vers. il faut l'entendre prononcer tout entier.

Je fais, mon cher Eugene, cette reflexion sur la beauté de l'Ordre pour vous le faire aimer. Faites atention à ce qui vous charme dans la Compagnie où vous êtes, vous trouverez que c'est cette beauté qui ravit les Esprits les plus deréglez. Il n'y a personne qui ne life avec plaisir la description que Virgile fait du travail des Abeilles. Ce n'est pas tant la beauté des Vers de ce Poëte qui plaît, que ce qu'il dit de l'ordre avec lequel ces insectes travaillent à faire leur miel.

Omnibus una quies operum, labor omnibus unus. Mane ruunt portis, nusquam mora : rursus

[eo (dem.

Vesper ubi è pastu tandem decedere campis Almonuit, tum tecta petunt, tum corpora curant, Fit sonitus, mu Jantque oras , & limina circum. Post ubi jam thalamis se composuere, siletur In noctem, de.

Nôtre vie & nos ocupations seroient plus réglées que celles de ces Insectes, si nous n'étions point corrompus. La vue de nos actions & de nôtre conduite auroit été un spectacle agréable aux Anges, comme celle du travail des Abeilles l'est à nôtre égard : mais à present elle leur est un sujet d'horreur. Les brutes sont toûjours réglées, elles nefont rien contre leur nature, & nous en

376 PREMIERE LETRE

soutes choses nous renversons l'ordre établi de Dieu, faisant de la Terre un enser, c'est-à-dire, un lieu de consusion & d'horreur. Ubi nullus ordo, sed sempiternus horres inhabitat.

C'est l'idée, mon cher Eugene, qu'il faut avoir du desordre, & vous en devez concevoir tant d'aversion, qu'il ne vous soit pas moins penible que l'harmonie de vôtre vie foit troublée par un derangement que si quelque violence troubloit celle de vos membres & changeoit leur bonne disposition. Dieu avoit ataché aux deréglemens des mœurs des sentimens de douleur aussi vifs qu'aux deréglemens de la fanté : mais le peché nous a endurcis & nous a rendu insensibles aux douleurs spirituelles. On voit sans peine le desordre, on y vit avec plaisir, & il est même dificile à present de faire comprendre aux hommes que c'est un mal de vivre sans affujetissement à des Loix qui ordonnent les tems de toutes leurs actions, ce qui est un éfet & une marque d'un renversement entier, Autrement pourroit-on croire que ce n'est point un mal de faire toutes choses selon sa fantaisse, & les diferens mouvemens de sa passion? Ne sommes-nous pas obligez d'agir raisonnablement & de faire toutes choses pour Dieu ? Un Homme qui se couche, qui se leve sans aucune régle, qui n'a aucun ordre dans ses exercices, & suit dans tout ce qu'il fait son humeur, peut-il dire, que c'est la raison qui le fait agir ; que toutes fes actions soient entreprises pour Dieu, comme sont celles d'une Personne qui vit dans une sainte Communauté, & qui en suit les Regles ? Car enfin en suivant toute sa vie

DE THEOD. A EUG. 377 l'ordre du réglement auquel il s'est assujeti pour Dieu , l'on peut dire qu'il ne fait rien que pour Dieu. C'est ce qui doit vous faire aimer la Communauté où vous êtes, & vous rendre fidelle à la pratique des réglemens qui en maintiennent l'ordre. Prenez garde d'en negliger aucun. Dans un concert de Musique pour peu qu'on détonne, on le trouble. Peut-être même que Dieu a ataché les graces de vôtre salut à cette exactitude en des choses qui ne paroissent d'aucune importance aux yeux des Hommes. C'est-là sa conduite : il donne beaucoup à ceux qui lui sont fidelles dans les petites choses. Aussi le caractere d'une vertu solide est de ne s'éloigner en rien de la Régle. Le Fils de Dieu nous en a donné l'exemple : l'ordre & le tems de ses actions étoient réglez par son Pere, & il étoit si soûmis à cette régle, qu'aux nôces de Cana, il ne voulut pas changer l'eau en vin au moment que sa Mere l'en pria, parceque, dit-il, l'heure n'étoit pas venuë de faire ce miracle, qu'il fit un moment aprés, sans doute, à l'heure qui lui avoit été marquée par son Pere, laquelle il n'avoit pas voulu prevenir. C'est, dis-je, cette exactitude à faire toutes choses par régle & dans leur tems, qui fait l'uniformité de la vie des Saints, & qui la rend si belle. Dans un bâtiment ce n'est point tant la beauté de chacune de ses parties que leur simmetrie ou disposition, qui le rend considerable. Ce qui fait pareillement le merite des Saints, ce ne sont point quelques actions: c'est toute leur vie ; qui est comme un tissu ou assemblage d'actions raisonnables, c'est-àdire, qui se font par régle, & qui n'ont point Pour principe le caprice & le hazard.

9

378 PREMIERE LETRE

Ceux qui violent sans scrupule les réglemens des Compagnies où ils vivent, parcequ'ils n'y font point, disent-ils, obligez, ne considerent pas qu'en negligeant ces régle. mens ils méprisent la Loi de Dieu. L'Ecriture ne dit-elle pas que chaque chose a son tems, qu'il y a un tems de travail, un tems de repos, un tems pour pleurer & pour rire, un tems de parler & de se taire ? Ceux donc qui n'observent aucun tems, qui se lévent & se couchent tantôt à une heure, tantôt à une autre, qui ne gardent aucun ordre dans leur étude, qui étudient quand il faut se promener. & qui se divertissent lorsque l'heure du travail est venuë, peuvent-ils penser que leur vie soit réglée selon la sagesse, c'est-à dire, selon que Dieu l'ordonne, & qu'ils peuvent vivre dans ces deréglemens sans craindre sa justice? Cette malheureuse liberté qu'on prend de faire tout ce qu'on veut, est une preuve & une fuite de la corruption de l'Homme. Car qu'estce qu'être corrompu ? C'est in'être pas et qu'on devoit être. Quand une Horloge sonnt à contre-tems, ou qu'elle ne sonne point du tout, ne dit-on pas, ou qu'elle a été mal faite, ou qu'elle a été gâtée ? On ne peut pas dire que l'Homme a été mal fait. Quand ou voit donc des Personnes qui veillent dans le tems qu'il faut dormir, qui parlent quand il faudroit se taire, & lorsqu'ils parlent dans le tems, s'entretiennent des choses qu'il faudroit taire, qui négligent de sçavoir ce qu'ils sont obligez d'aprendre, & qui étudient ce qu'ils devroient ignorer, peut-on dire qu'ils sont, ce qu'ils devroient être, puisque la nature de l'Homme est d'agir par raison, & de suivre en toutes choses l'ordre de Dieu?

DE THEOD. A EUG. 379

Est-il possible qu'on regarde ce desordre comme une chose indiferente, & qu'on s'imagine qu'on puisse quiter sans peché ce que la raison nous presente ; pour suivre ce que nous inspire la concupiscence, dont le mal, selon l'Apôtre, est qu'elle est ennemie de la Loi, & qu'elle ne peut s'y assujetiv. En verité fi une vie deréglée ne nous fait pas horreur; c'est une marque que nous sommes deréglez nous-mêmes. Si nous n'en sentons pas la mauvaise odeur, c'est parceque nous sommes nous mêmes dans l'ordure. Nous avons promis dans le Baptême de combatre la concupiscence; nous sommes donc obligez, quand nous n'y serions point d'ailleurs engagés, de resister à toutes les tentations qui nous detournent de l'ordre, & nous portent à faire ce qui a plus de raport avec de certaines inclinations presentes, qui changent un moment aprés. Aussi ceux qui suivent leur humeur, n'ont aucune régle constante. Le deréglement de leur conduite peint les desirs deréglez de leur cœur.

Pour vaincre cette corruption ne perdez jamais de vûë les jugemens de Dieu, & en pesant chaque action, considerez ce qu'il en jugera. Tout ce qu'on fait par humeur sera puni. Ce qui n'est point dans l'ordre ne peut plaire à celui qui comme Juge souverain & la Justice même, est obligé de punir le désordre. Cela seul fera que vous vous assujeriez sans peine à vos réglemens, & que si vous vous en dispensez, ce ne sera que pour faire quelque chose de meilleur. Vos superieurs sont éclairez & ils ne regardent dans les réglemens de leur Compagnie que la volonté & la gloire de Dieu, qu'ils suivent par tout, en

380 PREMIERE LETRE

quitant leurs réglemens quand elle leur paroit ailleurs. C'est pour cela que dans vône Compagnie on ne s'attache à rien par vœu. afin de suivre Dieu plus librement; Car ce n'est pas pour vivre dans une molle liberté: On y vit avec autant de regularité que dans aucune autre Compagnie. Les Superieurs. comme vous le remarquerez, gouvernent avec douceur; mais ces ménagemens dont ils usent, n'aboutissent pas à des complaifances lâches. Ils sçavent qu'ils ne sont établis que pour empêcher le desordre, & ils ne craignent point que la severtité moderie par la charité & la prudence, separe de leurs Corps ceux qui n'y font atachez par aucun lien indissoluble. Ils sont persuadez que c'est la discipline qui lie & entretient les Communautez; que sans la severité des Capitaines les plus grandes Armées se dissiperoient es un moment : que jamais les Compagnies ne sont plus nombreuses que lorsqu'elles sont plus regulières, & que c'est la regularité, qui comme un parfum atire tout le Monde. Outre que l'ordre est si necessaire, que l'on ne peut s'en éloigner sans se faire mal; car ceut qui sont dereglez trouvent leur supplice dans leurs deréglemens. De-là vient que les Communautez sont insuportables à ceux-mêmes qui les deréglent. La paix & la joye sont les fruits de l'Ordre, comme les murmures, les queréles, les chagrins, font un éfet de la confusion qui écarte tout le Monde. Un esprit raisonnable prendroit-il le dessein d'entrer dans une maison de confusion, ou d' demeurer quand il s'y est engagé improdemment?

Ajoûtez à toutes ces choses, mon cher Eu

DE THEOD. A EUG. 381

gene, que la regularité fait la principale parne de la Penitence, sans laquelle il n'y a point de salut. Cette Penitence consiste dans une refistance continuelle aux inclinations corrompues de la chair. Celui qui ne fait donc jamais ce qu'il desire, qui n'agit que par un ordre qu'il sçait être aprouvé de Dieu, est vrayement Penitent. Sa penitence est certainement plus parfaite que celle de ceux qui font de rudes mortifications un jour de la femaine, & qui aprés cela acordent à leurs inclinations tout ce qui ne leur paroit pas un vice grossier, ne s'apliquant point à combatre & à surmonter la concupiscence, qui est, comme nous avons vû, la fource du libertinage & du desordre. J'ay toûjours remarqué, que nous ne nous deréglons que parceque nous ne sommes pas Penitens, que nous aimons nos aifes, & les plaisirs fensibles. aussi selon que l'on est dans un état où les plaisirs sont interdits, & où les ocasions ne s'en presentent pas, on est plus rangé. Le luxe a mis le desordre & la confusion dans les Republiques, & les a ensuite renversées. Les Pauvres sont mieux réglez que les Personnes riches sultitiam patiuntur opes. Ce fut la Pauvreté, comme dit un Historien, qui conserva si long tems le bon ordre dans Lacedemone; & qui en fut comme la maîtresse ainsi que parle cet Historien. Et hac disciplina magistra panpertate hactenus fetit. Un Poete Latin s'est plaint qu'il n'y avoit point de crimes, ni de debauches dont les Romains ne se fussent rendus coupables depuis qu'ils étoient devenus riches.

382 PREMIERE LETRE

Servabat castas humilis fortuna latinas
Quondam; nec vitiis contingi parva sinebat
Tecta labor, somnique breves, & vellere Thusu
Vexata, duraque manus ac proximus urbi
Annibal, & stantes Collina in turre mariti.
Nunc patimur longa pacis mala: savior armi
Luxuria incubuit; victumque ulciscitur Orbem,
Nullum crimen abest, facinusque libidinis, ex

Paupertas Romana perit. -

Aimez donc la pauvreté, mon cher Eugene, si vous voulez vivre regulièrement. Combatez avec la necessité. Ne vous servez des Creatures que lorsque vous ne pouvez pas vous en passer. Vous ôterez à la concupiscence ce qui l'entretient & l'augmente; & vous n'aurez aucune peine à vous assujetir à la Régle. Vû que l'harmonie, pour ainsi dire, d'une vie réglée a ses plaisirs, de même que les operations du corps, qui sont douces, lorsque leurs mouvemens sont réglez. Il est vrai que les plaisirs que l'on trouve dans les divertissemens du Siecle sont plus sensibles : mais auss comme ils sont plus violens, ils passent bientôt. Ceux des personnes réglées sont durables, & ne sont point sujets à ces vicissitudes de plaisir & de chagrin que les Gens du monde éprouvent. Un veritable Chrêtien ne peut avoir d'estime pour des joyes passageres qui font suivies des tourmens éternels. Il ne trouve de consolation que dans l'éternité bienheureuse qu'il espere.

Cette esperance ne peut être sondée que su la regulariré; puisque la seule perseverante est couronnée, & que la perseverance n'est DE THEOD. A EUG. 383 qu'une pratique regulière & constante de la vertu. Continuez donc, mon cher Eugene,

vertu. Continuez donc, mon cher Eugene, de courir dans cette carriére où vous êtes entré. Je voudrois être le Compagnon de cette course, comme je l'ai été de vos voyages, si je n'étois ataché ailleurs, uni neanmoins d'afection avec vous autant que le peut être celui qui est vôtre tres-humble serviteur.

THEODOSE.





SECONDE LETRE

DE

THEODOSE

A

EUGENE

E U G E N E C H A R M E de la douceur de son état, en avoit sait une peinture à Theodose comme d'un felicité parfaite. Il lui avoit marqui qu'il ne trouvoit plus de disseulté. J'ai apris à mon Corps, ce sont ses paroles, à vivre d'intelligence avec la raison. J'oblige le sommeil de venir dans le tems réglé, parceque je ne lui en donn point d'autre. L'abstinence me sait trouve

sec. Let. De theod. A eug. 385 trouver toutes les viandes saines & agreables. Je sens tous les jours de nouvelles ardeurs pour la verité, & quand je considere qu'elle se découvre à moi, qu'elle se laisse voir, & que je lis dans le Cantique des Cantiques les empressemens de l'Epoux & de l'Epouse, il me semble voir mon état. C'est en ces termes qu'écrivoit Engene. Theodose lui répond qu'il ne faut pas se reposer dans les douceurs qu'il goutoit; & qu'un Ecclesiastique devoit travailler. C'est le sujet de cette seconde Letre.



UE vous étes obligé à Dieu, mon cher Eugene, d'accompagner de tant de douceurs vos exercices. C'est pour vous les faire aimer, & vous atirer à lui. Cette

felicité dont il vous fait jouir, ne doit pas être la fin, mais un atrait seulement. Ce setoit en abuser que de s'y reposer. Les plaisirs que vous trouvez dans vôtre devoir sont justes, parce que vous vous en servez pour aller plus loin. On est criminel quand on établit sa selicité par tout ailleurs qu'en Dieu seul. Ceux qui la cherchent dans les plaisirs des sens, qui sont comme les passages du corps où la volupté se rencontre, péchent manifestement. Il y en a dont l'erreur n'est pas si grossière. Ils se sont une espece de beatitude, qui paroît établie sur la vertu, quoi, qu'en eset, elle n'ait pour sondement, qu'un amour de soi-même qui fait qu'ils se remiient jusques à

386 SECONDE LETRE

ce qu'ils aïent trouvé une situation aisée dans leur état. Tout y est étudié pour la commodité. Leurs exercices de devotion sont tellement compassez, qu'ils sont commodes. Ils corrigent l'amertume de la Penitence avec tant d'art, qu'ils en sont une espece de delices. En un mot, la vie qu'ils menent n'est diferente de celle des Gens du Siécle, que par les objets : c'est un même principe qui les sant

agir, c'est toûjours l'amour propre.

On peut même dire, que dans le Monde on est plus endurci au froid & au chaud ; qu'on mange avec plus d'indiference les viandes qui se rencontrent. Les maladies capables de détacher de la Terre & de faire comprendre qu'on n'y est pas pour toujours, font au contraire, que les personnes dont nous parlons, perdent leur devotion. Ausli-tôt que le mal les ataque, ils se laissent vaincre, & se rendent si esclaves de leurs corps, qu'ils n'étudient plus que ce qui le peut conserver. On peut ménager sa santé, mais il faut que ce foit dans la vûë de servir Dieu & le Prochain. La santé du corps n'est pas nôtre fin. La vie ne doit pas être emploiée à se bien porter. Il faut travailler; & comme ce Soldat Grec, plûtôt que de lâcher le bord du Vaisseau ennemi où il vouloit donner le tems d'entrer à ses compagnons, aprés s'être laissé couper les mains l'une aprés l'autre, l'arrêta avec les dents : quand on a mal à la tête, il faut agir; quand on ne peut pas marcher, il faut que la tête travaille. Si on a perdu la vûë, il faut donner ses oreilles & sa langue au service du prochain. L'aplication qu'on peut donner à sa santé, c'est de se faire robuste, de s'en durcir contre le froid & le chaud, de se palDE THEOD. A EUG. 387 fer de ce qui est necessaire à ceux qui sont foibles. Si on previent la maladie que ce soit par la sobrieté & par l'exercice. La diéte doit être nôtre grand remede, lorsque nous sommes malades.

Ceux qui ne voudroient pas troubler leur tranquilité, par un acte de charité tant soit peu penible & chagrinant, ne peuvent atendre d'autre recompense que la douceur de la vie qu'ils ménent. Les Epicuriens faisoient consister la felicité dans une vie semblable, exemte d'inquietude & de peine. Epicure ne beuvoit que de l'eau, il ne mangeoit que du pain avec un peu de fromage, vivant dans la retraite, dégagé de toutes les afaires du monde. Si on ne condamne pas de crime ceux qui alient la dévotion avec une vie infructueuse pour le Prochain, au moins on a droit de dire qu'ils sont des arbres agreables à la vue par leurs feuillages, qu'on coupe & qu'on met au feu, parcequ'ils ne portent point de fruit ; ou que ce sont des serviteurs inutiles qui ne dissipent pas le bien de leur Maître, mais aussi qui ne le faisant point profiter, seront comme le dit l'Evangile : jettez hors de la maison pieds & mains liez. On ne peut pas aleguer, que les Anachorêtes, à qui l'Histoire Ecclesiastique donne tant de louanges, n'ont point servi les Hommes avec qui ils n'avoient aucun commerce. L'amour propre ne trouvoit point où se reposer dans une vie si dure : Et ils étoient d'un puissant secours aux Peuples pour qui ils prioient sans cesse.

Tous les hommes font un corps, ainsi nous devons nous aimer comme nous aimons les membres de nôtre propre corps;& c'est ce mutuel amour qui combat & surmonte l'amour

388 SECONDE LETRE

propre, & qui nous porte à faire du bien à tous les Hommes à l'exemple de la charité que Dieu a pour eux étendant ses biens-faits sur tous. Quand on a de la charité, on pense plus à secourir les miserables, qu'à prendre ses aises. L'aplication d'une bonne Mere, c'est que ses Enfans ne soufrent point. Celui aussi qui a la charité dans le cœur, est toujours en mouvement. Il va chercher le pauvre. Il aide le foible. Il console l'assigé. Il a les yeux ouverts sur les besoins de l'indigent. Il ménage toutes les occasions de servir les uns & les autres. Et si le Soleil se couchoit sans qu'il eût fait aucun bien, il se plaindroit d'avoir perdu sa journée; comme un grand Empereur se plaignoit de lui même à ses amis quand il avoit laissé passer un jour sans faire quelque liberalité. Amici diem perdidimus. Il défend l'Innocent qu'on ataque mal à propos. Il débrouille, & termine les quereles. Il visite les Malades. Il solicite la cause de l'opresse. Il va de l'Hôpital aux Prisons. Le faint Concile de Trente nous dit que la principale occupation d'un Ecclesiastique doit être de prendre soin de ceux qui sont dans la misere pour les soulager. Curamiferabilium personarum.

Les Gens du Monde se délassent à la chasse quoiqu'elle soit penible, au jeu des échecs quoiqu'il soit apliquant. Le divertissement quand on travaille, n'est necessaire qu'asin que le corps & l'ame ne s'épuisent pas en faisant une même chose trop long-tems; ainsi le seul changement de travail est un divertissement. Occupatis mutatio negotiorum relaxatio est. La tête aprés la meditation se délasse, quand les pieds agissent. Après le travail de l'étude, mon cher Eugene, que vôtre divertissement.

DE THEOD. A EJUG. 389

foit donc quelque bonne œuvre. Accoûtumezrous à faire du bien, de forte que ce vous
foit un plaisir de procurer du soulagement à
ceux que la misere acable. En vous promenant, en voïageant faites du bien comme
le faisoit Jesus - Christ, selon que le dit
l'Ecriture: pertransiit benefaciendo of sanando omnes. Nous ne pouvons pas, comme
lui, redonner la vûë aux aveugles, faire marcher droit les boiteux, mais nous pouvons servir de guide aux uns, & d'apui aux
antres.

Jesus-Christ dans tout ce qu'il a fait, est nôtre modele. Il est cette lumiere interieure qui eclaire tous les hommes. Le Verbe est nôtre raison qui nous parle interieurement, & nous avertit de nôtre devoir. Quand les Hommes font fortis hors d'eux mêmes sans y vouloir voir, ni entendre le Verbe divin, il s'est fait chair, & se presentant à leurs yeux, il s'est fait voir sensiblement, & a parlé à leurs oreilles. Il n'est pas moins nôtre lumière & nôtre raison, pour avoir pris un corps. Ainsi puisqu'on n'est point raisonnable qu'en consultant la raison; il faut toujours avoir Jesus-Christ devant les yeux, & se conformer à ce qu'on aprend de lui dans son Evangile. Sa vie a été laborieuse, toûjours agissante pour le service du prochain, par raport à la gloire de son Pere. Il est mort pour reconcilier les Hommes avec lui, & en faire ses adorateurs. Nôtre charité devroit être semblable, & si grande, que nous fussions prêts de répandre jusqu'à la derniere goute de nôtre sang, si cela contribuoit à faire adorer Dieu. Car c'est Dieu qui doit être la fin de la charité que nous devons au prochain, & ce n'est que

390 SECONDE LETRE

pour faire trouver la verité agreable, qui est amere à la concupiscence, qu'il faut emploier la douceur des caresses. Nôtre amour doit être un torrent qui entraîne dans le sein de Dieu tout ce qui se trouve devant lui : un feu qui échause & qui embrase tout ce qui en aproche; un poids qui fasse violence, & qui emporte tout. Qu'on ne s'aproche point de nous, qu'en même-tems on ne se sente arraché de la Terre, échausé de l'amour divin, & porté vers Dieu.

Comme le Créateur a placé le Soleil dans le Ciel au milieu des Planetes, pour leur donner de la lumiére & du mouvement ; il met aussi dans fon Eglise parmi les Fideles, des Ames éclairées & ardentes, qui communiquent à tout ce qui est autour d'elles, & leut lumière & leur feu. Rien ne leur resiste. Il faut que tout cede & suive leur mouvement. Pour remuër toute une Province, il ne faut qu'une de ces grandes Ames, que Dieu remplit d'une plus grande charité, selon les desseins qu'il a sur ses Elûs. Car il ne signale pas seulement sa puissance, en sauvant par sa grace, ceux à qui il fait misericorde ; sa fagesse éclare dans l'ordre de la predestination. Il a réglé les choses de toute éternité, de sorte que la disposition generale & particulière des siécles est utile à ceux qu'il aime. Les rencontres de la vie, sont heureuses pour eux. La disposition du Monde fait que chaque Element prend sa place ; que les Astres roulent, que les Riviéres coulent, que les Arbres croissent. L'ordre que la Sagesse de Dieu établit dans le Monde spirituel fait la même chose. Les Personnes zélées qu'il fait naître dans certaines Provinces détruisent le DE THEOD. A EUG. 391

peché, & alument le feu de la charité par tout: Ce qui est l'une des principales causes

du salut des Predestinez.

Quelle gloire, ô mon cher Eugene, d'être l'instrument de Dieu dans l'execution des desseins qu'il a sur ses Elûs, d'étre son Coadjuteur dans l'œuvre de leur salut! Quelle marque plus évidente de predestination, que ce zele dont nous parlons; car tous les Predestinez composent le Corps de l'Eglise, & c'est le propre des membres de s'aider les uns les autres. On n'est pas du Corps de l'Eglise si on ne se sent point interessé dans le salut des Membres de l'Eglise. Ce zele, dis-je, est le caractere des bons Prêtres. Ce fut par le sang que les Levites répandirent de leurs plus proches parens, qui avoient adoré le veau d'or, qu'ils consacrerent leurs mains. Consecrastis manus vestras hodie Domino, unusquisque in filio & in fratre suo, ut detur vobis benedictio. Et ce fut pour avoir tué un Israëlite qui pechoit avec une Madianite, que Phinées merita que Dieu lui fit cette promesse. Erittamipsi quam semini ejus pactum Sacerdotii sempiternum, quia zelatusiest pro Deo suo. Phinées n'a plus de Successeurs selon la chair, mais tous ceux qui ont son zele, sont ses veritables Enfans; par consequent héritiers de son Sacerdoce, comme tous ceux qui croient, sont Enfans d'Abraham & héritiers de la promesse qui lui a été faite.

Dans ce tems, mon cher Eugene, que vous vous disposez aux saints Ordres, demandez à Dieu un zele qui vous retire de cette mole oissveté, où tant d'Eccléssastiques languissent, & vous fasse combatre pour son nom. Que par tout où vous serez le vice s'en retire: que

392 SECONDELETRE

les lieux de débauche se ferment ; que los blasphemateurs tremblent. Qu'on puisse dire de vous ce qu'Abigail disoit à David, prelia Domini, Domine mi, praliaris. Faites en sorte que les ignorans soient instruits; que les pauvres soient aidez; que les malades soient secourus; qu'on établisse des Ecôles, des Hôpitaux, des Maisons pour retirer des Orphelins, & pour renfermer les Personnes deréglées. Apaisez les querelles : reconciliez les ennemis : obligez ceux qui ont des procez de les terminer. Ce n'est pas s'ingerer contre l'ordre & la volonté de Dieu que de rendre service au prochain. La vocation de tous les Hommes est d'empêcher le mal & de faire le bien. Quand on voit des Gens qui vont tomber dans l'impureté, qui s'enyvrent, qui blasphement, on est obligé de s'y oposer. Il ya pour cela un ordre du Ciel à tous les Hommes. Celui qui a besoin d'être secouru & qui nous represente sa misere, nous donne Mission de la part du souverain Maître pour l'aider.

Il faut que je vous ouvre mon cœur, mon cher Eugene, & que pour soulager ma, dou-leur, je gemisse avec vous sur l'état present du Christianisme. A peine voit-on quelque trace de Religion. Car qu'est-ce que la Religion qu'une fidelité à rendre à Dieu ce que nous lui devons: & qu'avons-nous que nous ne lui devions? Nos yeux, nos oreilles, nos mains, nos pieds; ne sont-ils pas à lui? N'est-ce pas de sa bonté que nous avons reçû l'intelligence, & nôtre liberté? Pourquoi nous a-t'il mis au monde que pour l'execution de ses desseins. Un Procureur se croit obligé de faire les afaires de ceux qui se reposent su

DE THEOD. A EUG. 393

ses soins, & qui lui donnent de l'argent. Un Artisan de faire la besogne dont il a reçû le prix. Un domestique de servir son Maître qui lui paie ses gages. Pas-un ne pense à servir Dieu, si ce n'est de parole. Personne ne s'y croit obligé. Cependant c'est lui qui nous nourrit, qui nous conserve. C'est de lui que dépend nôtre bonheur & nôtre malheur. Qui est celui qui dans les lieux, dans les emplois, dans l'état où il se trouve, tâche de reconnoître s'il y a quelqu'ouvrage de Dieu à faire, & qui se croie par justice obligé d'y contribuer de toutes ses forces ? Chacun pense à soi, & avance ou recule, selon que son interêt particulier le fait marcher, sans considerer si en s'ingerant dans un emploi il ne trouble point l'ouvrage de son Seigneur, ou s'il empêche qu'il ne se fasse en se retirant mal à propos. Les Laïques dans une afaire qui regarde sa Gloire, & que tout le Monde peut faire, en renvoient l'execution aux Prêtres : le Curé à son Vicaire; & le Vicaire, & tous ceux qui ne font pas en charge, s'imaginent qu'il n'y a que celui, qui jouit de certains revenus, qui soit obligé de faire adorer Dieu, & de travailler à faire executer ses desseins.

Soufrez, mon cher Eugene, que je ne passe pas legerement sur cette matière; & qu'étant vivement touché de l'indiserence pour Dieu où vivent les Hommes, je me souvienne de ce que Dieu ordonna à Moise d'être lui même avec tout le peuple l'executeur des Loix qu'il avoit établies contre le Pecheur. Sit primum manus sua super eum, & posse a omnis Pepulus nitrat manum. Il vouloit que le plus considerable du Peuple Juif jetât la première

194 SECONDE LETRE

pierre contre celui qui auroit violé sa Loi; & on obeissoit à Dieu si exactement en ce point, que lorsqu'an Criminel avoit été condamné à mort, chacun faisoit gloire de lui donner le coup de pierre qui l'écrasoit. Dieu ne commande point aux Chrêtiens de verser le sang de leurs Fréres, pour criminels qu'ils puissent être, mais il demande d'eux un plus grand zele pour détruire le peché que n'avoient les Israëlites. Ce n'a été que pour marquer ce zele, qu'il fit cette Ordonnance au Peuple Juif, que chacun trempât ses mains dans le fang du Violateur de la Loi; comme pour nous faire comprendre avec quels déchiremens de cœur nous devons entendre les blasphêmes, qu'on vomit contre son saint Nom, il ordonna que les Juifs dans ces occasions déchirassent leurs habits.

Le Seigneur sçait se servir de tous les Hommes pour l'execution de ses desseins; mais malheur à ceux qu'il y fait servir, comme le Diable & Judas ont servi à l'œuvre de la Redemption. On croit que c'est assez faire que de ne point outrager Dieu, comme si un domessique s'aquitoit de son devoir envers son Matre en ne le maltraitant pas, en ne l'insultant pas. Quelle peut être la volonté de Dieu, son, comme il nous le fait connoître par se Leritures, que tous les Hommes soient sauvez; & qu'ainsi nous travaillions au salut des Ames avec zele, comme des Serviteus sidéles doivent s'apliquer à executer les ordres de

leur Maître.

Quelle marque plus évidente que nous n'avons point cette fidelité, & que nous sommes bien éloignez de nous donner au service de Dieu, & de prendre ses interêts, que cette

DE THEOD. A EUG. 395

froideur avec laquelle nous voions tous les jours qu'on l'ofense? On le blasphême en nôtre presence sans que nous en soions touchez; on viole ses Loix fans que nous nous y oposions. On n'est point indiferent pour ce que l'on aime ; on ne voit point sans douleur outrager son Pere, & brûler sa propre maison sans se remuër pour en éteindre le feu. Un veritable Fidéle qui considere Dieu comme son Pere, & l'Eglise comme sa maison, est penetré de douleur quand Dieu est ofensé, & que l'Eglise est en feu. Quand il voit que personne n'a Dieu devant les yeux; que le Marchand ne pense qu'à tromper ; que l'Artisan n'a point de fidelité; que les Magistrats sont peu apliquez à rendre la justice; qu'il n'y a point d'union entre les Fréres; point de paix entre les voisins; & que chacun regardant son Prochain comme fon ennemi, ne cherche qu'à lui nuire, & qu'à s'élever sur ses ruines. Il n'y a plus de régles. C'est la passion qui fait tout. On renverse les plus saintes Loix de la Religion. On méprise les conseils de l'Evangile. On n'a point d'ardeur pour la verité. Qui sont ceux qui se font une afaire de la connoître? Ceux qui la connoissent ne la pratiquent pas.

Pour l'Eglise, plusieurs y entrent en aparence pour la servir; mais en éfet, ils se jettent sur elle comme sur un ennemi vaincu & terrassé. Ils tâchent de s'enrichir de ses dépouilles, sans craindre la justice de son Epoux. Sa discipline est ignorée. Si on l'êtudie, ce n'est pas pour prendre son esprit, mais pour ne pas perdre le benefice qu'on ambitionne, en s'écartant des régles qui sont

396 SECONDE LETRE

encore en vigueur dans le Palais, car peu le mettent en peine des jugemens de Dieu: on ne considere que ceux des Hommes à qui il plait de garder encore de certaines regles dans le tems qu'ils en méprisent de plus essentielles. Qui est ce qui regarde les irregularitez comme des marques que Dieu ne l'apele pas à l'Eglise? Chacun les prend simplement comme une obligation de recourir à des dispenses. Personne ne consulte ses forces en prenant des charges : on les recherche pour soulager sa misere, ou pour contenter fon ambition. On ne se prepare pas pour en être digne. On ne pense qu'à les obtenir. Pour cela on s'infinue dans l'espris de ceux qui peuvent les procurer. On tâche de les gagner par de lâches complaisances, par des flateries criminelles. On se rend leur esclave & le ministre de toutes leurs passions. Après avoir envahi une Dignité Ecclésiastique on consume un revenu en bâtimens superbes, en équipages, en jeux, en feltins; & lorsque la mort s'aproche, au lieu de penser à reparer le mal qu'on a fait, on donne son Benefice à un miserable Néveu qui fera en core pus de mal, & qui commencera de meilleure heure à faire un dégât déplorable dans l'Eglise.

Qui donnera à nos yeux une fontaine de larmes, mon cher Eugene, pour pleurer tant de miseres? N'entrez-vous pas dans les sentimens de ces Juiss sidéles, qui sur le bord du sleuve de Babylone versoient des torrens de larmes, pensant à la captivité de Sion? Comment pouvoir rire & se divertir parmi les miseres de l'Eglise, reduite à

DE THEOD. A EUG. 397 une condition plus fâcheuse que celle de Sion? Ne devons-nous pas tegarder les choses presentes comme une inondation, ou un incendie, oue comme le sacagement d'une Ville prise par force ; & excitez par les cris de ceux qui se perdent, ou touchez par la misere de ceux qui perissent, sans s'en apercevoir : qui dorment lorsque le torrent va entrainer leur maison, ou qu'elle est en feu, ou qu'ils vont être tuez par leur ennemi qui y entre l'épée à la main. Animez, disje, par tous les mouvemens que la vue de tant de perils imprime dans une Ame qui n'est ni de pierre, ni de bronze, ne devonsnous pas éveiller l'un, & l'avertir du danger, courir aprés l'autre, & lui donner la main pour le retirer de l'eau, ou du milieu des

flàmes, charger sur ses épaules celui qui ne peut pas marcher, conserver la vie à un autre qui perit, sauver quelque riche meuble, c'est à-dire, quelque Ame pretieuse aux yeux

de Dicu?

Vous ne vous égarerez-pas, mon cher Eugene, en suivant vôtre zele, si à l'exemple de Jesus-Christ, aprés avoir été avec les Pecheurs dans le dessein de les convertir, vous vous retirez dans la solitude pour converser avec Dieu & vous sanctisser vous-même. Aprés avoir agi le jour, il passoit la nuit en prière. Eras pernoctans in oratione Dei. C'est dans la prière qu'on entretient le seu de la charité, qui s'éteint, si on le néglige; pendant que la concupiscence fait naître le seu d'un faux zele, qui n'est qu'une secrete ambition de se rendre considerable par des actions de charité éclatantes, ou l'estet d'une

398 SEC. LET. DE THEOD. A EUG.

humeur inquiete, qui ne peut soufrir le repos & le calme d'une solitude sainte. Je n'ai pas voulu troubler la vôtre. Je vous exhorte d'y vivre encore quelque tems pour preparer ces armes fortes avec lesquelles nous vous verrons combatre pour Jesus-Christ contre les pecheurs. Je demande à Dieu la grace d'être une de vos premiéres conquêtes.

THEODOSE.





TROISIE'ME LETRE

DE

THEODOSE

A

EUGENE.

EUGENE ETOIT PREST de prendre un Emploi Ecclesiastique. Theodose, dont il avoit demandé les avis, lui fait prévoir les dangers qu'on trouve hors de la Solitude.



APRENS avec plaisir, moncher Eugene, que vos Superieurs pensent à vous donner de l'emploi, car c'est une marque qu'ils sont contens de vous. Mais quand

je considere que vous alez sortir de la sainte



400 TROISIE'ME LETRE

Maison où vous étes, comme dans un port assuré, en prevoïant les tempêtes ausquelles yous serez exposé, je ne puis vous dissimuler que je crains pour vous.

O quid agis? Fortiter occupa
Portum. Nonne vides, ut
Nudum remigio l'atus,
Et malus celeri saucius Africo,
Antennaque gemant, ac sine funibus
Vix durare cavina
Possint imperiosus
Æquor?

Nous sommes trop foibles pour vivre dans le monde ; & le seul moien de n'y pas perir, est de s'en éloigner. Il est vrai que nous ne fommes pas faits pour la solitude, & que cet éloignement naturel que nous en avons est une preuve que l'homme est né pour vivre avec les autres hommes. Mais il en est de l'inclination que nous avons pour la focieté comme de celle que nous avons pour boire & pour manger. Nous sommes obligez de combatre par le jeune le déreglement de la faim & de la soif. Cette pante que Dieu avoit donnée à chaque homme vers les autres hommes n'est plus dans l'ordre : si nous la suivions, nous tomberions dans le mal; il faut donc y resister, & lui oposer la retraite, n'aprochant des hommes que par necessité. Dans un état de santé nous nous serions fortifiez & aidez les uns les autres, pour aller à Dieu, mais à present nous sommes des malades qui nous infectons. Un fruit pourri gâte les autres qui le touchent ; les hommes de même se communiquent leur corruption.

DE THEOD, A EUG. 401

C'est une verité, mon cher Eugene, dont il est important d'être instruit entrant dans le commerce du monde. Si on ne croit pas qu'il est infecté, & qu'on s'y doit precautionner comme dans un lieu pestiferé, tôt ou tard on sera surpris. Aussi l'Apôtre S. Jaques dit, que la Religion & la pieté pure & sans tashe aux yeux de Dieu, consiste à se conserver pur de la corruption dis siècle. Nous fommes tellement dispersez que nous pensons, que nous disons & faisons ce que nous apercevons que les autres pensent, difent ou font ; ainsi comme presque tous les hommes sont corrompus dans leurs maximes, dans leurs paroles & dans leurs actions, on devient mauvais aussi-tôt qu'on vit avec eux. Il les faut donc fuir. C'est ce qu'ont fait les Saints. Ils ont tous aimé la solitude, qu'ils n'ont quitée que lorsque Dieu a voulu se servir d'eux pour guerir les hommes, dont le mal étant contagieux, ce n'étoit qu'en tremblant & avec des preservanifs qu'ils les aprochoient; aussi aprés avoir apliqué les remedes, ils s'enfujoient promtement pour ne pas être ataquez du mal, qu'ils avoient voulu guerir.

On ne fait pas assez de restexion sur le precepte qui nous désend de tenter Dieu. On scait bien qu'on ne doit pas se jeter du haut d'une maison dans l'esperance que l'on sera soûtenu par les Anges, mais on ne considere pas, que lorsque l'on se jete dans le monde, il est impossible sans un secours de Dieu extraordinaire & miraculeux, de ne se pas blesser. Et quelle esperance bien sondée avons-nous que Dieu fera un miracle en nôtre saveur : qu'il nous envoïera ses Anges pour nous défendre de la corruption du siècle : quand nous

402 TROISIE'MELETRE

nous exposons temerairement, que nous sen. tons du dégoût pour la retraite où il nous avoit apellé, que nous avons une passion violente de revoir le monde que nous avons qui. té; & que nous voulons avoir part à tout ce qui s'y fait, & à tout ce qui s'y dit? Avons. nous, dis-je, lieu de croire alant contre ses ordres, qu'au milieu de la corruption generale du monde, il nous conservera purs ; & que les flâmes de la concupiscence qui y sont alumées nous épargneront, comme le feu de la fournaise de Babilone épargna les trois Enfans que Dieu protegeoit ? Ceux qui sortent de leur retraite, lorsque Dieu le leur ordonne, peuvent avoir cette confiance comme vous mon cher Eugene, qui obeissez à vos Superieurs, par qui Dieu vous parle. Cependam vous devez encore craindre le monde comme un lieu plein de serpens & de lions. Et ne vous imaginez pas que cette crainte ne soit necessaire que lorsque l'on prend des emplois, qui engagent dans le grand monde. Faite atention à ces goufres ou tourbillons que vous avez vû dans les rivières. D'abord qu'unbateau a touché les premiers cercles de ces goufres, il tourne avec eux, il s'engage de plus en plus, jusqu'à ce qu'enfin leur mouvement le porte au centre, où aprés avoir tourné quelque tems il se trouve englouti & disparoit tout d'un coup. Il en est de même du monde, pour peu qu'on en aproche, il vous attire insensblement; en peu de tems on se voit au milieu des plus grands embarras, où aprés avoir toutné dans le cercle d'afaires qui n'ont point de fin, on est tellement étourdi, que sans apercevoir son malheur, on s'abime & on se perd pour toute l'éternité.

DE THEOD. A EUG. 403

Les hommes aprés avoir été resserrez quelque tems, se portent facilement au relâchement. Nous sommes faits pour être heureux, ainsi nous soufrons avec impatience le retardement de la felicité. On s'ennuïe bien-tôt d'une vie penitente, & l'on soûpire aprés un état plus doux, ne considerant pas que le peché nous a rendus indignes du bonheur pour lequel nous avions été créez ; que nous meritions une éternelle misere, & que la misericorde de Dieu consiste à changer les suplices éternels en des douleurs passageres, qui finissent avec la vie, & qui nous purifient des pechez qui nous fermoient le Ciel. Aprés quelques années de retraite, qu'on a gemi, qu'on a pleuré étant touché de Dieu : Si la grace ne conserve les premiers sentimens qu'elle avoit inspiré, on oublie facilement qu'on a été pecheur, & que la penitence devroit être aussi longue que la vie. Aussi-tôt qu'on respire l'air du monde, cette ardeur pour la felicité, c'està-dire, pour les plaisirs, se reveille : On ne considere point que le tems n'en est pas encore venu : on jouit de ceux que le monde presente, sans aucun scrupule si ces plaisirs sont du nombre de ceux qu'on apele innocens, parceque l'on considere l'homme sans crime, on ne voit pas de raison de les lui défendre. Vous voiez que ceux qui avoient autrefois declaré la guerre à leurs sens, ouvrent lesyeux aux objets agreables, qu'ils rencontrent. Leurs oreilles ne sont plus fermées aux nouvelles. Ils passent les jours entiers à parler, à rire, à se promener. Ils s'abandonnent enfin à la joie, & en peu de tems il se fait un renversement si entier en leur esprit, qu'ils ne

404 TROISIE'ME LETRE

pensent plus qu'à faire succeder les diverisse semens les uns aux autres.

Que cet état, mon cher Eugene, est incompatible avec la veritable piete ! On y prend un esprit libertin, évaporé, ennemi de la retraite, incapable de la prière, & de tous les exercices spirituels d'une vie reglée. La cause en est évidente : les conversations, les jeur, les ris, & les folles joies frapent vivement l'ame, & la tirent comme hors d'elle-même, lorsqu'elle s'en ocupe. Les douceurs qu'on sent dans la prière, qui sont spirituelles & interieures, ne font en comparaison que de foibles impressions. Ce langage doux & paisible de la verité qui parle au fond du cœur ne peut être entendu par ceux que le bruit du monde étourdit. Vous voiez donc ces personnes qui s'abandonnent aux plaisirs des sens, toujours hors d'elles-mêmes. Elles n'écoutent plus Dieu, elles l'oublient. La dissipation paroît dans leurs yeux. Yous ne les entendez parler que de desseins qu'ils forment de jouer, de se divertir. La solitude leur de vient insuportable. Ils se répandent dans le monde, ils font des visites ou inutiles ou dans gereuses. Ils n'aiment que les amusemens of le tems s'écoule & se perd sans qu'on s'en aperçoive: Car enfin, comme les créatures ne peuvent les satisfaire pleinement, ils ont des dégoûts & des chagrins; ils sont contraints de chercher des moiens de se tromper & d'empêcher leur ame par la multiplicité & par la varieté des créatures d'apercevoir l'étal miserable où elle s'est reduite en quitant son Dieu, en qui seul elle peut trouver le bonheur souverain. Vous les voiez, dis-je, au milieu de leur joie aparente, inquiers, in-

DE THEOD. A EUG. 405

tenstans dans leur maniere d'agir, faisant panoître en toutes choses que leur esprit est hors de son assiste. Ils sont legers comme des enfans, impetueux, turbulens, étourdis comme des Ecoliers immodestes, emportez comme des Soldats, parce qu'ils ne tiennent plus à Dieu, dont toutes les operations sont reglées & toujours les mêmes. Ils n'ont plus de modestie ni de douceur. Ces vertus lors qu'elles ne sont ni feintes, ni affectées, étant la marque d'une ame qui se laisse conduire à Dieu,

& qui n'agit que par son Esprit.

Lors qu'on commence d'aimer les plaisirs des sens, & qu'ainsi on cesse d'être pénitent; car la pénitence que Jesus-Christ a prêchée pour tout le monde, consiste dans le retranchement des plaisirs mêmes qui n'auroient pas été défendus à l'Homme innocent. Alors, comme on étend les recreations qui font necessaires pour delasser l'esprit, au delà du tems que le bon ordre prescrit, aussi on ne garde plus de regle dans les repas. On se sert du pretexte de la necessité pour étouffer les reproches de la conscience, & après qu'on sest persuadé que pourveu qu'on ne tombe pas dans des excez, tout est permis, on accorde à sa sensualité tout ce qu'elle peut desiter. C'est la tentation de ceux qui s'étant consacrez à Dieu, ont conçû de l'horreur pour les pechez honteux. D'abord que l'amour du plaisir se réveille, comme celui qu'on trouve dans les viandes est un des plus sensibles, ils s'y abandonnent, parce qu'ils veulent bien se persuader qu'il n'est pas défendu. La necessité de manger leur est agréable, ensuite ils la previennent. Ils mangent hors des tepas. Ils ne se contentent plus des viandes

406 TROISIE'ME LETRE

communes bonnes pour la fanté. Ils en out du dégoût, aprés quoi ils se laissent aller aux murmures, aux plaintes, lors qu'on ne leur donne rien d'extraordinaire. L'argent qu'on donnoit aux pauvres se convertit en des dépenses superfluës pour la bouche. On se fait des amis qui soient gens de plaisir & de bonne chere. On n'est plus affez iiche, on desire du bien, on recherche des Benefices, on se dégoûte d'une vie réglée, & en peu de tems on en fait comme les Laiques. Commixti sunt inter gentes & didi. cerunt opera corum. Car enfin on ne se trouve point avec eux dans leurs plaisirs pour leur prêcher la pénitence. Ils vous invitent pour se divertir avec eux, & l'on tâche de ne leur être ni incommodes ni fâcheux; Estimant comme eux la bonne chere, chantant, se provoquant à boire, à manger. Voilà, mon cher Eugene, la peinture d'une vie Paienne, semblable à celle de ceux que le déluge surprit, lors qu'ils mangeoient, comme le dit Jesus-Christ. C'est dans les festins qu'on acheve de perdre entiérement le goût de la verité, qui devient insipide. Apres avoir mangé des viandes de l'Egipte onne peut plus trouver de goût dans la Manne du désert ; ce qui est de plus terrible , c'est que lors qu'on a aimé la bonne chere dans sa jeunesse on l'aime jusqu'à la mort. Il ne faut se trouver qu'une fois dans les festins pour les aimer toute sa vie. Si Ulisse eût goûté du bout des levres la liqueur que Circe lui presentoit, il auroit perdu pour toujours cette grande sagesse. Ce que le Poëte a ingenieusement representé, en feignant que ses compagnons qui en burent

对外的 海海

DE THEOD. A EUG. 407 furent changez pour toute leur vie en chiens & en pourceaux.

Syrenum voces, & Circes pocula nosti, Que si cum sociis stultus cupidusque bibisset, Sub domina meretrice fuisset surpis & excors, Vixisset canis immundus, vel amica luto sus.

C'est de ce même Ulisse que les Poëres racontent qu'ayant été porté par la tempête sur les côtes d'Afrique, il y trouva un fruit agréable nommé Lotos, mais dangereux. Qu'il ne voulut pas y toucher, & que ses compagnons, qui en mangerent imprudemment, furent si charmez de sa douceur, qu'ils le prefererent au plaisir de retourner en leur patrie, qu'ils oublierent entierement. Que ce soit là une Histoire ou une Fable, c'est une image où nous voions que la douceur trompeuse des fruits de la terre fait oublier le Ciel, & que ceux qui ont une veritable sagesse s'abstiennent autant qu'ils peuvent de ce qui est agréable ici bas, pour ne pas perdre le désir des biens celestes. C'est de ce desir que dépend toute la pieté. On n'agit que par amour, & si le Ciel ne nous paroît plus aimable que la Terre, nous travaillerons avec empressement pour nous faire ici une felicité, & à peine penserons-nous au Ciel, qui est nôtre patrie. Quand on a de la pieté on pense à la vanité des créatures. On refléchit sans cesse sur l'étenduë de l'éternité, sur la brieveté de la vie, & sur les accidens qui l'abregent, sur les maladies, sur les morts subites. On considere l'instabilité des choses du monde, les renversemens de fortune, les disgraces, les grêles, les inondations, les incendies, les pestes,

408 TROISIE'ME LETRE

les guerres, les tremblemens de terre, & une infinité d'autres malheurs, contre lesquels personne ne se peut défendre. Les jugemens de Dieu sont presens à l'esprit, les suplices effroïables des damnez, & la joye des Saints dans le Ciel. Ces pensées se presentent d'ellesmêmes dans la folitude, & il est facile d'y vivre dans un parfait détachement. Mais aussitôt qu'on la quitte, & que les créatures paroissent belles & aimables, les differens objets qui se presentent portent l'esprit ailleurs, On se laisse comme ensorceler par les bagatelles du monde; ce qui obscurcit l'entendement, & fait que l'on ne voit plus ces excellentes veritez, qui étoient si claires dans la retraite. Fascinatio nugacitatis obscurat bona.

Nous naissons tous avec une forte pante vers la grandeur. Dieu est cette grandeur. Comme il n'est pas sensible, ceux qui n'aiment que ce qui fait impression sur leurs sens, lors que parmi les créatures ils en rencontrent une qui leur semble grande, ils s'imaginent qu'elle est ce qu'ils cherchent ; ils courent aprés ; & ce vain phantôme les amuse & les détourne de Dieu. C'est ce qui arrive un jeune homme sortant de la retraite avant que de s'y être fortifié contre la corruption du siécle. Il ne s'est point encore convaincu par des experiences certaines de la vanité & du néant de tout ce qui paroît grand dans le monde. Il se laisse facilement éblouir en y entrant, par l'éclat des richesses & par le faste de ceux qui en jouissent ou qui ocupent les premiers rangs. Il s'imagine que les richesses & les dignitez sont ce que la nature desire. Il croit qu'on ne peut être heureux qu'en

DE THEOD. A EUG. 409 qu'en les possedant, ou étant agréable à ceux qui les possedent. Pour cela il recherche avec empressement l'amitié des Grands, & autant qu'il le peut il se conforme à eux; il affecte leurs manieres dans ses habits, il méprise ce ou'ils méprisent, il estime ce qu'ils estiment. Il ne lui faut parler, ni des pauvres, ni de vivre pauvrement, de prendre des emplois dont le monde ne fait point d'état , d'avoir des maximes severes dont les riches ne s'accommodent pas, des manières simples & modestes qui ne ressentent pas assez l'homme de qualité. Même quoi qu'il soit pauvre & né de parens pauvres, il faut à quelque prix que ce soit qu'il paroisse être de naissance : il n'y a rien qu'il ne fasse pour se dis-

tinguer.

Ce n'est pas là une maladie imaginaire, mon cher Eugene, dont personne ne soit atteint ; & ce mal est d'autant plus grand qu'il est aujourd'hui en honneur ; car ceux qui en sont ataquez s'apellent honnêtes gens. C'est un vice qu'on croit compatible avec les plus grandes austeritez, & quelque profession de reforme qu'on fasse, chacun aujourd'hui veut être aimé des Grands. Si cela se faisoit sans renoncer aux maximes de l'Evangile, cet empressement seroit supportable, quoique J E s U s-CHRIST n'ait recherché que les petits & les pauvres. Mais il est constant que c'est qu'on manque de foi, & qu'on n'est pas convaincu que la condition des riches est déplorable, autant qu'on le devroit être aprés que Jesus-Christ l'a declaré en des termes si forts : Va vobis divitibus. Comme si nous étions Juiss ou 410 TROISIE ME LETRE Payens nous ne confiderons que les biens de la Terre.

Que cette tentation est terrible, mon cher Eugene: peu y resistent, tous presque y succombent. Pour vous en désendre ayez toûjours l'Evangile & devant les yeux & dans le cœur. Il est impossible de le comprendre & de l'aimer sans avoir du mépris pour ce que J E s U s - C H R I S T a meprisé, & de l'estime pour ce qu'il a estimé. Il a rendu méprisables les biens de la terre en naissant pauvre, & en preserant leur état à la condition des grands, il nous a apris qu'il est plus avantageux d'être foible que puissant, d'être pauvre que d'être riche.

Outre ces dangers , mon cher Eugene, il y en a un encore plus à craindre, dont je n'ose parler, parce que vous en étes si éloigné par vôtre vertu qu'il ne peut pas vous ataquer. Vous vous étes dépouillé de l'homme charnel, pour parler ici le langage de l'Ecriture ; ainsi n'étant plus vulnerable que par l'esprit, on ne doit pas vous faire aprehender des ememis qui sont de chair & de sang. Neanmoins à l'égard du vice dont vous vous apercevez que je parle, vous sçavez que l'on ne doit point se fier à sa vertu, & que les épreuves qu'on en a faites n'exemptent pas de crainte. In praterita castitate non confidas, disoit saint Jerome à Nepotien. Ni la force dont on se sent arme, ni la sainteté dont on est rempli, ni la sagesse avec laquelle on s'est toujours conduit, n'assurent personne, nec Samsone fortior, nec Davide Sanctior, nec Salemone sapientior. Ces forts, ces faints, ces fages

DE THEOD. A EUG. 411 sont tombez. Aussi c'est une chose remarquable, que comme dans tous les siecles on a vû des chûtes funestes, il y-a peu de Peres de l'Eglise qui n'ayent traité exprés de la Virginité: presque point de Concile qui n'ait préveu par de fages reglemens les malheurs où l'on peut tomber par imprudence. C'est par cet endroit que les hommes sont plus foibles, & qu'il est plus facile de les surprendre. C'est une des plus facheuses suites du peché originel. L'impudicité est un vice honteux que tout le monde a en horreur ; mais enfin c'est de ce vice qu'on dit, qu'on fait ce qu'on deteste. On est vaincu par ce monstre aufsi-tôt qu'on vient aux prises avec lui. On n'en peut être victorieux qu'en le fuïant. La vûë d'un seul objet fait entrer dans l'ame des phantômes dont elle ne se peut déprendre. Quand une fois elle a été prevenue par des plaisirs qui lui ont corrompu le jugement, elle a un bandeau devant les yeux; aprés quoi elle ne voit plus les venitez qui la détromperoient, & qui lui donneroient de l'horreur du peché.

Ut vidi, ut perii, ut me malus abstulie error.

Une étincelle peut en un instant allumer un grand seu quand elle tombe sur une matiere combustible; les hommes aussi étant susceptibles du seu de la concupiscence, le moindre attouchement, la seule vûë d'une chair étrangere excite & cause en eux un entier embrasement.

Mon fils, veillez fur vous, Filimi, fer-

412 TROISIE'ME LETRE

va cor tuum ; c'est la Sagesse qui parle ains. Il n'y a que Dieu qui doive regner dam nôtre cœur. Il est jaloux : l'aplication d'un Chrêtien doit être de garder si bien les avenues de fon ame, qu'il n'entre rien, ni par les yeux, ni par les oreilles, qui puisse prendre la place de son véritable Seigneur. Pour cela, mon cher Eugene, ne voiez rien , n'entendez rien que ce qui peut vous porter à Dieu. Il n'est pas besoin ici de détail, vos Regles Ecclesiassi. ques vous en disent affez. Il sufit de dire en general qu'il faut trembler & se te nir sur ses gardes. Lors qu'on doit passet par un lieu où il y a une voirie on de tourne les yeux, on ferme tous ses sens Passez par le monde de cette manière ; n craignez point qu'on dise de vous que vous étes fauvage; fuiez jusques au moindres aparences du mal. Tutus si can

En même - tems que je vous écris ce choses, il se presente à moi cent image de chûtes funestes, dont j'ai été témoin Tant de jeunes gens qui avoient com mencé avec une admirable ferveur, se son perdus malheureusement. La vue d'un ob jet qui leur plût, fut la cause de les chûte. Ils oublierent qu'il ne leur étoit pu permis de considerer ce qu'il ne leur étoit pas permis de désirer. Ils n'éviterent pa avec foin la rencontre de ce qui leur avoit paru agreable : ils n'en fuïrent pas la conversation, & ensuite ils l'aimerent. L douceur de ces conversations les gagna, les liaisons se formerent, leur cœur de vint sensible, ils tâcherent de n'être pour

DE THEOD. A EUG. 413 desagreables à ce qui leur plaisoit. Ils furent curieux dans leurs habits. On les vit quitter les étoffes communes & en prendre de plus fines. Ils parurent tout d'un coup plus propres, toujours bien peignez, polis, vêtus comme les Gens du Monde, étudiant leurs manières, tâchant de les imiter, aimant à plaire, & se servans d'odeurs & de parfum. En un mot , quoiqu'ils ne quitassent point l'habit Ecclesiastique, ils y faisoient de si notables changemens, qu'on ne les pouvoit prendre pour ce qu'ils devoient être : Sponsos dixisses non Clericos. Ce que saint Jerôme disoit de quelques Ecclesiastiques de son tems : car ce mal n'est pas particulier à nôtre sié-

cle. Les passions ne s'arrêtent jamais aux bornes qu'on leur prescrit contre la fin où elles tendent, non plus qu'une pierre qui est en l'air ne s'arrête point qu'elle ne soit dans son centre. On sçait où portent les amitiez pour un sexe different. Vous souvenez - vous point de ce que nous racontoit le saint vieillard Synése d'un jeune enfant qui prenoit plaisir à faire rouler une grosse pierre ronde sur le penchant d'une colline, au bas de laquelle il y avoit un grand chemin. Des broffailles l'empêchoient de voir ceux qui passoient. Elles avoient souvent arrêté cette pierre, dont le grand mouvement ayant une fois vaincu cette foible resistance, elle écrasa la mere de cet enfant qui passoit par là malheureusement. Les hommes, disoit Synese, prennent plaisir de se laisser aller au gré de S 111

414 TROISIE ME LETRE

leurs passions. Ils s'imaginent que la crainte des hommes, le soin de leur reputation & de leur salut les arrêteront; ainsi ils les laissent aller, leur prescrivant des bornes, au delà desquelles elles vont fort loin, lors qu'on les a mis sur le penchant.

Cependant, mon cher Eugene, il se peut faire qu'un reste de Religion & d'honneur retient ces jeunes gens, que j'envisage en vous parlant, comme suspendus entre le crime & la vertu, sans tomber dans le vice. Je le veux croire, mais il est certain que si leur corps est sans tache, leur ame n'est pas innocente. Car n'estce pas une veritable idolatrie que de se donner si entierement à une creature, qu'on tourne vers elle toutes ses pensées & tous les mouvemens de son cœur. Ce n'est plus Dieu qu'on adore, c'est ce vain phantôme qui occupe le cœur, & qui y répand de si épaisses tenebres, qu'on n'aperçoit pas même que cer état est criminel, & que l'ame qui est faite pour aimer, degenere & se dés-honore elle-même, lors qu'elle aime quelqu'autre chose que Dieu, & que ce n'est pas pour Dieu qu'elle l'aime. Omnis pulchritudinis inferioris amer polluit animam.

Vous étes plein de ces principes, mon cher Eugene, mais vous sçavez que le mal de la concupiscence est si fort, que la connoissance de toutes ces veritez, ne peut faire, comme le dit Saint Paul, que des prevaricateurs. Il faut que la Gracce de Jesus-Christ nous preser-

DE THEOD. A EUG. 415

ve & qu'elle nous delivre de ce mal. Or la grace n'agit pas toûjours par des voïes extraordinaires. elle nous fait surmonter le mal en nous faisant faire ce que la prudence juge necessaire, pour se désendre de ce que l'experience fait voir être dangereux , c'est - à - dire , des occasions. Aufsi comme la seule vue des creatures est dangereuse, & que c'est une occasion de pecher que de les voir, l'Eglise nous fait demander à Dieu dans ses prieres , qu'il nous ouvre les yeux, de crainte qu'étant ouverts aux vanitez du monde, ils n'en laissent entrer les images dans l'ame. Visum fovendo contegat, ne vanitates hauriat. Elle nous fait crier vers Dieu qu'il détourne nos yeux de dessus les mêmes vanitez. Averte oculos meos ne videant vanitatem.

Je ne crois pas, mon cher Eugene, que vous aïez de la peine à vous priver de la vue des creatures. Un esprit solide méprise les spectacles & les fêtes qui ne durent que quelques heures. Tout ce qui se fait sur la Terre ne vous paroît que d'un moment, comme une Comedie dont la representation est achevée en deux ou trois heures. Si je vous écris donc cette Letre pleine d'avis, dont vous n'aviez pas besoin, ce n'est pas que je ne sois assuré de vôtre vertu, mais c'est que je vous aime; & vous sçavez que l'amour est inquiet lors qu'il est fort, & qu'il se forme mille sujets de craintes imaginaires. Les écueils qui se trouvent dans le cours de cette navigation que vous allez commen-S iiii

416 TROISIE'ME LETRE, &c.

cer, se sont presentez à moi si vivement, que je n'ai pû n'en être pas éfraïé. Ce-la ne s'est passé que dans l'imagination: la raison me persuade, qu'ayant autant de prudence que vous en avez, vous éviterez avec le secours de la grace tous ces dangers, & que rien ne sera capable de vous détouner de Dieu.

THEODOSE.





DE

THEODOSE

EUGENE.

张紫紫紫 张紫紫 紫紫紫 紫紫紫紫

EUGENE N'AYANT point été chargé des emplois ausquels on le destinoit, & se trouvant libre, avoit pris le parti de se donner entiérement à l'Etude. Il demanda à Theodose ses avis, qui lui récrivit cette Letre.



EUREUX ceux que le monde méprise, mon cher Eugene. Ses faveurs sont dangereuses ou incommodes. Il est vrai que n'étant pas a nous il faut servir le prochain; mais s'il ne veut pas se servir de nous, pourquoi

ne seroit-il pas permis de profiter de son indifference ? Comme la prière & l'étude vont faire toute vôtre ocupation, vous exigez de moi qu'aprés vous avoir tracé un projet general d'étude je vous dise quelque chose de plus particulier. Je vous dirai encore ce que l'experience m'aprend tous les jours, que l'étude des langues, & de ce qui peut nous rendre l'esprit juste est penetrant, & le fondement des sciences : que c'est par cette Etude qu'il faut commencer, & que c'est celle qu'il faut faire toute sa vie ; car quel est le caractere d'un homme sçavant, sinon de voir par lui-même les choses : & peut-il sans la connoissance des Langues consulter les Originaux. Ajoûtez que les Arts sont muets sans l'éloquence, & qu'un ouvrage mal écrit ne fait jamais d'honneur à son Auteur, & que rarement il est utile à celui qui le lit. Enfin cette Science profonde, dont vous souhaiteriez qu'on vous donnât une idée, a-t'elle d'autre fondement qu'un discernement juste du vrai & du faux, une exactitude à peser, à examiner toutes choses? Un vrai Sçavant ne reçoit rien, ne donne rien pour vrai que ce qui l'est veritablement. C'est un Critique qui ne croit rien legerement ; qui ne dit rien sans bonnes preuves; qui raisonne; qui prouve, qui refute solidement. C'est l'idée que j'ai de ce qu'on apelle un Critique; ce mot ne signifie que judicieux ; à moins qu'on ne viieille dire que dans l'usage de nôtre Langue, c'est un esprit hardi qui revoque tout en doute, & qui ne se signale que par la temerité avec laquelle il ataque tous les grands hommes, & parle en Maître de toutes choses sans les avoir bien examiDE THEOD. A EUG. 419 nées. Mais ce n'est pas comme je prens ce

mot.

C'est là, mon cher Eugene, tout ce que l'aurois à vous dire, mais comme vous ne seriez pas content d'une Letre si courte, j'ajouterai que comme un excellent Peintre qui fait le Portrait du Roy ne marque pas seulement le contour de son visage, la place de ses yeux & de sa bouche; Que dis-je, il ne se contente pas de faire le portrait d'un homme, mais qu'il exprime tous les traits du Roy, un veritable sçavant ne se satisfait pas d'une idée generale de la chose qu'il examine, & qu'il veut faire connoître : il la considere de prés, il la penétre, & la represente avec tous ses traits naturels. Ainsi ses connoissances sont autant distinguées de celles du commun des Docteurs que le Portrait du Roy de la main de cet excellent Peintre l'est de celui d'un mauvais ouvrier, qui ne peut faire connoître que c'étoit le Portrait du Roy qu'il vouloit faire, que par la Couronne qu'ill ui a mis sur la tête. Apliquez cela à toutes les sciences. Quelle difference y a-t'il entre un Sçavant Prédicateur, & celui qui n'a point de science? Cette profession ne demande pas un profond sçavoir; mais enfin s'il ne sçait parfaitement la matiere qu'il traite, que peut-il dire que des choses communes, & qui conviennent à toutes fortes de sujets? Il aplique autant bien qu'il peut ce qu'il trouve dans ses lieux communs ; mais tout cela ne sont que des habits de Friperie, qui ne sont jamais justes. Il y a des choses, qu'il faut dire par raport au sujet, au tems & au lieu. Il faut éclaireir les unes, supposer les autres, ou ne les toucher que legerement. Le Prédica-

teur habile le peut faire. Il dit ce qu'il faut dire; mais celui qui ne l'est pas, dit ce qu'il sçait. Dans les choses mêmes où il ne s'agit point d'instruire, comme lors qu'on veut toucher un Auditoire, la science est necesfaire. Il y a des preventions qui nous rendent susceptibles de certains mouvemens, ou qui nous en éloignent. Quelque mouvement qu'on veuille inspirer il y faut preparer ceux qu'on veut toucher. Ce ne sont pas tant les gestes, les gemissemens, les plaintes, les éclats de voix qui remuent, que les choses. En un mot, comme il n'y a que la verité qui persuade pour toûjours, aussi les mouvemens qui ne sont point fondez sur la persuasion de la verité ne sont que passagers. Or ce n'est pas une petite science de sçavoir ce qui convainc l'esprit, & ce qui gagne le cœur. Il ne s'agit pas dans une Prédication d'entretenir agréablement un Auditoire, & de l'ocuper d'une suite d'images, qui passent & qui disparoissent. Le Prédicateur doit premierement instruire. Le peut-il s'il ne sçait pas la Theologie, s'il ignore l'Ecriture. Il en pourra coudre quelques passages, s'en servir : quoique ce ne soit pas dans le sens de l'Ecriture. Mais qu'on pense ce qu'on voudra de ces aplications, je ne puis me persuader que le sens naturel des paroles des Ecrivains sacrés, c'està-dire, celui des paroles que le saint Esprit leur a suggerées, bien menagé par un Orateur éloquent, ne fit plus d'impression. Je sçai qu'on peut éviter les questions épineuses; mais pour cela il les faut sçavoir; & souvent on se jette dans le precipice sans le connoître. Outre qu'il n'est pas aussi aisé qu'on le croit, de parler de nos misteres. Nous n'en avons pas des

DE THEOD. A EUG. 421

idées assez claires pour les tourner comme il nous plairoit, & en parler selon nos manières. Il le faut faire avec les termes précis de l'Ecriture & des Conciles. C'est la Theologie qui aprend ce langage. Qui est-ce qui peut donc donner de la reputation à un Prédicateur qui a peu de sçavoir ? un brillant qui trompe. Son mérite n'est fondé que sur l'ignorance du peuple, & que sur la facilité qu'il y a de le surprendre. Quelle solidité de jugement faut-il, quelle connoissance du cœur humain pour faire un bon Prédicateur? Aussi qu'est-ce que la plûpart des Prédications, que des discours dont les coups portent en l'air, & par conse-

quent dont personne n'est frapé?

Disons un mot de l'Histoire pour avoir une juste idée d'un Sçavant Historien, servons-nous encore d'une comparaison prise de la peinture,& considerons que ce n'est pas assez en racontant une chose de n'en representer que les premiers traits. Comment faire autrement, me direz-vous, lors que c'est une chose cachée dans l'oubli des fiecles? En premier lieu un habile Historien ne copie pas ce qu'un ou deux Auteurs ont dit, les cousant ensemble; quoiqu'ils se contredisent. Il fouille dans toutes les Archives. Il n'y a point de Titres, de Cartulaires qu'il ne life , avec une Critique exacte de ce qui peut faire foi. Il fait attention à tout. Aucune circonstance qui lui puisle donner de lumieres sur le fait qu'il examine, ne lui échape. Un vieux reste de bâtiment. des Tombeaux à demi ruinez, des Epitaphes, des Inscriptions, des Medailles lui servent à déterrer la verité. Les mœurs, les manières, les habillemens, les armes, la langue du tems dont il s'agit, font des caracteres avec les-

quels il sait distinguer le vrai d'avec le faux, Quelle étenduë d'esprit ne faut-il point pour cela? Combien de lecture faut-il faire? Mais de quelle solidité d'esprit n'a-t'on pas besoin pour digerer toutes ces choses, & pour en faire un tissu qui mette devant les yeux d'un Lecteur judicieux ce qu'il y a de vrai & de certain dans une Histoire, & qui lui fasse distinguer ce qu'il y a de faux ou d'incertain. Une doctrine commune sustit-elle pour cela? La Chronologie qui sert de pierre de touche pour examiner la verité de la plûpart des anciens

faits, est-ce une chose si aisee?

Tout ce qu'on apelle science ne consiste presque que dans la connoissance de certains faits. La Theologie n'est proprement que l'Histoire de ce que Dieu a dit aux hommes, & de la manière que les Saints dont il a composé son Eglise ont entendu ce qu'il a dit. Toutes les connoissances que nous avons de la Philosophie se peuvent tirer des idées que la nature nous a données; mais pour nos misteres nous n'en avons point d'autres connoilfances que celles que la Religion nous donne; ou plûtôt nous n'en avons aucune idée. Mais la Religion nous dit qu'ils sont. Nous sçavons, par exemple, que Dieu a prévû de toute éternité ce que chacun de nous fait & fera dans le tems. L'Ecriture nous le dit, & nous n'en pouvons douter, puisque Dieu le predit, & que nous voions ces prédictions acomplies. Mais nous n'avons point d'idée de cette science au regard des actions qui se doivent faire avec liberté. Nous sçavons qu'il la possede, sans que nous le comprenions; & ceux qui le pretendent faire comprendre, disent des choses encore plus incomprehensibles. La sagesse

DE THEOD. A EUG. 423

ne permet point de parler des choses dont on n'a point d'idée, & qu'on ne connoît pas bien; rout ce que peut donc faire un Theologien habile, c'est de donner une Histoire exacte & bien prouvée de ce que Dieu a dit, & de la maniere que ce qu'il a dit a toûjours été enrendu.

Cela va bien loin, mon cher Eugene, & ce n'est pas une petite entreprise que cette Histoire. On ne juge pas la chose dificile quand on se contente de ces Traitez de Theologie, apuïez sur une forme aparente de methode & de raisonnement, sur une méchante Philosophie, sur des passages de l'Ecriture mal entendus, pris de versions équivoques, & sur l'autorité de deux ou trois Auteurs, dont même on n'allegue que des ouvrages suposez ou douteux. Si on cite ce qu'ils ont dit veritablement, on le fait sans avoir jamais bien examiné à quelle occasion ils parloient. Rien est-il plus indigne d'un homme qui prend la qualité de Docteur ? Ce nom marque qu'il a tout examiné, & qu'il ne croit qu'aprés qu'une autorité infaillible, ou l'évidence de la raifon l'y oblige; & qu'il a vû les choses en original. Il me femble qu'en toute matiére Theologique, même dans les questions de discipline ou de morale, prenons pour exemple l'usure, on devroit demontrer clairement ce que l'Ecriture en dit: ce qu'elle entend par l'usure, ce que les Saints en ont pensé; ce qui s'est fait dans tous les siecles à son occasion; ce que les Conciles ont decidé; ce que les Papes, les Evêques ont ordonné contre les Usuriers, sans oublier ce qu'en ont dit les Paiens. Pour l'éclaircissement d'une matière si importante, il faudroit raporter les Loix,

les Ordonnances des Empereurs. En un mot pour faire un bon traité de l'usure, il faut faire une Histoire de tout ce qui s'en est dit exacte & solidement prouvée, où l'on puisse voir une tradition claire de ce que l'Eglise a

voulu que l'on pensât de l'usure.

Ceci supose une profonde érudition, une connoissance de tous les siécles, une lecture prodigieuse, & de la méditation; car pour ne pas faire seulement un Livre, c'est-à-dire, un ramas de faits & de paroles, mais une Histoire digerée, nette, courte, qui dise tout, & qui ne dise rien de trop ; il faut qu'elle ait été meditée long-tems : que l'Auteur ait une grande capacité d'esprit pour comprendre une infinité de choses, sans les confondre : qu'il sçache distinguer la verité d'avec la vraisemblance : qu'il ait la penétration pour découvrir ce qui a été caché, ou fur quoi on n'a point encore fait assez de restéxion : qu'il ait de l'ordre pour ranger les choses. L'idée que j'ai d'un Sçavant n'est pas seulement qu'il ait beaucoup lû, mais qu'il ait lû ce qu'il faloit lire, & qu'il en ait profité. Il y a des gens qui mangent peu, mais qui choisissent si bien ce qu'ils mangent, qu'ils ont plus d'embompoint, que ceux qui mangent beaucoup.

L'Histoire de nos dogmes a bien une autre étendue que que celle qui ne regarde que la morale. Quelle science pensez-vous, Eugene, qu'il faut avoir pour traiter la Trinité & l'Incarnation? Il en faut commencer l'Histoire par ce qui en est marqué dans les Saintes Ecritures, c'est-à-dire, parce que Dieu nous en a revelé. Il semble que l'Ecriture en dit peu de choses, à en juger par ce qu'en rapor-

DE THEOD. A EUG. 425 tent nos Theologiens. C'est pourtant d'elle que je voudrois tirer la principale matiére de l'Histoire de ces traitez, & je ne doute point que si vous jettiez les yeux sur ce que nôtre Ami y a puisé; combien il en a tiré de choses belles, solides, convaincantes pour l'établissement de ces Dogmes, vous ne fussiez indigné de voir qu'on air negligé un si riche fond pour ne penser qu'à faire naître des ronces & des épines. Je parle de ces questions qu'on agite dans les Ecoles en traitant ces grands misteres, qui les avilissent, & qui seroient capables d'en faire douter s'il n'y avoit point d'autres preuves de leur verité. Quel travail est-ce que de recueillir de tous les écrits des Peres ce que l'on a toûjours crû dans l'Eglise, & raporter toutes les disputes qui se sont élevées entre les Chrêtiens, les heresies qui ont combatu les Dogmes Orthodoxes, les Conciles qui ont condamné ces heresies. L'Histoire d'une seule heresie, de sa naissance, de son progrez, & de sa fin, demande un étude de plusieurs années; comment donc examiner tout ce qui s'est fait pour & contre nos Dogmes, lire tous les Auteurs Ecclesiastiques, & les

Il est bien aisé, mon cher Eugene, de faire un cours de Theologie, lors qu'on supose tout, comme s'il n'y avoit point de contredisans, & qu'on ne propose que des questions en l'air que l'on resoût de genie, sans recoutir ni à l'Ecriture, ni aux Peres. C'est ainsi que ce sont faits un nombre infini de gros volumes, sans connoissance du sens literal de l'Ecriture, sans sçavoir les Langues, sans Critique, c'est-à-dire, sans éxaminer si les ouvrages qu'on cite sont veritablement des Auteurs

lire dans leur source.

dont ils portent le nom. En un mot, les Auteurs de ces Theologies n'avoient pour tout fond que leur esprit, & pour apui que leurs conjectures. C'est une belle chose de les entendre raisonner sur les Sacremens, sur leur essence, sur leur administration, ce qui ne dépend que de la seule autorité de Jesus-Christ, qui a établi les Sacremens tels qu'il a voulu, & comme il l'a voulu, & qu'il faut administrer de la maniere que l'ordonne l'Eglise qui en a reçû l'autorité. Ils fondent sur deux ou trois méchans principes d'une Philosophie tresmauvaise tout ce qu'ils en decident ; & il n'a pas tenu à eux que l'on n'ait accommodé à ces beaux principes ce que l'Eglise nous oblige d'en croire & d'en pratiquer. Ils ont tâché, quand ils en ont eu le pouvoir, de faire changer les pratiques les plus anciennes; d'y ajoûter ce qu'ils s'imaginoient necessaire, ou de retrancher ce qui ne s'acommodoit plus avec leurs raisonnemens. Ils n'ont rien oublié pour anéantir l'ancien langage, & en établir un nouveau selon l'usage de l'Ecole, quoique inconnu aux Auteurs Ecclesiastiques, De grands hommes s'en font plaint, & on nous a donné dans ces derniers tems d'excellens échantillons de la maniere dont on doit traiter des matiéres si importantes.

Vous me demandiez, mon cher Eugene, à quoi vous pouviez emploier vôtre loisir : voi- là de la besogne taillée, plus que ni vous, ni moi, & tout ce qu'il y a de gens d'étude n'en peuvent faire. Ce n'est pas une étude de queques années, que de lire les Peres dans leur propre langue, d'examiner qui sont leurs veritables ouvrages, quel est leur caractere, leur manière de s'exprimer; le tems, l'occa-

DETHEOD. A EUG. 427

son, le raport de ce qu'ils ont écrit, avec ce que l'on pensoit, & ce que l'on faisoit alors. Il faut faire atention à tout cela pour atraper leurs veritables sentimens. On est sçavant à juste prix, quand on fait consister la Science en certains titres & marques d'honneur qui s'acquierent dans un petit nombre d'années. Il est bon que nous voïons dans un exemple ce que c'est que de traiter un point de Doc-

trine.

L'auteur du Traité Historique de la Pâque des Juifs est trop de vos amis pour que vous n'aiez pas lû cet Ouvrage. Il n'y traite que cette seule question, si Jesus-Christ nôtre Seigneur fit la Pâque legale la veille de fa mort. Cependant combien cette question renferme-t'elle de differens points necessaires à l'éclaircissement du point principal ? Les Mathematiques, la Grammaire, la Critique, l'Histoire, la Theologie y sont necessaires. Relisez cet Ouvrage si vous en avez le loisir, dans cette seule vue de remarquer ce que c'est que de discuter un fait. Je ne vous le propose pas comme un modele; mais comme il faut apliquer nos refléxions à quelque traité, je me suis determiné à celui là, parce qu'il est court, que vous l'avez à la main : outre qu'il est difficile que vous ne preniez quelque part dans cette dispute. Vôtre Ami est ataqué de toutes parts, & tous les jours il est obligé de répondre à quelque adversaire nouveau. Voiez en examinant ce Traité, non tant ce qu'il est, que ce que doit être un bon Ouvrage.

Quand cet Auteur fit la premiere Edition de son Harmonie, il y insera une Dissertation touchant la Pâque. Mais alors il entama seulement la question, n'expliquant point com428 QUATRIEME LETRE me il l'a fait ensuite, les passages de l'Ecriture, qui regardent la Pâque, & qui font les fources naturelles des preuves qui peuvent decider la question. Il s'étoit bien aperçû que les coûtumes des Juifs d'aujourd'hui, & celles qu'ils ont aprises de leurs traditions pouvoient nous instruire de ce que leurs Peres pratiquoient, & de ce que Jesus-Christ avoit aparemment pratiqué avec eux ; mais il s'étoit arrêté aux ruisseaux, au lieu de chercher dans les originaux mêmes, comme il a fait dépuis. Peut-être qu'il n'avoit pas encore assez érudié la matière, ou qu'il n'avoit pas les Livres ; ou enfin que ses adversaires ne lui avoient point encore donné occasion de faire attention à plusieurs choses de consequence. Vexatio dat intellectum. Les sentimens font fort partagez fur cette question. Plusieurs conviennent que nôtre Seigneur ne pût faire la Pâque que dans le tems que les Juifsla firent, qu'il ne pût pas les prevenir; que ce furent ses Apôtres qui lui parlerent les premiers de faire la Pâque; & qu'ainsi ils ne pouvoient avoir d'autre vûë que c'étoit pour la faire avec les Juifs. Par consequent le point decifif de la question, c'est de bien établir quel jour tomboit la Pâque Juive cette année, où l'on place la mort de Nôtre Seigneur. Il y a deux moiens de le faire. Supposant que la Pentecôte tomba cette année un Dimanche, on peut couclurre invinciblement que la Pâque Juive s'immola à l'heure même que Nôtre Seigneur étoit en Croix, & que par consequent il ne la put pas faire. C'étoit donc cette conclusion que vôtre Ami devoit établit comme il l'a fait dans la suite, car on convient

qu'effectivement le jour où le Saint Esprit

DE THEOD. A EUG. 429 décendit sur les Apôtres étoit un jour de Di-

manche.

On peut se servir de l'Astronomie pour trouver le jour de la celebration de la Paque Juive. Pourquoi donc lui qui n'ignoroit pas cette Science a t'il tant differé de prouver demonstrativement ce qu'il a fait depuis; sçavoir que la celebration de la Pâque se dû faire à l'heure même où Nôtre Seigneur mourut. Mais outre l'Astronomie il faloit s'être assuré de la manière que les Juifs régloient leur Calendrier; ce qu'il n'a expliqué, qu'aprés avoir été poussé. C'est dans sa réponse au P. M. où il montre que non seulement les Juifs, mais presque tous les anciens Peuples ne commençoient les mois qu'aprés que la nouvelle Lune paroissoit, ce qu'il n'auroit jamais examiné si on ne lui avoit point contesté ce fait, il pretend que les Agneaux de la Pâque s'immoloient dans le Temple. La dificulté est si le Temple étoit assez grand pour cela; c'est ce qu'il a examiné en plusieurs de ses réponses. Si vôtre Ami ne vous contente pas : s'il ne dit pas assez , ou qu'il dise trop. S'il ne met pas en son jour le point de la dificulté qu'il veut éclaircir, & ce qui la decide, ses fautes mêmes vous serviront, pourvû que vous fassiez les reslexions que vous devez faire; car vous connoîtrez ce qu'il eût dû faire, & c'est ce que vous cherchez. Il n'y arien de plus important quand on se donne tout entier à l'Etude que d'avoir une juste idée de l'érudition, & de bien connoître en quoi consiste la Science, & l'usage qu'on peut faire des Livres. Pour cela il faut des exemples & des regles. Je vous conseille donc lorsque vous rencontrerez quelque petite Differ-

tation excellente, quand même elle ne regarderoit pas vos études presentes, de la lire; car vous y verrez comment on peut deterrer la verité; & l'usage qu'on y fait de la Critique. C'est elle qui découvre les fautes des Copistes, qui fait connoître le veritable sens d'un Auteur: quels sont ses veritables Ouvrages, s'ils n'ont point été alterés. C'est elle ensin qui distingue un Sçavant d'avec celui qui n'a qu'un mediocre sçavoir. Jean le Clerc l'a reduite en Art dans l'Ouvrage qu'il a publié sous le Titre de Ars Critica. Lisez cet Ouvrage au plûtôt. L'Auteur est Protestant, mais il est aisé de demêler, ce qu'il dit

en suivant les principes de son parti.

Je ne sçai s'il ne vous arrivera point ce qui arrive à ceux qui se sont formé une veritable idée de l'érudition : qui ont des principes, & qui sçavent les regles de la Critique. Ils trouvent peu de bons Livres, c'est-à-dire, qui soient exats; Car il y en a affez pleins de passages & de raisonnement, mais qui ne servent point à decider le fait. Il y auroit bien des choses à vous dire contre les mauvais Livres, & contre les faux Sçavans. L'ambition anime plus souvent nos Ecrivains, que l'amour de la verité. S'ils tâchoient de meriter la gloire qu'ils recherchent, ou que leurs Livres n'eussent point d'autre défaut que de n'être pas excellens, encore passe, il n'y auroit de mal que pour leur Libraire. On n'est neanmoins bien malheureux de passer toute sa vie à faire un Livre , lorsqu'on n'envisage que la reputation, vaine recompense, que peut-être même on ne recevra point, prevenu de la mort, aprés laquelle les aplaudissemens qu'on donnera à l'Ouvrage, pour

DETHEOD. A EUG. 431

tequel l'on a abregé ses jours seront inutiles. Mais ensin, il se peut faire que l'amour de la gloire fasse faire un bon Livre; ainsi il y a d'autres défauts plus grands que

l'ambition.

L'auriez-vous crû, mon cher Eugene, que des gens avec une médiocre capacité & beaucoup d'hardiesse, pussent se faire admiter, & paffer pour sçavants. Ils se couvrent de tenebres, à la faveur desquelles ils s'échapent sans executer ce qu'ils avoient promis, ils ont toûjours deux faces, preparez à désavoiier celle qui ne plairra pas. Car ce ne sont pas les seuls Chimistes qui envelopent pour ainsi dire, dans des termes magnifiques des choses méprisables, & qui ne parlent obscurément, que parce qu'on se moqueroit d'eux si on les concevoit. Les hommes aiment le merveilleux ; ce qui est à la portée de leur esprit, ne leur paroit pas affez relevé ; c'est ce qui fait qu'il n'y a rien de plus facile que de les surprendre par un langage misterieux, par de grandes promesses; & que les Astrologues, les Chiromanciens, les Cabalistes trouvent des admirateurs. Je ne l'aurois jamais crû, si je n'avois trouvé une infinité de gens qui se piquent d'esprit, se paier de grands mots, sans faire attention à ce principe incontestable, qu'on ne doit croire que ce que l'on conçoit, ce que des faits évidens. ou une autorité infaillible nous obligent de croire. Un homme prevenu de cette maxime donneroit-il jamais dans l'Astrologie judiciaire qui n'a aucun principe certain ? Les Astrologues attribuent de certains éfets aux Astres , après , disen t-ile

que l'on a remarqué que ces éfets sont arrivez au lever ou au coucher d'un tel Astre, Où sont-ils ces Registres qu'on a tenu de ces experiences? Et quand on les auroit fait cent fois, les consequences qu'on en tireroit seroient-elles justes? Dira-t'on que Socrate étoit la cause du tonnerre, quand il seroit arrivé plusieurs fois que dans le tems qu'il entroit dans Athenes, on avoit entendu ronner.

Celui qui ne se rend qu'à l'évidence pourroit - il jamais se laisser persuader des raisonnemens ridicules des Chiromanciens, des principes de la Cabale, & croire qu'en combinant quelques Letres, & transpofant quelques mots de l'Ecriture, on puisse naturellement se familiariser avec les Anges, & avoir commerce avec eux, comme le pretendent les admirateurs de la Cabale. Un homme de jugement ne se laisse pas tromper, & est incapable de tromper lorsqu'il a de l'honneur. Le desir de passer pour Sçavant ne le porte jamais à relever le prix de ce qu'il sçait. Il donne les choses pour ce qu'elles sont fans les alterer ; il ne surfait point. S'il est convaincu de ce qu'il dit, il le donne pour certain, s'il en doute, il le propose comme douteux. Il en parle naturellement, sans le parer. En un mot, il agit de bonne foi , n'aiant autre dessein que de mettre celui qui lit son Ouvrage en état d'en juger sans prevention, & selon la verité.

Il y a encore un mal beaucoup plus dangereux. Pour le comprendre, considerez, Eugene, ce que font les Medecins avares,

DE THEOD. A EUG. 438 qui ne pensent qu'à se faire païer cherement. A les entendre, ce sont des Esculapes : rien ne leur est dificile. Ils ont des remedes pour toutes les maladies, Mais, quels sont - ils, ces remedes ? Ce sont de veritables poisons d'autant plus dangereux, que leurs premiers éfets semblent être la guerison du malade. Ils agissent d'abord puissamment, ils lui donnent de la vigueur, de la force; mais aprés l'avoir, pour ainsi dire rélevé, ils l'atterrent. Tels sont ces Auteurs qui ne se mettent point en peine du mal que feront leurs Livres : qui ne pensent qu'à vivre de ce que leur paiera un Libraire, ou qu'à ocuper les hommes de la reputation de leur science. Ils ne proposent que des questions sublimes en aparence & dangereuses en éfet, dont la prudence a éloigné ceux qui avoient plus de science; car la sagelse ne permet pas de toucher aux plaïes qu'on ne peut guerir. Il y a des choses, sur lesquelles l'esprit n'a aucune prise, & sur lesquelles par consequent on doit se taire. C'est ce qui est dificile, & je vois communément, qu'on laisse des questions où l'on pourroit réissir en y donnant toute son aplication, pour s'apliquer à des choses où l'on perd sa peine. Comme des oiseaux de nuit, l'on ferme les yeux à la lumiere, & on ne les ouvre que dans les tenebres. Mais revenons à ceux dont nous parlons, qui pour se distinguer de la foule des Auteurs, ne veulent rien dire qui ne soit extraordinaire. Ils élevent des brouillards, qu'ils ne sauroient dissiper, &

34 QUATRIEME LETRE Qui deviennent matiere d'orages & de tempêres. Ils donnent des titres fastueux à leurs Ouvrages : ils se font les arbitres de la Religion. Tout est soumis à leur censure, sans en exemter les Ecritures Saintes. Tous les Peres, tous les Docteurs passent en revûë devant eux comme de simples Soldars. Cette hardiesse leur fait un nom; on s'imagine que c'est à la Religion qu'ils en veulent, qu'ils s'attaquent, & qu'elle est déja terrassée. Le monde est plein de libertins que la Religion chagnne. Ils voudroient tous ces libertins, que ce qu'elle dit d'une éternité heureuse, recompense de la pieté, & des peines dont le crime est puni, ne fût qu'un conte. Ils croient qu'ils en vont être convaincus. Ils recherchent donc ces sortes de Livres avec empressement. La défense irrite leur curiofité. Ils se persuadent qu'on ne les défend que parce qu'on ne peut y repondre. Ils n'épargnent rien pour les avoir ; mais quand enfin ils ont contente leur curiosité, ou qu'ils ont lû ces Livres avec un sens plus rassis; qu'ils n'y ont trouvé que de la hardiesse & de grandes promesses, ils les méprisent. Ainsi ces Livres qui s'étoient vendus au poids de l'or, ne servent plus que d'envelopes aux marchandises les plus viles.

Ce n'est pas assez d'avoir de l'aversion pour les méchans Livres; il faut encore avoir du dégoût pour ceux qui ne sont que mediocres. Autrement peut on trouver le tems de lire les bons? En matiere d'éloquence, soit prose, soit vers, DE THEOD. A EUG. 435 je ne lirois que ce qui est excellent. Cette resolution bien prise ménage le tems qu'on perdroit à lire une infinité de Livres qui n'aprennent rien, & qui n'ont point d'autres graces que la nouveauté. Autant que cela se peut je recevrois les choses de la premiere main, c'est - à dire, que je ne lirois jamais un Auteur que dans sa Langue lors que j'en serois capable. Si j'avois le loisir je ne lirois l'Histoire que dans sa premiere source : point d'Abregez qui estropient, ni tous ces Compilateurs qu'on ne peut alleguer avec honneur.

C'est dans les seuls Originaux qu'on acquiert une veritable érudition. Lisez-les donc, mon cher Eugene; au moins les principaux ; & qu'il n'y en ait aucun que vous ne parcouriez, lors que vous ne pourrez pas faire mieux, afin de sçavoir ce qu'ils traitent pour les relire plus exactement dans le besoin. Je supose que vous êtes pressé; outre que vous ne devez pas differer long-tems de lire les Ouvrages des grands kommes qui ont écrit en ces derniers siecles. Il faut de bonne heure, comme je vous l'ai dit, vous former une idée de l'érudition, aprendre en quoi elle consiste, l'usage qu'on en peut faire, ce que c'est que de traiter à fonds un point de Doctrine, de critiquer un Auteur, de juger de ses Ouvrages : comment on peut distinguer ceux qui sont de lui par son Stile, par les Manuscrits, par ce qu'on en a allegué: com-

ment on peut rétablir un passage gâté par les Copistes, ou alteré par les méchans Critiques : comment il faut user de sa liberté avec retenuë, fans s'assujetir servilement à ce que dit un Auteur ; & ne rien croire que sur de bons titres. Il est rare qu'on profite de la lecture des Originaux, lors qu'on n'a point encore apris en lisant ceux qui les ont lû avec succez, la maniere dont il les faut lire. On y découvre aujourd'hui ce qu'on n'y avoit point vû. Comment cela, si ce n'est qu'on les avoit mal lûs? En lisant ceux qui ont fait un excellent usage de la science on aprend à étudier. Quand on vient de lire un Auteur plein de nouvelles decouvertes, qui avec une fagacité admirable trouve dans les recoins des Livres ce qui étoit demeuré inconnu , & qui s'en sert heureusement pour l'éclaircissement des discultez qu'on n'avoit pû resoudre : qui pese tout ; qui reflechit sur les moindres choses ; à qui rien n'échape ; sans doute qu'on fait ensuite ses lectures avee plus d'attention & de penetration. Avec quel succez distingue - t'on les veritables Ouvrages des Peres d'avec ceux qui sont supposez, depuis qu'Erasme nous a ouvert les routes de la Critique ? On y est devenu plus fin. Scali. ger est le Maître des Chronologistes, mais ses ennemis qui ont été ses Disciples l'ont surpassé, c'est - à - dire, ceux qui ont écrit contre lui, aprés s'être formez en lisant ses Ouvrages. Un Docteur DE THEOD. A EUG. 437

de Sorbonne fameux avoüoit que c'étoit le Pere Morin qui avoit apris aux Theologiens comme il faut étudier la Theo-

logie.

Je crois donc, mon cher Eugene, qu'aprés - vous être informé des Chefsd'œuvres des grands Maîtres, il faut sans delai y apprendre ce que c'est que d'être sçavant, & la maniere de le devenir. Outre que pour n'être pas obligé de retourner sur vos pas, vous devez vous instruire de ce qu'il faut chercher dans les Livres: Quelles sont les dificultez principales dont l'éclaircissement s'y peut trouver, afin de profiter de tout ce que vous lirez; car, comme je vous l'ay dit autrefois, on ne trouve guere que ce qu'on cherche. Il faudroit des exemples pour rendre ceci fensible; mais cela nous meneroit trop loin.

La seule chose que je souhaiterois seroit de pouvoir accompagner cette Letre d'un Catalogue de Livres choisis, avec quelques reflexions fur les bonnes Editions des Livres, sur la diligence de ceux qui les ont procurées, fur les Notes, les Critiques qu'ils y ont jointes. C'est la matiere d'un Livre, & d'un bon Livre. Pour le faire il faudroit avoir une riche Bibliotheque, & le loifir de l'examiner ; car l'experience fait voir qu'on est bien trompé, & qu'on trompe les autres quand on loue ou qu'on blâme un Livre sans l'avoir lû. Je ne fuis pas en état d'executer cet Ouvra-T iii

438 QU. LET. DE TH. A EUG.

ge: il faut que vous le fassez vous-même prenant quelque Bibliothecaire: auquel vous ajoûterez les Livies dont il ne parle point, avec le jugement & l'estime que vous remarquerez qu'on en a fait.

THEODOSE.

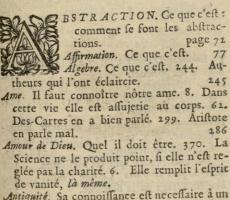
FIN.





DES PRINCIPALES CHOSES contenuës dans ces Entretiens.

A



Antiquité. Sa connoissance est necessaire à un Ecclesiastique. 9. 18. 20. S. Clement Alexandrin fort versé dans cette Science. 15. Autheurs qui ont écrit des Antiquitez. 102. utilité de cette Science. 103 Architesture. Elle depend des Mathematiques

263. Autheurs pour l'Architecture anciens & modernes. 263. 264. Architecture mili-

taire. V. Fortifications.

Aristote. Ce qu'il a eu d'excellent par dessus Platon. 285. É suivantes. Il a mal parsé de nôtre ame. 286. Estime qu'on doit saire de sa Logique, & de sa Morale. 285

Astronomie. Par où il faut commencer cette étude. 251. Auteurs dont on peut se servir.

Attention. Elle est necessaire pour juger sainement des choses. 61. 62. elle distingue les Sçavants du commun des hommes.

Attribut d'une proposition. Ce que c'est. 78
Axiome, maximes, ou principes. Ce que c'est.
89. Chaque art 2 ses Axiomes. 80

B

Bible. Danger qu'il y a à les desirer & à les posseder. 211.

Bible. Differentes editions de la Bible. 303. 304. 305. Bibles Polyglottes. 303. 304. V. Ecriture Sainte.

Bibliothecaire. Utilité d'un Autheur Bibliothecaire. 107. 108.217 437. Liste de plusieurs Bibliothecaires. 218. 219. Les plus recens sont les meilleurs. 108

C

Bibliotheques des Peres. Ce que c'est.

Bouffole. Usage de la Boussole.

Calcul integral. Ce que c'est. 248. Autheurs qui en traitent, là même. Canons des Conciles. Ce que c'est. 317

310

258

DES MATIERES.
Casuistes. Jugement qu'on doit faire des Ca-
fuiftes. 320. 339
Catoptrique. Ce que c'est. 261
Cercles de la Sphere. Autheurs qui en enseignent
le nom & l'usage.
Chaînes sur les Ecritures. Ce que c'est. 306
Changement. Il faut éviter le changement de
livres trop frequent quand on étudie les
Langues. 158. 159
Chastere. En quoi consiste cette vertu. 117.
avis de S. Jerôme à Nepotien, sur la chas-
teté. 410
Châtiment. Il faut beaucoup de prudence pour
chatier les enfans à propos.
Chrêtien. Principal devoir du Chrêtien. 17
Chronologie. En quel tems & comment il la
faut étudier. 94. 100. En quoi elle consi.
fte. 95. Elle est fondée sur l'Astronomie,
259. & fur l'Histoire. 260. Elle fait une
partie des Mathematiques. 100. Methode
pour aprendre aisément la Chronologie.
95. Il faut sçavoir pour étudier l'Histoi-
re. 164. Autheurs pour la Chronologie.
100. 165. Utilité des Tables Chronolo-
ciceron La lecture de ses Ouvrages est neces-
C
Cieux. Differens sistemes sur les Cieux, &
Authorize qui les ont expliqués
Autheurs qui les ont expliqués. 252
Civilité. En quoi consiste principalement la civilité.
Cœur. Le cœur de l'homme est une riche
Bibliotheque. 68. 283. On y trouve les prin-
cipes de toutes Sciences. 283. Il est fait
pour Dieu. 113.114. L'histoire nous aprer d
combien îl est gâté. Collections. Differentes manieres de faire des
Differentes manieres de faire des

collections ou recueils. 171. 6 suivantes. Autres avis pour le même sujet. 223. 224.

o suiv.

Commentaires. Noms des principaux Commentateurs tant anciens que modernes sur les Autheurs Classiques. 235, & Suivantes.

Communauté. Description d'une Communauté d'Ecclessastiques vertueux. 181. & suiv. Quel esprit doit animer tous ses membres. 186. 188. L'Evangile doit être sa principale regle. 187. 194. Negliger les reglemens d'une Communauté où l'on est, c'est mepriser la loi de Dieu. 378.379

Compilateurs. V. Encyclopedistes.

de celle de l'Histoire de l'Eglise. 317.

Autheurs qui ont donné des collections des Conciles. 317. & suivantes. Les Symboles sont des abregez de la Doctrine des Conciles. 342.

fur tout necessaire. 342. & suivantes.

Autheurs qui en ont écrit l'Histoire.

242

Concordances. Leur utilité. 141. 350 Confesseurs. La Science est necessaire aux Confesseurs. 9, 10

Connoissance. Une connoissance claire & distincte ne sçauroit nous tromper.

Consentement. Regles pour ne pas consentir mal à propos.

Controverse. Comment on doitétudier la controverse. 340.341. Autheurs dont on peut se servir. 341.342

Conversation. Quelles doivent être les conversations des Ecclesiastiques. 187

Coûtumes des Juifs. Et ce qui y a quelque rap-

port. V. fuifs.

Critique des Autheurs. Ce que c'est, & son utilité. 238. 418. Critiques sur l'Ecrirure. 306. La Critique des Ouvrages des Saints Peres est soit utile; en quoi elle consiste. 332

Culte. Il faut rendre à Dieu le culte qui lui est deu, & en la maniere qu'il l'a ordonne.

183

Curiofié. Elle est excusable dans ceux qui étudient. 25. Elle est condamnable quand elle est mal reglée. 27. Fuiv.

D

Définition. Ce que c'est. & son usage.

Des Cartes. Son eloge. 300. 301. Avantages de sa methode. 298. 299. Il a mieux parlé de nôtre ame que les anciens. 299. Son épitaphe.

Desordre. Le desordre est le suplice même de ceux qui y sont engagez. 380. Quelle en est la source. 382

Dictionnaires. Leur utilité. 227. & suivantes.

Quels Dictionnaires on doit donner aux enfans. 136. Dictionnaires pour toutes les Langues, Sciences & Arts. 227. & suiv. Pour la Langue Greque. 228. Pour la Langue Latine. 229. 230. 231. Pour la Langue Françoise. 230. 231. Pour les Arts, pour l'Architecture, les Mathematiques, la Geographie, & l'Histoire.

Dieu. Nous ne sommes faits que pour Dieu. & nous ne devons nous occuper que de lui. 122. Portrait d'un homme qui ne s'occupe que de Dieu. là même.

Discipline de l'Eglise. L'Ouvrage du P. Thomassin suffit pour l'aprendre.

Dogmes Theologiques. Autheurs qu'il faut lire fur cette matiere. 334. O suiv.

Doute. Le doute est necessaire pour nous delivrer de nos preventions. 64.66

Droit Canon. A qui l'étude du droit Canon est necessaire. 319. Autheurs dont on peut se servir pour l'apprendre. 318. & suiv.

Celesiastiques. Quelle doit être la vie d'un Ecclesiastique, & ses occupations. 181. 6 suiv. voyez aussi les trois premieres Lettres de

Theodose à Eugene. 373. 69 suiv.

Ecriture sainte. Maniere d'étudier l'Ecriture sainte. 346. & suiv. Critiques & Interpretes sur l'Ecriture. 305.306. 330. 331. Avec quel respect on doit regarder ce qui est obscur dans l'Ecriture. 323. 324. Il faut qu'un Theologien sçache l'Histoire de l'E-

Editions. Quelles éditions des Livres sont à preferer. 334-335.309

Eglise. Autheurs qui ont soutenu l'authorité de l'Eglise. 337. Autheurs qui l'ont combattuë.

Elemens des Mathematiques. Autheurs qui en ont

Elemens Spheriques. Leur étude & Autheurs qui en traitent

Elemens de Geometrie. V. Geometrie.

Eloquence. Sa necessité & son utilité. 128.129.
151. En quoi elle consiste. 129. 130. 144,
Modeles à suivre pour l'Eloquence 150...
364. 365. La lecture des Poëtes y contribuë. 130. 145. Fausse Eloquence, ses defauts. 142. Ses effets. 150. Comparaison de l'Eloquence & de la Peinture.

Encyclopedistes. Ce que c'est, & quelle estime on en doit faire.

Infars. Comment il faut instruire les enfants.

50. & fuiv. Methode pour leur aprendre l'Histoire. 93. Il est necessaire de leur aprendre les Langues de bonne heure.

Epoques. Ce que c'est, & leur usage. 95. Quelles sont les principales. 95.260

Erreur. Ce qu'il faut faire pour éviter l'erreur. 56. 65. Quel en est ordinairement le principe. 58. 61. 89

Esprit. Necessité d'occuper nôtre esprit. 7. Il se forme par l'étude des belles Lettres. 23. operations de l'esprit. 58. Il ne devroit s'occuper que de Dieu. 122. Un esprit distrait n'est capable de rien. 62. Comparaison de l'esprit & de l'œil.

Essenité. La pensée de l'éternité doit toûjours nous occuper. 369. Les hommes ont toûjours connu qu'ils étoient faits pour l'éternité.

Etres de raison. Ce que c'est.

Etude. Quelle doit être la fin des études. 37.

38. Il faut étudier par un esprit de Penitence. 17. 31. 32. L'amour de la verité doit être la regle des études. 48. Il les animes.

50. Comment il faut faire faire les premieres études aux enfans. 136. 137. Quelles.

doivent être les études des Ecclessastiques. 198. Quelles doivent être les premieres études. 30. Il ne faut pas passer trop legerement d'une étude à une autre. 30. 31. Il faut regler ses études & ses autres occupations.

Evangile. Ce que c'est que l'Evangile. 43.
Necessité de le lire. là même 108. C'est la raison des hommes. 44. & suiv. 194. Importance d'en demontrer la verité. 109. Ce doir être la regle des Ecclesiastiques. 194. & la principale de nos actions. 187

Examen. D'un fait Historique; comment il se doit faire.

Experiences. Elles sont necessaires pour s'affurer de la verité de bien des sistemes.

Extremes. Quels font les termes d'un fillogifme qu'on appelle grand & petit extreme 82

F

Pables. Projet d'une Histoire de la Fable où l'on trouvera ce qui sera traité plus au long dans une édition de l'Art Poètique. 99. Autheurs qui ont écrit des tems fabuleux. 97. 98.174. Veritable origine des Fables. 98

Felicité. On me peut fans crime l'établir hors de Dieu. 385. En quoi elle consiste. 114. Moïens d'y parvenir. là même

Retes Mobiles. L'Aftronomie sert à les regler. 260. Autheurs qui ont écrit sur cette matiere, là même

Figures. Utilité des figures pour aprendre

l'Histoire. 101. Figures de la Bible. 1192.

119 Figure des syllogismes. V. Syllogisme.

Fin. Quelle doit être la fin de nos études. 37:

38 Fortifications. Leur usage. 264. Autheurs pour les fortifications. la même.

Alanterie. Ce qui fait aimer les Livres de J galanterie. Genealogie La connoissance des Genealogies est necessaire.

Geographie. Son utilité. 14. 165. Ses principes. 255. 256. Methode pour la bien traiter. 110. Methode pour l'aprendre. 93. 94. 165. Cartes necessaires. 94. Autheurs dont on peut se servir. 94. 166.

227.257

Geometrie. Son utilité pour aprendre à raisonner. 40. Ses idées sont tres-claires. 72. 75 Son objet. 246. Autheurs pour l'étudier. 246. Geometrie pratique. Ce qu'elle enseigne. 248. Autheurs pour la Geometrie pratique. 249. Instrumens dont on a besoin, & Autheurs qui en apprennent l'usage.

Glace. Conjecture sur la Glace. 298. 299) Glossaires. Leur utilité. 230. Qui sont les principaux.

Gnomonique. Ce que c'est. 255. Autheurs qui en ont traité.

Grammaires. Leur necessité. 131. 133. 231. Comment doivent être celles qu'on donne aux enfans. 134. Autheurs pour la Grammaire Greque. 157. 232. Pour la Gram-

maire Latine. 232. Pour la Grammaire Françoise.

Grandeurs. Autheurs qui ont traité de la Grandeur en general. 245

Grec. Methode pour aprendre la Langue Greque. 138. & Suiv. Il suffit de l'entendre. 141. 152. 159. Elle est tres-étendue.

Grace. Autheurs qui ont écrit sur cette matiere. 335

Gnide. Necessité d'avoir un guide dans les Sciences. 2.364

H

Heresies. Il faut sçavoir l'Histoire des Here-

fies.344. Autheurs qui en ont écrit. 345. Les Ouvrages des Heretiques peuvent avoir leur utilité dans les matieres de Theologie. 337.338

Histoire. Sa necessité & son usage. 13. Son utilité. 60. 111. & suiv. Maniere de l'écrire & de l'enseigner. 117. Methode pour l'apprendre. 93. & suiv. 97. 101. 108. Moïen de s'assurer de la verité de l'Histoire. 105. Ce qu'il faut sçavoir pour prositer de l'Histoire. 164'

Histoire Sainte. On l'apprend dans l'Ecriture.

99. Autheurs qui en ont fait des abregez.

99. 160. Comment il faut raporter l'Histoire prophane à celle de l'ancien Testament & de l'Eglise. 106. 107. Personne ne doit ignorer celle de l'Evangile.

Bistoire Ecclesiastique. Autheurs pour l'Histoi-

re Ecclesiastique. 321. 322 Histoire Greque. Autheurs qui l'ont écrite 161.162

Histoire Romaine. Il n'est pas permis de l'ignorer. 103. Autheurs Grecs de l'Histoire Romaine. 162 Autheurs Latins. 163.164

Histoire Universelle. Sa necessité & moien de l'apprendre. 99. Autheurs par lesquels on peut commencer. 99. 100.160.166

Histoire des tems fabuleux. V. Fables.

Humanitez. Etude des Humanitez. 153.

or luiv.

Humiliation. Elle est necessaire aussi bien. aux Compagnies qu'aux particuliers. Humilité. Cette vertu est fort necessaire à un Scavant.

Dée. Nature des Idées. 66. 68. Idée spirituelle, ce que c'est. 69. Il faut s'acoutumer à des Idées claires. 71. Signes des Idées. 73. Idée Totale, Idée Partiale, ce que c'est. 72. Idée Universelle, 76. Difference des Idées que la nature forme en nous & de celles qui dependent de nous. 69. of Suiv.

Jeunesse. Sans experience elle est capable de faire de grandes fautes. 118. Avis pour les jeunes gens qui entrent dans le monde.

367

Ignorance. Elle est une peine du peché originel. 8. Suites funestes de l'ignorance. 18.

Imagination. Ce que c'est que l'imagination.

Imprimeur. Noms de quelques Imprimeurs

dont les Editions sont plus à rechercher,

Insimment petits. Autheurs qui en ont traité,

Integral. V. Calcul integral

Juger. Ce que c'est. 57. 76. Maniere de bien juger. Les mimes & saiv. Nos jugemens dependent souvent de nos prejugez. 48 Juges Ecclesiastiques. Doivent être Sçavans. 9 Juifs. Il saut étudier les Courumes des Juiss. 347. Autheurs qu'il faut consulter. 305. 351. 353

L

Angues. Leur étude est necessaire. 5. 11.

6 suiv. 121. 418. Methode ties-utile
pour les apprendre 139. Différentes manieres d'apprendre une Langue morte, &
une Langue vivante. 130. Chaque profession a une Langue particuliere.

Langue Greque. V. Grec.

Langue Latine. Autheurs qu'on doit sire pour l'apprendre, 146, 153. Comment on profite de leur lecture. 146. V. Humanitez.

Autheurs qui ont fait des remarques sur la Langue Latine, 233. V. Dictionnaires & Grammaires. Il ne suffit pas d'entendre le Latin, il faut le sçavoir parler. 141.

Latitude. Ce que c'est, & quels soins on a eu de prendre les Latitudes des villes considerables.

Letture Il n'y a point de lecture qui ne puisse nous porter à Dieu.

Belles Lettres. Elles sont propre à former l'esprit. 23. Elles sont le soutien des Etats

& des Compagnies particulieres. 24. V. Hu-manitez.

Livres. Ce qui forme le goût pour les bons Livres, 187, Combien les mauvais Livres font dangereux. 125, 126, Ce qu'il faut fçavoir avant que de lire un Livre, 218

Logarithmes. Ce que c'est. 249. Autheurs qui en ont écrit, donné des Tables & expliqué l'usage.

Logique. Idée de la Logique. 55. & fuiv. Son utilité. 37. Elle aprend à regler les operations de l'esprit. 55. & suiv. Aristote en est l'inventeur. 284. 285. Livres où l'on peut aprendre la Logique.

Longitude. Ce que c'est; & comment on connoit la longitude des villes. 256.257 Ley. La Loy naturelle est dans nôtre cœur Dieu n'a fait que l'exprimer dans l'Ecriture. Preuves de cette verité. 114. 115

283

Lunettes. Differentes sortes de lunettes & de leurs effers. 262

M

Aitre Qualitez qu'il doit avoir. 206. De quoi servent les Maîtres à leurs disciples. 34. 35. La prudence des Maîtres supplée à ce que ne peuvent faire les Livres. 50. Les instructions du Maître sont la raison du disciple, 51. Comment un Maître doit faire lire l'Histoire. 117.

Marine. Ce que c'est que cette science; & les Autheurs qui en traitent. 258.259.

Mathematiques. Utilité des Mathematiques. 14, 15, 40. Elles sont propres pour sormer.

l'esprit. 40. 242. Leur objet. 243. 244. Autheurs pour les Mathematiques. 241. Mathematiques pures, ce que c'est. 248. Autheurs qui ont fait des cours de Mathematiques.

Mechanique. Ce que c'est. 265. Autheurs pour

la mechanique. là même.

Medailles. Les Medailles servent beaucoup pour l'Histoire & la Chronologie. 106

Metamorphoses. Conjectures touchant l'origine des Metamorphoses & des fausses divinitez, où l'on sera voir que toutes ces sections sont fondées sur l'Histoire de l'Ecriture Sainte.

Methode. Ce que c'est qu'agir avec Methode. 58.87. 6 suiv. dissiculté de prescrire une Methode pour étudier avec fruit.33. Quelle pourroit être la meilleure. 34. 6 suiv. Methode de Socrate pour instruire ses disciples. 35. S. Augustin s'en est servi. Il même. La Methode de Des-Cartes fort utile pour decouvrir la verité dans les choses de Physique. 298. Methode; Quatrième operation de l'esprit.

Microscopes. Ce que c'est, & leur usage. 261
Mines. Observation sur les mines, comment
les metaux s'y forment. 297

Modes des Syllogismes. V. Syllogismes.

Moien. Terme, moien d'un Syllogisme, ce que c'est.

Monde. Il faut finir le commerce du monde,

400. & Suiv.

Morale. On doit la chercher dans l'Ecriture, 281. Sa connoissance est la partie de la Philosophie I a plus importante. 274. 281. Elle est aussi la plus negligée. 274. La lecture de l'Histoire peut nous donner des

Leçons de morale. 113. Morale de Platon, 1a pureté. 283. 284. Morale d'Aristote dangereuse. 285.

Mort Nous devons toûjours penser à la mort, 216, 369.

Mortification. En quoi consiste la veritable mortification.

Mouvement. La Science du mouvement étoit inconnuë aux anciens. 265.293. Autheurs qui ont écrit sur les regles du mouvement. les mêmes.

Musique. Elle apartient aux Mathematiques, 262. Autheurs qui ont écrit sur ce sujet. 263.

N

Nature. La nature ne sçauroit nous tromper. 69. 70. 79. Il saut la connoître. 8. 120. La lectute d'Homere sert pour cela.

Noms. Il faut convenir de la fignification des noms. 73. 89. D'où vient la confusion qui s'y trouve.

0

OEil. Comparaison de l'esprit & de l'œil.

Operations de l'essprit. Combien il y en a. 58.
Tout depend de la premiere operation bien faite, là même. Avis pour cela. 60.

Optique. Ce que c'est, 260. Autheurs qu'il faut lire sur l'optique. 260.262

Orateur. Qualitez d'esprit necessaires à un Orateur. 130. Modelle pour sormer un Orateur Chrêtien. 356 Orateurs prophanes. 150

Ordres. Beauté de l'Ordre. 374. 6 Suiv. Ordres sacrez. Autheurs qui ont écrit. sur les Ordres facrez.

P

Aiens. Où chercher leur doctrine & leur morale. 173.174.175 Passions. Il faut distinguer le mouvement des passions de celui de la nature. pénitence. Autheurs qu'il faut consulter pour apprendre l'administration de ce Sacrement 339. Il faut étudier par un esprit de Péni-17.31.32 Peres. La lecture des Peres de l'Eglise est utile. 22. Les meilleures Editions des SS. Peres. 308. La Critique de leurs Ouvrages est utile. En quoi elle consiste. Perspective. Ce que c'est. 260. Autheurs. Philologie. Ce que c'est. 217. V. belles Lettres. Philosophes. Anciens & modernes avec leurs Commentateurs. 266. Jugement que l'on doit porter de ce grand nombre de leurs Ouvrages, 267. Usage qu'on en doit faire.

268. 275

Philoso hie. Histoire de la Philosophie, & son progres. 279. & Suivantes. Autheurs qui ont écrit l'Histoire de la Philosophie: 274. Ancienne maniere d'enseigner la Philosophie dans l'Université de Paris.

Paysique Elle suppose les Mathematiques. 264. Physique d'Aristote. 287. Avantage des nouveaux Physiciens sur les anciens. 297

Pieté. En quoi consiste la veritable pieté. Planettes. Autheurs qui expliquent le mouvement des Planettes. 253

Platon. Jugement de ses écrits. 283. É suiv. Poésse. Utilité de la Poesse pour aquerir l'Eloquence. 130.145

Poètes. Caractere des anciens Poètes Latins, 167.168.des Poètes Grecs.169.170.La lecturede leurs Ouvrages est quelquefois utile, & quelquefois dangereuse. 126.127

Predicateur. Qualitez d'un Predicateur. 212. Les Predicateurs sont à l'égard de l'ame ce que font les Medecins à l'égard du corps. 10. Quelle doit être la Science d'un Predicateur, & quelles études il doit faire. 354. Ét suiv. Eloge du P. le Jeune dans le Portrait duquel on fait voir ce que doit être un Predicateur Apostolique.

Prevention. Le moïen de s'en delivrer. 63.64 Principes. Nous avons au dedans de nous mêmes les principes des Sciences. 34. 37. 68, Premiers principes du raisonnement. 79.80.

V. Axiomes.

Proposition. Ce que c'est.77. Propositions universelles, particulieres, &c. Ce que c'est.78. un syllogisme à trois propositions exprimées.

R

Raisonnement. Ce que c'est. 57.79. Ce qui est necessaire pour bien raisonner, les mêmes. V. syllogisme.

Recueil. V. Collations.

Regle. Il faut garder une regle exacte dans toutes les occupations. 31. Necessité de mener une vie reglée. 376. Elle fait la principale partie de la penitence.181. Regles des Syllogismes.

Religion. En quoi elle consiste. 392. Il y en a bien peu dans le monde. 392.393 Rhetorique. V. Eloquence. Rituels. Qui sont les plus estimés. 338.

S

Acremens. Autheurs qui ont écrit sur les Sacremens. 335. 336. Pratique des Sacremens, où elle s'aprend. Scavans. Les vrais Scavans sont tres rares dans tous les fiecles. 33.34 Science. Utilité de la Science. 8. 21. Sans l'amour de Dieu elle est inutile & même dangereuse. 6.15. A qui elle est necessaire principalement. 7. 9. 10. Le mauvais usage de la Science dans ce qui regarde la Religion est fort dangereux.41. Une Science mediocre ne suffit pas à un Ecclesiastique.9.18.19. La Science des saints Docteurs a été utile à l'Eglise. 16. Comparaison de la Science avec les dépoüilles des Egyptiens. Sections Coniques. Auteurs qui en traitet, 247.248 Sillegisme. Ce que c'est. 82. Figures du Sillogisme, l'à même. Modes du Sillogisme. 83. Table de ces modes 85. Reflexion sur ces modes. 86. Combien il doit y avoir de termes & de propositions. 82. Regle des Sillogifmes. 86 Sistemes. V. Cieux.

Socrate. Methode de Socrate pour instruire ses disciples. 35 Solitude. Avantages de la solitude, & les dangers qu'on trouve dehors. 400. & sphere. Auteurs qui expliquet le sphere. 251, 252

Stile. Maniere de former son stile. 146. & siiv.
Differents stiles. 148. 149. 155. Utilité du
Stile

Stile Oratoire. 149. Auteurs à imiter pout differents Stiles: pour le Stile Oratoire. 150. 156. Pour le Stile des Dialogues. 155. Pour le Stile Historique. 156
Sujet d'une proposition. Ce que c'est. 77
Superieur. Le premier soin d'un Superieur est d'entretenir la pieté parmi ceux qui lui sont soumis. 191. Conduite qu'il doit tenir dans le gouvernement de sa Communauté. 185

T

T Ables de Chronologie, Geographie, &c. V. Chronologie, Geographie, &c. Tables des Sinus & des Logarithmes, leur usage. 249. 250. Tables de Grammaire font utiles. 138 Tems. Il faut bien employer le tems. 20 Termes. Definition & division des termes. 75 Termes d'une proposition 78. D'un fillogisme. 81. 82 Theologie Scholassique. Quand elle a commencé. 312.313. Ce que signifie ce mot Scholassique. 312. Estime qu'on en doit faire. 314. 315.340.341. Theologie positive. Ce que c'est. 314. Auteurs pour la Theologie positive. 315.334.335. Etude de la Theologie. 323.

Theologien. Comment il doit étudier l'Histoire

Tomerre. Erreur de Des-Cartes sur le brui que fait le tonnerre. 296 Trigonomestrie. V. Geometrie pratique.

V

Vanité. De la Science si elle ne perfe ctionne l'esprit & ne regle les affe V

Aions du cœur. Verité. Nous sommes faits pour connoître la verité. 1. Ce que fait en nous l'amour de la verité. 20. Il faut accoutumer les hommes à voir eux mêmes la verité. 36. La recherche de la verité demande un esprit laborienx & attentif. 90. L'amour de la verité doit être la regle des études. 48. Il les anime. 50. L'amour de la verité nous fait aimer la retraite. Versions interlineaires. Utiles dans le commencement des études. 138. Quelques belles que soient les versions elles sont toujours imparfaites, comment cela se fait. Pertu. C'est la premiere chose qu'on doit enseigner aux enfans. 208. Elle est le lien des compagnies. Vie. Brieveté & instabilité de la vie. 368 Vocation. Il faut y être fidelle lorsqu'on l'a connuë. Vœux de religion. Comment on peut les pratiquer sans les avoir faits. 195. 6 Suiv. Vfage. Il est le Maître dans l'étude des Lan-130. 153 gues.

Z

Z Ele. Le zele pour la gloire de Dieu est le caractere des bons Prêtre, 385. Gsaive

FIN.

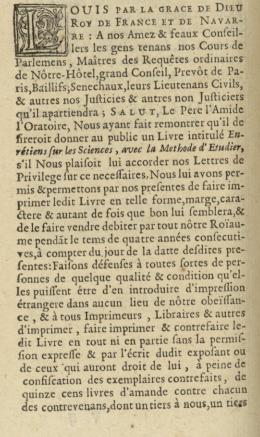
APPROBATION.

J'Ay lû & approuvé par l'ordre & le Commandement de Monseigneur le Chancellier l'Entretien sur les Sciences, du R. P. Lamy, Prêtre de l'Oratoire augmenté d'un tiers, en foi de quoi j'ay signé ce dernier Octobre 1705.

COHADE, Docteur de la Societé de Sorbonne.

类浆类:类类类:类浆类:类类类

PRIVILEGE DU ROY.



à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposant, & de tous dépens, dommages & interêts, à la charge que ces presentes seront enregistreés tout au long sur les Registres de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, & ce dans trois mois de la datte d'icelles, que l'impression dudit Livre sera faite dans nôtre Royaume & non ailleurs, & ce en bon papier & beaux caracteres, conformement aux Reglemens de la Librairie & qu'avant que de l'exposer en vente, il en sera mis deux exemplaires dans nôtre Bibliotheque Publique, un dans celle de nôtre Château du Louvre, & un dans celle de nôtre tres-cher & feal Chevalier Chancelier de France le Sr Philipeaux Comte de Ponchartrain, Commandeur de nos Ordres, le tout à peine de nullité des presentes. Du Contenu des quelles vous mandons & en joignons de faire joiir l'Exposant ou ses aïant cause, pleinement, & paisiblement, sans soufrir, qu'il leur soit fait aucun trouble ou empechement : Voulons que la copie desdites presentes qui sera imprimée au commencement ou à la fin dudit Livre soit tenuë pour deument signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos Amez & feaux Conseillers & Secretaire foy soit ajoutée comme à l'Original; Commandons au premier nôtre Huissier ou Sergent de faire pour l'execution d'icelles tous Actes requis & necessaires sans autres permissions, & nonobstant Clameur de Haro Chartre Normande & Lettres à ce contraires. C A R tel est Nôtre plaisir. Donné à Versailles, le quinziéme jour de Novembre, l'an de grace, mil sept cens cinq, & de nôtre Regne le soixante troisième; Et signé par le Roy en son Conseil, LE COMTE.

y iij

Il est ordonné par l'Edit de Sa Majessé de 1636. & Arrist de sen Conseil, que les Livres dont l'impression se permet par chacun des Privileges ne serons vendus que par un Libraire ou Imprimeur, Registé sur le Registre N°. 2. de la Communauté des Limbraires & Imprimeurs de Paris, page 46. conformement aux Reglemens & notamment à l'Arrest du Conseil du 13. Aoust 1703. A Paris ce vingt-cinquiéme jour de Novembre mil sept cens cinq.

Signé GUERIN. Syndic.

Et le Reverend Pere Lamy Prêtre de l'Oratoire a cedé son droit de Privilege à sieur Jean Certe, Libraire à Lyon, suivant l'acord faiz entr'eux.

Fautes à corriger.

Age 2. lig. 26. lifez ne sont souvent, pag. 21. lig. 16. lifez original. pag. 30. lig. 7. lifez ne foir pag.37. lig.dern. lifez que l'esprit pag.48. lig. 5. lifez dans lesquelles. pag. 64. lig. 10. lifez il peut se tromper : pag. 124. lig. 14. lifez eux, ils. pag.128. lig.26. lifez de ce qu'on lig. dern. lifez l'obligé pag. 137. lig. 20. lifez font frequentes pag. 162. lig. 4. lifez dont Pline a dit.pag.177. lig.dern. lifez j'ai travaillé pag. 179. lig.4. lifez on est plus pag. 185. lig. 1. lifez font eux-mêmes pag. 190. lig.dern. lifez aprés que pag. 207. lig. ii. lifez encore aimer pag. 214. lig. 24. lifez y appelle pag. 225. lig. 16. effacez dans lesquels pag. 232. lig. 19. lifez Macrobe lig. 26. lifez Sciopius. pag. 234. lig. 7. lifez Volfius pag. 235. lig. 15. lifez ce qu'en pensent pag. 241. lig. 17. lifez Diophante. pag. 246. lig. 4. lifez qu'a fait pag. 276. lig. 1. lifez est dans les autres pag. 296. lig. penult. lifez dont il est pag. 314. lig. 10. lifez on eprouva pag. 317. lig. 3. lisez ou differentes pag. 351. lig. 16. lisez le P. Morin pag. 3 58. lig.penult.lifez fervent peu pag. 378. lig. 30. effacez dans le tems pag. 397. lign. 11, lifez à la main; animez pag. 43 4. lig. 10. qu'ils s'attaquent, corrigez qu'ils attaquent lig-14 ôtez la virgule qui est aprés heureuse.

CATALOGUE

DES LIVRES QUI SONT imprimez chez JEAN CERTE, Marchand Libraire en ruë Merciere, à l'Enseigne de la Trinité, à Lyon.

LIVRES FRANCOIS.

E grand Dictionnaire de la Bible ou explication litterale & historique de tous les mots propres du vieux & nouveau Testament, nouvelle Edition, revûë; corrigée & augmentée par Mr Simon Prêtre, Docteur en Theologie, in folio 2.vol.

La Discipline de l'Eglise tirée du nouveau Teframent & de quelques anciens Conciles, contenant la Discipline de l'Eglise naissanfante, & ses progrez, recueillie des Actes & de quelques Epîtres des Apôtres, & des Canons des Conciles de Nicée & d'Ancire. Avec un discours préliminaire de l'origine des faints Canons, & des Codes de l'Eglise. Par le R. Pere Quesnel Prêtre de l'Oratoire, in 4, 2, vol.

Le R. P. Lamy P. de l'Oratoire.

Introduction à l'Ecriture sainte, où l'on traite tout ce qui concerne les Juiss, leur origine, toute la suite de leur Histoire selon l'ordre des tems, la forme de leur Republique, leurs Loix, leurs Coûtumes, leurs années, la Terre Sainte, Jerusalem, le Temple, le Tabernacle, les Fêtes, les Sacrisices, leurs poids, leurs mefures, leurs monnoyes, les fausses Divinitez, les animaux, les plantes, les pierreries, les maladies dont il est parlé dans l'Ecriture, avec l'Histoire du Texte Original des Verfions, des Polyglotes & des Paraphrases. Traduite du Latin du R. P. Lamy Prêtre de l'Oratoire, enrichie de plusieurs figures, revüe, corrigée & augmentée en cette seconde Edition, in 4.

Idem L'Abregé, ou la Methode de la lire avec fruit, composée par ordre de Monseigneur l'Evêque & Comte de

Châlon, in 12.

ldem Entretiens sur les Sciences dans lesquels outre la methode d'étudier, on apprend comme l'on se doit servir des Sciences, pour se faire l'esprit juste; in 12.troisséme Edition augmentée.

Idem La Morale sous presse.

Pedagogue Chrêtien du P. Philippe Doutre-

man, augm. par Coulon, in .4.

La Vie de S. Charles Borromée Cardinal du titre de sainte Praxede & Archevêque de Milan, composée en Italien par le Docteur Jean-Baptiste Juissano Prêtre Milanois de la Congregation des Oblats, & traduite en François par ordre de Monseigneur l'Evêque de Châlon sur Saône, par le R. P. Edme Cloiseault Prêtre de l'Oratoire, in 4.

Explication des Epîtres & Evangiles de tous les Dimanches de l'année, & tous les Mysteres de N. Seigneur Jesus-Christ, & de la sainte Vierge, à l'usage des Ecclessastiques, par le R.P.Bourée Prêtre de l'Oratoire, & composée par Ordre de Monseigneur l'Evêque & Comte de Châlon sur Saône, in 8. 5.vol. Panegyriques des Saints du R. P. Senault

Prêtre de l'Oratoire, in 8. 3. vol.

du R.P.Montenard Religieux conventuel de l'Ordre de S.François, in 8.2.vol.

Le Dictionnaire Apostolique plein de desseins, des Sermons pour les Mysteres, Panegyriques, Oraisons Funebres, Prônes, Exhortations aux personnes Ecclesiastiques & Religieuses, tirées de la fainte Ecriture & des saints Peres, in 8.

Guerra cur vices

La guerre aux vices où l'on fait voir les caracteres particuliers de la malignité qui se trouve dans chaque vice, ceux qui s'en rendent coupables avec les moyens de nous en défendre, tres-necessaire là considerer & à prêcher, par Mr Bonzele Prêtre de l'Oratoire, in 8.

L'Abregé de la même, in 12.

Le Pastoral de S.Charles Borromée ou avis aux Curez & aux autres Pasteurs des ames, par le R. P.Edme Cloiseault Prêtre de l'Oratoire, in 8.

La Jurisprudence du celebre Conseiller & Jurisconsulte, Guy-Pape dans ses Decisions aavec 700. Arrêts, & les notes de Monsieur

Chorier, in 4.

Recueil de quelques Lettres Pastorales de Monseigneur l'Evêque d'Aouste sur les questions du tems, écrites aux Curez de son Diocese, pour leur aprendre la maniere d'éviter dans la conduire des ames les erreurs où la nouveauté d'une doctrine trop rigide ou trop relâchée pourroit les engager, in 8.

Le Cantique des Cantiques, traduit suivant le sens literal, par Monsieur Avra, in 8.

Dissertations sur les Prolegomenes de Walton tres-utiles à tous ceux qui veulent entendre la sainte Ecriture, in 8. 6

Dieu Enfant ou Octave du S. Sactement, préchée par le R.P. Chaduc Prêtre de l'Oratoi-

re, in 8.

Histoire de Tertullien & d'Origene qui contient des excellentes Apologies de la Foi contre les Païens & les Heretiques, avec les principales circonstances de l'Histoire Ecclessatique & prophane de leurs tems, par le Sieur de la Motte, in 8.

Methode nouvelle & aifée pour aprendre en peu de tems la Langue Latine, par Monsieur Choupineau Prêtre & Directeur du College

de Feletin, in 8.

Offices du Cœur de Jesus & de Marie avec leurs Octaves, Messes, Antiennes, Hymnes & Panegyrique particulier, Latin-Eraçois, in 8.

Tresor Clerical ou conduite pour acquerir & conserver la sainteté Ecclessastique, recueilli des Auteurs les plus considerables de ce tems, qui ont traité de ces matieres par un Officier de l'Archevêché de Lyon, in 18.

Abregé Historique du Droit Canon, contenant des Remarques sur les Decrets de Gratien, avec des dissertations sur les plus importantes matieres de la Discipline de l'Eglise, & de la Morale Chrêtienne, par un Prêtre de l'Oratoire, in 12.

Abregé de la Morale où sont contenus les vrais principes de se bien conduire & de se rendre parfaitement heureux, in 12.

Avis pour vivre selon Dieu, par le P. Lingende Jesuite, in 16.

Amour de Jesus au tres-saint Sacrement de l'Autel, par Henri Marie Boudon, in 32.

B.Bertaud ou le Directeur des Confesseurs en forme de Catechisme, in 12.

Bonne mort & les moyens de se la procurer,

pour être éternellement bien-heureux, traduit de l'Italien du P. Recupito Jesuite.in 12.

Le saint Concile de Trente Ecumenique & General celebré sous Paul III. Jules III. & Pie IV. Souverains Pontifes, nouvellement traduit par Monsieur l'Abé Chanut, in 12.

Le Catechisme du Concile de Trente tradu-

ction nouvelle, in 12. 2.vol.

Conversations Chrêtiennes dans lesquelles l'on justifie la verité de la Religion & de la Morale de Jesus-Christ par le R. P. Malebranche Prêtre de l'Oratoire, in 12.

Catechisme de Châlon sur Saône, in 12.

de la Mission du P. Eudes. in 12.

de la Devotion ou instruction familiere de tout ce qu'il faut faire; pour vivre d'une vie vrayement devote dans le siecle en quelque condition que l'on foit, principalement pour les personnes simples, in 12.

Conferences Ecclesiastiques du Diocese de

Châlon fur Saône, in 12.

Celles du Diocese de Langres, in 12, 3. vol.

Jdem Celles du Diocese d'Agde, sur le Sacrement de Penitence, in 12. 2. vol. du même Diocese sur les Censures à l'usage de France, in 12. 2. vol.

Colloques du Calvaire, ou Meditation sur la Passion de Nôtre Seigneur Jesus-Christ en forme d'entretien pour chaque jour du Mois, in 12.

Consolation des malades du P. Binet Jesuite,

Histoire & Concorde des quatre Evangelistes,

Conduite pour les principales actions de la vie Chrétienne, par le P.S. Jure, in 12.

Conduite du Chrêtien à l'éternité dans leurs actions communes de tous les Chrêtiens, ou propre à chaque état en particulier, in 18.

Discours, aux Pretres, traduit de l'Espagnol du P. Jean Avila, in 24.

Explication des Ceremonies Romaines de la Messe, par du Moulin, in 12

Idem de la grande Messe de Parroisse, par Mr Olier.

Idem de l'Oraifon Dominicale, la maniere de la dire & de la mettre en pratique, in 16.

Entretiens sur la Philosophie par Monsseur, Rohault, in 12.

Les Entretiens d'Arquée & de Neotere sur divers sujets qui regardent la Religion, par Mr. de Merez, Prevôt de l'Eglise Cathedrale d'Alais, Vic. Gen. in 12, 2, vol.

Evenemens extraordinaires de la Confession mal-faite, par le P.Vega, in 12.

Histoire de l'Heresse de Viclef, Jean Hus & Jerôme de Prague, avec celles des guerros de Boëme qui en ont été les suites, in 12.

Histoire de la Vie de Jesus, par Mr. le Tourneux, in 12. & in 24.

Inftructions Chrêtiennes fur le Mariage, par Dialogue d'une mere à sa fille, où l'on explique les ceremonies de ce Sacrement, & les Mysteres qu'il renserme, & la sainteté avec laquelle les Chrêtiens y doivent entrer & y vivre, in 12.

Instructions Chrétiennes sur le Mariage ou le Jardin Royal de l'enfance Chrétienne, in 8. Instruction du Rituel du Diocese d'Alet, in 12. Introduction à la Geographie ; où fon indiquées les sciences de la Geographie, la description de cette science , l'explication des termes & l'usage des Cartes, par Mr. Samson d'Abeville Geographe du Roy, in 12.

La Geographie universelle qui fait voir l'état present des quatre parties du Monde, c'est-à-dire, les Religions, les Coûtumes & les richesses des peuples : les forces & les gouvernemens des Etats, ce qui est de plus beau & de plus rare dans chaque Region & autres particularitez pour seavoir l'histoire & l'interêt des Princes. On y a joint le traité du Globe, par Duval Geographe ordinaire du Roy, in 12. 2. volumes fig.

L' A B C. du Monde, par P.du Val, Geogra-

phe du Roy, in 12.

Le Maître Jelus-Christ enseignant les hommes, où sont raportées les paroles qu'il a proferées de sa divine bouche pour leurs instructions, par le P. Jean-Baptiste S. Jure, in 12.

La France toute Catholique sous le Regne de Louis le Grand, ou Entretiens de quelque Protestans François, qui aprés avoir reconnu que leur Secte est impie & pernicieuse à l'Etat, prennent la belle resolution d'en hâter la ruine si heureusement entreprise par le Roy; on y trouve une Apologie pour l'Eglise Romaine contre la Satire intitulée le Papisme & le Calvinisme mis en paralelle, & contre tous les autres Libelles que les Protestans ont donné au Public dépuis deux ans, in 12.3.vol.

Le faux Dépôt, ou la refutation de quelques erreurs populaires touchant l'usure, in 12. Les principaux devoirs du Chrêtien en forme de Catechisine, par ordre de Mr.de Letoure, in 12.

Le Directeur charitable des ames affligées, in 12.

Le Livre de Vie du P.Bonnefons, in 24.

L'Enfant Catechisé du P. Bonnesons, in 24. Manuël des Ceremonies Romaines, in 12.

Maximes de la Penitence, in 12.

Maison de la fainte Vierge dans laquelle Dieu s'est fait Homme, enlevée de Nazareth par les Anges & aprés plusieurs changemens portée à Lorette: par le P.Cherubin Ruppé Recolet, in 12.

Methode de l'Oraison avec un discours de la

Grace, in 12.

Meditations pour les gens du Monde sur la Passion de N.Seigneur, par Toniet, in 12.

Mélanges de diverses Poesses du R.P Mauduit de l'Oratoire, in 12.

Meditations des Prêtres devant & aprés la fainte Messe, par le P.Cloiseault, in 12.

La Morale du Docteur Angelique S. Thomas d'Aquin, sur les Vertus & les vices, expliquée par demandes & par réponses. Par un Docteur en Theologie de l'Ordre des Freres Prêcheurs, in 12.

Ordres sacrez par Monsseur de Godeau, in 12. Ordonnances Sinodales de Mr. de Châlon,

in 12.

Pastoral de saint Gregoire en François, in 12.

Point d'humilité, in 24.

Questions Morales sur lesquelles les Confesfeurs, & les Predicateurs doivent être examinez, devant recevoir l'aprobation dans un Diocese, in 12.

Regles de la bien-seance, in 24.

Remarques curicuses & importantes pour l'in-

6

telligence des Conciles de la sainte Egssie, où l'on éclaireit les Canons les plus obseurs & les plus difficiles à entendre; Enrichies d'un Sommaire contenant les Papes, les Conciles & les Schismes, Imprimées par l'Ordre de Monseigneur l'Evêque & Comte de Châlon sur Saône, pour l'utilité de fon Seminaire. Par Mr. l'Abé de Thesut, in 12.

Reflexions de pieté sur le S.Sacrement, avec le dessein d'une Octave, par le P.Tourron Prê-

tre de l'Oratoire, in 12.

Traité de l'Eucharistie où les Chrêtiens trouveront un appui solide de leur soi, in 12.

de la probabilité & comment il faut choisir les opinions, avec un traité de l'ignorance & de deux Regles importantes du Droit, in 12.

de l'Oraison de la Reverende Mere

Baptiste de Genes, in 12.

de la Civilité nouvellement dressée d'une maniere exacte & methodique, & suivant les regles de l'usage vivant, in 12.

Vie de Monsieur Queriolet Prêtre, Conseiller

au Parlement de Rennes, in 12.

de Jesus-Christ en forme de Meditations pour tous les jours de l'année du P.Bonnesons, in 12.

de Jesus-Christ par demandes & ré-

ponses, in 12.

par Mr. le Torneux, in 12. & in 24. Vie de M.d'Authier Evêque de Bethléem, in 12. Voyage de l'Île de la vertu, in 12.

Dans la même Boutique l'on trouve des Livres sur toutes sortes de Sciences tant Anciens que Nouveaux. 100





